This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DJ
173
.G7
.A3

P. L. Mat[illegible]

Gramont, Armand de, comte Guiche

MEMOIRES DU COMTE DE GUICHE,

CONCERNANT LES PROVINCES-UNIES DES PAIS-BAS,

ET SERVANT DE SUPPLEMENT ET DE CONFIRMATION À CEUX D'AUBERY DU MAURIER ET DU COMTE D'ESTRADES.

À LONDRES,
Chés PHILIPPE CHANGUION,
Libraire dans le Strand,
M. DCC. XLIIII.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

AVERTISSEMENT

DE

L'EDITEUR.

DES Mémoires, *tels que ceux dont je fais aujourd'hui Part au Public, n'aiant Besoin d'aucune autre Recommandation auprès des Personnes éclairées, que celle de leur propre Lecture, je me contenterai d'indiquer en peu de Mots ici ce qui concerne particuliérement leur Edition.*

ILS *ont été imprimez sur un* Manuscrit, *certainement du Tems de l'Auteur, d'une parfaitement bonne Main quant au Caractere, & sortant de la Bibliotheque de Monsieur* D'ANGERVILLIERS, *Ministre de la Guerre à la Cour de France, vendue pu-*

* 2 *blique-*

374607

bliquement à Paris en 1740 : *& ils sont d'ailleurs si peu communs, que, ni l'Abbé* Lenglet du Fresnoi, *dans cet ample & curieux* Catalogue des Historiens, *qu'il a mis à la Fin de sa* Méthode pour étudier l'Histoire ; *ni le Pere* Montfaucon, *dans sa vaste* Bibliotheca Bibliothecarum Manuscriptórum ; *ni même le Pere* le Long, *dans cet immense Catalogue des Ecrivains de l'Histoire de France & des Païs circonvoisins, qu'il a intitulé* Bibliotheque Historique de la France ; *n'en ont absolument fait aucune Mention. L'on croit donc servir utilement le Public, en lui procurant un Ouvrage si rare, & si digne de son Attention.*

Ce Manuscrit *se trouvant quelquesfois assez inexact, principalement quant aux* Noms Etrangers, *que les Copistes François ne manquent presque jamais d'estropier & de corrompre, en conséquence de leur Prononciation abusive, j'ai pris un Soin tout particulier de les redresser, soit dans*

le

le Texte même, soit quelquesfois à la Marge, comme par Exemple page 17. *Cependant, n'ôsant me flatter d'y avoir toujours heureusement réüssi, tant quelques-uns d'entre eux se trouvoient quelquefois défigurez, je supplie très-humblement les Personnes mieux instruites, non seulement d'excuser cette Inéxactitude involontaire, mais même de vouloir bien contribuer à y remédier, en communiquant leurs* Corrections *à l'Imprimeur de ces* Mémoires.

Leur *Commencement, dont j'ai cru devoir faire une* Introduction, *&* *les* III Livres *qu'elle précede,* sont été commencés en 1666, &, après une longue Interruption, finis en 1669; *ainsi que l'Auteur a cru nécessaire d'en avertir lui-même ci-dessous page* 224; *&* *les deux* Relations, *qui les suivent, ne sont vraisemblablement que de simples* Lettres, *écrites à la hâte, immédiatement après les Actions mêmes, lors de l'Expédition des François dans les Provinces-Unies en* 1672. *Cela paroit, au moins, par leur Négligence quant au Tour & à l'Expression. Mais, je me suis bien gardé*

n'y rien changer ; s'agissant sur-tout d'Expéditions Militaires, qu'il est toujours très imprudent, & même très dangéreux, de ne pas laisser raconter aux Gens du Métier : & je me suis fait un Devoir indispensable de les donner telles que je les ai trouvées dans mon Manuscrit.

AFIN de le rendre d'autant plus utile, j'y ai quelquefois ajouté à la Marge, non seulement les Noms réels de divers Personnages, qui n'étoient simplement que designés dans le Texte ; mais encore quelques petites Notes, & la Traduction Françoise de divers Passages Latins, François, Espagnols, & Hollandois, qui auroient pû arrêter les Personnes à qui ces Langues-là ne sont point familieres.

SI, par hazard, quelque Curieux avoit quelques autres Ecrits du même Auteur, & qu'il voulût bien les communiquer au Libraire, il seroit charmé de les pouvoir réünir à ses Mémoires, & de former ainsi un Corps complet des Ouvrages du COMTE DE GUICHE, ainsi qu'il en a déja fait un de ceux du COMTE D'ESTRADES.

MEMOI-

MÉMOIRES DU COMTE DE GUICHE.

INTRODUCTION,

Contenant un Récit fort abrégé, mais très intéressant, de l'Origine & des Progrès de la République des Provinces-Unies des Pais-Bas, depuis 1565 jusqu'en 1665.

LES Provinces-Unies des Païs-Bas, qui avoient rejetté la Foi & la Communion de l'Eglise Romaine, se sont soustraites à la Domination Espagnole, en se confiant à la Conduite de GUILLAUME Prince d'Orange. Elles doivent à son Fils MAURICE l'en-

tiere Aſſurance de leur Liberté, & l'Augmentation de leur Puiſſance. Ce fut lui, qui, aïant formé leur Milice, l'emploïa ſi heureuſement pour le Service de ſa Patrie, que le Roi d'Eſpagne ſe vit forcé de demander une Treve à ſes Sujets rebelles, & de traiter avec eux comme avec de légitimes Souverains. Et cet Exemple ſe peut dire véritablement un des plus rares qui nous reſtent de toutes les Hiſtoires dont nous avons la Connoiſſance.

Ce grand Ouvrage a reçu une entiere Perfection par les Mains de Frédéric-Henry, dont les Conquêtes ont aſſuré à jamais la Liberté aux Provinces-Unies, en les faiſant jouïr d'une Paix auſſi glorieuſe pour elles, que honteuſe à la Monarchie d'Eſpagne.

Guillaume II hérita des Biens & des Dignitez de ſes Peres. La Fortune l'en aïant revétu dès ſa Jeuneſſe, il ſe laiſſa aller au Deſir, raiſonnable pour un Homme de ſon Age & de ſon Ambition, de recommencer la Guerre: & les Etats, au contraire, pour jouïr des Fruits de la Paix, ſe portérent avec ardeur à la maintenir. Mais, il mourut dans ce Mouvement, dont les Suites troublent préſentement les Provinces-Unies, & qui, ſelon beaucoup d'Apparence, peut attirer des Affaires dans toute l'Europe. C'eſt pourquoi je crois qu'il eſt à propos de le donner clairement à connoître; ce qui ne ſe peut faire, ſans remonter à la Source même des Choſes.

La Diverſité des Intérêts des Hommes étant

étant cause de la Différence de leurs Sentimens, il est très difficile de juger des Choses passées, qui ne sont point d'un Fait public & éclatant, sur le Rapport des uns & des autres: &, lorsque l'on veut connoitre la Vérité, il faut plutôt la chercher dans la Vraisemblance, que dans les Ecrits qui nous restent; parceque ce sont plus souvent des Invectives, ou des Apologies, que des Histoires.

LES Espagnols disent, que le PRINCE D'ORANGE étoit un Rebelle, qui, pour satisfaire son Ambition, altéra le Repos de tous les Païs-Bas, & en révolta une Partie. Ceux, qui ont pris sa Défense, assurent, que son principal But n'a été que de garantir sa Nation de la Tirannie Espagnole, qui vouloit réduire sa Patrie en Provinces, y établir l'injuste Inquisition, & n'y laisser aucune Liberté temporelle ni spirituelle: & que, s'il eut recours aux Armes, ce fut comme à l'unique Moïen d'affranchir son Païs, & de préserver sa Personne, de la Vangeance d'une Nation, qui ne pardonnera jamais les Offenses qu'elle a reçues.

CE qui paroit de plus raisonnable à croire est, d'un côté, que ce que l'on dit du Naturel de PHILIPPE II semble assez justifié par toute sa Conduite, pour témoigner qu'il étoit très conforme aux Sentimens dont ses Ennemis l'accusent: & que, de l'autre aussi, le PRINCE D'ORANGE n'étoit pas dépourvû d'Ambition; de façon que, ne

trouvant plus de quoi la satisfaire avec les Espagnols, de bon Sujet qu'il avoit été de CHARLES-QUINT, il devint Ennemi de PHILIPPE, qui lui donna assez de lieu de joindre son Intérêt à la Cause commune, & de faire valoir l'un & l'autre. Les Suites augmentérent & aigrirent fort les Choses; & la République doit son Etablissement à de terribles Hazards, & non point à des Projets prémeditez. Car, ce ne fut jamais l'Intention du PRINCE D'ORANGE de donner cette Forme de Gouvernement aux Provinces qu'il venoit d'unir contre leur Souverain. Il voulut seulement chasser les Espagnols, & donner aux Païs-Bas quelque autre Maitre, qui véôût sous les mêmes Loix qui avoient contenu les prémiers Ducs de Bourgogne. Il est vrai, qu'il souhaita pour lui-même d'en séparer les Provinces de Hollande, de Zélande, & d'Utrecht; afin d'en former une Souveraineté particuliere, dépendante en quelque sorte de la générale.

CE furent les Raisons, qui l'obligérent d'offrir son Parti & ses Services à la France, qui les avoit aussi acceptez. Car, le Roi CHARLES IX, déférant aux sages Conseils de l'Amiral de COLIGNI, avoit promis de déclarer ouvertement la Guerre au Roi d'Espagne. Mais, le Sacrifice des Huguenots, & la Mort de leur illustre Chef, arrivez à contre-tems, renversérent un Projet aussi glorieux pour notre Nation, qu'utile pour la Monarchie. Ce rude Coup n'eut pas été moins sensible aux Flamands, qu'il ve-

venoit d'être ſanglant pour les François. Car, en privant les Païs-Bas de Secours, il les laiſſoit expoſez à la Vangeance des Eſpagnols, dont les Armes victorieuſes s'étoient depuis peu encore ſignalées par cette mémorable Action, que fit CHRISTOVAL MONDRAGON, lors qu'il paſſa de Duyvelandt à Ziericzée. Mais, la Mort de RÉQUESENS, & le Gouvernement du Conſeil d'Etat, formérent enſuite plus d'Obſtacles à leurs propres Victoires, que les Digues & la Mer, qu'ils avoient courageuſement traverſées, n'y en avoient pu mettre.

CE fut dans ce Tems, que le PRINCE D'ORANGE eſpéra de donner la Liberté à tout le Païs, par le Secours de ſes ſeules Provinces, & par l'Aide de leurs propres Forces. L'Union, qui ſe contracta à Gand, en devoit être le Lien; & il eut apparemment été indiſſoluble, ſi les Grands du Païs euſſent voulu s'oppoſer à l'Arrivée de Dom JUAN. Toutesfois, la Jalouſie, qu'ils conçurent de la Vertu & du Crédit d'un ſi grand Homme, leur fit préférer une Sujetion étrangere, à la Liberté même, dont le Mérite lui eut été apparement accordé par tout le Païs. Comme il ſe vit donc privé de cette Eſpérance, il rechercha de la relever par des Secours étrangers: & rien ne lui étant plus propre que ceux qui lui pouvoient venir de la France, il s'adreſſa de nouveau à elle. Sur cela, le ROI HENRY III conſentit, que FRANÇOIS Monſieur, ſon Frere, Duc d'Alençon, prit

ouvertement la Protection des Païs-Bas; & permit, ensuite de la Mort de Dom JUAN, qu'il en acceptât la Souveraineté. Mais, peu après, sa mauvaise Conduite détruisit ce que la seule Fortune, & l'Adresse de la Reine de Navarre (*), venoient d'édifier en sa Faveur.

LE PRINCE D'ORANGE fut toutesfois le seul qui n'abandonna point ses Intérêts après l'Entreprise d'Anvers, & qui crut avoir assez de Crédit pour pouvoir remédier à un si grand Desordre. Cependant, il se retira en Hollande, dans la Vûe de s'assurer au moins la Protection du Païs qu'il s'étoit destiné. Mais, la Mort de Mr. d'ALENÇON, qui suivit de près sa Retraite, détruisant l'Espérance, que le Prince d'Orange avoit conçue de priver la Maison d'Autriche de l'entiere Souveraineté des Païs-Bas, comme de maintenir l'Union qui avoit été faite à Gand, il se réduisit à composer la petite Union qui fut formée à Utrecht.

DE'S le Commencement de la Révolte, toute son Application avoit été de diminuer le Crédit des Nobles dans la Province de Hollande, & d'augmenter l'Autorité des Villes, dont il avoit fait accroitre le Nombre pour l'Entrée aux Etats. Ainsi, l'Assemblée se trouvant presque tournée en Démocratique, par l'Abaissement des Grands, qui étoient les plus jaloux & les plus foibles; le Peuple, qui, dans cette Province, comme dans celle de Zélande, a toujours

(*) MARGUERITE, Femme de HENRY depuis Roi de France IV du Nom.

jours été le plus fort, reçut, par ce Moïen, un Pouvoir plus étendu. Les Choſes étant dans cet Etat, le PRINCE D'ORANGE fut aſſaſſiné à Delft: & l'on conſerve encore dans ſa Maiſon les Suffrages ſignez des Députez de l'Union d'Utrecht pour l'en déclarer Souverain.

L'ON ne ſauroit aſſez admirer, que l'Union ait ſubſiſté dans ſon Enfance, après la Perte d'un tel Chef; ſi l'on ne conſidere, que les Fondemens, qu'il en avoit jettez, étoient ſi ſolides, que ſa Mort la fit ſeulement chanceller, ſans la pouvoir abbatre. Les Peuples, qui la compoſoient, s'offrirent enſuite au Roi HENRY III, qui n'ôſa les accepter pour ſes Sujets. A ſon Refus, ils demandérent du moins un Prince de ſon Sang, & par deſſus tous le ROI DE NAVARRE: mais, on eut la Foibleſſe en France de leur refuſer tout; ſans que PHILIPPE ſe perſuadât après, dans nos Deſordres, que cette Modération lui devoit ſervir d'Exemple. Les Alliés, ſe voïant donc privez de toute Eſpérance de notre Part, ſe tournérent vers la REINE D'ANGLETERRE, qui, témoignant du Chagrin de n'avoir pas eu la Préférance, fit quelque Difficulté de recevoir leurs Propoſitions. Néanmoins, elle ſe réſolut enfin de les protéger; ſe contentant de les gouverner par ſon Ambaſſadeur, & par le Général de ſes Troupes, pour qui elle demanda des Places de Sureté. Mais, elle n'oſa ſe déclarer Souveraine, de crainte de devenir par-là à jamais irréconci-

ciliable à la Maiſon d'Autriche; tant cette Maiſon étoit pour lors encore redoutable. De ſorte que les Etats demeurérent libres, faute de Prince, qui voulût être leur Souverain; quoi qu'il ſemble preſque incroïable, qu'un Païs ſi puiſſant, & ſi riche, ait acquis ainſi la Liberté, en dépit de lui-même.

Les Etats n'eurent pas beaucoup de Choſes à changer, pour ſe maintenir en la Situation où la Fortune les avoit laiſſés: car, le Prince Guillaume, cherchant à gouverner, par Douceur & par Raiſon, les Peuples qu'il venoit d'affranchir d'une Puiſſance deſpotique, avoit auſſi rapporté les Choſes à leurs prémiers Principes; & ce qu'il avoit ajouté, ou diminué, n'avoit en rien altéré les Loix fondamentales de l'Etat. Au contraire, ſon But aïant été de les protéger, il s'étoit appliqué à rétablir l'ancien Gouvernement, qui conſiſtoit dans la Perſonne d'un Prince autoriſé, & dans la Liberté d'une Aſſemblée compoſée de tous les Ordres. Ce Gouvernement eſt ſans doute le plus juſte de tous, & le plus propre aux Hommes raiſonnables, principalement aux Chrétiens: car, c'eſt l'unique Obſtacle, qu'on puiſſe oppoſer à la Tirannie, comme le ſeul Remede qui puiſſe corriger les Deſordres des Républiques.

Les Etats, qui s'étoient ſouſtraits à la Domination de Philippe, & qui venoient de perdre le Prince d'Orange, aïant beſoin de quelque Autorité qui repréſentât

la

la sienne, confirmérent celle de la Grande Assemblée, qui est composée de tous les Députez de l'Union; & ce fut à son Autorité, qu'ils confiérent le suprême Pouvoir, dont jouïssoit auparavant leur Souverain. Ils donnérent à MAURICE les Charges, que son Pere avoit possédées au Nom du Roi d'Espagne, & dont il avoit joui ensuite du Consentement même de l'Union, après qu'elle eut secoué le Joug de ce Prince. Mais, comme MAURICE étoit un Enfant, que les Etats venoient de prendre aux Etudes de Leyde, ils ne purent lui donner en même tems, ni la Capacité, ni le Crédit, de son Pere: & cependant ils perdirent beaucoup du leur, par la Nécessité de se commettre à une Milice étrangere, qui dépendoit directement d'un autre Prince. Tous les Malheurs, qui ont accoutumé d'accompagner une pareille Faute, suivirent celle-là. Le Comte de LEYCESTRE fut un Ami presque aussi dur à supporter, qu'avoit été leur grand Ennemi le Duc d'ALBE: & ils ne trouvérent gueres plus de Douceur dans la Protection des Anglois, que dans la Domination des Espagnols. Heureusement pour eux, le Comte de LEYCESTRE se gouverna de telle Sorte, qu'il devint suspect à la Reine sa Maitresse, qui les en délivra par Jalousie, en le rappellant en Angleterre, où il finit ses Jours.

DURANT le Tems qu'il demeura en Hollande, les Etats augmentérent l'Autorité de MAURICE, pour l'opposer à la sien-

ſienne. La REINE D'ANGLETERRE elle-même, de qui ils étoient tout-à-fait dépendans, voulut balancer l'une & l'autre, pour en être la Maitreſſe plus abſolue ; juſqu'à ce que, retirant les Troupes qui ſervoient en ſon Nom, elle leur permit de s'engager à celui des Etats: &, dès-lors, ils commencérent d'avoir une Milice propre, qui fut conſidérable. Par la Suite des Tems, la Faute de leurs Ennemis, & la bonne Conduite de MAURICE, les rendirent aſſez puiſſans pour mettre à la Raiſon les Eſpagnols. Mais, la Liberté qu'ils avoient goutée, jointe à leur Bonne-Fortune, commençant à les rendre inſolens, ils ne ſe ſouvinrent plus de leurs Adverſitez paſſées; &, après s'être aſſurez par les Armes la Liberté contre leur prémier Souverain, ils s'appliquérent à diminuer par Caballe l'Autorité de leur prémier Sujet, de peur qu'elle ne vint à diminuer à ſon tour quelque-choſe de celle qu'ils avoient uſurpée: & ce qui cauſa pour lors tant de Deſordres dans l'Union eſt le même Eſprit qui la trouble encore aujourd'hui.

BARNEVELT, aïant obligé les Etats de conſentir à la Treve en dépit du Prince MAURICE, ſongea à profiter de cette Conjoncture, afin de diminuer le Pouvoir du Gouverneur, & d'augmenter en même tems celui de la République. Il ſemble d'ailleurs, qu'il eſpéra de pouvoir joindre la Paix à la Treve, & de diſpenſer ainſi les Etats de la Néceſſité de ſuivre les Mouvemens

du Prince MAURICE, en lui ôtant les Moïens de se faire valoir auprès d'eux par la Guerre. Son Entreprise étoit grande; &, à considérer les Choses d'un côté seulement, on y peut trouver des Raisons apparentes: mais, lorsqu'on fera Réfléxion sur l'Esprit qui gouverne ordinairement la Monarchie d'Espagne, si l'on considere l'Injure qu'elle venoit de recevoir, on ne trouvera guere de Fondement raisonnable à prendre ses Suretez sur un Traité de Paix, lorsqu'il eut pu convenir de recommencer la Guerre. Ce qui fait dire avec vérité, que si les PRINCES D'ORANGE ont fait des Fautes en ce qui les regarde particuliérement, c'est d'avoir poussé leurs Conquêtes si loin, que les Etats connoissent maintenant, que les Espagnols ont un Intérêt extrême de conserver la Paix avec eux.

MAIS, pour revenir au Sujet que nous traitons, le Prince MAURICE, n'aïant pû empêcher la Treve, parce que les deux Rois alliés y consentirent, voulut se vanger de BARNEVELT, en échauffant la Dispute entre ARMINIUS & GOMARUS. Il poussa, par les Sectateurs de l'un, ceux qui recevoient les Sentimens de l'autre. Tous les Arminiens furent rendus incapables de Charges, & il leur fut défendu de prêcher dans les Eglises. BARNEVELT, qui étoit le prémier de cette Faction, se trouva enveloppé dans leur Ruïne, & fut distingué par le Chatiment, sous prétexte,

à la vérité, d'avoir brouillé la République, mais en effet pour s'être déclaré Ennemi du Chef. MAURICE étoit un Homme né d'une Mere Allemande, qui avoit toujours été élevé dans les Armes, avec des Gens fort peu polis : de sorte qu'étant d'un Tempérammment assez rude, il n'avoit pû l'adoucir par la Connoissance & par la Pratique des Païs étrangers; les Affaires l'aïant toujours obligé de demeurer dans le sien.

SON Frere HENRY avoit eu une autre Naissance, & une différente Education; & s'il avoit de la Fermeté, elle étoit accompagnée de beaucoup de Douceur: de sorte que, après avoir succédé à MAURICE, il tâcha de réünir, dans l'Intérêt de sa Maison, & dans celui de la Patrie, tous ceux que son Frere en avoit éloignés comme Ennemis de l'un & de l'autre. HENRY a gouverné jusqu'à sa Mort avec ce même Esprit, sans qu'il paroisse qu'il ait affecté autre Chose qu'une grande Réputation par les Armes, un Crédit absolu dans les Troupes, & beaucoup de Pouvoir par Amitié & par Estime auprès du Peuple & dans la République. Il a possédé tous ces Avantages jusqu'aux dernieres Années de sa Vie, où il commença d'en décheoir, par la Diminution de lui-même, depuis qu'il eut été frappé d'Apopléxie. Car, lorsque mon Pere (*) le vint joindre avec l'Armée du Roi, le trouvant privé de Bon-Sens presque tout

(*) Le Maréchal de GRAMONT.

le long du Jour, il commença de prendre des Mesures avec son Fils.

L'AMBASSADEUR, qui étoit alors pour le Roi en Hollande, avoit connu la même Chose: mais, agissant avec trop de Précipitation, il avoit écrit au Cardinal MAZARIN de proposer au Prince HENRY de donner le Commandement de l'Armée à son Fils le Prince GUILLAUME; de quoi le Pere prit une extrême Jalousie. Ce Vice est d'ordinaire un Sentiment & un Témoignage de Foiblesse: & celle du Prince HENRY commençant déjà d'être considérable, sa Femme (*) s'en prévaloit avec toute l'Application possible. L'on peut dire, que c'est une Personne pleine d'Esprit: mais, lorsqu'elle n'a pas Envie de plaire, elle pousse les Choses un peu loin, & peut aisément sortir de la Bienséance. Le grand Crédit, qu'elle avoit toujours eu auprès de son Mari, l'aïant rendu très considérable dans le Pais & chés les Etrangers, le Cardinal de RICHELIEU l'avoit extrémement ménagée, par des Présens, & par beaucoup d'Egards. Le Cardinal MAZARIN suivit quelque tems la même Route que son Prédécesseur avoit tenue: mais, enfin, il crut que beaucoup de Complimens suffiroient pour satisfaire entiérement une Personne glorieuse, & cessa de lui offrir des Choses plus solides. La PRINCESSE n'en paroissant point satisfaite, le Cardinal espéra de pou-

(*) AMELIE DE SOLMS, Princesse d'Orange.

pouvoir s'en passer; &, préférant aisément un jeune Fils, prêt à succéder aux Charges de son Pere, qui ne demandoit rien à la Cour, à une Mere dont le Crédit étoit prêt à s'évanouïr, & qui vouloit beaucoup de Choses pour se satisfaire, il ne prit de Mesures qu'avec lui sur cela. Les Espagnols ne perdirent point une Occasion si favorable de profiter de cette Division domestique de la Maison d'Orange, en gagnant la PRINCESSE par toutes sortes de bons Traitemens. Aussi, elle de sa Part, pour leur persuader, qu'elle vouloit être dans leurs Intérêts, se déclara hautement contre le Maréchal de GRAMOMT dès qu'il fut arrivé pour joindre l'Armée. Cependant, on traitoit à Munster, & contre le Conseil du Prince, qui, pour lors, étoit dans son Bon-Sens. Nous avions obligé les Etats d'y envoïer leurs Ambassadeurs, qui signérent la Paix à notre Exclusion.

LES Espagnols avoient besoin de deux Choses, pour y porter la République: l'une, de gagner les Ambassadeurs, ce qu'ils firent avec beaucoup de Soin: la seconde, qu'on peut dire la plus essentielle, étoit d'y faire consentir le PRINCE D'ORANGE; &, moïennant Turnhout & Seven-Bergen, la PRINCESSE en prit la Commission. Elle se servit des Intervalles, que la Maladie donnoit à son Mari, pour lui faire connoitre l'Etat où il se trouvoit, & pour lui donner ainsi des Craintes d'une Inutilité forcée, qui le contraindroit de remettre le

Com-

Commandement des Armées à son Fils. Celui-ci, par une Impatience extrême, témoignoit avec assez d'Apreté desirer le prémier Poste, & s'étoit déjà acquis l'Affection de presque tous les Officiers de l'Armée. La PRINCESSE fit soigneusement remarquer à son Mari le Procédé de son Fils. Se prévalant des Heures où son Mari étoit le plus foible, elle l'obligea de consentir à la Paix, contre les prémiers Points des Testamens de son Pere & de son Frere, qui portoient expressément de ne jamais s'accommoder avec les Espagnols, ni de se fier à leur Parole. Il semble que les Princes GUILLAUME & MAURICE, ne pouvant juger que la Monarchie pût être réduite en de si facheux Termes, il leur étoit aussi impossible de deviner qu'elle auroit un jour autant d'Intérêt de conserver la Paix, que de la faire avec les Etats. Mais, ce qui ne les abusoit point fut la Connoissance qu'ils eurent, que la Paix détruiroit sans manquer le Pouvoir de leur Maison dans les Provinces-Unies.

LE Respect qu'elles portoient au Prince HENRY, & la Certitude de son peu de Vie, qui ne passa pas la Conclusion de ce Traité, & qui devança même son Exécution, firent qu'elles conservérent leurs Egards ordinaires pour la Maison d'Orange, & qu'elles se continrent dans les mêmes Formes. Mais, les Brigues parurent ouvertement après la Mort du PRINCE. S'étant fortifiées sur la Fin de sa Maladie, il ne fut plus en état de les déméler, ni de

les rompre. Son Fils n'en eut pas été crû, quand il eut voulu lui en dire son Avis: & la PRINCESSE ne considéroit les Personnes qui pouvoient entrer dans la Magistrature, que par la Dépendance feinte ou véritable qu'elles pouvoient avoir pour elle.

LE Prince HENRY mourut, les Choses étant en l'Etat où je les représente; & son Fils lui succéda dans toutes ses Charges. Ce nouveau Gouverneur n'avoit eu gueres de Connoissance du Détail des Affaires Politiques, dont on lui avoit fait très peu de Part: &, faute de cette Application légitime, il s'étoit tourné du côté des Plaisirs. Se trouvant jeune, heureux, & en état de faire beaucoup de Graces, il n'avoit par conséquent pas manqué de Flatteurs: la Facilité, qu'il avoit eu de les croire, lui avoit fait embrasser une Conduite différente de celle de ses Peres: &, par des Manquemens de beaucoup d'Egards extérieurs, avec lesquels ils avoient été solidement les Maitres de la République, il lui avoit donné un Ombrage, qui pouvoit aller à le détruire. On ne convient pas, que, dans les Commencemens, il eut choisi, pour Amis, ceux qui en eussent été les plus dignes. Mais, comme il avoit beaucoup d'Esprit, les Affaires lui aïant fait connoitre la Différence qui est entre les Hommes, la Raison la lui avoit aussi apprise: si bien que, suivant une Conduite plus sage, il n'avoit pas préféré une Opiniatreté pernicieuse de son Choix à un Retour où le Bon-Sens l'engageoit.

geoit. Mais, avant que cela fût bien consommé, les Etats le forcérent, par leurs mauvais Traitemens, à prendre des Partis violens.

Ils voulurent le traitter en Jeune-Homme, & affermir l'Autorité de la République sur les Débris de la sienne. Pour cet effet, ils résolurent de réformer la Milice, tant par Mer, que par Terre, comme trop dépendante de lui; & voulurent encore retrancher le Pouvoir de ses Commissions. La Ville d'Amsterdam, qui est la plus considérable de la Hollande, se déclara à la Tête de la Faction qui lui étoit opposée. Elle étoit alors gouvernée par deux Postes appellez BILKES(†), contre qui le PRINCE fut obligé particuliérement de s'en prendre, comme aux Auteurs du Mouvement. Ils lui avoient refusé, en passant à Amsterdam, l'Entrée du Conseil de leur Ville; & joignoient même, à la Diminution des Choses essencielles, tout ce qu'ils pouvoient amoindrir des Prérogatives & des Considérations extérieures. Cela obligea le PRINCE de s'aheurter à les faire sortir de la Magistrature; mais, ils lui opposérent, & les Formes de leur Païs, & le Crédit de leur Caballe: & comme il vit, qu'il lui étoit impossible de venir à son But par des Voies douces & naturelles, sans y emploïer beaucoup de Tems, il jugea à propos de se servir de violentes.

IL

(†) *Cela se trouve ainsi dans le Manuscrit. Peut-être faut-il* deux Freres, appellez BICKERS, *savoir* CORNEILLE & ANDRE' BICKER, *en effet Bourguemaitres d'Amsterdam.*

Il eut mieux fait d'imiter le Prince MAURICE, qui souffrit long-tems en patience la Conduite de BARNEVELT, & jusqu'à ce qu'il eut trouvé l'Occasion de s'en vanger. Mais, le Prince GUILLAUME étoit un jeune Homme, naturellement plein de Feu & d'Ambition, qui, aïant vû son Pere au dessus des Contrariétez, & se trouvant dans la même Place, crut que, pour la maintenir dignement, il falloit commencer par un aussi grand Exemple, que celui de surprendre Amsterdam; &, s'étant assuré par les Armes de cette grande Ville, y changer ensuite les Magistrats, pour en créer d'autres, qui fussent tout-à-fait dépendans de ses Volontez.

Les Succès d'ordinaire donnent le Mérite aux Entreprises; & la plûpart du Monde les regarde principalement par cet Endroit. C'est ainsi que la Mémoire de CATILINA fut détestée dans Rome, & que celle de CÉSAR y fut adorée, par la Différence seule des Evénemens; car, ils avoient embrassé les mêmes Choses. Et ce que l'on peut dire du PRINCE D'ORANGE est, qu'après avoir entrepris une Affaire injuste, & contraire à la Constitution du Païs, le Succès lui en aïant été peu favorable, il ne laissa pas de venir à bout de la plus grande Partie de ses Desseins; au moins de tous ceux qu'il fit paroitre. Car, la Ville d'Amsterdam passa ensuite dans ses Sentimens, ses Ennemis furent éloignés de la Magistrature, & les Etats Généraux (*) convinrent, que leurs

(*) *Ou plûtôt* de Hollande.

leurs Membres avoient été justement emprisonnez à Louwestein, pour avoir résisté à la Volonté du PRINCE D'ORANGE, qu'ils trouvérent enfin conforme au Bien de l'Etat. Leur Liberté, qui s'ensuivit peu après, réünissant le Gouvernement, remit le Païs dans son ancienne Situation; & le PRINCE se vit en Etat de suivre ses deux Desseins envers les Etrangers, dont l'un étoit de rétablir le Roi d'Angleterre, & l'autre de faire déclarer la Guerre à l'Espagne: de sorte que, après avoir surmonté ce qui l'embarassoit chés lui, & qui lui servoit d'Obstacle à ces deux Entreprises, il s'y promettoit un heureux Succès avec beaucoup d'Apparence.

MAIS, comme les Etats, ni les Hommes, ne passent jamais les Bornes qui leur sont prescrites, & que la Bonne-Fortune finit ordinairement lorsqu'elle est arrivée à son Comble, ce PRINCE ne put passer un petit Nombre d'Années, & mourut de la petite Vérole, avec tant de Négligence des Médecins, qu'elle les a fait soupçonner d'autre chose. Il laissa la PRINCESSE ROÏALE (*) prête d'accoucher, & n'eut pas le Loisir de donner Ordre à aucune de ses Affaires. Ses plus grands Ennemis m'ont dit, qu'il étoit si fort le Maitre, que, s'il eut seulement appréhendé pouvoir mourir de cette Maladie, les Etats, dans l'Incertitude de son Salut, n'auroient ôsé lui re-

(*) MARIE D'ANGLETERRE.

refuser de promettre de grandes Charges à son Enfant, & de le recevoir comme le leur, en Cas que c'eut été un Fils. Il est encore vrai, que si, dès l'Heure de sa Naissance, qui suivit de huit Jours la Mort de son Pere, on l'eut remis entre leurs Mains avant qu'ils eussent pris d'autres Mesures, sa Condition eut été plus avantageuse, qu'elle n'a été ensuite. Mais, au lieu que la PRINCESSE ROÏALE, & la PRINCESSE DOUAIRIERE D'ORANGE, ne devoient songer qu'à s'unir, elles se diviférent; & n'envisageant qu'un petit Intérêt, qui étoit celui du Maniment des Affaires domestiques, elles abandonnérent les plus considérables, qui regardoient leur Crédit dans l'Etat, par la Place qu'elles pouvoient faire occuper à leur Enfant. De sorte que personne ne fit la Figure d'ANTOINE après la Mort de CÉSAR, & n'essaïa d'établir un Parti pour le PRINCE: & tout le Monde, prenant un Esprit de République, recourrut, comme de nouveau, à la Liberté.

LES principaux Officiers de l'Armée se trouvoient les prémiers parmi les Nobles. Messieurs de BREDERODE & d'OBDAM, dont l'un par les Liaisons du Sang, & tous deux par des Obligations, devoient être indispensablement attachés aux Intérêts de la Maison d'Orange, furent les plus échauffez à la pousser. BREDERODE, qui avoit la seconde Charge Militaire, étant prémier Noble de Hollande, & descendu des anciens Comtes, se flattoit de pouvoir du

moins

moins devenir Capitaine-Général: bien qu'il n'y eut Nécessité d'en créer un, à cause de la Paix; non plus que de choisir sa Personne, pour remplir cette Place. L'autre songea à des Accommodemens particuliers, aussi-bien que le Reste de leurs Collegues. Mais, comme les Ames de ces Nobles n'étoient pas fort élevées, bien que leurs prémiers Desseins le fussent assez, ils ne suivirent pas leurs Espérances avec beaucoup de Fermeté; car, ils se laissérent tous diviser par de plus petits Intérêts. Les Villes, cependant, en suivoient un bien considérable, qui étoit de devenir plus libres & plus maitresses: ainsi, elles n'eurent pas de peine à sacrifier ce qui fut nécessaire pour contenter l'Avarice des Nobles.

LA Mort du PRINCE D'ORANGE mettoit alors tout l'Etat dans la Nécessité de donner une autre Forme au Gouvernement: car, s'agissant, ou de remplacer, ou de détruire, la Fonction du Chef de la République, les Etats, après plusieurs Délibérations, prirent dans cette Rencontre un Parti mitoïen, qui fut de donner le Pouvoir de Gouverneur à l'Assemblée de Hollande: c'est-à-dire, de lui remettre l'Autorité de créer les Magistrats, & celle d'accommoder les Différens des Villes, qui, étant toutes souveraines & voisines, ont une infinité d'Intérêts qui les divisent; ce qui cause sans cesse des Desordres & des Difficultez dans les Délibérations de l'Etat. Cette Regle étoit fort bonne, & conforme

à toutes celles de la Politique. Car, il ne faut pas tant considérer le Passage de la Monarchie Espagnole à l'Union des Provinces, pour y remarquer le Changement d'une Monarchie en République, que celui qui suivit la Mort de GUILLAUME II, Prince d'Orange, dans les Provinces-Unies. Les Villes, qui songérent trop à leurs Intérêts, firent, à leur tour, la même Faute des Nobles. Car, pour être tout-à-fait Souveraines, & pour abolir jusqu'à l'Idée d'un Gouverneur, elles détruisirent la Fonction qui en avoit été remise à l'Assemblée; ce qui, dans la Suite des Tems, peut causer la Ruïne de leurs Etats.

LES Nobles eussent pû, sans doute, maintenir la Chose dans la Forme où elle avoit d'abord été établie. Mais, pour couronner l'Oeuvre qu'ils avoient commencée, ils vendirent la prémiere Part du Gouvernement qui étoit en leurs Mains, pour de petits Accommodemens propres, & se décréditérent eux-mêmes. Les Villes, de leur côté, eurent tout le Soin imaginable de détruire le Pouvoir des Nobles, & d'augmenter celui du Peuple, qui ne se conduit guéres selon la Raison, ni par des Vûes éloignées. Ce n'est pas que, dans les Provinces de l'Union où il est le plus Maitre, chacun ait Droit de dire son Avis, comme on faisoit à Athenes: car, ici, la Multitude a confié sa Conduite à des Magistrats de son Corps; de sorte que ce sont bien des Bourgeois qui gouvernent, mais des Bour-

geois

geois mis en de certaines Places, qu'ils occupent à Vie, ou par Année, ſelon la Coutume particuliere des Villes.

LES deux plus conſidérables Provinces de l'Union ſont la Hollande & la Zélande, où, de tout Tems, la Nobleſſe avoit été en petit Nombre, & par conſéquent peu conſidérable. Le Prince GUILLAUME l'avoit affoiblie par les Raiſons que j'ai déjà aſſignées. Les mêmes Raiſons lui avoient fait augmenter, dans les Etats, le Nombre & l'Autorité des Villes. Depuis, par la derniere Foibleſſe des Nobles, que j'ai repréſentée, le Gouvernement eſt devenu preſque Démocratique. Entre les autres Provinces de l'Union, la Gueldre, Utrecht, Over-Iſſel, & Groningue, ont conſervé l'ancienne Forme dans leurs Etats particuliers. Les Villes y ſont toujours puiſſantes: mais, la Nobleſſe y eſt en plus grand Nombre; & leurs Délibérations ſont auſſi plus équitables qu'ailleurs, quoiqu'il n'y ait peut-être pas plus de Prudence & d'Habileté, que dans les autres. Pour la Friſe, dont il nous reſte à parler, elle approche davantage de Puiſſance & de Gouvernement avec la Hollande & la Zélande.

PENDANT la Guerre, la Crainte des Ennemis fut le plus fort Lien de l'Union: & la Paix, qui fut ſuivie de la Perte du Chef, devint un Sujet de beaucoup de Diſcorde. Mais, comme l'Etat brouillé des Affaires de l'Europe garantit les Provinces-Unies des Ennemis de dehors qui euſſent pû les at-

attaquer, elles ſubſiſtérent par hazard: & les Démélez, qu'elles eurent au dedans, & entre elles-mêmes, tournérent en Chicanes, ſans en venir aux derniers Eclats. La France, & la Maiſon d'Autriche, étoient aux Mains. L'Angleterre étoit travaillée par une Guerre civile ſi funeſte, qu'elle ne pouvoit, ſelon les Apparences, lui donner de long-tems Moïen d'agir contre les autres. L'Allemagne, qui eſt ſi diviſée par ſa propre Conſtitution, reſpiroit à peine, après une Guerre de trente Ans. Et les Provinces-Unies, au milieu de tant de Deſordres, jouïſſoient d'une Tranquilité, qui ne pouvoit être troublée que par elles-mêmes. Cependant, elles uſurpoient le Commerce ſur tout le Monde, parceque les autres Peuples de l'Europe n'étoient pas en Etat de s'y occuper; de ſorte que, d'un commun Conſentement, on le remettoit tout entre leurs Mains.

Les Etats donc, jugeant de l'Avenir par le Préſent, & par une Faute qui perd tous les Heureux, croïant que les Tems calmes ſont de longue Durée, ne prirent nulle Précaution pour ceux qui peuvent être mélez d'Orages. Au contraire, ils tournérent toute leur Application à l'Abbaiſſement du Prince d'Orange, pour lui ôter par la République tous les Moïens de s'en remettre jamais à la Tête. Mais, comme la Milice, tant par Mer que par Terre, étoit, comme j'ai dit, fort engagée dans ſon Parti, & ſurtout l'Etrangere, par Reconnoiſſance & par In-

Intérêt, ils firent ce qu'il falloit pour l'abbattre. Ils en réformérent une Partie: ils diminuérent le Pied des Compagnies, & augmentérent le Nombre des Hommes; & les Compagnies de ceux du Païs, que les trois Princes d'Orange n'ont jamais pû aguérir, par le plus bel Exemple même du Monde, par une Discipline égale à celle des Romains, & par l'Emulation de quatre Corps étrangers, François, Anglois, Ecossois, & Allemands, qui ont été très longtems le Modele de toutes les Troupes de l'Europe, & l'Ecôle de la plûpart des Officiers qui ont tenu les prémiers Postes dans les Armées.

Les seules Troupes dans le Monde, qui ne les aïent pas voulu imiter, sont celles qui les voïoient tous les Jours. C'est pourtant à ces mêmes Troupes, que les Etats ont voulu remettre la Conservation de leur Païs: & ils ont eu encore le Soin d'y faire entrer le moins de Gentilshommes qu'il leur a été possible; chaque Province aïant sa Repartition, & par conséquent étant Maitresse d'y placer qui bon lui semble: de sorte que les Fils cadets des Bourguemaitres, & les plus proches Parens & les Amis de leurs Femmes, sont ceux qui sans Contestation obtiennent les prémieres Charges. Ils observent pour la Marine une semblable Conduite, hors qu'ils n'y mettent pas de si honnêtes Gens; car, c'est un Métier, qui semble trop prérilleux. Et bien que, dès le moment qu'ils eurent fait la Paix avec l'Espagne, ils eussent témoigné, par

 la

la Vente de tous leurs meilleurs Vaisseaux de Guerre, qu'ils n'en vouloient point qui ne pussent servir en Marchandise; néanmoins, il y a toujours des Corsaires & des Tempêtes à craindre, à quoi des Gens si bien à leur Aise ne se commettent pas volontiers: de sorte que les Commandemens des Vaisseaux sont des Emplois, que les Amirautez distribuent à des Parens plus éloignés, ou à des Domestiques qu'ils veulent récompenser de leurs Services.

Les Affaires de la République étoient en l'Etat où je les représente, lorsque Cromwel, après s'être rendu Maitre dans son Païs, songea d'entreprendre & de remuër au dehors, pour occuper ses Armes, & les Esprits difficiles de sa Nation. L'Intérêt du Commerce lui fournit aisément une Occasion de Guerre contre les Provinces-Unies, qui étoient pour lors entiérement dénuées de Vaisseaux & de Capitaines. Mais, la Valeur, jointe à la Capacité, du Chef qui leur restoit, balançoit en quelque façon tous les Défauts de leur Flotte; puisqu'il est certain, que la seule Réputation & le Mérite du vieux Tromp obligérent les Anglois d'avoir quelque sorte d'Egard pour l'Armée des Provinces-Unies. Il restoit aussi quelques Vice-Amiraux, qui avoient servi sous lui dans la longue Guerre qu'elles avoient eue avec l'Espagne; & tous ensemble donnoient la Considération, que j'ai dite, à la Flote des Etats: mais, elle étoit composée de si méchans Batimens, servie de si mauvaise

Artillerie, & commandée par de si méchans Capitaines particuliers, que TROMP disoit avoir plus de Peine à se garantir de leurs Desordres, que de l'Armée même des Anglois. Il donna trois Batailles, où il perdit assez peu de Vaisseaux, & fit passer deux grandes Flottes de Marchands, l'une qui venoit par la Manche, & l'autre qui avoit fait le Tour par le Nord, en dérobant sa Route. Il disputa le dernier Combat deux Jours durant: &, après y avoir fait des Merveilles, & regagné le Vent sur les Anglois, il y perdit la Vie; mais, dès qu'il cessa d'agir, tout le Reste plia, & fit Voile en Hollande....

UN Homme, qui avoit servi aussi dignement un Etat; tant dans la Guerre avec les Espagnols, qu'il avoit réduits, par beaucoup de Victoires, à abbandonner la Mer; que dans la derniere contre les Anglois, où il avoit soutenu une si grande Puissance, avec des Forces si inégales; eut pû avec justice en attendre quelque Gratitude. Cependant, il avoit été délibéré après les deux prémiers Succès, si on lui feroit couper le Cou, pour n'avoir pas gagné des Batailles. Les plus retenus de ceux, qui lui vouloient du Mal, alloient à lui ôter sa Charge: & il ne retourna à la Mer la seconde fois, que par la Voix de la Ville de Purmerend, qui fit pancher la Balance de son Côté.

LES Princes & les Républiques ont assez accoutumé de païer d'Ingratitude les Services qu'on leur rend, par un Effet de Ja-

lousie assez ordinaire. Mais, ce pauvre Bon-Homme étoit toujours demeuré dans sa Sphere; & n'avoit pour Crime, que d'être une Créature du feu Prince HENRY, qui l'avoit élevé de Matelot jusqu'à la Charge de Lieutenant-Amiral de Hollande: desorte qu'il conservoit toujours le Respect & le Zele, qu'il devoit avoir pour le Reste de sa Maison. Et comme il voïoit l'Injustice de la République, & le Tort qu'elle se faisoit à elle-même, en ruïnant la Milice, & par Mer, & par Terre, il représentoit fermement ce qu'il croïoit être de sa Charge, & du Service de sa Patrie. Mais, parce que ceux, qui ont fait des Fautes, n'aiment pas à les voir remarquer, ils ont de coutume de charger, des Desordres dont ils ont donné l'Origine, ceux qui ont le Soin des Evénemens. La Caballe, qui s'étoit déclarée contre le jeune PRINCE D'ORANGE, & qui avoit attaqué la Mémoire de ses Prédécesseurs, avoit pris Soin de détruire, comme j'ai dit, tout ce qui avoit été fait par eux, & tout ce qui pouvoit devenir propre au dernier de cette illustre Race. Cependant, la Guerre les aïant surpris avec de fausses Mesures, le Peuple voïoit avec une grande Douleur, que ces Flottes, qui l'avoient rendu si riche, par les Victoires qu'elles avoient obtenues sur les Espagnols, & qui avoient donné lieu d'établir leur Commerce, ne pouvoient plus les garantir contre les Anglois, qui se mettoient en Etat de profiter, à leur Tour, des Avantages

que

que les Provinces-Unies avoient retirez au moïen de leur Navigation. Ainsi, la Douleur du Mal présent, & l'Appréhension de ses Suites, portant facilement les Esprits d'un chacun à en rechercher la Source, elle étoit si claire, que les plus grossiers la démêlant, ils s'émûrent contre le Gouvernement, qu'ils avoient vû changer sans Altération, parce qu'ils n'en avoient point vû dans leurs Affaires particulieres. Mais, leur Mal présent, les faisant ressouvenir du Bien passé, les porta à redemander le PRINCE, pour le rétablir dans le Poste de ses Peres, comme le seul Remede aux Malheurs qui menaçoient la République.

LES Etats, voïant que la Chose se poussoit dans de grandes Violences, cherchérent la Seureté de leur Domination dans la Paix avec CROMWEL, dont l'Intérêt particulier se trouva pour lors heureusement conforme à leur Volonté; car, il se meffioit du PRINCE D'ORANGE, à cause de son Alliance avec la Maison Roïale d'Angleterre, & ne vouloit point qu'elle pût avoir jamais un Appui, qui pût devenir aussi considérable qu'avoit été celui de la Maison d'Orange, lorsqu'elle gouvernoit la République: de sorte qu'il voulut que les Etats devinssent ses Amis, pour les rendre irréconciliables avec le Roi d'Angleterre, & avec tout ce qui lui appartenoit. Le principal Article fut donc, non seulement de ne rien faire pour le PRINCE D'ORANGE, mais même de le rendre incapable, par

une Déclaration autentique de l'Etat, d'en jamais posséder aucune Charge Politique ni Militaire.

Ce Traité est la seule Chose, que les Anglois reprochent à Cromwel, en ce qui regarde la Gloire & l'Utilité de leur Nation, que par-tout ailleurs il a bien soutenues & augmentées. Mais, cette fois-là, il les sacrifia à son Intérêt propre; car, il pouvoit, en continuant la Guerre, rendre la Hollande tributaire. La Paix y rétablit l'Autorité des Etats; & ils jouïrent de cette Faveur du Hazard, sans prendre beaucoup de Précautions contre ceux qui pouvoient succéder, & ne s'appliquérent qu'au dedans de leur Etat.

Jean de Witt faisoit déjà la Charge de Pensionnaire de Hollande: & c'est un Homme, qui a fait tant de Bruit dans le Monde, que je juge à propos de dire ici ce que j'ai remarqué de lui. Son Pere étoit, dans le Magistrat de Dort, un des plus opposez au dernier Prince d'Orange; & ce fut aussi un de ceux qu'il envoïa en Prison à Louwestein. C'est un Vieillard, qui tient fort du Cinique, qui n'a Fréquentation avec personne, & qui semble être au Desespoir lorsqu'il est obligé de converser avec quelqu'un. On le trouve encore tous les Jours seul dans les Promenades, au milieu du Reste des Hommes, pour qui il témoigne assez d'Antipathie. Il a poussé son Ressentiment contre la Maison d'Orange aussi loin qu'il lui a été possible: & je sai

d'o-

d'original, que souvent il donne le Bonjour à son Fils, en lui disant, *Souvenez-vous de la Prison de Louwestein*; bien qu'il ne paroisse pas à son Procédé, que cela soit sorti de sa Mémoire. Mais, comme celui-ci est plus doux & plus traitable que son Pere, quoiqu'il ait été aussi opposé que lui au PRINCE D'ORANGE, agissant même aussi fortement en toutes Choses, il a mélé plus de Douceur dans ses Manieres: & l'on peut dire, que le Pere veut du Mal & hait tout ce qui porte le Nom d'Orange, par Vangeance & par Inclination; & que le Fils le hait aussi, mais plûtôt par des Mouvemens d'Ambition, dont il est aussi rempli qu'Homme du Monde. Il est vrai, qu'il la soutient avec beaucoup de Courage, d'Esprit, & de Fermeté; mais, il l'accompagne d'une si grande Vanité pour lui-même, qu'elle le fait reconnoitre, & le porte à promettre de lui aux autres tout ce qu'il ne leur peut tenir. Sa Figure est assez extraordinaire, & la Conformation apparente de sa Tête seroit plus propre pour un Ministre de la Cour de Portugal, que pour un Pensionnaire de Hollande. Aussi peut-on dire, que, depuis qu'il a la principale Part au Gouvernement, elle a agi contre ses prémieres Maximes, & contre les plus ordinaires des Républiques: car, elle a hazardé volontiers toutes Choses, & s'est commise à toutes sortes d'Evénemens.

PEU de tems après la Paix qui fut conclue entre l'Angleterre & les Provinces-

Unies, le Roi de Suede commença la Guerre de Pologne, où il eut assez de Succès, pour que la Hollande vint à en prendre Ombrage: &, sans regarder beaucoup aux Conséquences, elle suscita le Roi de Dannemarck, afin de diviser les Intérêts & les Puissances sur la Mer Baltique. Lorsqu'il s'agit des Affaires de Mer, & que l'on parle de la Hollande, on peut compter cette Partie pour le Tout; parce que c'est la plus puissante, & qu'à l'egard du Dehors, il faut que la Zélande & la Frise, qui sont les deux autres Provinces maritimes, tombent dans ses Sentimens, par un Enchainement d'Intérêts dont la Hollande est la Maitresse.

Ce fut en effet avec Raison, que l'Union donna du Secours au Dannemarck: mais, on peut dire en même tems, qu'elle eut grand Tort de s'être engagée à rompre avec la Suede; car, elle se commettoit ainsi à une Guerre, qui pouvoit lui attirer celle d'Angleterre, la perdre avec la France, & la lier contre ses vieilles Maximes avec la Maison d'Autriche, dont les Affaires étoient alors en si mauvais Etat, qu'elle devoit plûtôt craindre en s'embarrassant de succomber avec elle, qu'espérer de la relever. Il est vrai, qu'une si grande Chose fut commencée sans nulle Préparation: car, les Etats avoient encore moins de Vaisseaux, & aussi mal équippez, que ceux qu'ils avoient pendant la derniere Guerre d'Angleterre. Au lieu de Tromp, ils

avoient

avoient pour Amiral OBDAM, Gentilhomme de Qualité; mais, qui n'avoit de sa Vie navigué que sur les Canaux de Hollande, & qui, même sur Terre, n'avoit pas une Réputation fort distinguée. Tout ce qui le rendoit considérable étoit la Profession publique qu'il faisoit d'être Ennemi de la Maison d'Orange, & d'être Ami de DE WITT, auquel il venoit d'avoir la principale Obligation de sa Charge. Leur Liaison ne fut pourtant pas de beaucoup de Durée: car, OBDAM, qui avoit de l'Esprit, ne voïant pas une grande Sureté à s'embarquer sur les Préparatifs de DE WITT, ni à exécuter toutes ses Entreprises, songea aussi à ne pas commettre sa Réputation. Pour cet effet, il apporta des Retardemens raisonnables aux Délibérations des Etats. D'abord, ils le voulurent faire partir avec quinze ou seize Vaisseaux pour le Dannemarck contre la Suede, qui tenoit la Mer Baltique avec plus de quarante: mais, enfin, la Raison devenant la plus forte, ils se donnérent la Patience de ne faire sortir leur Flotte, que jusqu'à ce qu'ils eussent mis ensemble un Nombre de Vaisseaux égal à celui des Suédois. WRANGEL fut d'Avis de les venir attaquer dans la grande Mer, où il est très apparent qu'il les auroit défaits: mais, le feu ROI DE SUEDE voulut absolument, qu'il se tint au Sund, où le Vent se trouvant favorable aux Hollandois, & tous les Hazards qui accompagnent les Affaires de Mer devenant con-

traires aux Suédois, les prémiers paſſé-rent, & reprirent Fuhnen, avec encore moins de Raiſon & d'Apparence, & bien plus de Bonne-Fortune.

LA Paix fut le Fruit de ces Succès; & ces Succès tournerent à la Gloire de DE WITT, qui, aïant beaucoup d'Eſprit, profita de la Foibleſſe du Gouvernement & de celle de la plûpart des Hommes, qui eſt de juger des Choſes ſelon qu'elles réüſſiſſent: de ſorte que, aïant fini heureuſement la Guerre d'Angleterre, & terminé glorieuſement celle de Suede, il ſe donna un très grand Crédit, & devint le Maitre, en faiſant trouver, aux Dépens de la République, l'Avantage de ceux qui la gouvernoient par les Voies que nous avons tant de fois alléguées. Peu de Gens s'oppoſoient à lui: car, il n'y en avoit gueres de ſi capables ni de ſi laborieux, & moins dont l'Ambition approchât de la ſienne; Ambition, qui eſt une Maitreſſe bien ingénieuſe, ſur-tout dans une République, où l'on s'avance par Induſtrie, par Caballes, & par beaucoup de Mouvemens, qui ſont des Choſes preſque toutes oppoſées à ceux qui veulent faire Fortune dans les Monarchies. Par deſſus tout, le PRINCE D'ORANGE étoit un Enfant: & la PRINCESSE ROÏALE, ainſi que la PRINCESSE DOUAIRIERE, agiſſoient unanimement pour ſa Perte; chacune s'oppoſant directement à ce que l'autre vouloit. C'eſt ainſi que DE WITT ſçut habilement profiter des Conjonctures.

La République jouït de toute sa Puissance, sans aucune Altération, & sans aucune Action remarquable, jusqu'au Rétablissement du Roi d'Angleterre. Elle l'avoit, comme j'ai dit, sacrifiée à Cromwel: &, comme elle est peu polie, toutes les Rudesses & tous les Dégouts imaginables n'y avoient point été oubliés. Car, dès que quelque Prince de la Maison Roïale venoit, pour voir la Princesse leur Sœur, dans ses Maisons mêmes hors de la Haie, quoi qu'ils y fussent sécrétement, on les faisoit avertir de se retirer en diligence: & généralement tout ce qu'il y avoit d'Anglois attachés à leur Parti étoient traittés avec la derniere Dureté.

Le Roi fût rappellé ensuite, & passa par la Hollande, qu'il trouva bien différente: car, les Etats-Généraux, & la Province en particulier, n'oubliérent rien pour effacer de son Esprit le Souvenir de leur Conduite passée; & c'est la prémiere Victoire, qu'il ait remportée sur eux. Il fit annuler la Déclaration, qui avoit été donnée contre le Prince d'Orange, qu'il recommanda aux Etats. Et j'ai ouï dire à un des Principaux, qu'il étoit en Etat d'obtenir quelque-chose de plus considérable pour son Neveu, s'il l'eut fortement demandé: comme il avoit été possible à Cromwel, les Années précédentes, de le faire bannir, par les Etats de Hollande, de leur Province, s'il s'y fût voulu attacher; mais, au contraire, il prit une Con-

duite assez noble: car, il manda à la PRINCESSE DOUAIRIERE, que c'étoient les Hollandois eux-mêmes, qui l'avoient prié de demander que son Petit-Fils fût déclaré inhabile à succéder aux Charges de ses Peres; & que, si elle vouloit, il lui renvoïeroit la Déclaration que les Etats en avoient remise entre ses Mains, ce qu'elle refusa honnêtement. Je croi en effet, que la Politique de CROMWEL étoit de décréditer absolument le PRINCE D'ORANGE, mais non pas de le perdre entiérement; parce qu'il étoit bien aise de laisser cet Embarras domestique aux Hollandois, pour les rendre plus soigneux de ne lui pas déplaire.

LE Rétablissement du ROI D'ANGLETERRE, aussi-bien que la Paix entre la France & l'Espagne, obligérent les Etats de songer à de nouvelles Alliances; puisque le Calme universel devoit faire penser à prendre des Mesures pour la Tempête. Et comme rien ne convenoit tant aux Provinces-Unies, que l'Amitié de la France, & que la leur lui étoit aussi fort utile, ils envoïérent des Ambassadeurs pour renouveller un Traité avec elle. Ce fut la prémiere Chose considérable, qu'il y eut à négocier avec les Etrangers depuis la Mort du Cardinal (*): & comme les Secrets des Cabinets sont difficiles à démêler, il faut que ceux, qui ne voïent les Choses qu'extérieurement, s'en rapportent aussi aux Apparences. Je dirai donc, que, selon celles qui ont

(*) MAZARIN.

ont paru, le Traité étoit fort à nôtre Desavantage: & que le Comte d'Estrades, qui étoit pour lors Ambaſſadeur pour le Roi à Londres, déconſeilloit extrémement de faire une Alliance ſi étroite avec les Provinces-Unies; parce que, ſelon toutes les Apparences, elles alloient avoir un grand Démélé avec l'Angleterre, & qu'en ce Cas elles ſeroient forcées de nous offrir un Parti très avantageux, afin de nous obliger à les ſecourir.

L'on ne fit pas grande Réflexion ſur ſon Avis; & l'on engagea de plus en plus la Négociation, qui fut concluë à la fin; parce qu'on venoit de jetter les Fondemens de cette Réforme univerſelle par tout le Roïaume, & que la Cour vouloit lui donner une Face différente de toutes celles qu'il avoit jamais eues. Or, comme cela ne ſe pouvoit faire ſans l'altérer beaucoup au dedans, elle ne vouloit point de Guerre étrangere, qui pût faire changer cette Réſolution; ou, ſi elle ſubſiſtoit, donner Moïen à tant de Mécontens de s'en reſſentir. L'on ſe flatta donc, que, bien loin que l'Alliance avec les Provinces-Unies pût engager dans une Guerre, c'étoit plûtôt un Moïen de les en garentir elles-mêmes, par la Conſidération des Forces & du Pouvoir de la France, à qui tout le Monde cherchoit de s'attacher, & contre qui perſonne ne vouloit alors avoir rien à démêler.

Le Roi d'Espagne, qui ne ſongeoit qu'à regagner le Portugal, venoit de faire une

une grande Soumission de Parole, pour réparer l'Insulte de BATTEVILLE; bien que tous les Conseils & les Peuples disent, qu'il valoit mieux périr, que de commettre l'Honneur de la Monarchie. Mais, Dom LOUIS (*), qui ne vouloit pas voir détruire la Paix qu'il venoit de conclurre, fit déclarer le Roi pour le Parti le plus souple & le moins glorieux, dans la Vûe de s'en relever aisément après la Conquête du Portugal. Et, en effet, si les Espagnols l'eussent faite, je ne sai s'ils n'auroient pas eu Raison d'avoir donné cela au Tems, & à l'Etat de leurs Affaires.

LE ROI D'ANGLETERRE étoit nouvellement rétabli, & témoignoit une forte Inclination de s'allier avec le Roi. Il venoit de conclurre son Mariage avec l'Infante de Portugal, un peu contre les Egards qu'il devoit avoir pour les Espagnols, & même contre de certaines Bienséances. Il y avoit néanmoins été porté, par le Chancellier (†), dont le Crédit étoit pour lors très grand auprès de lui: & ce même Crédit, allant ensuite jusqu'à lui faire vendre Dunkerke, acheva de rendre la France formidable aux Païs-Bas, & dans toute l'Europe, où, depuis la Paix & les Malheurs des Espagnols, elle remplissoit la Place que CHARLES-QUINT avoit donnée à la Maison d'Autriche. Nous ne suivimes cependant

(*) DE HARO.
(†) EDOUARD HYDE, Comte de Clarendon.

pendant point sa Politique, qui étoit d'engager toujours Affaires sur Affaires. Car, il semble qu'on crut au contraire en France, que le Moïen de demeurer, & de se soutenir, en cet Etat de Grandeur, étoit de n'avoir rien à démêler avec persoane.

La plûpart des Gens s'étonnent, qu'une Monarchie comme la nôtre, qui a tant à prétendre par des Droits incontestables, & qui peut se promettre beaucoup de Choses par ses propres Forces, ait fait un Traité de Défensive seulement avec une République, dont les Fondemens ne sont pas trop légitimes, & qui n'a d'autre Sureté de la Parole des Espagnols, que leur Foiblesse: joint encore, qu'elle tient des Terres de beaucoup de Princes d'Allemagne, & que le Commerce, qu'elle fait par Mer, lui peut attirer bien des Affaires avec l'Angleterre. Mais, comme on ne distingue pas bien nettement les Vûes de cette Monarchie, ni le But de ses Entreprises, on ne peut aussi rendre une Raison bien juste de sa Conduite.

LE ROI D'ANGLETERRE, qui n'en avoit pas non plus démêlé les Sècrets, & qui croïoit que ce n'étoit qu'un Prétexte pour se rendre Maître des Païs-Bas, offrit au Roi, après le Traité de Dunkerke, la Carte blanche, pour se joindre à tout ce qu'il auroit voulu entreprendre: & comme il étoit déjà uni avec nous pour le Soutien du Portugal, il étoit assez naturel, qu'il entrât dans tout le Reste contre la Maison

d'Au-

d'Autriche. On le remercia, en s'en tenant à de simples Complimens: car, nous étions fermes à ne point nous séparer d'Intérêt avec les Provinces-Unies; lesquelles, sans doute, eussent pris un Parti opposé à celui de l'Angleterre: & je ne m'ingere point de dire lequel nous étoit le meilleur; parce qu'en effet il y a des Vûes différentes de toutes Parts.

L'ANGLETERRE prit, ensuite de cela, un assez mauvais Parti; car, elle témoigna du Chagrin de notre Refus, & fit paroitre encore plus de Ressentiment, tant de la Garantie de la Pêche du Harang qui se fait sur ses Côtes, que de tous les autres Avantages du Commerce, dont les Provinces-Unies se trouvoient en Possession, & qui faisoit un des principaux Articles de notre Traité. Néanmoins, le ROI D'ANGLETERRE travailloit toujours à la Grandeur de la France, en secourant le Portugal; ce qu'il faisoit par un Sentiment noble seulement, & qui n'avoit d'Egard qu'à son Alliance. Car, son Intérêt étoit bien, à la vérité, de nous préférer à la Maison d'Autriche, y aïant plus à gagner pour lui sur elle, que contre la France. Mais, dès qu'il voïoit celle-ci si attachée aux Hollandois, il ne devoit plus contribuer à l'Accablement des Espagnols. La Chose a néanmoins subsisté en cette Forme jusqu'à la Guerre qu'il a encore présentement avec les Hollandois, & dont voici l'Origine.

LES Provinces-Unies ont de bien plus

grands

grands Etablissemens aux Indes Orientales que l'Angleterre, dont les Colonies, ne pouvant se soutenir par elles-mêmes, elle est obligée d'y envoïer continuellement du Secours & des Subsistances. Les Hollandois arrétérent deux Vaisseaux qui en étoient chargés, l'un appellé *Bonne-Avanture*, & l'autre *Bonne-Esperance*; ce qu'ils firent sous les Prétextes ordinaires du Commerce. Les Anglois en demandérent d'abord Satisfaction, & les Hollandois convinrent de la leur faire: mais, la Différence fut, que les prémiers vouloient être dédommagés, & de la Prise de ces Vaisseaux, & du Tort que leur Manquement faisoit à leurs Colonies des Indes: car, ils disoient, que si les Hollandois ne leur païoient que leurs Vaisseaux seulement, & qu'ils les empéchassent d'arriver aux Indes, leurs Colonies succomberoient, faute de ce Secours; & qu'ainsi il falloit estimer la Perte pour celle qu'elle causeroit, & non pas pour ce qu'elle valoit en effet. Les Hollandois, au contraire, ne voulurent point écouter cette Raison, qui semble très équitable; mais, ils se tinrent à la Satisfaction seulement de la Chose, sans vouloir entendre aux Conséquences. Sur cela, les Anglois, qui ne sont guere endurans, firent des Représailles, & commencérent, en Guinée, où ils prirent force Vaisseaux, & quelques Forts sur la Côte. Cependant, les Hollandois, négociant toujours en Angleterre, firent partir sous main DE RUYTER, avec douze de leurs meil-

meilleurs Vaisseaux, pour aller en Guinée reprendre ce qu'ils avoient perdu, & au-delà, s'il lui étoit possible; ce qui engagea la Guerre ouverte: sur quoi les Anglois se saisirent aussi de tout ce qui alloit en Hollande. Voilà quelle a été l'Origine de la Guerre: & je pense, que c'en sont ici les Motifs.

LES Anglois auroient bien voulu avoir plus de Part au Commerce des Indes Orientales; que les Hollandois ne leur en vouloient faire; lesquels songeoient au contraire à diminuer la Part que les prémiers s'y étoient acquise, & dont ils vouloient faire tomber les Colonies, par la Difficulté de les secourir, & par le peu de Profit qu'ils en pouvoient retirer. Le Reste du Trafic, qui se fait à Smirne, & aux Indes Occidentales, leur donnoit aussi force Choses à déméler. Ainsi, chacune de ces deux Nations envioit le Profit que faisoit l'autre; Mais, parce que celui des Hollandois étoit beaucoup plus considérable, l'Envie des Anglois étoit aussi plus grande: & comme ils jugeoient leurs Forces en général & en particulier fort supérieures à celles des Hollandois, ils se laissérent aller à beaucoup de Mépris pour eux; sur la Confiance, qu'il leur suffisoit de commencer la Querelle, pour mettre leurs Ennemis à la Raison: & c'étoit-là l'Esprit de la Nation en général, lorsqu'elle a demandé la Guerre sur le Prétexte de la Prise des deux Vaisseaux appellez *Bonne-Avanture* & *Bonne-Esperance*.

Il

Il se joignit, à ce Sentiment de la Nation, un Intérêt des Courtisans, qui contribua plus que toutes choses à une Rupture. C'est que la Caballe du Chancellier, aïant été la plus considérable depuis le Rétablissement du Roi, elle l'avoit porté au Mariage & au Secours du Portugal, & à toutes les Bienséances pour la France qui avoient précédé & suivi le Traité de Dunkerke. Celle de Milord Arlington, aïant pris une Route opposée, conservoit de grandes Liaisons avec l'Espagne; & le Dessein, qu'elle avoit formé d'y engager le Roi, & de remettre le Chancellier dans des Affaires qu'il ne connût point, comme étoit celle de la Guerre, la détermina tout-à-fait à soutenir, dans la Cour, & dans le Parlement, ce Mouvement de la Nation contre les Hollandois. Mais, la Persuasion, que les Anglois ont de leur Valeur & de leur Mérite, fut cause, que tous leurs Mouvemens pour une si grande Affaire furent une grande Confiance en eux-mêmes, & beaucoup de Mépris pour leurs Ennemis.

Le Roi d'Angleterre, qui a un fort bon Esprit, & à qui une longue Adversité a donné la Connoissance des Etrangers, agissoit plus raisonnablement, & ne croïoit pas, qu'il n'y eut qu'à commencer une Guerre, pour la finir glorieusement. Toutesfois, l'Impétuosité de la Natíon fut si grande, qu'il se trouva obligé de la suivre, ne pouvant la gouverner. Autrement, il

il eut donné à croire, ce que ses Ennemis semoient contre lui, qu'il ne vouloit que demeurer à son Aise, pour jouïr de sa Prospérité présente. Et, à dire le Vrai, il sembloit qu'il eut pris pour Modelle la Conduite de son Grand-Pere maternel HENRY IV, qui, après beaucoup de Peine & de Misere, fut assez longtems amoureux du Repos & des Plaisirs. Mais, il se réveilla si glorieusement un peu avant sa Mort; qu'on lui doit bien la Justice de ne pas croire que sa grande Ame eut été affoiblie, & qu'au contraire il n'y avoit eu en lui qu'un peu de Relachement mélé à la Considération de rétablir les Affaires du Roïaume, pour les porter ensuite aux grandes Choses qu'il avoit préméditées.

SOIT donc que le ROI D'ANGLETERRE ait toujours agi sagement, & que depuis son Retour il ait eu besoin du Tems qui s'étoit passé pour affermir son Autorité; ou qu'il y entrât un peu de son Tempéramment à se vouloir tenir en Repos; il est constant, que la Guerre ne s'est pas faite de son Choix. Mais, ce qu'on peut dire à son Avantage, c'est que le Tems qu'il est demeuré oisif est assez court, pour qu'il l'ait pû justement emploïer au Rétablissement de son Autorité au dedans de son Roïaume; & que, lorsqu'il est entré dans l'Affaire, il y a tenu une Conduite très noble & très ferme en toutes sortes de Conjonctures, & qu'il la maintient encore de même. En effet, je crois, qu'il est très avan-

avantageux, pour sa Réputation, de n'avoir pas commencé la Guerre sans plus de Mesures. Car, après avoir envoïé Milord FITZ-HARDING en France, pour offrir toutes Choses, si l'on vouloit se joindre à lui, il voïoit bien, que, puisqu'on n'y avoit pas répondu, l'on ne pouvoit point aussi demeurer longtems neutre, parce que c'eut été agir contre un Traité trop manifeste. Mais, quoiqu'il en soit, sans s'assurer des Espagnols, ni de pas un des Rois du Nord, la Nation & le Parlement d'Angleterre obligérent le Roi de commencer la Guerre: &, pour se consoler de ne nous point avoir pour Alliés, & de devoir même attendre à nous avoir pour Ennemis, ils prirent le Parti de mépriser nos Forces.

QUANT à ce qui regarde les Provinces-Unies, en parlant des Intérêts généraux des Anglois, j'ai rapporté quels ont été les leurs. Et comme la principale de toutes est la Hollande, (car lorsqu'il s'agit des Affaires de Mer, ses Sentimens attirent presque tous ceux de l'Union,) son Gouvernement étant tel que j'ai dit ci-dessus, DE WITT fut très aise de commencer une Guerre contre l'Oncle du PRINCE D'ORANGE, dans l'Espérance de rendre celui-ci suspect aux Etats & au Peuple, & de le pousser à bout par cette Voie. Il s'adressa donc au Comte d'ESTRADES, pour savoir si le Roi n'appuïroit point en cela ses Sentimens, & s'il ne soutiendroit point le Dessein qu'il avoit de faire bannir le PRINCE de

de la Hollande: à quoi le Comte d'ESTRADES répondit, que Sa Majesté n'y consentiroit jamais.

DEUX Choses empéchérent qu'on n'entrât dans la Proposition de DE WITT. La prémiere, qu'en voulant éviter en France de rompre avec l'Angleterre, l'on y cherchoit des Moïens de pacifier les Choses. Par conséquent, on ne desiroit pas en appuïer une, qui pouvoit donner une si juste Aigreur à Sa Majesté Britannique. La seconde fut purement de l'Esprit & de la Connoissance du Comte d'ESTRADES, qui, par celle qu'il avoit acquise de l'Angleterre & des Provinces-Unies, voïoit bien que la Paix étoit fort difficile à conclurre; & qu'il falloit, ou perdre la Réputation de la France, ou maintenir le Traité. Qu'étant donc question de commencer une Guerre étrangere, il n'eut pas été trop sage d'allumer une Guerre civile dans le Païs. Car, le Bannissement du PRINCE D'ORANGE ne se pouvoit entreprendre sans une furieuse Altération dans tout l'Etat. Mais, DE WITT, qui ne songeoit pas tant au Bien de sa Patrie, qu'à son Intérêt particulier, vouloit profiter de cette Occasion de perdre le PRINCE D'ORANGE, & de faire ainsi déclarer le ROI, avec autant de Dureté contre l'Angleterre, que favorablement pour lui & pour son Parti dans les Provinces-Unies.

IL est certain aussi, qu'il y eut attiré par là de grands Troubles; car, la Zélande ou

la Frise eussent reçu le PRINCE: & quand même les Etats de Hollande eussent donné une Sentence contre lui, je doute s'il auroit pu pour lors la faire éxécuter, & sans causer une horrible Sédition dans la Province même; car, il lui restoit encore beaucoup d'Amis & de Serviteurs parmi les Magistrats des Villes. Le Corps des Ministres de la Religion favorise extrémement son Parti: & tout le menu Peuple de l'Union en général est déclaré pour lui, avec une plus grande Affection que s'il étoit leur Prince légitime.

LA Raison d'une si grande Faveur vient du Souvenir, qu'ils doivent la Liberté, & toutes leurs Richesses, à la Vertu de ses Perés, qui les ont toujours augmentées pendant leur Administration. Ainsi, bien que les Etats aïent voulu faire craindre dans le PRINCE d'aujourd'hui le Fils du dernier Prince GUILLAUME, le Peuple n'y a jamais vû que l'Héritier de GUILLAUME, de MAURICE, & de HENRY: & son Age, que les Etats ont opposé comme un Obstacle à son Elévation, a toujours attendri le Cœur des Peuples, & l'a fait considérer comme un Enfant opprimé, par la Jalousie & par l'Envie de bien des Gens, qui n'étoient pas si dignes que lui de les gouverner. Cette même Raison l'a garanti du Soupçon, qu'on a voulu donner de lui au Peuple sur le Sujet de l'Angleterre, pour laquelle on disoit qu'il avoit beaucoup d'Inclination. En effet, dans le commencement

de

de la Guerre, son Gouverneur ne lui avoit pas fait tenir une Conduite fort prudente. Mais, depuis que ses Amis lui eurent ouvert l'Esprit, tout ce qu'il a fait de lui-même a été extrémement juste, & fort au dessus d'une Personne de son Age. Enfin, en quelque Tems que c'ait été, jamais le Peuple n'a cessé d'avoir la même Affection pour sa Personne: car, au lieu de le soupçonner d'être Partisan d'Angleterre, il l'a toujours regardé comme un Instrument propre pour la Paix; &, dans les méchans Succès mêmes, il s'est toujours flatté, que la Prospérité suivoit les Chefs de la Maison d'Orange, & que la Cause de leurs Malheurs venoit de ce que le PRINCE n'étoit pas rétabli dans les Postes que ses Ancêtres avoient si glorieusement occupez pour eux, & si utilement pour la République.

MEMOI-

MEMOIRES DU COMTE DE GUICHE,

CONCERNANT

LES PROVINCES-UNIES DES PAIS-BAS,

DEPUIS M. DC. LXV, JUSQU'AU XV. DE JUIN M. DC. LXXII.

LIVRE PREMIER,

Contenant les Evénemens de l'Année M. DC. LXV.

J'ARRIVAI en Hollande au Mois de Mai de l'Année 1665. L'Automne précédente, les Anglois, commandez par Monsieur le Duc d'York, avoient déja mis à la Mer; & les Provinces-Unies, qui, avec tant de Fierté, avoient accepté la Guerre, n'étoient

toient nullement préparées pour la commencer. Cependant, les Anglois prenoient de tous côtez les Vaisseaux des autres Nations qui trafiquoient en Hollande: & comme les François, naturellement hazardeux, entreprirent de passer, ils y perdirent beaucoup plus que les autres; car, les Anglois n'eurent aucune Considération pour eux. Cominges eut Ordre de parler hautement contre cette Injustice: & les Anglois, sans s'en émouvoir beaucoup, remirent la Chose aux Formes de leurs Amirautez. Mais, comme c'est l'Ordinaire des Juges de profiter des Intérêts des Parties, les Anglois ne s'y oubliérent pas aussi: & quand, après s'être saisis des Marchandises, & avoir fait dépenser beaucoup d'Argent aux Maitres des Navires, ils venoient à rendre les Hommes, & les Corps des Vaisseaux, ils croïoient en avoir fait de reste.

Cependant, Monsieur Colbert, qui avoit pris le Commerce fort à cœur, & qui étoit fâché de le voir interrompu, envoïa un Homme, au Nom du Roi, en Angleterre, pour solliciter plus particuliérement l'Intérêt des Marchands, avec Ordre à l'Ambassadeur de l'appuïer. Il s'étoit persuadé, que les François pourroient faire le Trafic pendant la Guerre; & que, jusqu'à la Déclaration du Roi, les Anglois, ni les Hollandois, n'attenteroient rien sur ceux de notre Nation, que chacun d'eux devoit appréhender de s'attirer pour Ennemie. Et bien que la France fût liée par un Traité

avec la Hollande, elle avoit néanmoins tant de Considération pour l'Angleterre, qu'elle croïoit devoir demeurer neutre le plus longtems qu'il lui seroit possible. On avoit cherché des Explications sur ce Traité : on accusoit les Hollandois d'être les Aggresseurs; & l'on disoit n'être obligé qu'à une Défensive. Que, de plus, on ne s'étoit engagé qu'à les soutenir dans les Affaires qu'ils auroient en Europe ; & que c'étoient des Intérêts des Indes & de l'Afrique, qui leur avoient donné à démêler avec les Anglois. Mais, il étoit trop constant, que c'étoient les Anglois, qui avoient les prémiers déclaré la Guerre; quoiqu'il fût vrai aussi, que les Etats leur en avoient donné le prémier Sujet, & ne s'étoient pas trop mis en peine de contenter & de satisfaire les autres: avec quoi, sans doute, ils eussent pû dans les Commencemens détourner la Guerre, s'ils avoient eu beaucoup d'Envie d'avoir la Paix. On les blamoit d'avoir pris, au contraire, le Parti de la Fierté, d'avoir repoussé l'Injure par l'Injure, dès que les Anglois eurent pris les Voies de Fait pour se satisfaire. Il est bien vrai, que les Provinces-Unies leur ont toujours offert de remettre la Décision de leurs Différens au Parlement de Paris, ou au Grand-Conseil de Malines. Mais, jamais les Anglois ne se sont voulu accommoder de tourner l'Affaire en Chicane, ni les Etats de l'éviter par une Soumission. Ils représentoient cependant, que les Desintéressés mêmes ne se païeroient pas de

notre Explication, & qu'après n'avoir pas éxécuté le Traité des Pirennées sur le Sujet du Portugal, nous ne pouvions pas attendre, qu'aucun Etranger se fiât à nous à l'avenir, si l'on achevoit de ne pas tenir le dernier qu'on avoit fait avec les Etats. Il y avoit déjà six Mois qu'ils étoient en Rupture ouverte avec l'Angleterre, sans qu'on voulût entendre à les secourir, ni d'Argent, ni d'Hommes, comme l'on y étoit obligé, disoient-ils, par l'Article V, qui porte: *Que dès que l'Allié sera requis, par celui qui sera attaqué, de lui envoïer du Secours, il le doit faire à l'instant, & moïenner pendant quatre Mois un Accommodement avantageux, au bout desquels il est obligé de déclarer la Guerre ouverte, tant par Mer, que par Terre, contre l'Ennemi dudit Allié.* Pendant les prémiers six Mois qui s'écoulérent depuis l'Automne de 1664 jusqu'au Printems de 1665, les Instances, que firent les Etats, ne purent obliger la France à tenir cet Article du Traité. Mais, comme les Flottes furent prêtes d'entrer en Mer, le ROI, voulant remédier aux Suites d'un grand Evénement, envoïa une Ambassade extraordinaire en Angleterre, pour moïenner un Accommodement, & commença ainsi à éxécuter la Moitié de l'Article.

EN ce même Tems, Monsieur COLBERT avoit fait bâtir à Amsterdam deux Vaisseaux pour la Compagnie des Indes. Les Etats s'en saisirent, & offrirent de rendre l'Argent qu'ils avoient couté; disant, que leur Nécessité

sité étoit si grande d'avoir des Vaisseaux, que, puisque le ROI ne les avoit pas secouru pendant les quatre Mois qui étoient déjà écoulez, & qu'il ne se déclaroit pas ouvertement comme il étoit obligé de le faire ensuite; que le moins qu'ils pussent attendre étoit d'être servis les prémiers dans leur Païs. On ne gouta point ces Raisons en France: &, d'abord, prenant la Chose avec la derniere Hauteur, l'on y fit arréter tous les Effets que les Sujets des Etats avoient dans nos Ports; ce qui causa un Bruit épouvantable dans toute l'Union. On y publioit hautement, que le ROI manquoit à tous les Articles du Traité; &, à l'occasion de ce dernier Incident, on rapportoit l'Article XV, qui portoit:

„ Que, pour mieux assurer à l'avenir le „ Commerce & l'Amitié entre les Sujets du- „ dit Seigneur Roi & ceux des-dits Sei- „ gneurs Etats-Généraux des Provinces- „ Unies des Païs-Bas, il a été accordé & „ convenu, que, arrivant ci-après quelque „ Interruption d'Amitié, ou Rupture, en- „ tre la Couronne de France & lesdits „ Seigneurs Etats desdites Provinces Unies „ des Païs-Bas, (ce qu'à Dieu ne plaise,) „ il sera toujours donné six Mois de Tems, „ après ladite Rupture, aux Sujets de Part „ & d'autre, pour se retirer avec leurs Ef- „ fets & les transporter où bon leur sem- „ blera; ce qui leur sera permis de faire, „ comme aussi de vendre ou transporter „ leurs Biens & Meubles en toute Liber-

 „ té,

„ té, sans qu'on leur puisse donner aucun
„ Empêchement, ni procéder, pendant
„ le Tems de six Mois, à aucune Saisie de
„ leurs Effets, moins encore à l'Arrêt de
„ leurs Personnes. „

Le Procédé n'étant pas bien conforme à cela, tout le Peuple de l'Union disoit, que le Roi leur avoit suscité la Guerre avec l'Angleterre; & que c'étoit de son Argent, que la Flotte Angloise feroit équippée. Cet Etablissement même d'une Compagnie nouvelle pour les Indes donnoit du Soupçon à celle qui est à Amsterdam. Quoiqu'elle ne lui fît pas beaucoup de Jalousie, & ne la craignît point par elle-même; cependant les Etats apprehendoient, que sa Considération ne portât la France à ménager beaucoup les Anglois, afin de se prévaloir de la Guerre, pour prendre quelque Part au Commerce; ce qui étoit bien éloigné de la commencer conformement au Traité d'Alliance. Beaucoup de ces Raisonnemens avoient des Principes assez solides, sur lesquels, à la vérité, les Interessés ajoutoient force Choses au-de-là de la Raison, & tiroient quelquesfois des Conséquences fâcheuses.

Les Etats, en général, furent fort émus de ce dernier Procédé, que la France venoit d'avoir avec eux. Ils s'en plaignirent hautement; mais, ils furent sages, & prirent le Parti de ne pas donner lieu de se plaindre à des Gens qui sembloient en chercher le Sujet. De Witt aida extrémement

ment à tourner les Etats à donner Satisfaction sur ces Vaisseaux, & à se faire par-là un nouveau Mérite auprès du ROI, pour l'engager à l'Exécution du Traité. Ainsi, il n'y eut pas Moïen de se pouvoir plaindre des Etats, qui, après nous avoir satisfaits, trouvérent une grande Amertume à ne l'être pas à leur Tour. Car, tous les Secours, qu'ils avoient de la France, étoient des Conseils de Prudence & de Modération, qui aboutissoient à ne pas faire sortir la Flotte, pour attendre que les Anglois se fussent consommez par le Tems, & par des Maladies. Les Etats, cependant, ne pouvoient s'accommoder d'un semblable Parti: & DE WITT en étoit plus éloigné que personne: car, étant naturellement fort présomptueux, quoiqu'il n'ait nulle Connoissance de la Guerre, il se persuade néanmoins de la pouvoir gouverner; & tombe encore bien plus dans cette Faute, que ne faisoit le feu Cardinal MAZARIN, qui disoit n'entendre pas les Actions de la Guerre, mais que, pour la conduire, ce que les Latins appellent *gerere Bellum*, il ne le cédoit à personne. Celui-ci avoit beaucoup moins d'Expérience, dont il se récompensoit par une plus grande Vanité, & vouloit à toutes forces aller sur la Flotte, pour y donner les Ordres à OBDAM, en Qualité de Député des Etats, dont il prétendoit représenter le Corps. Il haïssoit de plus tellement OBDAM, qu'il avoit Envie de lui faire cet Affront, bien

qu'il n'eut point d'Exemple depuis la Fondation de la République; car, jamais il n'y avoit eu de Députez sur les Flottes. Elles avoient, au contraire, toujours dépendu des Ordres absolus des PRINCES D'ORANGE, & de ceux qui les avoient commandées sous leur Nom. Ainsi, les Parens d'OBDAM, qui étoient fort considérables, se prévalant d'une Coutume si ancienne, empéchérent que DE WITT ne fût Député, & furent assistez pour cela du peu d'Espérance qu'il pouvoit donner à l'Union de son Utilité & de ses Services.

LES Etats de Hollande, voulant donc le conserver pour ce qui leur étoit propre, lui firent donner la Commission de travailler aux Préparatifs de la Flotte. Cependant, un grand Orage commençoit à s'élever contre lui dans la République: car, les Anglois disoient si assurément, qu'ils battroient la Flotte des Provinces-Uniés, qu'ils en avoient persuadé une Partie de ceux qui la composoient. OBDAM même ne paroissoit pas trop éloigné de ce Sentiment. Mais, dès qu'il demandoit à prendre des Précautions raisonnables, & à renforcer les Vaisseaux d'Hommes & d'Artillerie, DE WITT disoit, qu'il avoit Peur, & ordonnoit de tout à sa Fantaisie: laissant à l'autre le Soin de l'Exécution, dont il vouloit néanmoins qu'il répondît seul; & le chargeoit d'ailleurs auprès des Etats de tous les Retardemens, bien que souvent ils fussent nécessaires.

CEPENDANT, les Anglois, qui étoient devant les Ports, après s'y être tenus longtems, se retirérent en Angleterre, d'où ils publiérent, que les Hollandois n'auroient jamais le Cœur de sortir, & qu'ils demeureroient les Maîtres de la Mer sans combattre. Cela faisoit de fort méchans Effets dans le Païs pour DE WITT: car, il est constant, qu'aïant engagé la Guerre, il avoit toujours porté la Hollande à ne faire aucune des Démarches qui pouvoient procurer la Paix. En effet, DOWNING, qui étoit Envoïé extraordinaire du ROI D'ANGLETERRE auprès des Etats, publioit fort haut, que DE WITT mettoit tous les Obstacles à un Accommodement; & qu'il ne cherchoit point l'Avantage de sa Patrie, mais seulement de ruïner le PRINCE D'ORANGE, & de demeurer toujours le Maître & le Gouverneur du Païs.

LA plûpart de ces Choses, étant véritables, étoient tellement connues d'un chacun, que, hormis DE WITT & sa Caballe, il n'y avoit personne dans l'Union qui n'en parût persuadé. Ce n'est pas, pour dire la Vérité, qu'il n'eut Raison dans un Chef, qui étoit de ne pas s'accommoder avec les Anglois, en leur faisant des Conditions fort avantageuses: parçeque c'étoit presque se rendre leurs Tributaires; & que, toutes les fois qu'ils eussent eu Besoin d'Argent, ils n'auroient pas manqué de menacer les Provinces-Unies d'une Guerre, afin qu'elles s'en rachetassent par quelques Con-

tributions considérables: outre qu'elles étoient déjà assez intimidées des Menaces des Anglois, pour les obliger à faire combattre leurs Flottes, & à faire voir aussi, qu'elles n'étoient pas si dignes de Mépris, que leurs Ennemis se l'étoient persuadé. Par dessus tout, il étoit impossible, que la France ne se déclarât à la fin par son propre Intérêt; vû même que les Anglois l'y forceroient en dépit d'elle, par le mauvais Traittement qu'ils faisoient à ses Vaisseaux.

DE WITT ne se mécomptoit en rien de tout cela: &, s'il n'y eut point témoigné tant d'Acharnement contre le PRINCE D'ORANGE, il eut semblé agir seulement selon la Raison, & pour la Gloire de la République. Mais, comme d'une Part il paroissoit toujours très soigneux de maintenir cette Gloire lorsqu'il y trouvoit une Occasion qui pouvoit nuire au PRINCE D'ORANGE, il ne se fut pas trop soucié de l'autre de troubler toute l'Union, pourvû qu'il eut pu réüssir à le pousser. Cette Conduite, au reste, ne lui attira pas seulement la Haine du Peuple, mais elle fit encore, que plusieurs Gens-de-Bien, qui étoient du Nombre des Magistrats, s'attachérent par cette Raison aux Intérêts du PRINCE D'ORANGE. Les Ennemis particuliers de DE WITT s'y joignirent; & il ne manioit plus l'Union avec autant de Facilité, qu'il l'avoit fait jusqu'alors. Il resta néanmoins encore le Maitre absolu dans la Hol-

Hollande, & y fit conclurre tout ce qui étoit de son Intérêt; qui, ne paroissant point souvent conforme à celui de l'Union, les autres Provinces, qui la composent, commencérent à y former des Oppositions.

LA Zélande a toujours été fort dépendante des PRINCES D'ORANGE. Elle arréta longtems la Treve du tems de BARNEVELT. Et comme ces Princes sont de plus Seigneurs de Flessingue & de Ter-Vere, les Députez, que ces Villes envoïent aux Etats, suivent toujours éxactement leurs Ordres. D'ailleurs, le Rang, que la Zélande tient par sa Considération propre, étant immédiatement après la Hollande, la rend aussi susceptible d'Emulation & de Jalousie pour l'autre. Ainsi, comme elle est également Souveraine, & fort considérable aux Affaires de la Mer, elle suit ses Volontez & ses Intérêts, sans avoir à en rendre Compte à personne. La Frise, & Groningue, sont aussi fort attachées à la Maison d'Orange, & sont même présentement gouvernées par une Princesse de ce Nom: Gueldres, Utrecht, & Over-Issel, n'ont de Part aux Affaires de la Mer, que celle qui se répand en général dans l'Union. Mais, comme les Choses ne les touchent pas de si près, leur Voix n'est pas si considérable: &, quoique les Villes y soient les Maitresses, la Noblesse ne laisse pas d'y être plus puissante par son Nombre & par sa Considération, qu'elle ne l'est dans les autres Provinces. Par conséquent,

quent, celles-ci ont toujours beaucoup d'Inclination pour le PRINCE D'ORANGE, & souffrent mal volontiers la Domination de la Hollande, avec qui toutes en général ont tant d'Intérêts à démêler, que rien peut-être ne convient moins présentement à cette République, que le Nom de PROVINCES-UNIES; car, elles sont tellement *divisées* entre elles, par le Corps des Provinces, & par les Villes qui les composent, qu'il ne s'y passe point de Jour où la moindre Chose soit agitée, qu'elles ne sentent la Nécessité où elles sont d'avoir un Chef, qui les unisse, & qui termine les Différens qui les divisent. Et c'est aussi ce que les PRINCES D'ORANGE ont toujours fait, & ce que depuis eux personne n'a sçu faire, faute de Dignité & de Pouvoir suffisant pour remédier à ce Mal.

L'ON peut certes dire, qu'il n'est rien de plus véritable, que la Réfléxion que fait MACHIAVEL sur le Changement arrivé à Rome, lorsque les Rois en furent chassés. Il dit, que, lorsqu'on veut changer le Gouvernement d'un Etat, il faut du moins conserver les anciens Noms, & quelque-chose des Formes apparentes. Suivant cette Regle, le Prince GUILLAUME avoit toujours maintenu le Nom & l'Autorité de Gouverneur: mais, à présent, on en a détruit, dans la Hollande, tout ce qui en pouvoit même laisser quelque Souvenir. Les Romains, au contraire, créérent de Consuls, & un Dictateur dans leur grande Néceffité,

&

& leur donnérent les Marques extérieures & le Pouvoir de la Roïauté quand elle est accompagnée de Justice. Ils firent même un Roi des Sacrifices; afin qu'à l'égard même du Nom, le Peuple n'eut rien à desirer qui lui fît souhaiter d'avoir encore des Rois. Et comme les Etats des Provinces-Unies ont pris une Conduite toute opposée, il ne faut pas s'étonner, si, aïant suivi des Maximes si contraires à celles des plus habiles Hommes qui aïent été sur la Terre, ceux dont nous parlons ont aussi établi un Gouvernement si différent du leur. Car, chaque Desordre arrivé entre des Villes arrête une Délibération de l'Etat, ou en précipite une autre. Et comme ce Procédé attire immanquablement de méchans Succès, il oblige aussi d'en rechercher la Cause, qu'on trouve d'abord dans la Nécessité d'un Chef qui les gouverne.

A LA vérité, DE WITT s'étoit proposé d'en créer un par Commission, qui n'auroit toutesfois de Pouvoir, & encore fort limité, que sur les Troupes; ôtant ainsi à un Capitaine le Moïen de faire nul Exploit considérable pour le Bien de la République. Mais, avec tout cela, DE WITT ne considéroit pas encore, que par l'Etablissement qu'il s'étoit proposé, il n'eut pas mieux remédié aux Desordres du Gouvernement Politique, qui, par sa propre Constitution, se peut aussi peu passer, qu'une Armée, d'avoir un Chef pour le conduire. Au fonds, comme rien de cela ne

lui convenoit, il avoit mis tous les Obstacles possibles pour l'empêcher. Il auroit bien voulu, que la Puissance de la Hollande eut été assez grande, pour faire, que ses Délibérations eussent entraîné celles de l'Union; & ne laisser ainsi aux Etats-Généraux, qui sont les Supérieurs de Droit, & aux autres Provinces, qu'une vaine Forme d'Autorité, mais qui en effet eut été soumise aux Sentimens de la Hollande, qui desiroit être la Regle de toutes les Délibérations des autres.

Les Hommes sont louables, lorsqu'ils entreprennent les Choses les plus difficiles, & les plus grandes. Mais, lorsqu'ils veulent en faire réüssir qui sont naturellement impossibles, on ne leur doit pas croire beaucoup de Jugement. De Witt devoit connoitre en cela des Difficultez insurmontables, puisque jamais les Provinces ne se fussent accommodées de laisser cette Supériorité à la Hollande: & la Connoissance, qu'elles ont eue de ce Dessein, les a plus engagées que toute autre Chose dans le Parti du Prince d'Orange.

D'autre Côté, les Ambassadeurs de France renouvellérent des Propositions d'Accommodement, avec le Roi d'Angleterre, sans lui proposer néanmoins rien au-de-là de ce qui avoit été auparavant offert. Il ne s'en voulut par conséquent pas accommoder. Car, il disoit, que la Négociation étoit inutile, puisqu'il avoit déjà refusé de traiter à ces Conditions,

tions, & n'étoit guere content de notre Médiation. Les Ambassadeurs du ROI ne pouvoient rien proposer davantage de leur Part; parce que celui des Etats-Généraux disoit avoir Ordre de ses Maitres de ne point passer au-de-là. Cependant, le ROI écrivoit à son Ambassadeur, qui étoit auprès d'eux, de les solliciter de donner plus de Satisfaction au ROI D'ANGLETERRE: ce qui donnoit encore un grand Sujet de Mécontentement aux Etats, qui se plaignoient, que le ROI, ne tenant en rien le Traitté, les condamnoit encore dans leur Différent, & sembloit ne songer qu'à satisfaire le ROI D'ANGLETERRE, aux Dépens de leur Bien & de leur Réputation; de sorte qu'un chacun disoit dans les Provinces-Unies, qu'au lieu que les Ambassadeurs de France soutinssent les Intérêts dans une Cause commune, ils ne s'appliquoient pour tout qu'à contenter le ROI D'ANGLETERRE.

EN-EFFET, COMINGES avoit bien suivi d'abord les Ordres du ROI à la Lettre: &, joignant à cela des Manieres qui lui sont propres, & qu'on peut dire être assez rudes & assez fieres, il avoit mis en peu de Tems les Affaires dans un Etat de Rupture. Car, les Anglois, qui ne sont naturellement pas trop dociles, & sur-tout à ce qui vient de notre Part, repartirent avec encore plus de Hauteur. Et comme le ROI ne jugeoit pas à propos de se déclarer pour lors, & qu'il ne vouloit pas y être attiré

attiré par son Ambassadeur, il desavoua son Procédé, sur la Plainte que le ROI D'ANGLETERRE lui en fit faire. Mais, COURTIN, qui étoit venu avec le DUC DE VERNEUIL, & qui sembloit avoir plus de Condescendence, prit une Conduite plus douce; & COMINGES, voïant qu'il n'étoit pas mieux en France pour s'être brouillé en Angleterre, changea celle qu'il avoit tenuë auparavant, & se conforma à son Collegue: de sorte que tout concouroit à la Satisfaction du ROI D'ANGLETERRE, comme à donner de la Jalousie & du Mécontentement aux Etats, & à DE WITT même en particulier; & celui-ci se trouvoit fort empéché d'avoir engagé la Guerre d'Angleterre sans le Secours de la France: ce qui jettoit la République dans un terrible Embarras. Son Crédit se trouvant donc par-là diminué, & le Nombre de ses Ennemis se fortifiant, ceux du Parti d'Orange eurent aussi plus d'Occasions favorables, que d'Industrie, pour le perdre. Car, dans toutes ces facheuses Conjonctures, comme dans celles qui ont suivi depuis, DE WITT doit son Salut, en partie à leur peu de Savoir-faire, & le Reste à son Courage & à son Habileté. Il fit donc sortir la Flotte, par un Vent, où l'on tenoit pour certain, qu'il étoit impossible de faire Voile hors du Texel, & contre l'Opinion même des Pilotes. Il sonda lui-même le Fond; &, aïant trouvé la Profondeur nécessaire, il fit mettre à l'instant à la Voile; ce qui lui réüssit:

réüssit heureusement. De-là, il revint à la Haie, après avoir fait reconnoître le Port meilleur qu'on ne l'avoit jugé; ce qui, n'étant pas d'une petite Considération, sembloit lui donner aussi beaucoup de Gloire.

En partant, il avoit fait expédier des Ordres pour OBDAM de chercher les Anglois, & les combattre en quelque Lieu qu'il les pût rencontrer, quand ce seroit même dans leurs Ports: &, quelque Raison qu'il eut pû alléguer pour agir un peu plus modérément, elle n'avoit pu être reçue; car, tous les jours on lui dépéchoit des Galliotes, pour lui demander s'il n'avoit pas encore combattu. Peu après la Sortie du Texel, OBDAM rencontra quelques Vaisseaux marchands, qu'il prit & conduisit jusqu'à la Hauteur du même Texel, pour les mettre en Sureté. DE WITT se prévalut de cette Occasion, pour lui faire faire une Réprimande par les Etats: disant, qu'il avoit préféré ses Intérêts particuliers à la Gloire de sa Patrie, puisqu'il évitoit de combattre; & que, s'il en vouloit user ainsi, il n'avoit qu'à remettre le Commandement de la Flotte entre les Mains de CORTENAER, qui étoit Lieutenant-Amiral de la Meuse. Toutes ces Choses aigrirent furieusement ce pauvre Homme, qui voïoit assez, qu'on cherchoit autant sa Mort & sa Honte, que la Défaite des Ennemis.

IL s'approcha, dans cet Esprit, des Côtes d'Angleterre; &, le 10 de Juin, sur le Soir, il

il se mit à portée de la Flotte Angloise, qui étoit au Kings-deep. L'on tint ensuite un Conseil, où il fut agité si l'on suivroit les Ordres des Etats purement & simplement, ou si l'on agiroit selon la Raison, qui n'étoit pas d'attaquer les Anglois, en défilant par des Bancs qui étoient devant eux, bien qu'on eut l'Avantage du Vent, qui étoit pour lors Sud-Est; outre qu'il ne restoit plus que trois ou quatre Heures de Jour à pouvoir combattre. La Chose fut donc remise au Lendemain: & la Nuit le Vent s'étant tourné au West, les Anglois, qui le recevoient en Poupe, vinrent au Combat avec cet Avantage; &, songeant à le maintenir, ils commencérent à tirer d'assez loin. Comme leur Artillerie étoit beaucoup meilleure, elle incommodoit fort aussi les Hollandois, qui ne pouvoient leur rendre la Pareille. CORTENAER fut tué, sur les sept Heures du Matin, d'un Coup de Canon, qui lui donna par le Ventre. Son Vaisseau néanmoins conserva le Pavillon; mais, par la Faute de son Lieutenant, il n'alloit plus de même qu'il faisoit pendant sa Vie. Ceux, qui se régloient sur sa Manœuvre, le suivirent aussi. Il étoit posté au Corps de Bataille, auprès de l'Amiral OBDAM: de façon, qu'en se retirant, il laissa une Séparation, dont les Anglois profitérent; pendant qu'OBDAM soutenoit leur Choc avec dix ou douze Vaisseaux, qui étoient restez autour de lui.

L'AVANT-GARDE étoit commandée par

par JEAN EVERTSEN, Lieutenant-Amiral de Zélande, & par STELLINGSWERFF, Lieutenant-Amiral de Frise, qui fut d'abord tué, & dont l'Escadre commença de plier sur celle d'OBDAM. JEAN EVERTSEN, après avoir fort bien combattu, fut obligé de la suivre avec la sienne; & tous ensemble se laissoient porter au Vent, & s'approchoient de la Hollande. Le Vaisseau de CORTENAER, commandé par son Lieutenant, en étoit plus près qu'aucun autre. Plusieurs l'aïant suivi s'étoient déjà mis hors de la Portée du Canon des Anglois, contre lesquels OBDAM combattoit toujours furieusement avec ses douze ou treize Vaisseaux, que j'ai marqué s'être attachés à leur Dévoir. Il s'étoit approché de Monsieur le DUC D'YORK, & faisoit tous ses Efforts pour aller à Bord à lui, lorsque JEREMIE SMITH vint se mettre entre deux. Les autres Vaisseaux, & principalement l'*Orange*, furent enveloppez par les Anglois, qui en abordérent quelques-uns, & mirent le Feu aux autres. Dans ce Tems, qui étoit sur les trois Heures du Soir, le Vaisseau d'OBDAM sauta en l'Air par ses Poudres, sans qu'on sache si c'est un Boulet des Ennemis, ou la Négligence de ses Gens, qui y ait mis le Feu.

IL est constant, qu'il étoit prêt de couler à fond, & qu'OBDAM avoit combattu avec tout le Courage & toute la Fermeté possible. Sa Mort fut la Fin du Combat, & le Commencement de la Fuite desordonnée

donnée de la Flotte des Etats, qui se mit à faire Force de Voiles pour regagner la Hollande. TROMP (*), voïant ce Desordre, prit l'Arriere-Garde, & combattit jusqu'au Soir le Prince ROBERT, qui menoit l'Avant-Garde des Anglois. Cette Action sauva beaucoup de Vaisseaux, & lui acquit bien de la Gloire. Cependant, les Anglois, prenant & brulant tout ce qui étoit à leur Portée, donnoient toujours la Chasse au Reste. A l'Entrée de la Nuit, JEAN EVERTSEN, voïant quel Desordre la Perte des Amiraux avoit causée dans la Flotte, fit Fanal d'Amiral, pour rallier à lui tous les Vaisseaux de l'Armée, & demeura à la Hauteur de la Meuse, avec huit ou dix qui se réglérent sur sa Manœuvre. Mais ceux, qui s'enfuïoient, & dont le Nombre étoit le plus grand, avoient tellement perdu l'Esprit, qu'ils croïoient trouver plus de Liberté en fuïant longtems, qu'en se retirant dans un lieu plus proche & plus assuré; parce qu'il leur eut fallu attendre le Jour fort près des Anglois, & qu'ils espéroient s'en éloigner pendant la Nuit.

LE Rendez-vous aïant été donné à la Meuse en Cas de Défaite, JEAN EVERTSEN avoit encore une Raison bien forte de suivre son Ordre. Car, connoissant les Marées, il voïoit, que, par le Tems qu'il faisoit

(*) Fils de celui dont il est parlé ci-dessus, pages 26-28.

faisoit, on ne pouvoit arriver devant le Texel, qu'à Marée basse; & qu'ainsi il faudroit demeurer exposé aux Anglois avec beaucoup de Desordres. Les autres, qui ne firent point de Réflexion, suivirent toujours leur Route: & TROMP, reconnoissant le Besoin qu'on auroit de lui, les suivit, pour les garantir en ne les abandonnant point. Ils arrivérent au Texel sur les neuf Heures du Matin, & n'y purent entrer que sur les deux ou trois Heures après Midi, restant tout ce Tems-là en Proie aux Anglois; à l'égard desquels je n'ai vû personne qui m'ait pû rendre Raison de leur Modération en cette Rencontre.

IL est constant, que, pendant toute la Bataille, Monsieur le DUC D'YORK a combattu en Capitaine & en brave Soldat, & que le Prince ROBERT s'est extrémement signalé: mais, pour dire le Vrai, ils n'ont pas achevé ce qu'ils avoient si bien commencé; & quoiqu'on allegue des Raisons en leur Faveur, je croi celle de la Blessure de LAWSON la plus forte; & que le Manquement d'un Homme, en qui on avoit la plus grande Confiance, retint les uns & les autres d'agir aussi fortement qu'il leur étoit possible. Car, de dire, que les Vaisseaux d'Angleterre tirent plus d'Eau que ceux de Hollande; qu'il étoit d'ailleurs à craindre, que la Flotte ne pût revenir au Combat; & qu'ainsi, il falloit conserver le grand Ordre qui venoit de gagner; c'est une pure Mocquerie: vû que les Anglois

avoient beaucoup de Frégates légeres, qu'ils pouvoient faire avancer. Et tous les Hollandois confessent, que la Fraïeur étoit si grande dans leur Flotte, qu'ils eussent été obligés, ou de se rendre, ou de faire échouër leurs Vaisseaux, pour en sauver le Monde. Par conséquent, ils n'étoient gueres en Etat de retourner au Combat: & l'on peut aisément juger sur le Desordre apparent des Ennemis, si c'est une Chose qu'on doive craindre, ou non. Car, il y a une certaine Façon de fuir, dont personne n'est jamais revenu; puisque ce Retour de Sentimens & d'Esprits dans le Cœur, qui peut causer un pareil Mouvement, n'arrive guere lorsqu'il a été longtems effraïé: joint, qu'à dire la Vérité, les Sujets des Etats en sont moins capables que Gens qui soient au Monde; car, autant que je les connois, je ne suis pas persuadé, qu'ils puissent même revenir d'un Ebranlement.

J'AI sçu depuis deux Choses, que les Anglois m'ont dites pour leur Décharge. La prémiere, qu'ils n'avoient que quatre Brulots, avec lesquels ils avoient mis le Feu à onze Vaisseaux des Ennemis; & que, s'ils en eussent eu d'avantáge, ils eussent aisément brulé le Reste à l'Entrée du Texel; ce qui est très véritable. L'autre Raison qu'ils donnent de n'avoir pas tenu d'assez près la Flotte des Etats pendant la Nuit, c'est que Monsieur le DUC D'YORK, lassé du Combat, se mit à reposer, & chargea les Pilotes

tes de tenir la Route la plus proche de Terre, & des Vaisseaux ennemis, qu'il leur seroit possible: mais que, pendant son Sommeil, plusieurs Hommes officieux pour lui, ou pour eux-mêmes, les obligérent de ne pas suivre leurs Ordres, & de tenir une Route plus éloignée; dans l'Appréhension de commettre de nouveau la Personne de Son Altesse Roïale, qui venoit d'être si exposée. A son Réveil, Elle trouva avec beaucoup de Douleur, qu'on ne lui avoit pas obéï: mais, ce fut sans y pouvoir donner Remede; faute, comme j'ai dit, d'avoir des Brulots à emploïer.

Les Députez des Etats qui étoient au Texel, se trouvant bien éloignés de connoitre, ni de croire, rien de tout ce que je viens de dire, envoïérent Ordre à Tromp de tenir la Mer; & lui mandérent, qu'ils le rafraichiroient d'Hommes & de Poudre. Il leur répondit en Stile fort laconique, qu'il professe d'ordinaire, qu'*ils ne savoient ce qu'ils disoient*: &, sur cela, il rentra dans le Port avec beaucoup de Raison; car, je doute fort, que son Signal, & sa Manœuvre, eussent pu faire retourner dix Vaisseaux: &, pour ce Coup, s'il eut obéï à ses Maitres, leur Flotte étoit entiérement ruïnée.

Le Jour précédent, & celui-là même, tout le Monde avoit été de la Haie à Scheveling, pour entendre le Bruit du Canon, & j'y étois comme les autres: mais, ce que je fis de plus fut de prendre une Chalouppe, pour aller à Bord de quelqu'un des huit

ou

ou dix Vaisseaux, qui tâchoient de rentrer dans la Meuse. J'en joignis un ou deux; & je sus par-là, qu'ils étoient sous le Pavillon de JEAN EVERTSEN, qui s'étoit séparé de la Flotte. J'appris aussi quel avoit été le Succès du Combat. A mon Retour, ceux, qui m'avoient suivi, en firent Part au Public, où la Consternation fut fort grande. Cependant, comme on entendoit toujours tirer le long de la Côte de Hollande, bien qu'on connût la Vérité, on tâchoit d'amuser le Peuple, en disant que les Flottes combattoient encore, & que JEAN EVERTSEN s'étoit retiré. Il avoit eu du Malheur à la Bataille où TROMP perdit la Vie; car, il devoit prendre le Pavillon: mais, aiant six Pieds d'Eau dans son Bord, & la plûpart de son Monde tué, ou blessé, dont son Fils étoit du Nombre, au lieu de passer sur un autre Vaisseau, il se retira en Zélande. RUYTER en avoit pourtant fait de même: mais, comme JEAN EVERTSEN étoit Zélandois, & de plus Serviteur de la Maison d'Orange, DE WITT & sa Caballe le chargérent de tout le Desordre. En effet, cette Action fit quelque Tort à une Réputation qu'il avoit fondée sur une longue Expérience, sur beaucoup de belles Actions, & sur de grands Services. Le Peuple, qui le vit arriver à la Brille, étant mal prévenu contre lui, crut qu'il n'avoit point fait son Devoir, & le jetta par deux fois dans l'Eau, pour le noïer; mais, un Capitaine Bearnois, nommé LA SALLE, s'y étant rencontré,

le

le sauva, & le fit rentrer dans son Bord.

LES Etats furent informez à l'instant de son Arrivée; & DE WITT fit approuver l'Action du Peuple, par l'Emprisonnement de JEAN EVERTSEN, qu'il fit conduire au Texel, pour lui faire faire son Procès. Il sçut le Soir, que la Flotte étoit rentrée, sans avoir perdu plus de sept Vaisseaux; de-sorte que le Mal n'étant pas sans Remede, il emportoit encore la Consolation d'être deffait d'OBDAM, & de croire qu'il pourroit faire pendre EVERTSEN. TROMP avoit écrit, & demandé le Chatiment de cinquante Capitaines; mais, dès qu'il vit arriver DE WITT, qu'il haïssoit extrémement, il le voulut laisser chargé de la Haine qu'attireroit le Supplice de ces Misérables, qui étoient tous apparentez dans l'Etat. Il rendit néanmoins Compte de l'Action devant lui; & d'abord l'Affaire de JEAN EVERTSEN fut mise sur le Tapis. Cependant, dès que celui-ci lui eut dit ses Raisons devant tous les Officiers, elles étoient si claires, & si fort à son Avantage, que DE WITT fut forcé de rejetter l'Injure qu'on lui avoit faite sur le Peuple, & d'écrire aux Etats, qu'on lui avoit envoïé un Homme à chatier, qui méritoit des Récompenses. Ce pauvre Homme, toutes-fois, avoit été si outragé, qu'il demanda à la Province de Zélande de remettre l'Exercice de sa Charge à son Frere, & de se retirer dans le Conseil de l'Amirauté; ce qui lui fut accordé. DE WITT, de son côté,

fut bien aise de voir hors de cette Place un Homme qu'il avoit offensé, & qui lui faisoit toujours Ombrage. TROMP ne jugea pas à propos de demeurer plus longtems sur la Flotte, sans prendre Congé des Députez: &, sans en attendre un des Etats, il se vint promener à la Haie, où il leur fit sa Relation de tout ce qui s'étoit passé. DE WITT écrivit de grandes Plaintes contre lui; disant, que, si on ne le renvoïoit, il n'étoit pas possible de procéder au Jugement des Coupables. Les Etats lui ordonnérent donc de s'en retourner, & le chargérent d'une Lettre pour DE WITT: mais, sans aller le droit Chemin, il passa par Amsterdam, où il fut accablé de la Foule & des Acclamations du Peuple, qui le suivoit; &, en arrivant au Texel, il envoïa la Lettre des Etats à DE WITT par son Laquais.

L'EMOTION fut fort grande en Hollande: mais, il restoit assez de Moïens de se relever de cet Accident, pour faire qu'il n'abbatît pas le Courage du Peuple. D'ailleurs, ceux du Gouvernement espérérent, que des Considérations Politiques, qui sembloient avoir empéché le ROI de se déclarer, l'y porteroient pour lors; puisqu'il n'étoit pas de son Intérêt de laisser abbatre entiérement les Provinces-Unies, qui pouvoient s'accommoder par elles-mêmes avec l'Angleterre. Joint que la Puissance de celle-ci donnoit tant de Jalousie à la France, qu'elle ne pouvoit guere la voir accroitre sans Ombrage. En effet, le ROI fut fort

touché du Malheur des Provinces-Unies: &, prenant le Parti de les blamer d'avoir combattu contre son Conseil; il leur promit de renouveller ses Instances pour la Paix; ce qui ne satisfit guere les Etats, & moins DE WITT que personne.

JE fus voir la Flotte au Texel, & je m'offris de m'embarquer dessus, si le ROI me le vouloit permettre; qui, ne voulant rien faire qui approchât d'une Déclaration, crut que ce seroit faire une Démarche considérable, que de permettre, à un Homme, qui avoit autant de Charges que j'en avois, de prendre Parti. Ainsi, il me le fit défendre. Et je ne sçai de quel Oeil on regardoit les Choses en France; mais, en vérité, on ne les voïoit point telles qu'elles étoient, & l'on cherchoit à se tromper soi-même: car, l'on peut dire, que nous avons été fort heureux de ce que les Anglois ont été si méchans Politiques; vû que, de tant d'Occasions favorables, ils n'ont jamais sçu se prévaloir d'aucune.

LE mauvais Succès de la Flotte attira beaucoup d'Ennemis à DE WITT, comme à l'Auteur de la Guerre. DOWNING publioit tout haut, que le ROI son Maitre n'en vouloit point avoir avec les Etats; que DE WITT seul la lui vouloit faire; & que ce seroit une Chose assez plaisante à lire dans la Suite des Tems, que le ROI D'ANGLETERRE, & DE WITT, eussent fait la Guerre ensemble. Ce ROI même renvoïa des Prisonniers, auxquels il fit un

ſemblable Diſcours de ſa propre Bouche, qu'ils ſemérent à leur Arrivée par toute la Hollande. Ce Bruit ſe trouvoit encore appuié par la Caballe d'Orange : mais, la PRINCESSE DOUAIRIERE tombant malade, perſonne n'en prit la Direction ; de façon que tout alla par Boutade & par Hazard, ſans tenir une Conduite, ni habile, ni réglée. DE WITT, prenant ſagement le Contrepied des autres, ſe tira d'Affaire avec ſuccès. Il diſoit aux Etats, que le Diſcours du ROI D'ANGLETERRE, & de ſes Partiſans, n'avoit pour But que de les diviſer, afin de profiter de leur Deſordre; qu'ils n'avoient nullement Envie de faire la Paix; & que c'en étoit une des Preuves certaines; puiſqu'ils ne relachoient rien de leurs Prétentions, & ne propoſoient point de Conditions honnêtes: que, d'ailleurs, leur Dommage n'étoit point ſans Reſſource; qu'ils avoient des Hommes & de l'Argent; & que c'étoit la Faute de leurs Chefs, & non pas la Valeur des Anglois, qui avoit fait perdre le Combat. Il rejettoit tout ſur OBDAM: en diſant, que, n'aïant pas combattu le Jour qu'il avoit eu le Vent, il avoit agi enſuite comme un Soldat; mais non pas comme un Capitaine; & que ſi les Anglois euſſent eu du Courage, ils euſſent pris toute la Flotte à l'Entrée du Texel.

LES Hommes aiment naturellement à ſe flatter: & ce qu'il diſoit en dernier Lieu avoit quelque Apparence, dont les Etats

& le Peuple se paiérent assez, pour se résoudre d'exposer de nouveau leur Armée navale, lors qu'elle seroit raccommodée. Ainsi, ils redéputérent DE WITT au Texel, afin d'en reprendre la Commission, qui lui étoit extrémement propre; car, il est laborieux & diligent autant qu'un Homme le puisse être. Mais, il ne jugea pas à propos de s'en tenir à son prémier Ordre, & fit de nouvelles Instances aux Etats, pour obtenir la Permission d'aller sur la Flotte. Il prenoit pour Prétexte, que TROMP, étant connu pour un jeune Homme plus rempli de Feu que de Raison, il modéreroit le prémier, & fortifieroit l'autre, selon le Tems & les Conjonctures. Ce n'étoit pourtant point en effet ce qui le faisoit agir; car, il vouloit faire la même Fonction du Tems d'OBDAM, qui, étant assez vieux pour se conduire, étoit encore assisté du Conseil de CORTENAER & de JEAN EVERTSEN, qui étoient les plus habiles de tous leurs Officiers, & des Gens d'une Réputation également établie, parmi les Etrangers, & dans leur propre Païs. Mais, comme sa Fantaisie étoit pour lors de devenir Capitaine, & de fâcher OBDAM, il trouvoit le même Plaisir à donner du Chagrin à TROMP, & la même Occasion d'aller à la Guerre. La Vanité l'avoit tellement saisi, qu'il m'a dit dans ce Tems-là, que la Perte du Combat ne venoit que des Fautes qu'avoit faites OBDAM: mais, qu'il étoit bien sûr, que, par sa Présence, il répan-

 droit

droit une toute autre Influence sur la Flotte. J'eus quelque Peine à m'empécher de rire, de voir un Avocat, persuadé qu'il redonneroit du Courage à des Gens épouvantez; & qu'avec moins de Vaisseaux, plus petits, & mal armez, (car les plus grands étoient perdus, & les neufs ne pouvoient être en état,) il gagneroit un Combat par sa seule Vertu, contre une Flotte victorieuse & supérieure en tout à la sienne. C'est, je crois, quelque Excès d'une Présomption peu commune.

CEUX qui ont crû, que le Desespoir de l'Abandon de la France l'avoit porté à vouloir aller à la Mer, se trompent. Car, prémiérement, DE WITT n'a jamais cru que la France pût enfin manquer de se déclarer, du moins pour des Intérêts & des Nécessitez propres. Il a toujours compté d'attirer l'Exécution du Traité, par son Opiniatreté à ne rien céder au ROI D'ANGLETERRE: & la Suite de cette Opinion a donné l'Origine à cette Fermeté qu'il a fait paroitre. Mais, s'il est louable par cet Endroit, sa Fantaisie pour le Généralat n'est pas moins ridicule; car, il étoit peu utile à la Guerre, & couroit grand Hazard de se perdre dans l'Etat, en l'abbandonnant contre le Conseil de l'Ambassadeur de France, & contre l'Avis généralement de tous ses Amis, qui faisoient leurs Efforts pour le persuader de demeurer en Hollande. Leurs Raisons étant vainement emploïées auprès de lui, ils les représentérent aux

Etats,

Etats, afin que la Permiſſion d'aller à la Mer lui fût refuſée. Mais, enfin, les Complaiſans (j'omets par Flatterie) aux Sentimens de ſes Ennemis l'emportérent dans l'Aſſemblée. La Hollande ſeule ne pouvoit pas le faire députer, & il falloit que ſa Commiſſion fût ſignée par l'Ordre des Etats-Généraux; puiſqu'en vertu de ce Pouvoir il devoit repréſenter le Corps de l'Union: c'eſt-à-dire, qu'on l'envoïoit à la Guerre comme un Fils de Souverain, à qui l'on donne des Généraux ſous lui, pour éxécuter ſes Ordres abſolus. DE WITT eut bien voulu, que cet Emploi n'eut été confié qu'à lui ſeul: & la Propoſition, qu'il en fit faire, lui nuiſit extrémement. Car, elle le fit regarder comme un Homme ambitieux, qui cherchoit à s'élever audeſſus de ſon Rang, de ſa Fonction, & de ſa Naiſſance; & qui, tournant les Affaires du Païs ſelon ſon Intérêt, ſortoit de la Place où il étoit deſtiné, qui étoit celle d'un Miniſtre modeſte, dont l'Application ne devoit aller qu'à l'Avantage de ſa Patrie. En effet, tant qu'il ſe fût contenu dans ſes Bornes, comme lorſqu'il s'y eſt remis, il eut été impoſſible de l'empécher d'avoir un extréme Crédit dans la République: mais, parcequ'elle ne vouloit pas pour lors le ſatisfaire, elle lui donna, malgré ſa Volonté, deux Collegues.

LE prémier fut HUYGENS, Député de la Province de Gueldres, & qui, par conſéquent, devoit préſider. C'étoit un Vieil-

lard de quatre vingts Ans, jouïssant d'une grande Santé, qu'il n'altéroit que médiocrement par le Soin des Affaires publiques. Ce n'est pas qu'il n'eut fort bon Sens: mais, l'Envie d'éviter la Peine lui faisoit volontiers remettre toutes Choses à DE WITT, dont il n'étoit pourtant point Ami, & pour qui sa Province même n'avoit pas beaucoup de Bonne-Volonté. DE WITT, au contraire, quoi qu'il souffrît la Mer avec une furieuse Incommodité, ne laissoit pas de travailler avec une grande Application. Le dernier des Députez étoit un nommé BORKEL, que la Province de Zélande avoit envoïé comme un Ennemi de DE WITT, & comme un Serviteur de la Maison d'Orange, afin d'empécher qu'il ne fît des Entreprises bizarres, & qu'il ne disposât de la Flotte selon son Intérêt; en un mot, pour éviter ce que les Espagnols disoient du feu Prince THOMAS, *que corria con Cavallos prestados* (*).

AVANT que DE WITT fût assuré de sa Députation, il avoit cherché dans tout le Païs quelqu'un qui fût capable de commander la Flotte en Qualité de Lieutenant-Amiral de Hollande. Il s'étoit addressé à un Bourguemaitre de Nort-Hollande, appellé ROTTHOO, qui avoit autrefois commandé dans les Indes, & à qui on jugeoit bien plus de Bon-Sens, que d'Expérience à la Guer-

re:

(*) C'est-à-dire, *qu'il ne courût avec des Chevaux empruntez.*

re: car, DE WITT faisoit tout son possible, pour mettre dans cette Place tout autre Homme que TROMP, qu'il fallut néanmoins prendre par les dernieres Nécessitez; parceque celui, que je viens de dire, répondit, qu'il connoissoit assez les Etats pour savoir qu'ils ne feroient jamais ce qui étoit nécessaire pour une bonne Flotte, & qu'il en avoit assez vû pour être certain, qu'il n'y avoit que de la Réputation à perdre à commander la leur, ce qui lui en faisoit aussi refuser la Charge. On présenta ensuite un nommé ADLAER, qui est un Vice-Amiral du Roi de Dannemarc: mais, il donna à connoitre par sa Réponse, qu'il ne vouloit pas quitter son Maitre. Ainsi, l'on fut contraint de donner le Commandement à TROMP, qui, après avoir prété le Serment aux Etats, déclara à tous ceux qui le vouloient entendre quelle seroit l'Inutilité des Députez, principalement de DE WITT, qui vouloit toujours raisonner des Affaires de Guerre, sans savoir ce qu'il disoit. D'autre côté, DE WITT suivoit toujours sa prémiere Pointe: &, ne se contentant pas de s'être transformé en Homme-de-Guerre, il voulut en effet encore en avoir les Apparences; car, il obtint des Etats, que leurs Députez feroient suivis de dix Gardes vétus de leurs Livrées. Cela fit un terrible Effet dans le Païs, où la Chose étoit nouvelle, & toute contraire aux Formes: mais, comme la Députation étoit elle-même nouvelle, on voulut aussi par-tout de la Nouveauté.

QUANT à sa Personne en particulier, DE WITT n'oublia rien de tout ce qui étoit opposé au Bon-Sens. Car, au lieu de paroitre modeste, de confesser son Ignorance, & de dire qu'il n'alloit à la Mer, que pour connoitre ceux qui faisoient bien ou mal, afin d'en faire Rapport aux Etats, de donner quelque Courage aux Matelots, & d'imprimer de la Honte aux Capitaines s'ils ne s'acquitoient pas de leur Devoir: il semoit par ses Emissaires, que les Romains avoient tiré des Gens du Labourage pour le Commandement de l'Armée; & que, dans la Suite des Tems, où la République étoit devenue si puissante, CICERON, qui n'avoit appris qu'à parler, n'avoit pas laissé d'être jugé capable d'agir dans des Fonctions si difficiles. Les plus modestes de ses Serviteurs le comparoient aux Nobles Vénitiens. Et pour lui, il se croïoit capable de tout ce qu'on peut faire à la Guerre: &, de peur qu'il ne lui restât quelque Teinture de son prémier Métier, il crut aussi devoir changer d'Habit. Il se fit donc faire un Juste-au-Corps chamarré de Dentelle d'Or avec la Rhingrave de même, prit un Baudrier en Broderie, où il pendit une longue Epée; & se laissoit entendre à qui le vouloit, que, s'il abordoit l'Amiral d'Angleterre, il donneroit à Milord SANDWICH une Estocade à la quelle il ne s'attendoit pas.

IL n'est guere d'Homme qui lise ceci, qui le puisse croire véritable: & si la Chose n'étoit publique, & connue de tous ceux

qui

qui étoient pour lors en Hollande, à peine oseroit-on l'écrire; car, ce Juste-au-Corps ne fut pas fait en un Jour. Il demeura exposé quelque tems sur la Boutique d'un Tailleur, où chacun l'alloit voir, avec plus de Curiosité, que si c'eut été quelque chose de rare & d'inconnu qu'on eut apporté des Indes. Le vieux HUYGENS, voïant que son Collegue s'étoit ainsi équippé en Guerre, voulut aussi lui montrer, qu'il ne lui céderoit pas en cela; & sur une vieille Perruque grise, il arbora un Bouquet de Plumes vertes. BOREEL demeura avec ses Habits & ses Manieres ordinaires, fort différent des deux autres. TROMP prit le Parti d'en rire; & publia, qu'il dégouteroit DE WITT de la Guerre, & qu'il lui feroit tirer de si près, qu'il se repentiroit plus d'une fois de s'être mis sur son Bord. Tout ce que je viens de dire ne ressemble guere à l'Union, & paroissoit plus propre à une Matiere de Comédie, qu'à une Affaire sérieuse comme celle de la Guerre.

PENDANT ce Tems, le ROI D'ANGLETERRE, aïant trouvé l'EVEQUE DE MUNSTER pareillement ennuïé de sa Profession, avoit pris avec lui des Mesures contre les Etats, Voisins très incommodes & très superbes, avec qui ce Prélat avoit eu divers Démélez, & dont le plus considérable aïant éclaté pendant la Guerre de Hongrie, les Etats s'en prévalurent pour attaquer Dillerschans, & traittérent l'Empereur & l'Empire dans cette Rencontre avec fort peu d'Egards. L'EVEQUE n'avoit pas

seulement ce Sujet de Plainte contre eux, mais il conservoit un vieux Souvenir des Obstacles qu'ils avoient apportez à son Entreprise sur la Ville de Munster; &, depuis longtems, il leur disputoit la Souveraineté de Borkeloo, comme étant de son Domaine. Les Etats, au contraire, soutenoient, que c'étoit une Dépendance de la Comté de Zutphen. Le prémier, mesurant ses Forces selon son Ressentiment, & non pas selon leur Portée, ni selon ce qu'il devoit craindre de ses Ennemis, fit un Traité avec le ROI D'ANGLETERRE, qui devoit lui fournir de l'Argent, avec quoi il s'engageoit de lever des Troupes, & de faire la Guerre aux Etats. Ses prémieres Levées firent du Bruit, parce qu'il n'y avoit point de Guerre apparente où elles pussent être emploïées; & l'on avertit les Etats, que ces Troupes les pouvoient regarder. On manda la même Chose au ROI, qui ne la crut pas fort solide: & pour ce qui est des Etats, ils la méprisérent; ensorte qu'ils furent longtems sans y vouloir faire de Réfléxion. On sçut enfin, qu'il avoit passé de l'Argent d'Angleterre à Anvers, & qu'il avoit été remis au Commissaire de l'EVEQUE: &, pour lors, le ROI, avertissant les Etats de se mettre sur leurs Gardes, ils se résolurent à faire de certaines Diligences, comme d'envoïer de leurs Troupes dans leurs Places de l'Issel, & dans celles du Rhin; mais, ils furent embarassés à choisir des Officiers pour leur en donner le Commandement.

IL ne leur en restoit que deux, dont l'un étoit le Prince MAURICE, Lieutenant-Général de la Cavallerie, & l'autre le RHINGRAFF, qui en est Commissaire-Général: car, pour ôter toute l'Idée qui pouvoit rester de l'ancienne Forme de leur Milice, à mesure que les Chefs étoient venus à manquer, ils avoient cessé de pourvoir aux Charges qui étoient resté vacantes; &, dans les prémiers Tems qui suivirent la Mort du dernier PRINCE D'ORANGE, la Hollande avoit porté les autres Provinces à conclurre de ne point nommer aux Charges générales, que par le Consentement universel de toute l'Union; vû que, si les Choses eussent été remises à l'ancienne Pratique, le PRINCE D'ORANGE eut été rétabli plusieurs fois par le Suffrage des autres Provinces. Elles étoient donc réduites à la Nécessité de donner une Commission à quelqu'un; car, le Prince HENRY, qui n'avoit pas voulu que des Officiers subalternes approchassent de son Crédit, en avoit diminué le Nombre. Ce Défaut a toujours été considérable dans son Armée. Il en eut sans doute ressenti de rudes Effets, à quoi il eut fallu remédier, ou la perdre, s'il avoit eu à conduire une Guerre de Campagne. Mais, aïant tourné celle qu'il faisoit sur les Places, il commettoit des Colonels pour faire la Fonction des Officiers généraux, & remédioit ainsi à l'Accident de n'en avoir gueres. Il avoit aboli les Charges des Généraux François

& Anglois, & n'avoit sous lui qu'un Maréchal de Camp, qui, par sa Commission, pût commander à toute l'Armée. Les autres Charges étoient celles de Général, de Lieutenant-Général, & de Commissaire-Général de la Cavallerie, mais qui n'avoient rien à voir que sur elle, & le dernier Capitaine d'Infanterie ne leur eut pas déféré. Le Général de l'Artillerie n'avoit Pouvoir que sur ce qui en dépendoit: & la Fonction de la Charge de Major-Général étoit restrainte à porter simplement les Ordres de celui qui commandoit les Troupes.

CETTE Disposition étant plus propre pour le PRINCE D'ORANGE, que pour le Service de l'Armée, les Etats, qui n'ont fait que gâter tout ce qu'il avoit fait de bon, n'avoient garde de remédier aux Fautes qu'il pouvoit avoir faites; &, bien loin de les corriger, ils s'étoient mis en sa Place. Voulant l'imiter dans sa Jalousie pour les Officiers, ils avoient poussé la Chose jusqu'à n'en avoir point, & jusqu'à décréditer entiérement ceux qui restoient; car, jamais ils n'ont fait Part de rien qui concerne la Cavallerie, ni au Prince MAURICE, ni au RHIN-GRAFF: au contraire, ils leur ont donné Ordre de ne s'en pas méler; & aux Troupes, excepté lorsqu'elles sont en Campagne, de ne leur rendre aucune Obéïssance effective, ni aucune des Marques extérieures dont elles ont accoutumé d'honorer leurs Généraux. Le Conseil d'Etat avoit donc pris le Soin absolu

de

de la Guerre, donnoit les Quartiers, régloit les Régimens, & méloit les uns avec les autres, contre toute Raison. Mais, il lui suffisoit de marquer son Autorité: & plus la Chose étoit ridicule, plus sembloit-elle absolue; & cette derniere Qualité faisoit toute leur Satisfaction. Les Etats étoient dans cette Disposition, où ils se sont même maintenus depuis, dans le Tems du prémier Mouvement de l'EVEQUE DE MUNSTER; & comme il fut question de s'y opposer tout de bon, DE WITT voulut avoir un Général qui fût sa Créature: & parcequ'il n'en pouvoit point trouver de plus dévoué, ni qui fût aussi Ennemi de la Maison d'Orange, il choisit le Prince de TARENTE, Brigadier de la Cavallerie, & qu'il venoit de faire Gouverneur de Bois-le-Duc, pour le mettre à la Tête des Troupes.

LA Province de Hollande suivit en cela son Sentiment, & fit représenter aux Etats-Généraux son Age, sa Naissance, & son Détachement de tout autres Intérêts que les leurs: ajoutant, qu'il avoit servi dans toutes les Guerres Civiles de France, avec l'Estime même de Monsieur le Prince (*): que pour le Prince MAURICE, dont on parloit, outre qu'il étoit déjà dans l'Age, il avoit d'ailleurs de si grands Engagemens avec l'Electeur de Brandebourg, qu'il n'étoit pas raisonnable de lui confier leurs Armées

(*) DE CONDÉ.

mées ; & que le RHIN-GRAFE, n'aïant jamais été qu'Officier de Cavallerie, n'étoit pas capable de commander tout leur Corps, qui consistoit principalement en Infanterie. Les six autres Provinces rebuttérent tout d'une Voix la Proposition de la Hollande, & donnérent leur Suffrage au Prince MAURICE : disant, qu'il n'y avoit nulle Apparence de lui faire une telle Injustice, puisqu'il les avoit toujours bien servi, dans leur Païs, & au Bresil ; & que, tant qu'il resteroit un Homme de la Maison d'Orange, ou de Nassau, en état de commander leurs Troupes, ils ne pouvoient pas en choisir d'autre à son Préjudice. DE WITT fut fort touché de cette Résolution, & plus encore d'être obligé de s'y conformer : car, il falloit de nécessité avoir un Général, & le plus de Voix l'emportant c'étoit une Affaire capitale, agitée dans l'Union, qui paroissoit aux Yeux de tout le Monde, où il étoit bien dur d'échouër. Ce qui le fâchoit encore davantage étoit de voir rentrer en quelque façon dans la Maison d'Orange le Commandement des Armes de la République. Il voulut donc au moins, que la seconde Personne fût mise de sa Main, & fit encore proposér de nouveau le Prince de TARENTE, pour commander la Cavallerie : mais, les mêmes Provinces, qui avoient favorisé le Prince MAURICE, ne voulurent point faire cette Injustice au RHIN-GRAFF, & par conséquent portérent l'Union à lui ordonner d'aller faire sa

Charge. Le Prince de TARENTE, de ſon côté, dit qu'il ne vouloit point ſervir ſous le Prince MAURICE. Néanmoins, il s'y fut poſſible rendu, ſi la Volonté de DE WITT avoit été confirmée par les Etats-Généraux. Mais, tout ce que celui-ci put obtenir fut de faire députer dés Gens, qui priſſent un Soin particulier de tourmenter le Prince MAURICE, & de ne lui fournir aucune des Choſes néceſſaires pour réüſſir. Car, le grand Mépris, qu'il avoit pour l'EVEQUE DE MUNSTER, faiſoit qu'il ne craignoit pas, qu'il pût donner un Coup bien rude à la République: &, pour ce qui eſt des Egratignures, il eſpéroit en rejetter la Douleur contre le Prince MAURICE, en le chargeant de tous les méchans Succès de la Guerre.

LES deux principaux Députez, à qui l'on donna le plus de Confiance, furent le Frere de DE WITT (*), qui alloit de la Part des *Gecommitteerde Raaden* (†), & un nommé TANVE'E (‡) de celle de la Province d'Utrecht. MERODE étoit bien le Noble de Hollande: mais, c'étoit un Bon-Homme, qui, n'ôſant pas agir par ſes propres Mouvemens, croïoit faire beaucoup, quand il n'approuvoit pas les Sentimens déréglez de ſes Collegues, & qui n'en propoſoit pourtant jamais aucun de lui-même. Les autres Députèz étoient un nommé CROMMON, de

(*) CORNEILLE DE WITT.
(†) C'eſt-à-dire *Conſeillers députez.*
(‡) *Ou plutôt* VAN REEDE-RENSWOUDE.

de Zélande, & un autre appellé KANT de Frise, & quelques autres, qui ſuivoient tous le Mouvement des deux prémiers que je viens de nommer, c'eſt-à-dire de deux Perſonnes ſi déraiſonnables, qu'il ſeroit malaiſé d'en trouver deux autres ſur la Terre plus éloignées de toute Raiſon. Le Frere de DE WITT ſur-tout peut paſſer pour fort extraordinaire devant tous les Hommes du Monde. Il n'y a point de Phiſionomiſte, qui ne le juge tel, à lui voir une Tête ſeche & pointue: & perſonne de ceux, qui l'entendront parler, ne croira que les Regles de la Phiſionomie ſoient trompeuſes. Son Frere ne l'eſtime pas trop pour le Gouvernement Politique, où il le croit trop chaud, quoiqu'il l'ait avancé depuis dans les prémiers Poſtes: mais, pour commander un Corps de Troupes, & ſavoir ce que c'eſt que la Guerre, (ou il n'a pourtant jamais été,) il croit bien, que c'eſt autant ſon Fait, que de Perſonne du Monde; & c'eſt à peu-près en ces Termes qu'il en a parlé dix fois à l'Ambaſſadeur de France. L'autre Député eſt un gros Ruſtre, fort opiniatre, qui veut toujours parler, & donner des Avis. Et tels étoient alors les Eſprits, qui gouvernoient la Députation. Je dirai enſuite comment elle s'eſt comportée, après avoir parlé de l'EVEQUE DE MUNSTER, qui ſe préparoit à déclarer la Guerre aux Etats, ſans s'aſſurer d'un Chef capable de commander ſes Troupes. D'autre côté, le ROI D'ANGLETERRE n'en prenoit point

une

une particuliere Direction, & donnoit seulement son Argent, sans se méler de choisir des Officiers, & remettant tout aux Soins & à la Volonté de l'EVEQUE.

LE Marquis de CASTEL-RODRIGO entra aussi dans cette Affaire; & il m'a dit depuis quelles avoient été les Raisons qui l'y avoient embarqué; & celles aussi qui l'avoient porté à se gouverner comme il a fait, dont on avoit déja compris assez juste une Partie. Il voïoit le ROI D'ESPAGNE prêt à mourir tous les jours, & ne pouvoit douter après tant de Démarches que la France avoit faites, que l'Instant de la Mort de ce Prince ne fût le Commencement d'une Guerre au Païs-Bas, qui étoient encore si dégarnis des Choses nécessaires pour la soutenir, & particuliérement d'Hommes, qu'il fût bien aise de trouver quelqu'un d'assez bonne Volonté pour faire une Armée dont il pût être le Maitre. Dans cette Vûe, il facilita la Levée que faisoit l'EVEQUE, lui donnant beaucoup d'Officiers réformez, qu'il étoit en peine d'entretenir. Mais, la Grace n'étoit pas complete; car l'EVEQUE DE MUNSTER avoit plus besoin d'un Chef pour commander ses Troupes, que de toute autre Chose. Il demanda donc le Duc de BOURNONVILLE, qui eut été fort capable de remplir cette Place, & qui pouvoit être d'une grande Utilité pour le Bien des Affaires. Toutesfois, comme c'étoit un Homme de Qualité & de Mérite, qui se trouvoit actuellement em-

emploïé au Service, le Marquis de CASTEL-RODRIGO craignit d'attirer par-là une trop grande Déclaration des Provinces-Unies, & ne le voulut jamais permettre; se contentant de continuer seulement ses bons Offices, & tâchant de faire le moindre Eclat qu'il lui étoit possible.

SI la Flotte du ROI D'ANGLETERRE eut entiérement ruïné celle des Etats, comme elle l'avoit pû faire après la Mort d'OBDAM, le Coup eut été si rude de soi, que les Provinces-Unies, par leur Division & par leur Situation présente, eussent eu peine à résister contre quelque Ennemi qu'on leur eut suscité par Terre. Et parcequ'on suit assez aisément la Fortune, sur-tout quand on ne voit pas des Apparences morales d'un Retour de sa Part, plusieurs Princes se fussent pû joindre à l'EVEQUE DE MUNSTER, qui depuis ont accepté la Neutralité, ou qui se sont à la fin déclarez contre lui.

LE plus puissant de tous ceux, qui ont à démêler avec les Etats, est l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG, dont ils tiennent les meilleures Places de la Duché de Cleves, qu'ils avoient promis diverses fois de lui rendre, mais toujours avec Dessein de n'en rien faire. Ils disent pour leurs Raisons, qu'ils les ont prises sur les Espagnols; & ceux-ci, qu'ils ne s'en étoient assurez que pendant la Guerre, les Etats aïant quelquefois fait le semblable. Car, durant que le Duc d'ALBE, & l'Amirante d'ARRAGON, ont fait la

Guerre

Guerre sur l'Issel & sur le Rhin, il s'est présenté plusieurs Occasions de même Nature, tant de leur Part, que de celle du Prince MAURICE. Mais, par les Accommodemens, comme par les Traités, les Choses ont presque toujours été remises à l'Avantage des Propriétaires. Les Hollandois n'ont donc jamais allégué de meilleures Raisons, si ce n'est qu'ils étoient assez puissans pour ne rien rendre. Toutes-fois, si, dans cette Occasion, l'ELECTEUR DE COLOGNE, & le DUC DE NEUBOURG, qui ont le même Droit, l'un sur Rhinberg, l'autre sur Rawestein, se fussent unis à l'EVEQUE DE MUNSTER, & joints à l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG, les Etats eussent couru Fortune de païer le Principal & les Intérêts tous ensemble. Mais, ce qui les garentit pour lors fut que l'EVEQUE DE MUNSTER s'embarqua sans prendre de Liaison avec les Princes que je viens de nommer; se flattant, que la Prospérité de ses Armes, & la Considération de leur Intérêt propre, les attireroient assez dans sa Cause.

LE ROI, voïant qu'il s'engageoit de plus en plus, envoïa un Gentilhomme, nommé LESSEIN, pour le détourner & lui faire Peur, sans qu'il fût possible d'en rendre le bon Prélat capable. Il continua, au contraire, de suivre le prémier Plan qu'il avoit formé. Les Etats ne s'en étonnoient que médiocrement: & plusieurs, faisant les Politiques rafinez, disoient, que le ROI avoit

Rai-

Raison d'empécher la Levée que faisoit l'EVEQUE DE MUNSTER, dont le Prétexte apparent de leur faire la Guerre n'étoit qu'un Moïen assuré pour jetter en effet toutes ses Troupes au Pais-Bas. Ce Raisonnement fut très longtems gouté par l'Assemblée, qui ne prenoit des Précautions que contre une Armée voisine, & qu'on ne croïoit qui pas pût devenir ennemie. Cependant, les Préparatifs, que l'EVEQUE faisoit pour conduire une grande Artillerie, commencérent à détruire cette Opinion: & les Mesures se trouvant un peu courtes du côté des Etats, le Comte de WALDECK, qui en avoit pris avec DE WITT avant que la Flotte fît Voile, arriva en Hollande. C'est un Homme, qui, aïant essaïé une grande Quantité de Maitres, en est toujours sorti mal-content, ou disgracié. Sa Réputation, au regard de son Mérite à la Guerre, n'est pas bien uniforme: mais, tous ceux, qui le connoissent, confessent qu'il a beaucoup d'Esprit, & qu'il posséde une parfaite Connoissance des Affaires & des Intérêts de l'Empire, jointe à une grande Incompatibilité avec ses Egaux, aussi bien qu'une forte Estime de soi-même. Il se trouvoit pour lors Général des Troupes du Duc GEORGE-GUILLAUME DE LUNEBOURG: & l'Affaire, que ce Prince venoit d'avoir avec son Frere JEAN-FREDERIC, étant accommodée, il restoit au prémier le Souvenir que l'EVEQUE DE MUNSTER avoit offert à son Frere de le secourir contre lui pendant

dant leur Démélé pourvû que le même JEAN-FREDERIC s'engageât ensuite dans une Ligue offensive & défensive pour tous ses Intérêts. Le Comte de WALDECK fit donc valoir ce Ressentiment que le Duc GEORGE-GUILLAUME, qui présentement s'appelle DUC DE ZELL, conservoit contre l'EVEQUE DE MUNSTER, & porta ce Duc à consentir qu'il allât en Hollande faire des Propositions d'Alliance avec les Etats.

DE WITT aïant préparé les Esprits par avance, le Comte de WALDECK les trouva disposez à l'écouter favorablement: car, ils jugeoient qu'une Liaison avec les Chefs de la Maison de Brunswick leur serviroit de Bride assûrée pour retenir l'EVEQUE DE MUNSTER, qui n'ôseroit apparemment se commettre contre eux, en laissant un si puissant Ennemi derriere. DE WITT avoit une particuliere Inclination pour que cette Alliance fût conclue; parceque le Comte de WALDECK se dévouant à lui, & s'offrant d'être aussi Ennemi qu'il lui plairoit de la Maison d'Orange, il lui trouvoit des Qualitez propres pour le pousser au Commandement des Troupes par Commission, bien que les Formes ordinaires de la Milice des Etats fussent très difficiles à surmonter; car, le Comte de WALDECK étoit sorti de leur Service, sans y avoir eu d'autre Poste que celui de Capitaine de Cavallerie, même sur la Fin de la Guerre: & il eut fallu faire un Bouleversement général, pour le

le placer au-dessus de tous ceux à qui il avoit obéï. Néanmoins, après avoir cherché divers Ajustemens, il fut conclu, que l'EVEQUE D'OSNABRUG, Frere du DUC DE ZELL, dont les Intérêts étoient communs avec ceux de son Ainé par une très ancienne Union, commanderoit l'Armée, qui obéïroit ensuite au Comte DE WALDECK; qu'elle seroit composée de six mille Hommes, que les DUCS DE LUNEBOURG entretiendroient, & de six mille autres, que les Etats leveroient & païeroient à leurs Dépens sous l'Autorité de ces Princes, qui devoient aussi pourvoir à toutes les Charges. Cette Disposition, allant proprement à composer l'Armée du Comte de WALDECK, lui donnoit de grands Avantages, tant en Effet, qu'en Promesses, & en Apparences. DE WITT croïoit avoir assez d'une Armée en Allemagne, pour se passer de l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG. Le Comte de WALDECK l'en assuroit d'autant plus, qu'il étoit ravi de pouvoir faire le Déplaisir à l'ELECTEUR de le rendre inutile presque dans son Païs, où il prenoit le Parti opposé de se voir Chef d'une Armée qui pût vanger sa Querelle contre lui.

IL semble assez extraordinaire, que le Comte de WALDECK osât traiter avec les Etats, sans leur montrer aucun Pouvoir des DUCS DE LUNEBOURG qui l'autorisassent. Sa Parole seule parut cependant assez suffisante aux Etats, pour les engager à lui donner

donner des Lettres de Change dont il avoit besoin pour Hambourg, afin de commencer la Levée. Il partit sur cela, se faisant fort de persuader le DUC DE ZELL de tenir ce qu'il avoit proposé; & justifia peu après, qu'il ne s'étoit pas engagé témérairement. Ce Prince, dont il avoit répondu, a l'Ame fort bien faite, mais tellement addonnée à ses Plaisirs, qu'il a passé toutes ses Campagnes à Venise, ou à la Haie, hors une qu'il fit aupres du feu PRINCE D'ORANGE, où il témoigna beaucoup de Courage. Ainsi, se trouvant peu propre au Métier de la Guerre, il commettoit néanmoins son Païs pour l'Avantage du Comte de WALDECK; car, l'Electeur n'étoit point déclaré. On croïoit, que l'EVEQUE DE MUNSTER étoit soutenu de la Maison d'Autriche; & l'on sçavoit les Suédois, que nous avions négligés, engagés depuis par un Traité de Défensive & de Commerce avec l'Angleterre, tellement sans notre Participation, que le ROI n'en avoit été averti que par des Marchands, après la Chose faite. Et si, par hazard, un de ces Potentats, que je viens de nommer, se fût déclaré pour l'EVEQUE DE MUNSTER, le DUC DE ZELL, & l'EVEQUE D'OSNABRUG, qui se trouvoient dans un Païs fort riche, & assez dénué de Places, ne l'auroient pas conservé longtems, & auroient pu païer assez chérement l'Amitié des Etats, & le Plaisir qu'ils faisoient au Comte de WALDECK. Mais,

la Fortune, en aïant disposé autrement, a tourné toute Chose à leur Avantage.

Un peu avant l'Arrivée du Comte de Waldeck à la Haie, de Witt avoit fait Voile, étant monté sur le Vaisseau de Tromp, qui avoit reçu des Etats l'Ordre pour le Commandement de leur Flotte. A peine étoit-il hors du Texel, qu'il apprit que Ruyter étoit arrivé à Delfzil en Groningue, après avoir réüssi en Guinée, où il avoit pris le Fort de Corinantin; mais, qu'il avoit eu un Succès différent aux Barbades, où, ensuite d'un grand Combat donné contre des Marchands dont les Vaisseaux étoient tirez à terre, les siens en avoient été tellement blessés, qu'il s'étoit vû forcé de se retirer sans rien faire.

On sçut aussi auparavant, que la Flotte de Smirne étoit arrivée à Berg en Norwegue, & qu'on y attendoit celle des Indes, que les Anglois cherchoient cependant avec soin; car, ils avoient remis à la Mer, & fait Voile au Nord, dans l'Espérance que cette Flotte leur tomberoit entre les Mains, aussi-bien que celle que commandoit Ruyter. La Perte d'une des deux eut donné un grand Echec à l'Union. Bien que celle des Indes apportât de grandes Richesses, leur Perte étoit moins considérable, & plus aisée à réparer, que n'eut été celle de Ruyter, tant à cause de sa Personne, que par la Considération de son Armement. Il passa fort près de la Flotte Angloise; mais, comme les Brouillards & les Nuits

Nuits font fort longues en ces Quartiers, lorſque le Soleil commence à décliner, ſelon le Syſteme de Ptolomée, il évita les Anglois, & fut porté dans la Riviere d'Ems, par un grand Vent Nord-Weſt très favorable pour lui. Son Arrivée cauſa une Joie extrême à tout le Peuple: & les Etats lui envoïérent à l'inſtant des Proviſions de Lieutenant-Amiral de Hollande, avec Ordre de commander la Flotte; enjoignant pareillement à TROMP de le reconnoitre, & de lui obéïr. Et, voulant cependant ſatisfaire celui-ci en quelque ſorte, ils lui donnérent la Charge de Lieutenant-Amiral d'Amſterdam, que poſſédoit RUYTER, qui eſt un Poſte conſidérable & lucratif tout enſemble. Il étoit déjà Vice-Amiral de la même Ville, & ne trouvoit par conſéquent rien à redire, qu'on plaçât RUYTER, qui étoit ſon Supérieur, au deſſus de lui; ſi ce n'eſt, qu'aïant reçu le Commandement de la Flotte pour l'Expédition préſente, il lui étoit dur de s'en voir privé. Il fit donc forces Difficultez de ſervir; mais, enfin, il ſe rendit aux Prieres que lui en firent les Etats. Ces Choſes retardérent le Départ de la Flotte de quelques Jours. Elle avoit cependant mouillé au Doggerſand, lorſque l'on apprit, que celle des Indes étoit entrée dans Berg, & que les derniers Vaiſſeaux avoient été pourſuivis des Anglois, qui la manquérent par les Raiſons ſuivantes.

LORSQUE les Flottes, & principale-

ment celles qui ſont compoſées de grands Batimens, entreprennent la Route du Nord, pour du Weſt arriver en Hollande, elles ſont obligées de réduire leur Triangle, afin de venir prendre Connoiſſance des Terres aux Orcades, ou ſur Hitlandt: autrement, elles courroient Fortune d'être portées par les Vents, & les grands Courans, vers le Groenlandt, où il y a mille Accidens facheux à eſſuïer; de façon que la Croiſiere, étant étroite, étoit auſſi plus ſûre pour les Anglois, s'ils ſe fuſſent tenus entre les Iles que je viens de nommer. Et comme, en arrivant à pareille Hauteur, ils apprirent, que la Flotte de Smirne étoit entrée à Berg, ils crurent que ce ſeroit le Rendez-vous général pour celles qui devoient ſuivre, & qu'ils les prendroient à l'Entrée de ce Port. Mais, parce qu'il eſt ſitué ſur une Côte de Mer fort étendue, les Routes, qui conduiſent juſqu'à l'Embouchure du Canal, ſe trouvant auſſi fort multipliées, il étoit impoſſible de croiſer juſte: de ſorte que le Hazard, & la Diverſité des Lignes qui aboutiſſent au même Centre, donnérent lieu à l'Egarement des Anglois, & au Salut de la Flotte des Indes.

Le Comte de Sandwich, voulant réparer cet Accident, eſſaïa d'entrer dans le Port de Berg, & détacha quinze de ſes Frégattes, commandées par un nommé Thiedimann (*). Mais, au lieu d'attaquer en abordant, il eut Ordre de mettre la

(*) Tiddiman.

la Chose en Négociation avec celui qui commandoit pour le ROI DE DANNEMARK dans la Place; lequel en fit d'abord Part aux Capitaines & aux Maitres des Vaiſſeaux Hollandois: ſurquoi ceux-ci, s'aſſurant de la Protection du Gouverneur, par de l'Argent qu'ils lui donnérent, convinrent de Concert d'amuſer les Anglois jusqu'à ce qu'ils euſſent rappellez leurs Matelots, qui étoient tous occupez à boire dans la Ville. Ils mirent donc des Batteries en Terre le long de l'Embouchure du Port qu'ils formérent en dedans de ces Batteries par trois ou quatre de leurs plus grands Navires, dont ils tournérent l'abord vers l'Entrée du Canal. Tout le Jour ſe paſſa en ces Préparatifs: & comme ils furent jugés ſuffiſans pour ſe défendre, le Gouverneur refuſa l'Entrée aux Anglois; diſant, que, ſans un Ordre de ſon Maitre, il ne pouvoit laiſſer violer l'Azile que les Hollandois avoient cherché dans ſes Ports. THIEDIMAN, après cette Réponſe, aïant Ordre d'attaquer en Cas de Refus, entreprit de paſſer par Force: mais, il trouva un ſi grand Feu par les Flancs & par le Front, qu'il fut obligé de ſe retirer, aïant extrémement opiniatré la Choſe. La plûpart de ſes Vaiſſeaux furent ſi maltraités, qu'après en avoir perdu un ou deux, il fut forcé de remettre à la Voile. Et SANDWICH, voïant qu'il n'avoit pu réüſſir, & que l'Eſcadre qui avoit combattu étoit ſi mal-traittée, ſe retira vers l'Angleterre, afin

de s'y rafraichir, & de raccommoder ce Débris. Ce Roïaume étoit pour lors tourmenté d'une si furieuse Peste, qu'il ne fournissoit qu'à peine les Hommes & les Vivres nécessaires pour la Flotte. Mais, quoiqu'elle ne fût pas si bien équippée qu'elle avoit été au Commencement du Printems, elle l'étoit encore beaucoup mieux que celle des Etats, qui n'avoit jamais été si mauvaise: car, l'Amiral même, monté par RUYTER & par les Députez, étoit un vieux Galion des Indes, qu'on avoit pris autre-fois sur les Espagnols. Les autres Vaisseaux, qui la composoient, étoient encore plus mal taillés, & plus mal équippez, à proportion, que l'Amiral. DE WITT prétendoit, nonobstant, que la Flotte fût considérablement renforcée de sa seule Personne: car, lorsqu'il vit arriver RUYTER, il crut que l'Obligation, qu'il venoit de lui avoir, le dévoueroit entiérement à ses Volontez, & qu'ainsi il en feroit bien plus Maitre qu'il n'avoit été de TROMP: jugeant que le prémier sacrifieroit de bon Cœur sa Capacité & son Mérite, pour lui acquérir de la Gloire; au lieu que TROMP lui auroit fait peu de Part de celle qu'il eut acquise. DE WITT se fortifia d'autant plus dans son Envie d'aller à la Guerre, contre le Conseil des plus sages de ses Amis, qui lui représentérent, qu'il n'avoit fait paroitre aux Etats d'autre Dessein d'aller sur la Flotte, que celui de modérer l'Ardeur de TROMP; & que RUYTER étant arrivé,

vé, toutes les Raiſons qu'il avoit alléguées venoient à ceſſer, puiſque la Flotte ne pouvoit être en de meilleures Mains; & que, s'il agiſſoit autrement, ſes Ennemis l'accuſeroient avec juſtice d'Ambition & de Témérité. Mais, il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter ſon Juſte-au-Corps, ni à ceſſer d'être Général, bien qu'il laiſſât un grand Mouvement contre lui dans la République; & même dans un Tems où il entreprenoit un long Voïage, qui vraiſemblablement devoit être accompagné de beaucoup d'Accidens, dont le plus inévitable étoit une longue Abſence: car, s'il n'eut été queſtion que d'arriver à la Tamiſe pour donner un Combat, DE WITT n'auroit eu à eſſuïer que les Périls qui y ſont néceſſairement attachés, & pouvoit recevoir tous les Jours des Nouvelles de Hollande, & s'y rendre même dans une Néceſſité; mais, en s'en allant à Berg, il falloit dire Adieu aux Affaires, qu'il ne pouvoit plus voir que de loin; & laiſſer beaucoup d'Ennemis dans ſa République, ſans ſavoir en quel Etat il la trouveroit pour lui, ſur-tout l'EVEQUE DE MUNSTER commençant pour lors à s'ébranler contre elle.

LE Marquis de CASTEL-RODRIGO m'a dit depuis, que, dans ce Tems-là, il avoit fait offrir à DE WITT une Paix avantageuſe par ſon Miniſtere, s'il eut voulu abandonner la Protection de la France; mais, qu'il en avoit refuſé la Propoſition. J'avois bien ſçu la Choſe, & je ne croïois

pas qu'elle fût de cette Date. Je pensois, au contruire, comme ceux qui croïent être les mieux informez, qu'on ne la lui avoit faite, qu'après son Retour dans la Meuse, après qu'il eut été battu de la Tempête; ce qui met une grande Différence dans les Affaires: car, on a crû, qu'au milieu de toute l'Ardeur martiale de DE WITT, le Desespoir, causé par l'Abandon de la France, étoit aussi entré dans les Motifs de son Embarquement, vû que sans notre Secours il falloit enfin que les Provinces-Unies succombassent, ou fissent leur Traité à l'Avantage de l'Angleterre. Et, dès ce Moment, DE WITT étoit perdu dans la République, qu'il avoit engagée dans la Guerre par son propre Intérêt: mais, dès l'instant que l'Angleterre proposoit des Conditions honnêtes, & que le Marquis de CASTEL-RODRIGO se chargeoit aussi de faire finir la Guerre de Munster, il semble assez étrange que DE WITT, trouvant ses Suretez en général pour le Bien de l'Etat, & les Espagnols les lui offrant encore en particulier, il n'ait voulu écouter ni l'un ni l'autre; soit qu'il ait cru avoir trop offensé le ROI d'ANGLETERRE & la Maison d'Orange, pour s'y pouvoir fier; soit qu'étant fort enteté de combattre, il ait préféré les Hazards d'une Bataille, avec des Forces inégales, au Fruit d'une Victoire acquise par une Paix honnête, qui le faisoit triompher de ses Ennemis dans la République, & par où il acqueroit beaucoup d'Estime dans le

Mon-

Monde. Je ne puis démêler au vrai ce qui l'a fait agir; car, il suivit sa même Pointe, & fit Voile vers le Nord.

DÈS-QUE les Anglois & les Espagnols connurent, qu'il n'y avoit rien à prétendre par son Moïen, ils songérent à le perdre, unissant leurs Factions à celle de la Maison d'Orange, qui se gouverna de sa Part avec peu d'Habileté dans cette Conjoncture. DOWNING aussi n'en usa guere mieux; car, il partit peu après, & dans le Tems où il pouvoit être le plus nécessaire au Service de son Maitre. Il ne laissa pas d'entamer des Propositions de Paix, que les Espagnols appuïérent, dans la même Forme qu'il les avoit faites à DE WITT. Mais, parce qu'il avoit trouvé la plus sure Voie de réüssir bouchée, c'est-à-dire la Hollande contraire, ils poussérent la Chose par les Etats-Généraux & par les autres Provinces.

LES Maritimes souffroient beaucoup par la Guerre d'Angleterre. La Zélande & la Frise en desiroient la Fin avec passion; & les autres, qui avoient toujours été de ce Sentiment, s'y fortifiérent encore par la Crainte de l'EVEQUE DE MUNSTER, qui venoit d'entrer dans le Comté de Zutphen & dans l'Over-Issel, & s'étoit rendu Maitre de tous les petits Postes fermez, où il avoit mis des Garnisons. Pas un d'eux n'avoit tenu contre lui, faute d'Hommes & de Munitions: & le Prince MAURICE s'étoit trouvé obligé de rester derriere l'Issel,

avec un petit Corps de Troupes. Le ROI ne s'étoit point encore déclaré; & les Provinces, prenant cela pour un Abandon véritable, entrérent fortement dans le Sens du Marquis de CASTEL-RODRIGO, & commencérent à chercher des Moïens d'entamer la Négociation. Je fus averti de la Chose, par une Personne qui avoit grande Part au Gouvernement de l'Etat, & j'en donnai Avis au ROI, qui n'en voulut pas faire grand Compte, parce qu'on ne vouloit pas voir en France, que quelqu'un dans le Monde pût faire ce qui n'étoit pas agréable: & c'est cette même Idée, qui a donné ensuite l'Origine à la Ligue, & qui a sauvé ce qui reste des Païs-Bas aux Espagnols.

LEURS Desseins étoient pour lors d'accommoder l'Angleterre & les Provinces-Unies, & de conclure avec celles-ci une Défensive pour tous les Païs-Bas; représentant, que c'étoit l'Intérêt général de toutes les Provinces qui les composent. La Proposition fut fort goutée dans l'Union en général, qui croïoit y trouver tous les Avantages possibles, tant pour le Présent, que pour l'Avenir. Elle craignoit fort de se voir dans notre Voisinage, par l'Appréhension de nos Forces, & par le peu de Sureté qu'elle croïoit devoir prendre par notre Alliance: & si le Gouvernement étoit de cet Avis, le Peuple, qui d'ordinaire pousse tout dans l'Excès, étoit Ennemi déclaré de la France; &, dans la Haie,

les Miniſtres préchoient publiquement, qu'*il plût à Dieu de les délivrer de leur deux grands Ennemis, les François, & les Anglois*, comme ſi ceux-ci n'euſſent été que les Inſtrumens des autres: rapportant tout à cette vieille Chanſon, que nous leur avions attiré la Guerre avec les Anglois, pour établir ce Commerce prétendu dans les Indes, & leur ôter ainſi le Fruit de leurs Découvertes, & la Récompenſe de tant de Travaux, pendant que la Guerre préſente les empécheroient de ſoutenir leurs Colonies, & de vendre leurs Marchandiſes. Ils avoient en tout cela un ſi grand Intérêt, & la France avoit agi de telle Sorte, que l'on ne pouvoit détruire leurs Soupçons, que par un différent Procédé. L'Ambaſſadeur écrivoit continuellement la Vérité; &, bien qu'on ne lui donnât pas les Armes dont il auroit eu beſoin, il ne laiſſoit pas de s'en ſervir à merveilles par ſon Adreſſe, qui étoit ſupérieure à celle des Miniſtres qui lui étoient oppoſez. Car, DOWNING, qui avoit agi, pendant ſon Séjour, avec plus de Chaleur que de Raiſon, acheva de tout perdre, en ſe retirant en ſuite. La PRINCESSE DOUAIRIERE étoit toujours malade. Et DOM ESTEVAN DE GAMARRE étoit ſi brouillé avec le Marquis de CASTEL-RODRIGO, qu'il n'éxécutoit rien de tout ce qui venoit de la Part de celui-ci, & qu'il obligea ce Marquis de retirer auſſi abſolument ſa Confiance de lui: de façon que l'on voïoit ſans ceſſe le Gou-

verneur des Païs-Bas, & l'Ambassadeur du Roi d'Espagne, tenir des Conduites différentes l'une de l'autre. Le Marquis de CASTEL-RODRIGO secouroit sous main l'EVEQUE DE MUNSTER tant qu'il lui étoit possible, voulant montrer aux Etats les Verges pour les chatier, s'ils continuoient dans la Liaison infructueuse de la France; & leur faisoit voir aussi la Paix assurée, s'ils la vouloient recevoir à notre Exclusion, & par son Ministere: & disoit, que c'étoit contre l'Ordre du Roi son Maitre, aussi-bien que contre l'Intérêt de la Monarchie; puisque cela pouvoit engager entiérement les Provinces-Unies à suivre les Desseins de la France pour la Conquête des Païs-Bas, & renouveller le Traité, que le Comte d'ESTRADES & DE WITT avoient commencé, & qui étoit si avantageux à la Couronne.

IL est en effet fort difficile de comprendre, qu'elle ne l'ait pas voulu conclurre dans le Têms qu'il a été à son Pouvoir de le faire, sur ce qu'elle craignoit de perdre trop de ses Droits; en consentant, que Bruges & Gand demeurassent libres; & en cédant Ostende, Nieupoort, & Dam, avec le haut Quartier de Güeldres, aux Provinces Unies, qui abandonnoient tout le Surplus entre les Mains du ROI. Certes, on ne peut assez s'étonner, que, voulant avoir les Païs-Bas, on crut acheter à ce Prix l'Amitié des Etats trop chérement, & que la Conquête pût en être jamais si aisée, qu'il

qu'il fût possible, pour y réüssir, de se passer d'eux, ou du Roi d'Angleterre. Et, toutes-fois, ce qu'il y a de plus surprenant est de voir que les Provinces-Unies aïent voulu entrer dans une pareille Liaison; car, selon les Apparences, elle ne convenoit pas à leurs Intérêts. Mais, DE WITT, qui les gouvernoit pour lors absolument, les y avoit portées par les Considérations suivantes.

CELLES, qui le regardoient en particulier, étoient de s'acquérir l'Amitié & la Protection du ROI, pour appuïer l'Autorité qu'il affectoit dans la République, & se mettre plus en Etat d'y ruïner entiérement le PRINCE D'ORANGE. Mais, celles, qui regardoit l'Union en général, & qu'il avoit aussi représentées afin de l'engager dans ses Sentimens, se tiroient toutes du mauvais Etat des Affaires de la Maison d'Autriche, qui venoit d'être affoiblie par le prémier Combat que Dom JUAN avoit perdu à Ebora, & qui se voïoit menacée d'un Echec encore plus considérable par le Commencement de la Guerre de Hongrie: desorte que tout sembloit concourrir à laisser les Païs-Bas Catholiques presque sans Défense, vû ces deux grandes Diversions des Forces qui les auroient pu secourir. Le Desordre, que le Marquis de CARACENE avoit laissé glisser dans les Troupes, l'Abandon des Places, & le Dégout du Gouvernement, ôtoit au Peuple l'Envie & l'Espérance de se défendre. Et

toutes ces Néceſſitez, que j'ai repréſentées, n'inſpiroient aux plus zélez, qu'un Eſprit de Capitulation honnête.

Les Provinces-Unies conſidéroient donc, que c'étoit ſe commettre à beaucoup d'Accidens, que d'entreprendre de ſoutenir un Etat auſſi chancellant, & qui étoit menacé par une Puiſſance comme celle du Roi, qui ne manqueroit pas de leur ſuſciter les Anglois, dès la prémiere Démarche qu'elles feroient en faveur des Eſpagnols. Ainſi, de Witt leur repréſentoit, que, dans la Néceſſité de prendre un Parti, celui, qui leur donnoit des Terres & des Places conſidérables, étoit moins mauvais que l'autre, qui pouvoit cauſer la Ruine de leur Païs. Ce fut ce qui les détermina à ſuivre ſon Sentiment, & ce qui les obligea à vouloir bien s'approcher de nous, puiſque c'étoit avec quelque Avantage. Depuis, les Tems aïant fort changé, cette Affaire a pris une Face bien différente; & peu d'Années enfin y donnérent une entiere Déciſion.

Mais, pour revenir à la Propoſition du Marquis de Castel-Rodrigo, elle étoit, à la vérité, goutée des Etats, & reçûe comme bonne. Cependant, l'Intérêt particulier de la Hollande arrétoit le Mouvement néceſſaire à la Concluſion, qui devint enfin impoſſible, par les Fautes que firent les Partiſans d'Eſpagne & d'Angleterre: & la Fortune emploïa les mêmes Fautes à détourner l'Orage qui nous menaçoit.

Car,

Car, nous fumes ſur le Point d'avoir à ſoutenir tout-ſeuls la Guerre contre l'Angleterre; pour avoir différé de nous déclarer en faveur des Provinces-Unies, comme nous y étions obligés par le Traité. Elles étoient ſi dégoutées de notre Procédé, & avoient pris de ſi facheux Soupçons; qu'elles nous euſſent volontiers laiſſé ruïner par les Anglois, ſi elles avoient pû traitter ſurement avec eux. Ceux-ci, cependant, avoient reconnu, que l'Inclination de la France étoit pour les Etats, & qu'elle n'avoit pour eux que de ſimples Ménagemens: ce qui les obligea de chercher à prendre des Meſures ſolides avec la Maiſon d'Autriche, & de compter les François comme des Ennemis cachés, qui attendoient le Tems & les Occaſions de ſe manifeſter.

LES Flottes étoient pour lors à la Mer. Celle des Anglois s'étoit venu poſter au Doggerſând, afin d'y attendre le Retour de celle des Etats, qui étoit allée au devant de leur Flotte Marchande, pour l'amener de Berg en Hollande. Mais, comme elle eut le Vent fort contraire en allant, les Anglois eurent le Tems de ſe rafraichir, de reprendre des Vivres, & de ſe trouver au Poſte que je viens de nommer, avant qu'elle pût revenir de Berg. Dès qu'elle commença de faire Voile pour regagner la Hollande, il s'éleva une ſi grande Tempête, cauſée par un Vent de Nord-Weſt, qui lui auroit été bien favorable, ſi l'Excès en eut été modéré; mais, il étoit ſi grand, que

RUY-

RUYTER, qui est extrémement précautionné, n'ôsa s'y abandonner, & jugea plus à propos d'imiter ce qu'avoit fait TROMP dans une semblable Occasion, qui étoit de tenir au Vent le plus près qu'il lui seroit possible, en gagnant la grande Mer. Le Hazard voulut néanmoins, que cette même Prudence, qui fit réüssir TROMP, fut préjudiciable à RUYTER; car, la Raison étoit également pour tous les deux. L'Orage y mit pourtant de la Différence: car, il fut si grand, que, ni les Vaisseaux de Guerre, ni les Navires marchands, ne purent tenir ensemble: & il y eut toutesfois des Pilotes moins sages & plus hazardeux, qui réüssirent dans leur Route, & qui, se laissant porter droit au Texel, y arrivérent dans l'Espace de trois ou quatre Jours. Le Reste, qui s'étoit conformé à la Manœuvre de RUYTER, voulant pareillement éviter d'arriver par un si gros Tems sur les Côtes de Hollande qui sont très périlleuses, s'en approchoit aussi avec les mêmes Précautions & de pareils Accidens, chacun se rangeant sous le Pavillon qu'il voïoit le plus proche; car, tous les Amiraux étoient séparez les uns des autres, excepté ceux de RUYTER & de TROMP, qui restérent ensemble, avec les Députez qui étoient sur le Bord du prémier. Le Nombre des Vaisseaux qui les avoient suivis étoit médiocre, & ne montoit au plus que de trente à trente-cinq. Ils avoient néanmoins été assez heureux de

s'être

s'être approchés de leurs Ports, en évitant la Flotte Angloise, à qui le même Vent faisoit craindre la Côte d'Angleterre. Ainsi, elle ne pouvoit croiser si proche qu'il eut été nécessaire pour ne laisser rien échapper. On jugeoit pourtant bien à la Haie, qu'une Partie des Vaisseaux des Etats, tant de Guerre que de Marchandise, n'auroit pu se garantir de tomber aux Mains des Ennemis. RUYTER le connoissoit mieux que tout autre; ce qui l'empécha de rentrer; &, dès que le Vent fut un peu adouci, il mit à la Voile, pour aller au Doggersand ramasser les Débris causez par la Tempête; dans l'Espérance, que, s'il y trouvoit les Anglois, ses Vaisseaux le rejoindroient dans le Combat. Et DE WITT, qui se voïoit perdu, si les Flottes marchandes l'étoient entiérement, & si celles de Guerre étoient ruinées en partie, opina fortement pour faire qu'on hazardât ce qui restoit.

LA Chose avoit diverses Faces toutes funestes, que la Fortune changea néanmoins heureusement pour lui, & pour les Etats. Car, ADRIEN VAN ESSEN, aïant rallié à son Pavillon vingt-cinq Vaisseaux de Guerre, quatre Navires des Indes, & quarante Vaisseaux marchands, suivant aussi la Route du Texel, étoit tombé plus près des Anglois, sur qui il avoit le Vent; mais, quatre de ses plus grands Vaisseaux, deux des Indes, & vingt-cinq ou trente Marchands, qui ne louvoïoient pas avec tant d'Avantage, tombérent entre leurs

Mains:

Mains: & VAN ESSEN se sauva devant eux, sans qu'ils lui donnassent une longue Chasse. Le Comte de SANDWICH fut d'abord satisfait de la Prise qu'il venoit de faire, & ne songea qu'à la mettre en Sureté en se retirant avec elle en Angleterre.

DE WITT écrivit aux Etats, qu'il voïoit les Gardes avancées des Anglois, & qu'il étoit prêt à les combattre. En effet, il s'en étoit approché; mais, au lieu qu'il eut vû les Gardes avancées, il n'avoit apperçu que des Navires de leur Arriere-Garde. VAN ESSEN le joignit ensuite; & ils ramasserent ainsi le Reste de leurs Vaisseaux, firent entrer facilement les Marchands dans les Ports du Nord, & la Flotte de Guerre vint le long de la Hollande rentrer dans la Meuse, pour s'y rafraichir, & pour y prendre quelques Vaisseaux qu'on avoit nouvellement bâtis, sur le Bruit qu'elle devoit avoir combattu. Tout le Monde jugea à la Haie, qu'elle n'avoit point trouvé la Flotte Angloise, qui s'étoit déjà retirée dans ses Ports. DE WITT demeura cinq ou six Jours, pour donner Ordre à ses Affaires en Hollande, où il ne mit pourtant point Pied à terre. C'est pour lors, que je croïois qu'il eut reçu la prémiere Proposition du Marquis de CASTEL-RODRIGO, & qu'aïant vû qu'elle avoit été faite d'abord à ses Ennemis, & que la France venoit de promettre un grand Secours contre l'EVEQUE DE MUNSTER, il voulut, sur cette derniere Espérance, pousser les Choses

ſes à bout; mais, ſes Lettres, & la Vérité, ſont deux Choſes convaincantes du Contraire. Pèu de Jours après que la Flotte fut entrée dans la Meuſe, elle refit Voile vers les Côtes d'Angleterre ; &, pour lors, les Créatures de DE WITT publiérent, qu'il ne cherchoit que le Combat, bien qu'il ſçut en effet que les Anglois avoient deſarmé. Cependant, l'EVEQUE continuoit ſes Progrès, & par forces petites Occaſions faiſoit remarquer aux Etats le Deſordre de leur Milice, le Beſoin qu'ils avoient d'avoir des Officiers, & leur faiſoit même ſentir la Néceſſité preſſante où ils étoient de faire tous les jours des Levées.

LA France, venant de leur promettre un Secours, commençoit à n'être plus ſi ſuſpecte. Ainſi, le Préſident des *Gecommitteerde Raaden* (*) me vint trouver, pour me propoſer de me donner un Emploi conſidérable, & de l'Agent pour faire des Troupes. Mais, le ROI, qui m'eut bien permis de prendre un Emploi, ne me voulant pas permettre de lever en France, je ne crus pas devoir m'engager avec les Etats, qui prirent d'autres Meſures, & levérent dans leur propre Païs.

C'ETOIT une Choſe aſſez plaiſante de voir les Provinces Unies païer ordinairement des Troupes ſur le Pied de quarante mille Hommes d'Infanterie, & de trois mille de Cavallerie, & ne pouvoir mettre en Campagne que quatorze ou quinze cens Che-

(*) C'eſt-à dire, *des Conſeillers députez.*

Chevaux, avec trois mille Hommes de Pied, jusqu'à ce qu'elles eussent fait descendre les Soldats qu'elles avoient commandez sur leurs Flottes, qui montoient au Nombre de quatre mille. Le Prince MAURICE, & le RHIN-GRAFF, qui étoient demeurez le long de l'Issel, n'avoient jamais pu mettre ensemble un Corps plus considérable que celui que j'ai dit; tout le Reste étant occupé à garder les Places frontieres, dont la plûpart étoient encore fort mal garnies. Celles de l'Issel & du Rhin, qui étoient les plus exposées, ne l'étoient guere mieux: & l'EVEQUE eut le Tems d'en prendre au moins une avec grande Facilité, dont la plus aisée auroit été Doesbourg, tant par l'Etat où elle se trouvoit à l'égard de la Guerre, que par le Défaut du Gouvernement, & la Situation présente où il se rencontroit, incapable de prendre un bon Parti sur le champ.

LES Provinces sont, comme j'ai dit ci-dessus, toutes également Souveraines; &, dans les Provinces en particulier, les Villes ont entre elles le même Droit: mais, lorsqu'elles députent toutes conjointement pour la Grande-Assemblée, qui est l'Image de l'ancienne Souveraineté, elles reçoivent ensuite les Décisions de cette Assemblée comme des Ordonnances d'une Autorité supérieure. L'Assemblée, qui réside à la Haie, n'est qu'une Députation de celle-ci, mais qui n'a pas la même Force. Elle peut bien contracter & ordonner de toutes Cho-

ses: mais, au lieu que les Provinces & les Villes obéïssent aux Décrets de la prémiere, elles annullent ou confirment ce qui a été arrêté par celle-ci. Cette Grande-Assemblée est, par conséquent, aussi peu du Gout des Ministres de la République, qu'elle l'avoit été de celui des PRINCES D'ORANGE, qui l'avoient convoquée seulement lors qu'ils n'avoient point pû s'en dispenser. C'étoit, par conséquent, une Bête très farouche pour DE WITT, qui trouva bien de la Différence d'avoir Affaire à un Nombre infini de Personnes, qu'il ne connoissoit pas, & qu'il ne pouvoit satisfaire à l'instant, avec l'Habitude qu'il avoit contractée dans le Commerce des Magistrats ordinaires. Car, les Accommodemens se procurent de longue-main dans les Républiques, au lieu que, dans les Monarchies, lorsque la Volonté ou l'Intérêt se trouvent de faire des Graces, la Possibilité s'y rencontre sur le champ: outre qu'une Autorité supérieure, émanée de plusieurs Gens assemblez, agit toujours plus juste, que ne font les Ministres, qui sont presque tous corrompus par leur propre Intérêt. Tout ce Raisonnement étant connu par ceux qui gouvernent, & qui préférent leur Pouvoir à la Raison & à la Justice, fait qu'ils haïssent mortellement les grandes Assemblées: comme on voit aussi que les Rois n'en peuvent souffrir aucune, principalement les générales; & que les Papes prennent tant de Soin de priver l'Eglise de ses Conciles.

DOW-

Downing, voïant bien par sa propre Connoissance, & par les Instructions que lui donnoient ceux du Parti d'Orange, que la Perte de de Witt se trouveroit dans la Convocation de la Grande-Assemblée, la demandoit avec chaleur. Il disoit, que l'Autorité & la Lumiere de ce grand Corps devant être plus grande, on ne pouvoit douter, qu'il ne résolut aussi plus librement ce qui seroit du Bien de la République, & ne se portât avec plus de Liberté aux Choses nécessaires pour obtenir une Paix, que ne feroit le Gouvernement présent, qui, par sa Division, & par la Faute d'un Chef, se laissoit conduire à des Particuliers ambitieux & intéressés, qui s'en étoient rendus les Maitres. En tout cela, il raisonnoit juste, pensoit aussi très bien pour les Intérêts de son Maitre, & parloit aux Etats en Homme véritable. Il ajoutoit, qu'outre l'Avantage que la Vérité a de charmer les Hommes dès qu'elle leur est connue, celle-ci se trouvoit encore fortifiée par des Exemples tout semblables, arrivez dans la République. Car, les Treves, les Paix, & les Guerres, contre l'Espagne & contre l'Angleterre, avoient donné lieu de convoquer la Grande-Assemblée, du vivant même des Princes d'Orange, aussi-bien que depuis leur Mort. De Witt fut bien effarouché de voir la Proposition de son Ennemi si bien reçûe: &, de peur que le Parti d'Orange n'achevât de la faire réüssir, pour les empécher d'agir de Concert, il

il fit un Tour d'un très habile Homme.

LE Sécrétaire de l'Ambaſſade, qui étoit de la Part des Provinces-Unies en Angleterre, aïant excédé ſa Commiſſion, fut arrété avec juſtice. Les Etats s'en plaignirent néanmoins. Mais, comme ils n'avoient pas de trop bonnes Raiſons à alléguer, pour tirer cet Homme de Priſon, ils la ſouffrirent aſſez longtems ſans ſe porter à des Repréſailles. DE WITT, qui étoit àlors ſur la Flotte, juſtifioit cet Homme par ſes Emiſſaires après des Etats: &, leur faiſant dire, que c'étoit une Algarade Angloiſe, qui peut-être ſe pouſſeroit enſuite juſqu'à la Perſonne de leur Ambaſſadeur, il obtint de ſes Maitres la Permiſſion de faire arréter le Sécrétaire de DOWNING, ſur le Prétexte d'avoir auſſi excédé les Limites de ſa Charge. DE WITT vouloit toujours aliéner les Eſprits de l'Union en général contre les Anglois, & donner pareillement à ceux-ci un Sujet de s'en plaindre. Par deſſus tout, il vouloit faire Peur à DOWNING, qui, prenant l'Allarme hors de Propos ſur la Priſon de ſon Sécrétaire, s'en alla, ſans Ordre de Rappel, en Angleterre, lorſqu'il étoit le plus néceſſaire à la Haie. Car, les Choſes y étoient ſi avancées contre DE WITT, que le Comte d'ESTRADES fut obligé de lui écrire de revenir au plus vîte; ce qui l'obligea de mettre à la Voile à l'inſtant après qu'il eut reçu cet Avis de l'Ambaſſadeur.

CEPENDANT, le ROI venoit de donner

ner ses Ordres pour la Marche du Secours, qui étoit déjà sur la Frontiere de France, lorsque DE WITT rentra dans la Meuse. A son Retour, il trouva les Affaires seulement ébranlées: & son Voïage n'aïant pas tout-à-fait été malheureux, il rétablit en peu de Jours ce que son Absence avoit seulement fait chanceler. D'ailleurs, le Desordre même, où elle avoit laissé les Choses les plus nécessaires pour soutenir la Guerre de Munster, lui donnoit une Occasion favorable pour se remettre en Crédit dans la République. Car, l'Incapacité générale étoit si grande parmi les Ministres, que les Etats se promettoient beaucoup de la Suffisance d'un Homme qui ôsoit à son tour se promettre tant de soi-même. Bien qu'il eût donné la prémiere Cause des Malheurs de la Guerre, par la Destruction de la Milice, les Etats néanmoins, sans la chercher si loin, s'en tenoient simplement aux secondes: & DE WITT publioit, que s'étant appliqué entiérement aux grandes Affaires de la Mer, il n'avoit pû vacquer à celles de la Terre, où les Fautes qui se commettoient devoient être attribuées au Prince MAURICE & au RHIN-GRAFF, comme aussi à ceux qui étoient restez à la Tête du Gouvernement; sans considérer, qu'après s'en être attiré presque toutes les Fonctions, & ne s'en étant démis que de Nom dans son Absence, il falloit recourir à lui, quelque éloigné qu'il pût être, de même que s'il eut été à la Haie. Mais, après avoir fait

fait Mention de ce qui s'y passoit, il faut revenir à la Conduite de l'EVEQUE DE MUNSTER.

J'AI dit, quel étoit le Sujet de son Chagrin contre les Etats, dont il pouvoit raisonnablement espérer de se vanger, en se joignant à quelque autre Puissance. Mais, bien que celle de l'Union fût fort méprisable sur Terre, la Force de l'Etat & ses Ressources étoient si grandes, qu'un petit Prince comme lui ne pouvoit attendre que sa Ruïne certaine de la Continuation de la Guerre. Car, le réduisant à tenir son Armée en Quartier dans son Païs, c'étoit de quoi ruïner assurément, & le Maitre, & les Sujets. Chacun faisoit cette Réfléxion, tant elle étoit aisée & raisonnable: & plus l'on y pensoit, moins pouvoit-on croire, que l'EVEQUE eut commencé la Guerre de son Chef, sans une grande Liaison avec les Princes voisins, qui en effet étoient intéressés avec lui dans une même Cause; ou bien, sans la Protection assurée de la Maison d'Autriche, ou tout au moins celle des Suédois.

L'ON voïoit clairement, que le Marquis de CASTEL-RODRIGO l'aidoit à faire ses Levées: mais, par le Refus public, qu'il fit au Duc de BOURNONVILLE d'accepter le Commandement des Troupes de l'EVEQUE, l'on déméla aussi-tôt, que l'Espagne ne vouloit point se déclarer ouvertement. Et comme des Secours desavouëz, ni de petits Moïens, ne produisent guère des

Effets bien confidérables, faifant Grace à l'ÉVEQUE DE MUNSTER, on difoit, que la Conduite du Marquis de CASTEL-RODRIGO étoit bien une Marque certaine de l'Intérêt que la Maifon d'Autriche prenoit dans le Parti de l'EVEQUE: mais, que les Efpagnols, ne voulant pas l'appuïer par eux-mêmes, de peur de s'attirer des Affaires au Païs-Bas contre la France, qui étoit affez foupçonnée de ne chercher qu'une Occafion de rompre; ils prendroient le Parti de lui faire donner des Troupes par l'EMPEREUR, qui pouvoit juftement foutenir les Droits de l'Empire, que les Hollandois avoient violez fans nul Egard. Car, l'Intérêt de l'EMPEREUR étant de maintenir une Armée, & de l'emploïer pour les Intérêts de l'Empire, il ne pouvoit jamais trouver d'Occafion plus favorable pour affurer fon Autorité en Allemagne, fans fe commettre en façon du Monde: puifque la Scene étoit fi éloignée de fes Païs Héréditaires, qu'il n'avoit rien à craindre pour eux. Il ne devoit pas auffi appréhender, que la France trouvât des Alliés en Allemagne, qui vouluffent fe joindre à elle, pour y remettre la Guerre, fous prétexte de fe vanger de l'Empereur, parcequ'il auroit fait faire Juftice à un de leurs Confreres. En effet, aïant connu quel étoit fon véritable Intérêt, il avoit dépéché à Bruxelles pour offrir au Marquis de CASTEL-RODRIGO d'envoïer un Secours confidérable en fon Nom en faveur de l'Evêque de Munfter.

Le

Le Marquis m'a dit, à mon troisieme Passage à Bruxelles, que ce fut en partie par sa Faute, que le Conseil d'Espagne n'accepta point la Proposition de l'EMPEREUR. Car, le Mépris qu'il faisoit des Forces des Etats, & l'Estime qu'il avoit pour celles des Anglois, lui faisoient craindre, que, si un Corps réglé & considérable se joignoit à l'EVEQUE, il pourroit accabler de telle sorte les Provinces-Unies, qu'elles succomberoient entiérement, & seroient obligées de se soumettre, ou à la France, ou à l'Angleterre; à l'une, pour se relever de leur Chûte; à l'autre, pour ne pouvoir plus faire de Résistance à ses Forces. Et comme ces deux Choses étoient en effet contraires aux Intérêts de la Maison d'Autriche, le Marquis craignoit également de donner lieu à l'une ou à l'autre. Le Conseil d'Espagne, par sa Létargie ordinaire, fut facilement de son Avis; & le ROI, peu de Jours avant sa Mort, remercia l'EMPEREUR de ses Offres, & remit la Direction de toute cette Affaire au Marquis de CASTEL-RODRIGO, qui vouloit seulement affoiblir les Etats, & les corriger de l'Amitié de la France, sans les perdre entiérement.

LE Raisonnement du Marquis de CASTEL-RODRIGO étoit fort subtil, & n'avoit d'autre Défaut que de n'être pas juste au Tems présent. Car, ce qu'il craignoit, non plus que ce qu'il vouloit faire, n'étoit pas praticable, comme la Suite des Choses l'a suffisamment donné à connoitre. Personne,

cependant, ne savoit rien de ce Détail: & l'on voïoit que l'EVEQUE commençoit des Actes d'Hostilité, qui furent suivis peu après d'une Déclaration autentique, qu'il envoïa faire à la Haie par un Trompette. En même tems, les Envoïés des ELECTEURS DE COLOGNE & de BRANDEBOURG, & du DUC DE NEUBOURG, vinrent trouver les Etats, pour demander Justice sur leurs Prétentions. Ceux-ci craignirent d'abord, que ce ne fût un Prétexte de rompre, & qu'ils ne fussent effectivement d'accord avec l'EVEQUE DE MUNSTER. Mais, le ROI délivra peu après les Etats d'une Partie de cette Appréhension. Car, les conviant de faire Justice à ces Princes, il leur répondoit, que ceux de COLOGNE & de NEUBOURG n'entreprendroient rien contre eux par les Armes. Il ne restoit donc plus que les Suédois & l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG à craindre. Celui-ci devoit arriver à Cleves avec des Troupes, & les autres venoient de faire passer WRANGEL en Poméranie & dans l'Evéché de Breme, avec cinq ou six mille Hommes. Les Choses étant en cet Etat, l'EVEQUE avoit pris, comme j'ai dit ci-dessus, une Partie des petites Places de la Comté de Zutphen; & je crois, qu'il est nécessaire de faire connoître qu'elle étoit son Armée, & la Situation particuliere de ses Affaires, comme j'ai déduit celle de ses Alliances, qu'il avoit toutes favorablement espérées: &, cependant, aïant agi par Anticipation, il

il avoit donné aussi lieu aux autres de faire leurs Affaires, & au Risque des siennes propres; & voici comment il les avoit gouvernées.

DANS la Vûe des Différens qui étoient entre l'Angleterre & la Hollande, il espéra que la Fin de la Guerre de Hongrie lui présenteroit un Tems propre à se vanger de l'Injure qu'il avoit reçûe des Etats; &, pour cet effet, il s'assura de quantité d'Officiers, dont l'Armée de l'Empire avoit été composée. Il en retint une Partie l'Hiver auprès de lui, tira Parole des autres, fit des Préparatifs d'Armes & de Munitions: & l'on peut dire, que, par une assez longue Pratique, jointe à une assez grande Application, il pourroit être estimé un assez bon Oeconome dans les Affaires de la Guerre, pour faire qu'un grand Potentat s'en pût aider utilement. Ses Mesures à cet Egard avoient été si bonnes, que, dans l'Espace de deux Mois, il avoit mis ensemble huit mille Chevaux, & près de cinq mille Hommes de Pied, avec un Corps d'Artillerie fort au dessus de la Proportion requise pour un Corps de cette Nature. Mais, comme les Chevaux & l'Attirail se tiroit de son Païs avec Facilité, il avoit fait ce qui étoit en son Pouvoir, espérant que le Reste lui viendroit de la Grace de Dieu. Il comptoit avec autant de Certitude sur les Potentats & sur les Princes dont j'ai parlé ci-dessus, bien que ce fût sans Sureté ni Garantie de leur Part, excepté de celle du ROI D'AN-

GLETERRE, qui lui fournissoit de l'Argent, & qui n'en étoit pas plus habile, si l'on ôse dire ainsi. Car, la Guerre de Munster força la France à se déclarer, & l'attira ouvertement par Mer & par Terre contre les Anglois: desorte que la Nécessité où leur Roi s'étoit engagé de soutenir un Homme qu'il avoit embarqué, & la Difficulté des Moïens pour le faire, le rejettérent entre les Mains des Espagnols, au lieu que leur Foiblesse, & la Crainte de la France, les devoit mettre sans cesse dans les siennes.

CE Contretems bizarre a été la Cause de leur Ruïne: car, les Espagnols, par une fausse Politique, s'étant vûs recherchés des Anglois, se sont toujours retirez, dans la Croïance qu'ils les attireroient à eux sans se commettre contre les Etats. Car, au lieu que, si de bonne-heure ils eussent fait la Paix de Portugal, & se fussent unis par une Ligue offensive & défensive, où l'Empereur & les Anglois ne demandoient qu'à entrer, ils eussent été les Maitres dans l'Europe; & la France & les Etats eussent eu beaucoup à souffrir. Cependant, bien loin d'être capables d'une si bonne Résolution, les Espagnols, de Finesse en Finesse, se sont mis dans l'Etat où nous les voïons, & s'étoient bien réduits à de plus facheux Termes. Mais, pour reprendre notre prémier Fil, le ROI D'ANGLETERRE n'a pas eu seulement Tort de donner son Argent à l'EVEQUE DE MUNSTER, mais encore, puisqu'il l'en vouloit gratifier, il n'avoit pas plus

plus de Sujet de lui en abandonner l'entiere Direction, sans s'assurer au moins d'un Chef; car, le Reste des Officiers étoit assez bon; &, quant au Général, que le Hazard mit à la Tête de cette Armée, je ne puis me dispenser de le donner à connoitre par une Peinture véritable.

C'ÉTOIT un Landt-Graff de Hesse de la Branche de Darmstadt, connu en France sous le Nom de PRINCE DE HOMBOURG, qui a servi tous les Potentats de l'Europe, & quelques Princes en Allemagne, & qui n'a fait que peu de Séjour sous chacun de ses Maitres, dont plusieurs ont été quelquefois *ad Honores* seulement. Le ROI D'ESPAGNE fut le prémier à qui il voüa ses Services: mais, s'étant par-malheur trouvé ensuite envelöppé dans une Réforme, quelques Espagnols, (qui m'ont conté ceci,) lui persuadérent, pour le consoler, qu'étant descendu des anciens Ducs de Brabant, le ROI D'ESPAGNE, qui se voïoit sans Fils, pourroit peut-être, en goutant sa Personne, le marier avec l'Infante. Comme le Parti n'étoit pas mauvais, il suivit le Conseil de ses Amis: mais, n'aïant pas trouvé la Cour de Madrit disposée aussi favorablement qu'on lui avoit fait espérer, il demanda, puisqu'il ne pouvoit obtenir l'Infante, qu'on lui donnât au moins quatre mille Ecus pour s'en retourner; ce qu'il obtint. Et bien que cela semble un peu extraordinaire, il n'en est pas moins véritable. De-là, il fut chés l'EMPEREUR, puis il s'attacha à la France,

ensuite aux Suédois; &, en dernier lieu, il étoit Président du Conseil de Guerre de l'ELECTEUR DE SAXE. Cependant, comme les Affaires, qui s'agitent en cette Cour, lui donnoient assez de Relâche, il avoit pris le Parti de venir en Hollande voir ce qui s'y disoit. Après y avoir fait un peu de Séjour, il repassa chés l'EVEQUE, & s'attacha auprès de lui. Bien que les Etats ne fussent pas marris que l'Armée lui fût confiée, ils eurent pourtant la Méchanceté de dire, qu'il avoit fait le Tour d'un Espion: mais, la Partialité les doit faire tenir pour suspects. Peu de Jours après qu'on eut appris que l'EVEQUE l'avoit fait Général, on sçut qu'il l'avoit envoïé à l'Empereur pour demander du Secours. De façon, qu'en peu de Jours, il vint de la Table de l'ELECTEUR DE SAXE à la Tête de l'Armée de l'EVEQUE DE MUNSTER, d'où il partit, lorsqu'elle étoit en Campagne, pour s'en aller en Ambassade à Vienne.

L'ARMÉE de l'EVEQUE étoit cependant sur le Bord de l'Issel: &, s'étant assurée des Postes & des Maisons fortes qui sont autour, elle vivoit avec beaucoup de Commodité; mais, les Pluïes, aïant commencé de bonne-heure, avoient rendu les Chemins si difficiles, que l'EVEQUE n'avoit pû conduire sa grosse Artillerie, ni la plûpart de son Bagage, qu'il avoit laissé à Coesfeld. Ainsi, il n'avoit pû entreprendre d'attaquer aucune des Places situées sur l'Issel, & tenoit tout ce qui est au-de-là, tant dans

l'Over-

l'Over-Issel, que dans la Comté de Zutphen, excepté Grol & Brevoort. Le Prince MAURICE s'étoit mis, avec le peu d'Infanterie qu'il avoit, derriere Zwol: & le RHIN-GRAFF étoit posté, avec quinze cent Chevaux, entre Arnhem & Zutphen. Les Députez des Etats étoient à Déventer, d'où ils donnoient les Ordres à droite & à gauche; & les donnoient souvent, tant par l'Incertitude de leurs Esprits, que par l'Envie de paroitre les Maitres, & se faisoient obéïr aux Troupes, comme tout-à-fait dépendantes de la Généralité. Mais, lorsqu'il s'agissoit de couper les Arbres qui étoient sur la Contrescarpe, & de dégâter des Maisons de Plaisance des Bourguemaitres ou de leurs Amis, personne ne les y pouvoit contraindre.

LES Généraux représentoient ce Besoin. Les Députez jugeoient ensuite s'il étoit faux ou véritable, & prenoient toujours tout de travers. Mais, lorsque le Hazard les faisoit rencontrer à commander quelque-chose de juste & de raisonnable, leur Volonté ne devenoit pas pour cela une Regle certaine. Car, les Magistrats particuliers des Villes se disoient Souverains, & soutenoient, que, dans leur Païs, personne n'avoit Droit de leur commander, comme faisoit le feu PRINCE D'ORANGE, dont la Fonction paroissoit nécessaire à toute Heure. Il en étoit de même pour toutes les Nécessitez de l'Armée: &, par le Conflict continuel de Juridiction, il n'y avoit

ni Munition, ni Attirail de Vivres ni d'Artillerie.

CETTE Armée donc, qui, du Tems du PRINCE D'ORANGE, avoit toujours été dans l'Abondance de toutes Choses, lorsqu'elle étoit puissante en Hommes, & qu'elle marchoit dans le Païs ennemi, ne pouvoit vivre dans le sien, étant presque réduite à une Brigade: de façon que l'EVEQUE eut ôsé tenter de faire un Pont sur l'Issel, & de l'assurer par deux Forts aux deux Côtez, comme fit autrefois le Comte HENRY DE BERGHES. Il eut pu, avec sa Cavallerie, venir jusqu'à Utrecht, tirer de la Contribution d'Amsterdam, & mettre beaucoup d'Argent à couvert, pour doubler ses Troupes, & les faire subsister aisément dans son Païs, lorsqu'il eut été obligé de quitter celui des Etats, & de repasser l'Issel: ce qu'il eut été forcé de faire, à moins que d'avoir pris une des Places qui sont situées dessus. Doesbourg lui eut été plus facile: &, bien que les Pluïes eussent empéché qu'il ne pût mener son gros Canon, tout le Monde convient, qu'il l'eut pu emporter sans Peine avec les Gens qu'il avoit, & un Equipage de Campagne. Il ne faut point douter, qu'après y avoir réüssi, il n'en eut tiré une Contribution excessive: par conséquent, qu'il n'eut eu autant d'Hommes qu'il eut voulu en Allemagne; & que beaucoup de Princes, qui se déclarérent neutres ou contre lui, ne lui eussent prété la Main, s'ils avoient vû prospérer ses Affaires.

faires. Mais, au lieu de se gouverner de cette Sorte, il prit le Parti d'un Homme égaré, qui, sans savoir où il s'adresse, cherche & s'informe de toutes Parts, pour trouver, par le Moïen de la Fortune, ce qu'il a manqué par faute de Direction & de bonne Conduite. Il fut près de trois Semaines de cette Sorte, passant la plûpart de ses Journées à boire, & remplissant dignement cette Partie de Capitaine Allemand. Mais, comme ce Plaisir est suivi de peu de Profit & de beaucoup de Desordre, un de ses meilleurs Officiers, appellé CLÉMENT, qui avoit longtems servi sous Monsieur LE PRINCE, se rompit le Cou, en sautant un Fossé, après avoir fait la Débauche avec l'EVEQUE, qui, ne voïant point de Jour, suivant ses Lumieres, ou ses Forces, pour ôser passer l'Issel, prit une Résolution bien différente.

IL avoit auprès de lui un nommé CULEMBOURG, qui, aïant eu beaucoup de Pouvoir dans le Magistrat de Groningue, en avoit été chassé par le dernier Prince GUILLAUME de Frise, que DE WITT assista en cette Occasion, comme très importante à l'Etat. Il s'étoit réfugié chés l'EVEQUE; & comme c'est la Coutume des Malheureux & des Bannis de promettre, à ceux qui les reçoivent, de les favoriser dans leurs Entreprises pourvû qu'on les appuie avec quelque Force; celui-ci avoit répondu à l'EVEQUE de lui faire ouvrir les Portes de Groningue, en cas qu'il en

en pût approcher avec un Corps de Troupes, & que ceux de son Parti pussent voir une Assurance de Soutien dans leur Entreprise. Elle eut été à la vérité bien considérable: &, si l'EVEQUE y avoit réüssi, il eut donné un terrible Echec aux Provinces-Unies. Car, étant joint aux Anglois, il auroit pu communiquer avec eux par la Mer: &, démembrant une si considérable Partie de l'Etat, le Reste eut couru une grande Fortune de se perdre. Je crois donc, que la Pensée étoit fort bonne; mais, qu'elle étoit impraticable: & ainsi l'EVEQUE faisoit une grande Folie de la suivre; puisque, dès le Commencement de la Guerre, on avoit mis deux mille Hommes-de-Pied, & cinq cens Chevaux, dans Groningue, avec un nommé METKERN, que la Province avoit choisi pour commander les Armes en son Nom: car, la Princesse de NASSAU, & son Fils, qui étoit pourvû de la Charge de Gouverneur, ne la pouvoient exercer; l'une, à cause de son Sexe; l'autre, à raison de son bas Age. Et bien qu'on n'appréhendât point, que le Peuple, ou les Gens sages, prissent les Intérêts de CULEMBOURG, on craignoit avec raison, qu'il ne se pût trouver des Fous, & des Traitres, capables de lui rendre Service: de façon que la plus grande Utilité, que l'EVEQUE pouvoit tirer de l'avoir auprès de lui, eut été de divertir par sa Considération un Corps de Troupes qu'il falloit tenir dans Groningue, où la Peste étoit as-

sez

ſez conſidérable. Par conſéquent, ſi l'EVEQUE eut voulu paſſer l'Iſſel, l'Amitié & la Conſidération de CULEMBOURG auroit été bonne à laiſſer cette Riviere d'autant plus dégarnie: & la Liaiſon de ce Banni lui fut au contraire très nuiſible, pour l'avoir attiré dans la Province de Groningue, puis qu'étant fort en Cavallerie, il s'en fut pu ſervir avantageuſement juſqu'à Utrecht; mais, qu'au lieu de cela, elle lui devenoit preſque inutile dans des Marais & dans des Digues retranchées par l'Art & par la Nature, avec la plus pitoïable Infanterie du Monde, qui, raiſonnablement, ne devoit pas ſupporter la Vûe de celle des Etats, quoique celle-ci n'ait jamais ôſé ſe commettre en rien contre ces Miſérables.

BIEN que je vienne de blamer la Conduite de l'EVEQUE, d'avoir ſuivi le Deſſein de CULEMBOURG, ſans avoir de Fondement plus aſſuré de ſon Entrepriſe, que la Promeſſe d'un Banni, & la Parole de quelques Moines, qui lui avoient répondu, que les Catholiques, qui ſont conſidérables dans toutes les Villes de la Frontiere d'Allemagne, prendroient ſon Parti avec Joie; il le faut louër, d'autre côté, d'avoir fait une Choſe, qui paroiſſoit preſque impoſſible. Car, il étoit quaſi généralement reçu comme une Choſe certaine, qu'il n'y avoit que trois Paſſages pour entrer d'Over-Iſſel, en Groningue, l'un par Steinwick, l'autre par Coevorden, & le dernier pour venir de l'Evéché de Munſter, où il

 falloit

falloit se saisir d'un Fort, qui porte le Nom d'un Marais sur lequel il est bâti, qu'on appelle le Bourtang. Ces trois Places sont les meilleures que possedent les Etats, tant par leur Situation, que par l'Art que les PRINCES D'ORANGE y ont conformé avec tous les Soins imaginables. MAURICE les reprit sur les Espagnols, commandez par VERDUGO, dans le Tems de la Division de la grande Armée qui passa sous le DUC DE PARME en France: & leur Prise ne fut pas seulement depuis assurée, mais elle attira l'Année suivante la Perte de Groningue, où les Espagnols, redevenus plus forts aux Païs-Bas, ne purent jamais communiquer, sans se rendre Maîtres de ces Places, que leur Situation, & les Soins du Prince MAURICE, conservoient.

NÉANMOINS, l'EVEQUE trouva deux autres Passages; l'un, pour venir de son Païs dans celui de Groningue; & l'autre, pour y passer de l'Over-Issel. Le prémier, qu'il tenta, fut celui qui répondoit à son Païs, à qui le grand Marais de Bourtang sert de Barrierre, y aïant le Fort que j'ai nommé, construit sur une Digue qui le traverse, & qui sert à la Communication d'un Païs bas à l'autre. Un peu au dessus est une Abbaïe appellée Térapel: & de là, bien que le Marais soit fort large, il y avoit un Sentier qui le traversoit, mais si coupé de Fossés, & interrompu par des Espaces de Marais même, qu'il étoit tenu pour impossible de pouvoir communiquer, principale-

ment

ment dans la Saison où l'on étoit, que les Pluïes avoient déjà plus avancée qu'elle n'étoit ordinairement au Commencement d'Octobre où nous étions pour lors. L'EVEQUE, qui n'avoit pas assez de Capacité, ni d'assez bons Instrumens, pour faire tout-à-fait bien, ne réüssissoit dans ses Entreprises qu'à demi; mais, lorsqu'il faisoit une Faute, elle se pouvoit dire complette. Cette fois, il tenta le Passage avec peu de Gens, & eut Raison de le faire, de même qu'il n'en eut point de ne pas appuïer ses prémieres Gens risquées avec un Corps considérable. Car, les Etats, qui ne voïoient qu'à peine ce qui les touchoit de près, prenoient des Allarmes & des Confiances fort mal fondées dans les Choses éloignées; le Fort de Bourtang, étant ce qui leur paroissoit le plus inattaquable, avoit été aussi entiérement négligé. Les Palissades étoient à bas, l'Herbe devenue grande, & les Arbrisseaux qui lient les Ouvrages de Terre étoient fort crus; de façon qu'une Place de Terre, gardée par cinquante méchans Hommes, couroit beaucoup de Risque, si des Gens avoient eu le Courage de l'insulter: & les Troupes de l'EVEQUE, aïant gagné, par le Passage de l'Abbaïe, l'Entrée dans le Païs, pouvoient se rendre Maitresses de la Tête de la Digue qui vient de Groningue, comme elles l'étoient naturellement de celle qui aboutit à l'Evéché de Munster.

Je tiens de Gens capables, & qui ont

vû la Chose, que si l'EVEQUE eut fait passer deux mille Hommes à l'Abbaïe, & qu'il eut attaqué avec peu de Gens du côté de son Païs, il auroit emporté sans peine le Fort de Bourtang. Car, se retranchant un peu plus haut que le Fort, du coté de Groningue, où il n'avoit qu'à couper une Digue, deux cens Hommes l'eussent gardé trois ou quatre Jours, contre le Secours qui pouvoit venir de cette Place. Mais, comme METERN eut appris le Passage des Ennemis, & que ce n'étoit qu'un Parti de quatre ou cinq cens Hommes, qui, au lieu de s'avancer & de mettre le Bourtang derriere, se retranchoient à l'Abbaïe de Térapel, il connut, que, marchant avec diligence, il battroit des Gens, qui vraisemblablement n'étoient pas appuïés. Il réüssit comme il s'étoit proposé, & les défit presque sans Résistance, laissa ensuite une Garde dans leur Poste, & mit du Monde dans le Fort de Bourtang.

LA Nouvelle de cette Action vint à la Haie, & surprit fort les Etats, qui n'avoient point compté sur ce troisieme Passage; mais, le voïant regagné, ils cesserent d'appréhender pour le Reste. L'EVEQUE, de son côté, voïant cette Avenue fermée, en chercha une autre, & fit ainsi sa Disposition. Il détacha un nommé d'OSSERY, qui servoit de Géneral-Major auprès de lui, avec deux mille Chevaux, & deux mille Hommes de Pied, pour s'avancer le long de l'Issel, & chercher un Passage dans

le

Païs de Drent, autre que ceux de Steenwick & de Coeworden. D'OSSERY executa fort bien jusque-là son Ordre, & vint se présenter devant Zwol, où étoit le Prince MAURICE, avec le plus grand Corps que les Etats eussent ensemble: puis, tout d'un coup, il se rejetta sur la petite Riviere de Wecht, &, après l'avoir passée, gagna la Tête de la Digue de Roveen; & comme elle n'étoit défendue que par des Païsans, il s'en rendit facilement le Maitre. Il pilla entiérement le Village, vint à Meppel: &, laissant Steenwich à sa gauche, & les Marais de Coeworden à sa droite, il entra dans le Païs de Drent, & delà dans celui de Groningue; s'étant inutilement présenté avec CULEMBOURG devant cette Place, où nous le laisserons, pour dire ce que l'Armée des Etats, & le Gouvernement, firent en cette Rencontre.

LA prémiere le laissa passer fort mal-à-propos, & le Prince MAURICE auroit mérité d'être blamé, s'il n'avoit voulu assurer ce Port avec des Troupes; ce qui lui étoit très facile: car, c'est une longue Digue, à la Tête de laquelle est situé un des plus gros Bourgs du Païs, où beaucoup d'Hommes faisoient la Garde. Elle étoit coupée par un Canal, sur lequel il y avoit un Pont-levis: mais, néanmoins, la Fraïeur de voir des Troupes ennemies la fit abandonner. Les Etats de la Province en avoient pourtant répondu au Prince

Mau-

MAURICE, pouſſez par la Sollicitation des Habitans, qui deſiroient d'éviter le Quartier, & qui par une extrême Ignorance de la Guerre ſe confioient, comme leurs Maitres, ſur une Valeur non eſſaïée, & ſur un Poſte qui n'avoit pas été tenté. Ce n'eſt pas que le Prince MAURICE n'eut pu prévenir cet Accident, ſi, dès que les Ennemis ſe préſentérent devant la Ville de Zwol, pour qui il ne devoit plus rien craindre, tant à cauſe de la Saiſon, que par la Force de la Place, & par celle du Corps qui étoit dedans, il ſe fût aviſé de détacher des Trouppes par le derriere du Canal du Zuyder-Zée, & d'envoïer des Gens par Haſſelt ſe ſaiſir du Poſte de Roveen. Il eut remédié à tout: car, n'y aïant que trois Heures & demi de Chemin de Zwol audit Roveen, les Ennemis avoient eu beſoin d'en emploïer plus de huit par le Détour qu'ils étoient forcés de prendre; ſans compter l'Embarras du Paſſage de la Riviere de Wecht. Et, bien qu'ils fuſſent ſans Bagage, ils avoient néanmoins quelques petites Piéces de Campagne, qui les retardoient aſſez dans une Marche de ſoi-même aſſez difficile. Mais, le Prince MAURICE, qui n'eſt pas Homme d'une Réfléxion ſi ſubite, regarda longtems ce que venoient faire des Troupes ſi près de Zwol: &, plus il en connoiſſoit l'Attaque impoſſible, moins penſoit-il à ce qu'elles pouvoient faire ailleurs. Il ſe confioit du Poſte de Roveen ſur la Parolle des Députez,

tez, particuliérement sur celle des Députez de Frise & de Groningue, qui avoient reçu pour Garants de la leur le Courage & la Capacité des Païsans de leur Païs. Le Lendemain, ils sçurent avec Douleur à Zwol, que le Passage avoit été forcé, & que les Ennemis étoient entrez par-là dans le Drent.

CETTE Nouvelle ne fut pas moins desagréable à la Haie, bien qu'elle fût adoucie par des Lettres du Prince MAURICE & par celles des Députez, qui assuroient les Etats, que c'étoient autant de Trouppes perdues pour l'EVEQUE; & que se portant au même Lieu de Roveen, (que les Ennemis avoient abandonnez aussi très sotement,) il les enfermeroit entre les Places & les Marais, sans qu'ils en pussent jamais sortir. Car, on savoit le Poste de Térapel regagné, & gardé par des Trouppes Frisonnes. Cette Opinion eut divers Partisans. Ceux, qui regardoient les Fautes de l'EVEQUE, le croïoient bien capable d'avoir uniquement pensé à passer en Groningue, sans songer comment il en pourroit retirer ses Trouppes.

MAIS, ce qui ne souffroit point d'Excuse étoit la Faute de d'OSSERY, de n'avoir pas laissé une Garde à Roveen, après l'avoir forcé: puisqu'il pouvoit maintenir par ce Moien sa Communication avec les autres Places que l'EVEQUE tenoit généralement (hors les grandes) dans l'Over-Issel; au lieu qu'abandonnant ce Poste,

Poste, il se privoit de la Communication du Païs de Drent dans l'Over-Issel. Aussi, il falloit ensuite, avec deux mille Hommes de Pied & deux mille Chevaux, prendre Groningue, ou venir renforcer le Poste de Térapel, & se retirer par-là dans l'Evéché de Munster. Cependant, l'on savoit, que le Passage de Térapel étoit de lui-même d'une Longueur & d'une Difficulté extrême, outre que les Pluïes l'avoient encore rendu plus mauvais. Et quand même il eut été pratiquable à quelque Infanterie, (ce que l'on ne croïoit même plus,) il n'étoit pas naturel, qu'il pût jamais devenir propre pour de la Cavallerie, & pour du Canon. Ce Raisonnement eut sans doute attiré la Foi de tout le Monde, s'il n'eut été aussi raisonnable de ne pas croire aveuglémeut tout ce que disoient les Etats. Comme on venoit de les voir trompez dans l'Opinion qu'ils avoient eue de leurs Passages, eux-mêmes bien souvent, & la plûpart des autres Gens du Monde, croïoient qu'on en trouveroit bien d'autres, & que ces Marais n'étoient pas si formidables qu'on les avoit dépeints. Pour moi, qui ne voïois aucune Assurance sur tous les Avis qui venoient à la Haie, je pris le Parti de passer le Zuyder-Zée, & de m'en aller à *Zwol*, pour voir la Chose de près; dans l'Espérance, qu'il se présenteroit quelque Occasion de combattre, soit pour forcer les Trouppes de l'Evêque, ou pour les empécher de se retirer. Mais, bien que, depuis

puis l'Arrivée des Lettres à la Haie, je n'emploïasse que deux Jours & une Nuit pour arriver à Zwol, je trouvai que tout étoit différent de ce qu'on nous avoit dit. Et c'eſt une Choſe, qui paroitra preſque incroïable, que les Etats, voulant tout gouverner du Lieu de leur Réſidence, n'aïent pû, dans tout le Cours de l'Affaire, recevoir deux Avis conformes l'un à l'autre, ni connoitre la Vérité, même dans les Choſes de Topographie.

JE trouvai donc, qu'il étoit conſtant, que le Prince MAURICE avoit fait ſaiſir le Poſte de Roveen ; mais, qu'on croïoit, que, puiſque les Trouppes de l'EVEQUE l'avoient abandonné, il falloit que celui, qui les conduiſoit, & principalement CULEMBOURG, fût certain de quelque autre Paſſage pour ſa Retraite, ſans qu'on pût toutes-fois s'imaginer où c'étoit. Dans cette Incertitude, le Prince MAURICE paſſa en Groningue, pour ſe tenir à leur Tête: & ne pouvant plus deſormais paſſer Steenwich, à cauſe des Inondations, il fut obligé de s'embarquer ſur le Zuyder-Zée, pour arriver en Friſe, & de traverſer en Groningue. Mon Vaiſſeau rencontra le ſien près de l'Embouchure du Canal de Zwol. Mais, comme il faiſoit grand Vent, perſonne ne ſe remarqua; & je ne ſçus qu'à Zwol, qu'il venoit d'en partir, accompagné du Frere de DE WITT, ſans Troupes, avec ſa Maiſon ſeulement. Les autres Députez s'en alloient le Lendemain à Deventer conférer

avec

avec le RHIN-GRAFF, qui demeuroit à commander sur l'Issel: & je sçûs d'eux, que l'EVEQUE avoit donné à GORGATCH toute l'Autorité en Over-Issel & dans la Comté de Zutphen, qu'il en avoit garni tous les Postes, & témoignoit par-là qu'il ne vouloit plus rien entreprendre de ce Côté, mais seulement soutenir les Troupes qu'il avoit fait passer en Groningue; & que, pour travailler à la Communication qu'il prétendoit faire avec elle par son Païs, il venoit de s'y retirer pour donner les Ordres nécessaires. Sur cet Avis, je m'allois embarquer, pour suivre la Route du Prince MAURICE, & pour voir ce qui se passeroit en attendant l'Arrivée des Troupes du ROI. Mais, je reçus Avis à l'instant, que le Marquis de CASTEL-RODRIGO avoit fait assez de Bruit, pour qu'on en eut voulu prendre l'Allarme en France; & qu'elle avoit été assez chaude, pour envoïer ensuite Monsieur de TURENNE à l'Armée qui étoit en Marche. Cela me fit retourner à la Haie, d'où je partis pour l'aller trouver, dans le Dessein de faire paroitre mon Zele, quoi qu'inutile, au Service de sa Majesté. J'étois même fort aise de voir Monsieur de TURENNE, que j'ai toujours extrémement honoré.

SON Voïage, qui fut résolu avec tant de Précipitation, surprit généralement tout le Monde, & moi particuliérement, qui n'avois pas peu d'Envie de lui en demander la Raison. Je marchai si vîte, que je

le

le trouvai à la Sortie des Ardennes; & lui dis en riant, que je venois dans l'Espérance de voir le Siege de Namur, & qu'on n'en attendoit pas moins de lui à la Haie, bien que la Saison fût avancée. Il me répondit de la même Façon, qu'il en laissoit la Commission à Monsieur de PRADEL, & que pour lui il s'en retournoit en France. Il me pria pourtant de lui raconter au vrai ce qu'on disoit de son Voiage; & je l'assurai, que c'étoit tout ce qu'il pouvoit s'imaginer de plus de travers: que les uns disoient, qu'il venoit commander l'Armée des Etats & le Secours du Roi; d'autres, que ce n'étoit que le dernier: & que la plûpart de ceux, qui parloient ainsi, savoient même, qu'il n'étoit pas pratiquable, dans l'Etat où étoit la République, qu'il obtint le prémier de ces Emplois, & que l'autre ne lui convenoit pas. J'ajoutai, que le Vulgaire discouroit encore plus sottement; & que, pour moi, je n'avois pû conjecturer autre chose de sa Marche, si ce n'est que le Roi, fatigué d'une Hauteur du Marquis de CASTEL-RODRIGO, vouloit chercher un Prétexte de Querelle: qu'ainsi, après le Refus, que les Espagnols venoient de faire, d'accorder le Passage à nos Troupes, on en vouloit prendre une bonne Partie sur les Terres du Roi d'Espagne, sans rien entreprendre d'avantage; que si les Espagnols n'en vouloient pas tirer une Occasion de se fâcher, leur faire au moins cette Algarade, vû la Facilité qu'il y avoit de passer

passer la Meuse dans le Païs de Liege, & de marcher ensuite droit à Bois-le-Duc; que les Espagnols n'avoient presque pas d'Hommes à mettre ensemble, le petit Nombre qui leur en restoit étant même séparé dans toutes les Places des Païs-Bas; qu'ainsi, on les pouvoit traverser par-tout sans Risque; & que ne pouvant donc croire, qu'on ne fût pas informé en France mot-à-mot de ce Détail, je ne pouvois non plus comprendre, qu'on l'eut envoïé simplement comme un Guide, qui connoissoit bien les Ardennes. Il me dit là-dessus quels avoient été les Motifs de son Voïage; & les voici.

LE ROI, aïant demandé Passage pour ses Troupes, par les Terres de la Domination d'Espagne, l'Ambassadeur avoit dépéché un Courrier au Marquis de CASTEL-RODRIGO, qui s'en étoit excusé; disant, qu'il ne pouvoit le permettre sans un Ordre d'Espagne: sur quoi le Roi répondit, qu'il savoit bien son Chemin, pour secourir ses Alliés. Cette Réponse, qui n'étoit qu'honnête en effet, & qui vouloit seulement dire, qu'il en savoit un différent, fut interprétée dans un autre Sens par le Marquis DE LA FUENTE, qui, dans la Crainte d'une Rupture, dit qu'il ne répondoit pas de ce que feroit le Marquis de CASTEL-RODRIGO; & que c'étoit un Homme d'un Tempéramment si extraordinaire, qu'il ne falloit point prendre de Mesure sur lui. Soit que le Marquis DE LA FUENTE par-

fût avec Dessein & Connoissance, & qu'il crût avoir démélé que la France ne vouloit pour lors point encore de Querelle directe avec l'Espagne; soit qu'il voulût faire craindre d'avantage sa Nation, en la faisant paroitre plus fiere, au Péril du Marquis de CASTEL-RODRIGO, ou qu'il eut effectivement appréhendé par la Réponse qu'il venoit de recevoir, qu'il n'embarquât quelque-chose pour le ROI, & mal-à-propos pour son Maitre; il parla de la Sorte que je viens de dire: & notre Cour, soupçonnant tout de l'Esprit du Marquis de CASTEL-RODRIGO, s'imagina, qu'il étoit capable de mettre tous les Obstacles qui lui étoient possibles, pour empécher que le Secours de la France ne passât dans les Provinces-Unies, tant dans la Vûe d'achever de les dégouter, que dans celle de garantir l'EVEQUE d'un si grand Orage.

TOUT ce Raisonnement étoit bien du Gout & de l'Esprit du Marquis de CASTEL-RODRIGO: &, s'il avoit eu des Moïens de Force ou d'Adresse pour le faire réüssir, il les y eut emploïés avec Joie, Mais, l'Industrie est souvent inutile dans les grandes Affaires, lorsqu'elle est destituée de la Force. On sceut cependant à la Cour, par les Lettres du Comte d'ESTRADES, & par les Plaintes de VAN BEUNINGEN, que les Etats avoient si mal interprété la Demande que le ROI avoit faite du Passage de ses Troupes par le Païs-Bas Catholique, que ceux, qui é-

toient dans les Intérêts de la France, ne ſavoient comment l'excuſer; puiſque le Paſſage étoit ſi naturel par Maeſtricht, que l'Opinion la plus favorablement reçue à la Haie étoit, qu'on ne cherchoit qu'un Prétexte honnête pour retarder le Secours juſqu'au Printems, & ménager l'Angleterre dans cette Affaire, comme on avoit fait dans toute la Conduite précédente. Pour ce qui eſt de la Caballe contraire à nos Intérêts, elle publioit hautement, que, ſous Prétexte de Secours, on vouloit ſe ſaiſir de quelques Places aux Païs-Bas, pour y commencer la Guerre ſur les Droits prétendus de la Reine: & bien que le Comte d'Estrades eut été de la Part du Roi déclarer en pleine Aſſemblée, qu'il vouloit maintenir la Paix avec le petit Roi ſon Beau-Frere, & lui ſervir de Pere dans les Occaſions, tous ceux, qui avoient entendu ce Diſcours, & les Amis à qui on l'avoit dit fortement auſſi, reſtérent en Admiration de la Choſe, ſans qu'aucun ſe la pût perſuader véritable, après les Démarches qu'on avoit faites au contraire; les Etats ſe ſouvenant, ſur-tout, du Traité qu'on avoit commencé avec eux pendant la Guerre de Hongrie, de Witt, & les Principaux du Gouvernement, ne ſe pouvoient perſuader, que le Roi eut perdu l'Envie de ſe rendre Maitre des Païs-Bas. Ils jugeoient, au contraire, qu'on leur faiſoit Fineſſe du Deſſein, ne leur voulant pas faire Part de la Conquête: de ſorte que les Pro-

Provinces-Unies ne pouvoient imputer à un Principe de Modération les Assurances que le Comte d'ESTRADES leur donnoit, de la Part du ROI, de ne rien entreprendre sur les Terres de Sa Majesté Catholique; & qui, en effet, dans toute l'Europe, n'ont pu attirer la Confiance que des Espagnols seuls, tant ils sont habiles pour leurs Affaires domestiques.

LA Vérité de tout ceci est, que le ROI, connoissant le méchant Effet que faisoit le Retardement de ses Troupes, en avoit fait diligenter la Marche: &, parcequ'il crut d'ailleurs, qu'il falloit pourvoir à leur Sûreté, Sa Majesté résolut d'abord, & puis répandit à sa Cour, qu'Elle vouloit aller à Arras, afin qu'un Voïage de cette Nature, & dans un Tems si extraordinaire, divertît le Marquis de CASTEL-RODRIGO de son Opposition prétendue, pour rejetter toutes ses Troupes vers où le ROI devoit s'avancer; & qu'ainsi, celles, qui marchoient en Hollande, ne trouvassent aucun Obstacle. Mais, enfin, le ROI jugea plus expédient d'envoïer Monsieur de TURENNE, avec un Ordre de prendre toutes les Troupes qui étoient sur la Frontiere, au cas qu'il vît que les Espagnols s'assemblassent en quelque Lieu. La Dignité de Monsieur de TURENNE, & la Quantité de Troupes qu'il devoit assembler, augmentérent encore tous les Soupçons qu'on avoit eus de sa Marche, qui fut fort peu traversée par les Espagnols:

&, bien que pour lors ils se dûssent émouvoir avec Raison, ce leur en fut une pour n'en rien faire.

APRÈS que Monsieur de TURENNE eut bien voulu satisfaire ma Curiosité, il ne m'en fit pas moins paroitre, pour savoir le véritable Etat des Affaires de l'EVEQUE; car, il étoit instruit par les Avis que VAN BEUNINGEN recevoit de ses Maitres, que la plûpart des Troupes ennemies s'étoient mal-à-propos embarquées en Groningue, & que le Prince MAURICE aïant coupé le Chemin de leur Retraite, la Perte en étoit assurée. C'étoit la même Nouvelle sur laquelle j'étois parti pour Zwol, & que je n'avois pas trouvée tout-à-fait véritable sur les Lieux. Ainsi, en étant fraichement de Retour, je lui dis les Choses comme elles étoient en effet: que les Troupes de l'EVEQUE avoient fait une grande Faute d'avoir abandonné le Poste de la Digue de Roveen, qui leur eut servi à la Communication de l'Over-Issel avec la Groningue, & qui leur laissoit un Païs abondant de Biens & d'Argent pour leur Quartier d'Hiver, qu'elles eussent pû assurer dans le Païs de Drent, en fortifiant quelque Avenue qui alloit en Frise, & celle qui venoit de la Ville de Groningue; au lieu de quoi d'OSSERY s'étoit présenté devant cette Place, sans autre Fruit que celui de reconnoitre l'Inutilité de CULEMBOURG, qui l'y avoit mené: qu'ensuite, il s'étoit retiré dans un Lieu appellé Voinsehelen, qui est

situé

ſitué près de l'Embouchure de la Riviere d'Ems, & d'un grand Païs qu'elle a ſubmergé, où il avoit fait un Retranchement; & de-là, juſqu'à l'Abbaïe de Térapel, il y avoit un Païs fort abondant, où ſes Troupes pouvoient ſubſiſter très longtems, ſans qu'elles en puſſent être chaſſées que par la Tête qu'elles avoient occupée & fortifiée, d'où apparemment celles des Etats auroient la Civilité de ne le pas chaſſer. J'ajoutai, qu'il falloit néanmoins convenir, que, puiſque les Gens de l'EVEQUE avoient abandonné le Poſte de Roveen, & par conſéquent le Païs de Drent, qu'ils n'avoient eu même le Loiſir de piller qu'à la hâte, c'étoit pour ſe retirer par Térapel dans l'Evéché de Munſter: qu'il avoit paru par Expérience, que le Paſſage étoit pratiquable; mais que, la Saiſon étant avancée, & le mauvais Tems fort augmenté, on doutoit avec raiſon ſi ce qui avoit été poſſible à peu de Gens-de-Pied le ſeroit de même à un Corps de Cavallerie, & à de petites Piéces de Campagne: qu'on ſavoit cependant, que l'EVEQUE avoit commandé un grand Nombre de Païſans de ſon Païs, & s'étoit poſté lui-même à Meppen, pour aſſiſter le Travail par ſes Soins & par ſa Préſence. Il faut confeſſer à ſa Louänge, que, malgré la Difficulté qui ſe trouvoit par la Nature du Lieu, & celle que le Tems & la Saiſon apportérent, il vint à bout d'une Choſe tenue preſque pour impoſſible par ceux même qui en avoient la Connoiſſance. Et,

pour rendre Justice à la Grandeur de cette Entreprise, il suffit de dire, que, dans l'Espace de six Semaines, il fit un Pont, presque de deux Lieues de long, sur un Marais continuel, & dans le Mois de Novembre.

Ce que je dis à Monsieur de Turenne le fit changer d'Opinion. Il avoit d'abord dit à Monsieur de Pradel, qu'il lui conseilloit de marcher droit au Païs de Munster, qu'il trouveroit dégarni par les Troupes que l'Eveque avoit emploïées à tenir ses Conquêtes en Over-Issel, & qu'il avoit de plus embarassées en Groningue: de façon que, se mettant derriere, il falloit, ou que ses Troupes abandonnassent ce qu'elles avoient occupé, ou qu'il laissât perdre son Païs, qu'il ne pouvoit plus défendre, vû principalement la Perte de ses meilleurs Hommes qu'il avoit en Groningue, qu'on tenoit toute assurée. Mais, comme j'eus dit à Monsieur de Turenne, qu'elle n'étoit pas si certaine que les Etats se la promettoient; qu'apparemment les Troupes se retireroient, puis qu'il y avoit de la Communication, & qu'il ne restoit plus qu'à voir si elle est appropriée à de la Cavallerie; il changea de Sentiment en quelque sorte, & dit à Pradel, que, suivant l'Etat où seroient les Troupes de l'Eveque, ou celles des Etats, il faudroit se régler pour entreprendre plus ou moins: mais, qu'il lui paroissoit, que le plus qu'on pourroit avancer dans le Païs de Munster étoit le meilleur;

leur ; tant parcequ'on fortiroit la Guerre de celui des Etats, que parceque, si on la rejettoit dans les Terres de l'EVEQUE, on les ruineroit en sorte qu'il ne pourroit avoir de Troupes au Printems, faute de Quartiers d'Hiver. Néanmoins, comme il est très sage, il dit à PRADEL, qu'il falloit être sur les Lieux, pour juger d'une Affaire de Guerre; & que souvent on se méprenoit à les vouloir connoitre & gouverner de loin.

LES Etats, qui n'avoient pas tant de Capacité, n'eurent aussi tant de Modestie; & sur une Lettre de VAN BEUNINGEN, qui rapportoit une Conversation que Monsieur de TURENNE avoit eue avec lui avant son Départ, conforme à celle que je viens de dire qu'il eut devant moi avec PRADEL, ils l'avoient prise à la Lettre comme étant de leur Intérêt, & la suivirent depuis pour Regle, sans aucune Modification. Ils voulurent gouverner l'Armée sur ce Plan, sans fournir ce qui étoit nécessaire pour l'Exécution du Dessein de Monsieur de TURENNE, ni sans aucun Egard de ceux qu'il auroit eus lui-même. PRADEL, de son côté, les avoit tous pris en Partage: &, de la Conversation de Monsieur de TURENNE, sembloit n'en avoir retenu que les seuls Ménagemens. Celui-ci quitta l'Armée à l'Entrée du Païs de Dalem, qui étoit le prémier de la Dépendance des Etats; & l'autre suivit sa Route. Mais, comme je vis, qu'il n'y avoit rien à faire contre les Espagnols, & que

que le Reste de la Marche seroit long, je m'en retournai en diligence à la Haie, pour me mettre en état d'arriver sur l'Issel, quand l'Armée du ROI & celle des Etats se disposeroient à le passer. Cependant, l'Armée du ROI avança jusqu'auprès de Grave, où elle passa la Meuse, puis le Wahal à Nimegue, & enfin le Rhin au dessous d'Arnhem, pour se venir poster le long de l'Issel, où elle devoit rester quelques Jours en Quartier de Rafraichissement.

ON étoit convenu de n'en emploier que cinq ou six pour cet Effet, parce qu'aïant toujours marché par Etapes, & à petites Journées entremélées de Séjours, les Troupes n'étoient guere fatiguées. Pendant la Marche, il y eut un peu de Desordre, par la Faute des Commissaires des Etats, qui, ne fournissant pas les Etapes dans les Tems nécessaires, faisoient que le Soldat cherchoit à remédier à ses Besoins par son Industrie. Quelques-fois aussi les Officiers forçoient les Chariots, qui avoient porté les Provisions, de suivre, pour décharger les leurs: & PRADEL ne devoit point avoir de Complaisance à l'égard de ces sortes de Licences; car, pour ce qui est du Soldat, quand on ne lui fournit pas de quoi subsister, il est juste qu'il se le procure, & il ne doit pas être chatié. Mais, de certaines Distinctions, qui sont fort nécessaires, ne se rencontroient pas dans la Vigilance de PRADEL, à qui l'Age & la Santé ne laissoient pas aussi toute la Liberté pos-

possible. Il est vrai, que son plus grand Mal fut d'être parti si rempli de la France, qu'il la vouloit apporter, même en Hollande; si bien, qu'oubliant ainsi les Etats-Généraux, il ne voïoit pourtout que le ROI, & son Service. Ce Sentiment étoit à la vérité fort plein de Reconnoissance & de Justice, & n'avoit d'autre Défaut que de n'être pas propre aux Lieux où il l'appliquoit: car, pour servir utilement le ROI, il falloit le montrer moins le Maitre, & le laisser connoitre seulement pour Allié: & il sembloit plus à propos, pour son Service, de réparer, par la Douceur du Secours, le Tems qu'il avoit tardé à venir, & celui qui s'étoit écoulé pendant la Guerre d'Angleterre. Enfin, le But principal devoit être de ne pas justifier par une Conduite présente, & conforme à la Hauteur ordinaire, ce que tous les Sujets des Etats, & eux-mêmes, lisoient dans les Manuscripts qui venoient de France, & qu'ils entendoient tous les jours de la propre Bouche de ceux que les Affaires de la Chambre de Justice avoient bannis du Roïaume. Mais; bien loin de se gouverner par cet Ordre, on ne tenoit point d'autres Discours à tous propos, si ce n'est: *Le* ROI *entend que les Troupes aïent ceci. Quoi! refuser cela aux Troupes du* ROI! Et puis, dans les Questions proposées, toujours la Définition se régloit par *le But du Service, ou de la Volonté, de Sa Majesté.* Ce n'étoit, ni la Forme du Traité, ni la Raison, que l'Allié fût le

 Mai-

Maitre de l'Affaire, quand elle ne le touchoit pas directement; & les Articles étoient si formels contre, que même le troisieme des Articles convenus en Explication de ceux du Traité portoit:

„ LORSQUE le Secours se livrera en
„ Soldats, ils seront entiérement soumis
„ au Commandement & Ordre de celui au-
„ quel ils seront envoïés, pour s'en servir,
„ & pour les transporter au Lieu où bon
„ lui semblera, par Eau, par Terre, à la
„ Campagne, aux Sieges, à la Garde des
„ Places, & par-tout où la Nécessité ou
„ l'Utilité l'exigera; avec cette Réserve
„ toutes fois, que les Compagnies ne pour-
„ ront point être entiérement séparées les
„ unes des autres, mais qu'elles demeure-
„ ront ensemble sous leurs Drapeaux, du
„ moins au Nombre de deux ou trois cent
„ Soldats de chaque Régiment. „

CET Article avoit été formé dans la Vûe d'ôter à l'Attaqué les Soupçons qui naissent d'avoir chés soi une Milice étrangere, quand on n'en est pas tout-à-fait le Maitre: de façon que les Etats, qui s'en souvenoient très bien, & dont la Jalousie naturelle leur rafraichissoit continuellement la Mémoire, prenoient autant de Sujets de Plainte, qu'on leur en fournissoit d'Occasions. Ils ne passoient point par dessus les petites, & comptoient jusqu'aux Bagatelles comme des Fautes principales; sans qu'on songeât aussi à les satisfaire, du moins à peu de Frais, pour se donner ensuite plus de Raison, lors

que

que l'Intérêt ou la Nécessité engageoient à ne les pas contenter dans les Choses plus solides.

CE Desordre, qui avoit commencé dès que les Troupes étoient arrivées à Maestricht, & qui a continué jusqu'à ce qu'elles y aïent repassé, obligea le Comte d'ESTRADES de s'en aller à Arnhem, afin d'assister à un Conseil général, qui se devoit tenir sur les Desseins de la Guerre, & d'être aussi un Médiateur entre les Deputez & les Généraux; son Caractere, & la Confidence qu'il avoit avec DE WITT, le rendant très propre à cette Fonction. Il représenta à PRADEL quel Gouvernement épineux étoit celui des Etats, & lui fit connoitre la Difficulté des Tems présens. Mais, soit qu'il ne lui parlât qu'en Termes généraux, & qu'il ne lui fit ainsi qu'une médiocre Part de son Secret; soit qu'il lui en eut dit assez pour être bien entendu; je trouvai, à mon Arrivée, ou qu'il l'avoit instruit peu à fonds, ou que l'autre avoit assez mal retenu: car, il n'aprochoit pas de la prémiere Notion des Caballes de la République, ni de l'Intérêt que la France y prenoit.

LE Prince MAURICE étoit pour lors revenu de Groningue, après avoir longtems campé devant Winschoten, pendant que le Frere de DE WITT écrivoit aux Etats, qu'on se préparoit à forcer les Troupes qui étoient retranchées dans ce Poste. Mais, comme cette Entreprise devoit être éxécutée dans le Tems même de l'Approche, ce-

lui, qu'on avoit apporté à faire des Préparatifs de Canons, & de Bateaux propres à les porter, pour attaquer le Retranchement par les Canaux qui le flanquoient, avoit donné lieu aux Ennemis de le mettre tout-à-fait en Sureté. Il fut, comme j'ai dit, quelque tems entre les Mains des Troupes, qui avoient été assez vigoureuses pour l'emporter. Mais, dès que celles de l'Evêque l'eurent mis en Etat de réduire les Armes des Etats aux Formes, celles-ci ne pouvoient rien espérer de mieux, que d'assurer une Tête aussi forte que le pouvoit être le Poste des Ennemis; afin que, par l'Impossibilité de l'étendre, ils eussent autant d'Envie de le quitter, qu'elles de le reprendre. Le Prince MAURICE, aïant donc laissé les Choses dans cet Etat, étoit revenu dans l'Over-Issel, & de là en Gueldre, pour se mettre à la Tête de l'Armée des Etats, & du Secours du ROI, qui devoit conjointement sous ses Ordres faire la Guerre à l'EVEQUE, & commencer d'entrer en Campagne.

C'ÉTOIT environ le dixieme de Novembre: & les Etats aïant fait débarquer ce qu'ils avoient eu d'Infanterie sur la Flotte, sans comprendre ce qui étoit en Groningue, avoient mis ensemble six mille Hommes-de-Pied, & deux mille cinq cens Chevaux: laissant, à la vérité, Maestricht avec sept ou huit cens Hommes seulement, Breda & Bois-le-Duc avec trois ou quatre cens; le Reste de leurs Places, dont le Nombre, aussi bien que des Forts, est très grand, é-

tant

tant garnis à proportion: quelques-uns mêmes de ceux-ci furent confiés à la Vigilance d'un Concierge. Les Etats avoient pourtant soixante mille Hommes sur le Papier, & le même Nombre dans leur Bourse; mais, en Campagne, ils n'avoient au plus sur l'Issel, que ce que je viens de dire, & quatre mille Hommes, tant de Cavallerie que d'Infanterie, dans Groningue. Le Reste étoit au Profit des Officiers, dont la plûpart, étant Fils de Bourguemaitres, étoient éxemts de Chatiment: &, par conséquent, ce Mal ne pouvoit recevoir de Remede, ni le Crime de Punition, par la Forme du Gouvernement que j'ai ci dessus allégué. Trois Mois de Guerre défensive n'avoient pû obliger les Etats de faire mettre des Magazins dans leurs Places. La Vûe du Secours du ROI, & le Dessein d'entrer en Hiver dans un Païs ennemi, ne leur en aïant donné qu'une louäble Envie, ne les avoit sçu porter à faire aucunes Provisions nécessaires pour mettre leur Dessein en Exécution.

J'AI dit comme le peu de Troupes qu'ils avoient sur l'Issel, avant le Débarquement de leur Flotte, & l'Arrivée de l'Armée du ROI, avoient eu Peine d'y subsister, par la Faute des Précautions nécessaires à un Camp. Depuis la Jonction des deux Corps, le Desordre se trouvoit encore beaucoup augmenté. Et le Comte d'ESTRADES, voiant le peu de Choses, que les Etats étoient en état de fournir, fut d'Avis qu'on

s'attachât à reprendre seulement les petites Places que l'EVEQUE avoit occupées dans la Comté de Zutphen & dans l'Over-Issel: qu'ensuite, l'on mît les Troupes dans des Quartiers, celles du ROI depuis l'Issel jusqu'à Utrecht le long du Rhin & du Wahal; & celles des Etats dans les Places de la Duché de Cleves; dans l'Over-Issel, & dans la Groningue; parceque l'Habitude, la Connoissance, & la plus grande Solde, les pouvoit faire subsister plus facilement dans un Païs qui avoit souffert, que ne pouvoit faire l'Armée du ROI, qui, n'aïant rien d'approchant, couroit risque d'être ruïnée, ou de se donner beaucoup de Licence, ce qui ne pourroit arriver, quand elle seroit secourue par l'Abondance du Païs, & retenue par le Voisinage de la Souveraineté. Il ajoutoit, à ce Raisonnement, l'Exemple du Prince HENRY D'ORANGE, qui en avoit usé de même, lorsque l'Armée du Roi fut obligée d'hiverner dans les Provinces-Unies, après la Levée du Siege de Louvain. Et certes, l'on ne pouvoit prendre un meilleur Modele: & s'il eut fallu s'en tenir à reprendre seulement Pied à Pied ce que les Etats avoient perdu, il n'y a point de Doute, qu'il falloit suivre de Point en Point le Sentiment du Comte d'ESTRADES. Mais, pour dire le Vrai, comme il avoit toujours été Disciple du Prince HENRY, il s'étoit fortement attaché à ses Manieres, qui étoient d'aller en tout fort méthodiquement, & de n'embrasser guere de Choses au loin.

Il

Il croïoit donc, qu'on ne pouvoit mieux faire la Guerre pour les Provinces-Unies, qu'en imitant ce Prince: &, ne voïant pas que les Etats pussent fournir ce qui étoit raisonnablement nécessaire pour suivre le prémier Plan de Monsieur de TURENNE, il persistoit encore plus dans son Opinion, à laquelle, selon ce qu'il m'a dit à la Haie, il croïoit avoir attiré les Députez & les Généraux, qui avoient conclu de passer l'Issel trois Jours après. Car, pour achever encore de dire toutes Choses, le Prince MAURICE, & le Frere de DE WITT, dès leur Retour de Groningue, avoient donné pour fait le Passage sur le Marais du Bourtang. Ainsi, l'on comptoit que l'EVEQUE étoit Maitre d'avoir ses Troupes, dès qu'on s'avanceroit vers lui; & qu'il ne les tenoit en Groningue, que pour maintenir la Diversion.

RIEN de tout cela pourtant n'étoit véritable, non plus que le Reste sur quoi les Etats avoient fondé. Ils avoient cru pour impossibles les Passages qui conduisoient dans leur Païs, hors par les Têtes qu'ils tenoient fortifiées: l'EVEQUE en avoit trouvé deux toutes ouvertes. Ils avoient assuré plusieurs fois, que ses Troupes ne se pouvoient jamais retirer: & ils les jugeoient sans raison en toute Sureté, lorsqu'elles étoient le plus embarassées. Ce n'est donc pas merveille, si de si considérables Equivoques causérent si peu de Succès à nos Armes. C'étoit, comme j'ai dit, vers le dixie-

me de Novembre, que le Conseil fut tenu: & nous ne passâmes l'Issel, qu'aux prémiers Jours du Mois de Décembre, pour aller attaquer Lochem, où un Espion, qui avoit repassé avec les Troupes de l'Evêque, & qui n'avoit emploïé que trois Jours & demi à sa Marche, vint avertir le Prince Maurice, qu'elles étoient sorties des Marais; de sorte que nous eumes l'Espace de trois Semaines de Tems son Païs entre les Mains, & dégarni de son Armée.

La plûpart de ces Troupes tenoient, comme j'ai dit, force petites Places dans le Païs des Etats, où elles étoient par conséquent divisées: & le seul Corps qu'il eut ensemble restoit enfermé en Groningue. Il lui falloit tenir une grosse Garnison dans la Ville de Munster, dont la mauvaise Volonté lui étoit assez connue, pour faire qu'il en dût beaucoup appréhender. Par dessus tout, il avoit quatre à cinq mille Païsans qui travailloient à la Construction de la Digue; ce qui le mettoit dans la Nécessité, ou de se priver du Service que ces Gens lui pouvoient rendre dans une Guerre de Campagne, ou d'abandonner le Travail si nécessaire au Salut de ses Troupes. Il n'y avoit nulle Peine, en s'avançant vers Neepen, de donner l'Allarme à ce qui étoit resté dans l'Evéché de Munster, ou de les battre, s'ils ne la vouloient pas prendre sur le Pillage de leurs Maisons, & sur les autres Desordres de la Guerre auxquels le Plat-Païs est exposé. Il y a de plus une

Infinité

Infinité de Postes en Westphalie, qui ont été fortifiés pendant la Guerre d'Allemagne, ou que la Nature rend capables de l'être, sur les Rivieres de Borcken, d'Aa, & d'Ems: & si l'on eut seulement voulu prendre Bockholt, Borcken, & Vreeden, qui étoient de la Nature que je viens de dire, & qui pour lors étant abandonnez furent ensuite assurez par des Quartiers que l'EVEQUE y mit contre nous, on l'eut extrémement resserré dans son Païs, & fait tomber par conséquent toutes les Places qu'il tenoit dans celui des Etats, qui, aïant Grol & Brevoort, dont ils pouvoient tirer l'Artillerie & les Vivres nécessaires, n'avoient que trois ou quatre Lieues de fort belle Marche, pour tomber sur les Places que je viens de nommer. Plus l'on fut entré en avant, & plus eut-on reçu d'autres Lumieres: & sur-tout les Troupes du ROI ne devoient rien tant souhaiter, que de se commettre contre celles de l'EVEQUE, pour s'acquérir de la Réputation à peu de Fraix. Et quant au regard de la Subsistance de l'Armée, la Westphalie a toujours servi au Rétablissement de toutes celles qui ont souffert en Allemagne: & le petit Echantillon, que les Troupes en connurent sur la Fin, leur en fit regretter l'Abondance. Mais, après avoir dit ce que l'on pouvoit faire, il est juste de revenir à ce qui se pratiqua.

APRE'S le Départ de l'Ambassadeur, le Prince

Prince MAURICE se retira à Zutphen avec les Députez, & toute l'Armée s'étendit depuis Arnhem jusqu'à Deventer, dans le Dessein de passer l'Issel dès que les Préparatifs pour entrer en Campagne seroient achevez. Mais, cet Intervalle fut, comme j'ai dit, de trois Semaines. Ce Tems n'étoit pas tout-à-fait inutile; car, il s'emploïoit à tenir force Conseils de Guerre. Les Députez n'étoient plus contens de la Résolution qui s'étoit prise au prémier, & vouloient entrer à toute Force dans le Païs ennemi. Les Généraux étoient d'Avis contraire, & tous déterminez à s'en tenir à la prémiere Résolution; ou, du moins, pour éxécuter l'autre, ils demandoient aux Députez, qu'ils leur fournissent presque les mêmes Choses dont ils auroient eu besoin, s'il eut fallu faire la Guerre contre le Duc de Friedlandt & son Armée.

LES Députez, de leur côté, ne donnoient rien de ce qui étoit nécessaire pour attaquer un Chateau. Ils disoient, qu'on ne les avoit pas avertis à tems, & qu'ils ne sçavoient pas ce qu'il falloit pour la Guerre; &, néanmoins, ils la vouloient conduire à leur Mode. Un jour, ils proposérent de faire subsister l'Armée de Fourages par Convois dans le Païs ennemi; & souvent le Pain manquoit dans le leur, faute de Prévoïance. Ce Desordre en attira un autre. Quelques Soldats François, pressez de la Faim, pillérent les prémiers Chariots

qui apportérent de la Munition, & battirent les *Vourmans* (*), (Corps fort respectable dans la République;) ce qui épouvanta tous les autres. Les Députez prirent ce Prétexte à la chaude, comme l'Origine de tout le Mal, & ne songérent point au Remede; mais, ils envoiérent à la Haie, aux Etats-Généraux, quantité de Pancartes, qui chargeoient les François de tout le Mal. Ceux-ci le crurent aisément, & se plaignirent au Comte d'ESTRADES, qui écrivit à PRADEL, pour le prier de tenir la Main à ce que les François ne donnassent pas lieu aux Etats de se plaindre, vû qu'ils n'en cherchoient que l'Occasion. Cependant, la Licence s'étoit assez glissée. Les Quartiers étoient proche des Villes, où les Soldats s'enivroient & faisoient du Desordre: & comme il ne fut pas réprimé sur le champ, il s'augmentoit; en sorte que les Etats-Généraux, ceux des Provinces en particulier, & les Députez, qui faisoient de fréquentes Plaintes, & qui d'abord en avoient fait de ridicules, comme de ce qu'on coupoit les Arbres pour se hutter, & d'autres Choses semblables, commençoient à en faire de raisonnables: sur quoi l'Ambassadeur avertissant PRADEL de tenir une meilleure Discipline, il commença par faire passer trois ou quatre Soldats par les Armes; ce qui fit l'Effet ordinaire, qui fut de corriger les autres.

CEPEN-

(*) C'est-à-dire, les *Voituriers*.

CEPENDANT, ce long Séjour sur l'Issel, pour n'y faire que du Desordre, donnoit Occasion aux Caballes ennemies de publier, que le Gouvernement de France ne tenoit plus de Parole à Personne; qu'il avoit violé toutes sortes de Droits & d'Engagemens dans le Roïaume; que la Paix, jurée si solemnellement entre les deux Rois, n'avoit pu garantir l'Espagne du Secours donné au Portugal; que le Traité de Ligue défensive, que les Etats avoient avec le ROI, n'avoit pû l'obliger à les secourir, en rompant avec l'Angleterre; & qu'enfin, après beaucoup de Peine & de Retardement, il venoit d'envoïer un Secours, considérable en Apparence, mais que par la Conduite du Général on craignoit qu'il n'eut pas Ordre de l'emploïer utilement: que, cependant, il étoit fort à la Charge du Païs; que, lorsqu'on faisoit du Bruit ou du Mal, le Respect, qu'on portoit aux Livrées de Sa Majesté, empéchoit le Chatiment des Coupables; & qu'il eut bien mieux valu pour les Etats, que le ROI eut envoïé de simples Cavaliers, qu'on pouvoit frapper de l'Epée dans les petits Desordres, que des Gentilshommes qui tiroient après eux une grande Suite de Valets, & qu'on étoit obligé de considérer par eux-mêmes.

LE Comte d'ESTRADES disoit au contraire, que le ROI n'avoit pas envoïé une Partie de sa Maison pour en faire Parade: mais, que l'Affection, qu'il avoit pour la Cause commune, lui avoit fait choisir ce Corps,

Corps, comme le meilleur qui fût au Monde, & qui étant accoutumé de vivre en bonne Discipline auprès de sa Personne, la devoit tenir de même dans le Païs des Etats; vû que sa Solde étoit plus grande, que celle des autres Troupes, outre que beaucoup de Particuliers pouvoient subsister par eux-mêmes avec facilité: & que, si PRADEL apportoit des Retardemens aux Volontez des Etats, c'est qu'il sçavoit la Guerre, & qu'on ne lui donnoit point les Choses nécessaires pour la faire au Païs ennemi. Quant à ce qui regardoit l'Angleterre, qu'il étoit bien vrai, que le ROI avoit mis quelque Délai à l'Exécution de l'Article V du Traité, & que c'étoit dans le But de moïenner un Accommodement, puisque la Qualité de Médiateur ne pouvoit compatir avec celle d'Ennemi déclaré: mais, que Sa Majesté aïant connu l'Inutilité de sa prémiere Intention, Elle soutiendroit très dignement sa Parole; & qu'au Printems Monsieur de BEAUFORT viendroit joindre la Flotte des Etats avec une qui seroit fort considérable. Il ajoutoit, que les Ambassadeurs ordinaires de France sortoient d'Angleterre: &, quant à l'Affaire de Portugal, lorsqu'il étoit forcé d'en parler, il l'appuïoit le moins fortement qu'il lui étoit possible; assurant seulement les Etats, que ce n'étoit pas un Accident causé par la Forme universelle du Gouvernement, mais par le Sujet particulier de la Monarchie d'Espagne, dont la nôtre avoit eu bien plus souvent à souffrir

frir durant les Guerres Civiles: qu'ainsi, ils n'avoient pas lieu de craindre un Procédé semblable. Mais, une Conduite de notre Part peu échauffée, ne les satisfaisant pas entiérement, ne bannissoit pas aussi leurs Soupçons, & ne finissoit pas leurs Plaintes: il falloit, pour faire taire les plus opiniâtres, citer quelquesfois leur Paix de Munster, après tant de Bienfaits si réïtérez du Roi, & de ses Prédécesseurs.

Ce Débat se termina enfin par un Ordre positif, qui fut envoïé aux Députez de la Part des Etats, de faire passer l'Issel à leurs Troupes, & par un Avis du Comte d'Estrades à Pradel de ne pas former lui-même d'Obstacle à ce Dessein. Il fallut donc prendre des Résolutions pour la faire réüssir: & le Chemin se trouvant très gâté pour aller d'Arnhem à Zutphen, Pradel, qui étoit mal monté, ne le pouvoit pas faire souvent. Il avoit des Aides-de-Camp, dont les plus habiles n'aïant pas par hazard les meilleurs Chevaux, la Commission de porter les Paroles tomboit nécessairement aux autres; ce qui causa plusieurs fois des Equivoques.

La plus considérable fut celle-ci. Un Commis pour le Païement s'en allant à Zutphen, Pradel le chargea de représenter quelques Nécessitez de l'Armée au Prince Maurice & aux Députez. Ce Commis, fort aise de se voir devenu Ambassadeur, pour avoir plus de Matiere à sa Négociation, la poussa un peu avant: & comme

comme les Députez ne se trouvoient pas en état d'y satisfaire, le Prince MAURICE, qui craignoit assez ces Pédants difficiles, dit au Commis un peu bas: *Représentez donc à ces Messieurs, que les Troupes du* ROI *ne sauroient marcher, sans les Choses que vous demandez.* Le Commis, qui se croïoit dans la Confidence des Généraux, harangua donc de cette Sorte: MESSIEURS, *je suis envoïé de la Part de Monsieur* DE PRADEL, *pour vous dire, que s'il n'a dans les Quartiers telles & telles Choses, il est résolu de n'en pas sortir.* Sans faire autre-chose qu'une grande Exclamation, le Frere de DE WITT prend un Chariot, & s'en va à la Haie, tant pour diligenter ce que PRADEL desiroit, que pour se plaindre aux Etats & à l'Ambassadeur de son Procédé. Le Commis revint au Quartier, soutenant qu'il avoit fait Merveille, & disant seulement qu'on ne partiroit pas si-tôt. On le crut à sa Parole, sur-tout s'agissant de demeurer.

LE Retardement, qu'il causa, ne fut pas peu considérable, bien qu'il ne fût que de cinq ou six Jours; car, on avançoit dans la Saison fâcheuse, & l'EVEQUE avoit d'autant plus de Loisir de se preparer. Les Députez, qui étoient demeurez à Zutphen, ne s'emploïoient pas à la même Chose, se contentant seulement de se plaindre de PRADEL. Ils disoient, qu'il étoit gagné par le Prince MAURICE, qui, dépendant entiérement de la Maison d'Orange, avoit

avoit encor un Attachement si étroit à l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG, qu'il retardoit toutes les Entreprises, & les Succès qu'on se pouvoit promettre de l'Armée, afin de donner lieu à son Maitre de faire un Traité avantageux avec les Etats.

L'ELECTEUR étoit pour lors à Cleves, recherché de toutes Parts, & se laissant entendre, qu'il prendroit le Parti où il trouveroit mieux son Compte. Les Etats pensoient donc assez juste dans cette Rencontre, au sujet du Prince MAURICE; mais, ils ne faisoient rien de ce qui étoit nécessaire pour le mettre dans son Tort. Car, par la Faute de toutes les Choses qui sont apparemment néçessaires dans une Guerre, ils lui donnoient toujours une Matiere suffisante de ne la pas mener bien vîte. Le Prince MAURICE étoit aussi par son Tempéramment très propre à tenir la Conduite qui convenoit pour lors aux Intérêts de sa Maison, & à ceux de l'ELECTEUR son Maitre. Il est naturellement doux & lent, laborieux dans de petites Choses; & l'on peut le voir continuellement en Action, sans s'appercevoir de ce qu'elle a produit. Il a une grande Sincérité extérieure: il est très affable, & fort ouvert en apparence. Ennemi de toute Altercation, avec un Visage riant il passe sans peine dans l'Avis de celui qui lui parle. Et, avec tout ce que je viens de dire, il se conduit à ses Fins aussi droit qu'Homme du Monde. . . . .

IL redit le prémier à PRADEL l'Accusation que les Députez faisoient de le croire agir de Concert avec lui pour la Durée de la Guerre. PRADEL fut touché de cette Calomnie, & la publia dans ses Troupes, non seulement comme injurieuse à lui-même, mais encore comme injuste pour le Prince MAURICE, dont il connoissoit lui même la Rectitude. Il a même resté jusqu'à la Fin dans cette Opinion; croïant toujours, qu'il étoit le Maitre du Prince, & faisant aveuglément tout ce qui étoit de son Intérêt, tant sa Bonne-Foi & sa Franchise lui avoient ôté toute sorte de Soupçons. Et bien que PRADEL ait beaucoup de Feu d'Esprit, joint à une longue Pratique de la Guerre & d'une Cour fort éveillée, l'Allemand, nourri en Hollande, & élevé au Bresil, ne laissa pas de le gouverner en perfection; de même que Gens au Monde n'escroquent mieux un Hôte, que des Voïageurs Allemands, sous l'Ombre de ce Desintéressement & de cette Probité Germanique, qui consiste fort dans les Apparences. PRADEL, les prenant toutes pour des Réalitez, païa souvent pour l'autre. Enfin, le cadet DE WITT revint de la Haie avec plus d'Ordres, que de Provisions: &, pour se vanger de Pradel, il voulut lui ôter la Connoissance de toutes Choses, & le traiter comme un Subalterne. Pour cet Effet, il prenoit l'Evangile à la Lettre, & rapportoit toujours l'Article III des Articles convenus pour l'Ex-

 pli-

plication du Traité, que j'ai rapporté ci-dessus (*).

Il ne jugea donc pas à propos de lui faire Part de ses Desseins, & desiroit mener l'Armée du Roi à sa Mode. Le Papier souffre, à la vérité, quantité de Choses, qui ne se pratiquent pas; & l'on en met beaucoup dans des Traités par Précaution, que la Raison fait voir ensuite messéantes ou inutiles, & qu'on laisse seulement pour la Forme. Il n'étoit donc pas juste de traiter un Général des Troupes du Roi, qui venoit avec un Corps si considérable pour son Nombre & pour sa Valeur, comme on auroit pû faire un simple Colonel: & Pradel étoit si fort le Maitre de toute l'Armée, par la seule Considération de ses seules Troupes, qu'il étoit encore moins habile, que raisonnable de le choquer; car, cela ne se pouvoit faire, sans que les Députez agissent contre eux-mêmes, & s'exposassent à de facheux Evénemens, tout au moins à l'Impossibilité de leurs Desseins. Ces Considérations ne les empéchérent pourtant pas d'en user pour ce Coup là suivant leur Fantaisie, qui fut d'ordonner au Prince Maurice, sur qui ils avoient usurpé un Commandement absolu, de faire sçavoir à Pradel, que les Etats lui avoient donné Ordre de passer l'Issel un tel Jour, avec ses Troupes, sur le Pont de Zutphen, pour aller faire le Siége de Dotckum; que les

(*) Page 154.

les Troupes du ROI, qui étoient les plus proches, se serviroient du même Pont; & que les autres Quartiers, s'assemblant au Quartier général, iroient passer à Doesbourg. Cette Résolution prise fut éxécutée deux Jours après, sans que PRADEL eut Connoissance des Quartiers où il devoit aller au-de-là de l'Issel. Il ne laissa pas néanmoins de s'avancer, & trouva, après avoir passé, des Maréchaux des Logis du Prince MAURICE, qui conduisirent les siens.

LA Marche depuis les Quartiers jusqu'à l'Issel fut assez facile; mais, dès qu'on l'eut passé, on tomba dans des Marais & dans des Prairies arrosées par quantité de Canaux à demi gelez. A chaque instant, il se trouvoit des Passages difficiles, & l'on n'avoit point de Pionniers pour les raccommoder. PRADEL apprit seulement le matin en passant à Doesbourg, par un Maréchal des Logis que SAINT-LIEU lui avoit envoïé, qu'on laissoit Dotekum à la droite, que la Tête de l'Armée des Etats s'alloit loger près de Lochem, & que le Quartier de l'Armée du ROI seroit à Hengel. PRADEL fut assez surpris de voir qu'on n'alloit point à Dotekum, comme il avoit été résolu, & qu'il l'avoit déjà mandé en France; ce qui n'adoucit pas le Chagrin de sa Marche. Pour moi, je puis dire en avoir vû de très longues & de très difficiles, mais de n'en avoir point vû pour un Jour de plus rude que fut celle là. Elle

commença à cinq Heures du Matin ; & finit, pour l'Avant-Garde des Troupes & du Bagage, à onze Heures du Soir; les Soldats aïant eu sur le Dos, pendant ce Tems-là, une Pluie continuelle, outre l'Incommodité qu'ils eurent de se mouiller les Jambes & les Cuisses en trente Endroits. Et c'est assez de dire quel étoit l'Embarras des Hommes, pour faire comprendre combien étoit grand celui de l'Equipage.

DÈS QUE nous fumes arrivez au Quartier, PRADEL commença par se plaindre des Députez. Les Officiers & les Soldats accompagnérent sa Plainte de force Malédictions: & l'on passa la Nuit comme l'on se trouva, sans Connoissance de Chemin, ni d'Avenue. On avoit seulement laissé trois ou quatre Escadrons sur celles qui venoient de Dotekum, pour faire l'Arriére-Garde de tout. Le Lendemain matin, le Prince MAURICE envoïa prier PRADEL de se rendre à un Chateau appellé Vorden, où étoit logé le RHIN-GRAFF avec la Cavallerie des Etats, & qui n'étoit éloigné de notre Quartier que d'une demi-lieue. Mais, le Chemin pour y arriver étoit fort difficile; car, le Chateau est situé sur un Ruisseau appellé Swarte-Watter, qui veut dire *Eau-noire*, qui est en effet une Couleur qu'il prend de la Terre même qu'il arrose. Il avoit été débordé, puis à demi-gélé; & cela joint avec les Canaux qui y aboutissent, & les Marais qu'il traverse, en rendoient l'Abord extrémement difficile,

se. PRADEL, qui avoit l'Idée blessée de la Journée précédente, ne la guérissoit pas par la Marche du Matin: Il arriva dans cet Esprit à Vorden, croïant que tout ce qui est au-de-là de l'Issel fût un Païs perdu, & que plus on alloit en avant plus on trouvoit de Difficultez: de façon que celles qu'il avoit connues, & celles qu'il lui sembloit bon de prévoir, ne le rechauffoient guéres dans l'Envie de complaire aux Etats, en faisant la Guerre tout l'Hiver dans un Païs si facheux & si rude. D'ailleurs, le RHIN-GRAFF, qui étoit assez chagrin contre eux, ne l'adoucit pas de sa Part. Mais, peu après, le Prince MAURICE étant arrivé, PRADEL lui fit un Récit douloureux de la Marche des Troupes du ROI, dont le Prince MAURICE rejetta la Faute sur les Députez, que PRADEL leur appliqua volontiers, aussi bien que le Prince.

EN EFFET, ils avoient tous Tort: les Députez, de n'avoir pas averti PRADEL du Changement de leur Résolution: le Prince MAURICE, de ne lui avoir pas mandé, qu'elle avoit été changée; & PRADEL, de n'avoir pas fait reconnoitre les Chemins par un Parti, & de n'avoir pas été lui-même à Zutphen, pour voir les Députez & le Prince MAURICE ensemble, afin de résoudre juste ce qu'ils avoient à faire. Car, pour aller à Lochem, il falloit doubler seulement les Quartiers de l'Armée du ROI sur ceux qui étoient les plus proches de

Zutphen; & nous y eussions passé l'Issel tous ensemble: au lieu de quoi, on fit faire à nos Troupes un Détour considérable par sa Longueur & par sa Difficulté; mais, les Députez n'en firent pas grand Compte.

APRÈS que nous fumes arrivez à Vorden, le Prince MAURICE, PRADEL, le RHIN-GRAFF, & SAINT-LIEU, se mirent dans une Chambre à part, pour tenir Conseil, & me priérent d'y entrer. Le Prince MAURICE expliqua l'Ordre des Etats, qui étoit d'aller assiéger Lochem. PRADEL y fit assez de Difficultez, que le Prince approuvoit toutes: & je vis l'heure qu'ils prenoient la Résolution de repasser l'Issel, sur l'Horreur que Pradel avoit conçue de la derniere Marche. Néanmoins, après y avoir fait Réfléxion, ils comprirent, qu'ils en seroient quittes pour le Siége de Lochem, & que les Etats ne pourroient plus rien éxiger de leur Complaisance, après en avoir reçu cette Preuve. On prit ensuite une Carte, pour voir où les Armées se mettroient. PRADEL choisit le Côté de Borckeloo, qui étoit celui des Ennemis, & laissa celui de Zutphen à l'Armée des Etats, qui n'étoit nullement pointilleuse, ni jalouse des Postes difficiles. Il y eut bien dans la prémiere Disposition des Quartiers quelque petit Embarras: mais, chacun s'appliquant à y remédier, & la Chose étant assez facile, on en vint heureusement à bout.

IL

Il n'y avoit qu'une Heure de Chemin, de très belle Marche, du Lieu où nous étions jusqu'à Lochem; mais, on ne pouvoit sans beaucoup de Difficulté mener les Troupes du Roi de leur Quartier jusqu'à Vorden: de sorte qu'il leur falloit faire une Lieue de plus pour aller passer plus haut que Swarte-Watter, près d'un Chateau appellé Rurloo. Pradel demanda tout le Jour où nous étions, pour laisser reposer ses Gens, pour donner Loisir aux Traineurs de rejoindre les Troupes, & pour avoir celui d'envoïer reconnoitre sa Marche, bien qu'elle fût en effet marquée sur la Carte par une grande Bruïere bien seche. Mais, ne voulant pas s'y fier, après avoir été attrapé comme il venoit de l'être, il promit de se rendre devant Lochem, dont nous étions éloignés de deux Lieues, le troisième Jour sans faute. Le Prince Maurice en convint aisément: & tous ensemble me prièrent d'écrire au Comte d'Estrades, & de déduire le Fait comme il s'étoit passé, avec les Raisons du Desordre de la Marche, afin que les Etats ordonnassent aux Députez de laisser gouverner aux Généraux les Choses qui étoient purement de la Guerre. Comme nous nous séparions, un Espion, que le Prince Maurice avoit envoïé dans l'Evéché de Munster, lui rapporta, qu'il avoit vû repasser les dernieres Troupes de l'Eveque, qui avoient été en Groningue. Ainsi, l'on peut juger du long Espace de Tems que nous eumes de-

vant nous à trouver ce Païs dégarni de Troupes, & par conséquent sans Deffense.

Le Jour suivant, que PRADEL avoit destiné au Repos, un Ajudant du Prince MAURICE le vint trouver, pour lui dire, que les Députez avoient extrémement blâmé le Retardement du Siége de Lochem, & qu'ils lui avoient donné Ordre d'y marcher à l'instant avec ses seules Troupes; & que, si celles du ROI vouloient rester, on leur en laissoit la Liberté. C'étoit une Bravouré du cadet DE WITT, qu'il auroit pû païer cherement, s'il eut été possible, que l'Armée du ROI n'eut pas assuré celle des Etats par sa Présence: & je crois en effet, que la Certitude qu'il avoit, qu'elle ne pouvoit manquer à son Devoir, lui faisoit faire cette Démarche, dans la Vûe seulement de faire faire un Mouvement fort desagréable pour PRADEL, qui fit battre aux Champs à l'instant, & fit marcher ensuite vers Rurloo. Mais, une Remarque assez plaisante m'oblige à faire ici une petite Digression, pour dire qu'il arriva en même Jour à la Haie une Lettre que j'écrivois au Comte d'ESTRADES par la Priere des Généraux, où je rendois Compte du Sujet de leurs Plaintes, qui étoit, que les Députez avoient fait marcher en un Jour six Lieues durant les Troupes du ROI, presque toujours dans l'Eau jusqu'à la Ceinture, sans aucune Nécessité: & que, d'autre part, ces mêmes Députez écrivoient aussi, que

l'Ar-

l'Armée du ROI avoit demandé trois Jours pour faire deux Lieues de Marche par une Bruïere; ajoutant, qu'ils avoient été obligé d'ordonner au Prince MAURICE de marcher à Lochem, & de l'investir le Jour même avec ses seules Troupes: & ces deux Choses, qui étoient également véritables, s'étant débitées tout à la fois, peuvent passer pour assez extraordinaires à entendre.

MAIS, pour revenir aux Troupes, elles arrivérent sur les deux Heures à Rurloo: &, après y avoir passé le Défilé, elles campérent au-de-là. L'Infanterie se tint toute dans ce Lieu, & la Cavallerie se mit à un Village nommé Wiersée, qui n'est éloigné que d'un Quart-de-Lieue de Rurloo, & est situé sur le même Ruisseau. Comme PRADEL s'étoit allé promener à la Tête du Quartier, pour voir poser les Gardes, il apprit que le Prince MAURICE étoit déjà arrivé à la Vûe de la Place. Il eut d'abord Envie de s'y rendre: puis, elle lui passa; ses Officiers lui représentant, que l'Armée étoit bien campée, & qu'on arriveroit tard devant Lochem, s'il y falloit aller ce Jour-là. Enfin, entendant tirer quelques Coups de Canon, je dis que sans doute l'Armée des Etats étoit arrivée devant sa Place, & qu'au moins pour l'Honneur des Troupes du ROI, il falloit faire voir ce Jour-là quelque Cavallerie, & prendre des Postes de notre Part. PRADEL fut d'accord de ce Sentiment: &, prenant la Brigade de la Cavallerie, qui avoit l'Avant-Garde, il s'a-

vança jusqu'à Lochem, après avoir laissé Ordre à son Infanterie de camper le même Jour à Rurloo, où il devoit revenir.

Nous trouvames l'Armée des Etats, qui commençoit à prendre ses Quartiers, & qui avoit déjà occupé un Poste favorable, derriere une Hauteur pour ouvrir la Tranchée. On se promena tout autour de la Place, comme on fait d'ordinaire. Les Ennemis en tirérent quelques Coups de Canon, dont un Exemt des Gardes du Roi fut tué, & quelques Chevaux emportez dans les Rangs. Les Généraux remirent l'Attaque au Lendemain: le Prince MAURICE dit à PRADEL, qu'il laisseroit une Garde d'Infanterie au Poste qu'il avoit pris. Sur quoi PRADEL s'en retourna dans son Quartier; laissant deux ou trois Escadrons de sa Cavallerie, pour appuïer le Poste, que l'Infanterie des Etats avoit occupé. Comme donc nous rentrions dans le Quartier, nous entendimes tirer assez considérablement, & PRADEL avoit peine d'en comprendre le Sujet. Néanmoins, on voïoit bien, qu'il falloit que le Prince MAURICE eut fait travailler en avant. Le Lendemain, PRADEL marcha avec son Infanterie, & la Cavallerie de la Maison du Roi, pour prendre ses Postes plus proche de la Ville, & se loger en un Lieu nommé Heest. On alla ensuite visiter le Travail des Troupes des Etats, & l'on trouva, que c'étoit un Boïau, qui montoit jusque sur la Hauteur, & se communiquoit à une grande Ligne parallelle à la Place, qu'on

qu'on avoit tirée à Demi-Côté, afin d'y placer une Batterie. Le Prince MAURICE dit à PRADEL, qu'il avoit fait préparer cela pendant la Nuit, afin qu'on y pût mener le Canon le Lendemain, & mettre à couvert dès le Jour même tous les Outils nécessaires pour le Travail de la Nuit suivante.

LE tout étoit fort bien, & fort raisonnablement pensé: mais, la Vérité du Fait étoit, que le Prince MAURICE avoit voulu agir avant l'Arrivée des Troupes du ROI, pour satisfaire les Etats, qui se repaissoient de beaucoup de Puérilitez. On fit la Civilité aux Troupes du ROI de leur laisser le Choix des deux Attaques: & PRADEL choisit celle de la Droite. Elles étoient toutes deux fort égales; & la plus difficile se pouvoit dire très aisée. Il y avoit seulement dans celle des Troupes du ROI plus de Terre remuée de la Part des Ennemis, plus d'Etendue de Terrain, & de plus seche pour en approcher. Celle de l'Armée des Etats avoit moins d'Obstacle par la Fortification; mais, la Nature du Lieu sembloit plus difficile: car, Lochem est entouré d'Eau de trois Côtez; & l'Eminence, dont nous nous servions, est une Continuation de celle où la quatrieme Partie de la Ville est située. Il ne nous paroissoit qu'une Ligne droite, flanquée de quelques Tours, qui avoit à son Extrémité une Espece de Boulevart de Terre sans Flanc, & qui n'étoit flanqué que par le Canon d'une Tour, & par un petit Ravelin situé devant la Por-

te. A l'Attaque des Etats, il ne paroissoit qu'un peu de Terre, relevée devant le Fossé & le Corps de la Place.

Le Soir, Pradel fit ouvrir la Tranchée par le Régiment de Picardie commandé par Chavigny, & résolut de porter le Travail jusqu'au Fossé, par une grande Ligne droite seulement, que l'on conduiroit vers la Pointe du Boulevart, laissant l'Angle obtus exterieur à la Place, & l'aigu vers elle, afin d'éviter l'Enfilade; & l'on croïoit pouvoir se passer de Places d'Armes & de Traverse, contre une foible Garnison. L'on se fut néanmoins enfilé fort souvent. Mais, comme l'on trouve toujours dans les Troupes Françoises force Gens de bonne Volonté, sur-tout quand il n'est question que d'aller en avant, & que le Péril est médiocre; ceux, qui se promenérent la Nuit, & qui prirent garde au Feu, redressérent aisément le Travail. Pradel y avoit passé la plus grande Partie de la Nuit: &, au Point du Jour, l'on trouva que l'on n'étoit pas si proche du Fossé, que quelques-uns l'en avoient assuré; car, c'est un Sujet de Mécompte ordinaire. D'autre part, ceux, qui avoient vû la Tranquilité du Colonel Hollandois qui commandoit la Tranchée à l'Attaque des Troupes des Etats, pouvoient bien croire, que l'Ouvrage du Jour ne feroit pas fort utile, par les Dispositions qu'on avoit vûes la Nuit. Le Prince Maurice s'étoit retiré, après avoir donné Charge à l'Ingénieur & au Colonel d'éxécuter ce qu'il

vou-

vouloit faire; & c'étoit l'ancienne Pratique du PRINCE D'ORANGE. Au Point du Jour, il trouva quelques deux cent Pas de Tranchée avancée, fort haute, mais enfilée, comme l'auroit pû être un Lieu qu'on auroit pris soin de bien flanquer. Le Travail des François, au contraire, fort avancé, & conduit par les Formes. Le Prince MAURICE fut très fâché de voir le sien en cet Etat, & fit ce qu'il put pour y remédier par une grande Traverse, avec laquelle il couvrit beaucoup de l'Enfilade. Quelqu'un des Députez voulut venir à la Tranchée, & surtout le cadet DE WITT, qui, voïant la Disposition de notre Travail avec celui de leurs Troupes, en témoigna de la Honte pour leur Milice, & de la Joie d'avoir quelque chose à reprocher au Prince MAURICE, qui, ne s'accommodant pas d'ailleurs de cette Mine, le prit par la Main, & le mena par dessus la Tranchée, en lui parlant avec un grand Sang froid, qu'il conserve quand on tire sur lui. L'autre lui faussa brusquement Compagnie, & donna fort à rire aux Spectateurs, & principalement aux François.

LA Nuit suivante, le Prince MAURICE fit redoubler les Travailleurs, & voulut assister à la Tranchée en Personne, afin que son Travail avançât au moins autant que le nôtre: on se promettoit de le mener même jusqu'au Fossé le soir. Le Régiment de Champagne avoit relevé la Garde; mais, au lieu de conduire son Travail par le Ter-

rain sec, on l'avoit toujours engagé à suivre cette prémiere Ligne qui conduit à l'Extrémité de l'Angle du Fossé de la Place: &, parceque cet Angle aboutissoit dans un Lieu bas & marécageux, plus l'on faisoit de Chemin en avant, plus se trouvoit-on embarassé à conduire la Tranchée, qui devenoit toute pleine d'Eau. On n'avoit point fait de Place d'Armes, afin de faire plus de Diligence. Ainsi, il y avoit peu de Logemens pour des Mousquetaires; & la Tête du Travail n'étoit, à vrai dire, qu'une Suite de Communication. Ce Défaut est d'ordinaire cause de la Perte de beaucoup d'Hommes: & l'on achete toujours chérement le Tems qu'on gagne par la Vie des Soldats. La Nuit étoit fort longue, le Travail pénible, le Tems pluvieux: de façon que peu de Gens s'exposoient autant qu'il eut été nécessaire; & tout ce que l'on faisoit étoit inutile & fort périlleux: car, on étoit à la Portée du Pistolet de la Contrescarpe, que les Ennemis avoient abandonnée; & ils ne tiroient que du Ravelin, & d'une espece de fausse Braie, qu'ils avoient pratiquée dans l'Epaisseur du Boulevart. Nous perdimes près de quatre-vingts Hommes, tuez ou blessés, tant des Travailleurs que de ceux qui les soutenoient: & il fallut sortir plusieurs fois, pour tenir les Soldats en leur Devoir; car, après avoir jetté la Fascine, ils regagnoient volontiers la Queue de la Tranchée, & ensuite le Quartier. Enfin, on les mit en quelque sor-

te à couvert, & l'on travailla à remplir une grande Marre, que quelques-uns assuroient être le Fossé, bien qu'en effet il y eut encore beaucoup de Terre entre l'un & l'autre.

J'ALLAI ensuite voir l'Attaque des Troupes des Etats, & j'y remarquai un vieux Air de bonne Discipline, mais pour lors mal dirigée. Ce qui étoit dans la Tranchée étoit en bon Ordre, les Dispositions pour agir bonnes, & la Pratique ridicule; car, pas un Officier ne se rendoit soigneux de la corriger. Le Colonel, qui commandoit la Tranchée, étoit bien à son Aise derriere un Logement: KILPATRIS faisoit la Charge de Major-Général; & ITTERSUM celle de Colonel des Gardes du Prince MAURICE; l'un Anglois, l'autre du Païs de Gueldre, & tous deux fort assurez. Ils se remuoient autant qu'il leur étoit possible; mais, comme l'ancienne Forme de la Milice étoit de laisser agir le Colonel qui commandoit la Tranchée, & que rien ne le pouvoit ébranler, ils voïoient beaucoup de Choses sans y donner de Remede: sur quoi je m'offris au Prince MAURICE, pour aller voir le Travail. Il les renvoïa avec moi; & nous trouvames, qu'on l'avoit conduit jusqu'à un Fossé naturel, ce qui ne se peut qu'à peine comprendre, au lieu de l'avoir ôsé passer, pour s'approcher de la Place. L'Ingénieur l'avoit suivi en remontant; & il se trouvoit ainsi, qu'on s'en éloignoit, au lieu de s'en approcher. J'avoue, que nous ne pûmes voir

voir cela sans rire; sur-tout, lors qu'on songeoit, que ces mêmes Troupes, qui avoient passé le Fossé du Sas de Gand, remontoient à la Source d'un petit Fossé naturel, fort éloigné de la Défense. Nous jugeames à propos de ne pas faire grand Compte du Colonel qui commandoit, parcequ'apparemment il ne feroit pas fort chatouilleux de son Autorité. Ainsi, nous passâmes le Fossé, & fimes tracer la Tranchée jusqu'assez près de celui de la Place. En rentrant à la Place d'Armes, nous trouvames le bon Colonel; qui nous fit mille Remercimens: &, après que nous eumes rendu Compte de tout au Prince MAURICE, il nous dit, qu'il y avoit deux Heures, qu'il pressoit le Colonel de sortir, sans en pouvoir venir à bout, parceque venant de recevoir une Lettre de sa Femme, qu'il étoit obligé de lire, il lui avoit fallu tout ce Tems pour allumer de la Chandelle. Ce n'est pas qu'il y eut beaucoup de Danger à la Tête d'où nous venions; car, les François étant plus proches, tout le Feu étoit tourné sur eux, & les Hollandois pouvoient s'approcher sans beaucoup de Risque; mais, ils n'en vouloient point essüier, pour petit qu'il pût être. Le Lendemain, ils suivirent leur Ligne, & se mirent à la Portée du Fossé, avec un Logement parallelle à la Place, qui étoit assez bien fait. Le Régiment de Turenne releva celui de Champagne: &, parceque celui de Louvigny devoit le relever, & que je voiois qu'on s'embarquoit à suivre toujours inutile-

ment cette prémiere Ligne, je priai DEPENCE, qui servoit de Maréchal de Camp ce Jour-là, de vouloir faire conduire une autre Ligne parallelle au Boulevart, où l'on pût mettre un grand Logement de Mousquetaires, afin de pouvoir attaquer sous leur Feu le Ravelin qui étoit devant la Porte. Il étoit fraisé & palissadé; mais, il contenoit peu d'Espace de Terre: & bien qu'il eut un Fossé plein d'Eau devant lui, comme nous aurions eu autant de Feu à opposer que celui qui nous étoit contraire, je crois que nous l'eussions emporté. Dans l'instant que nos Gens se détachoient pour donner, j'entendis battre la Chamade, & les Ennemis entrérent en Capitulation; ce qui empécha mon Frere de commencer l'Attaque.

ON envoïa cette Nouvelle aux Généraux, qui étoient alors occupez par une Allarme nouvellement reçue sur ce que l'EVEQUE avoit mis quelque Cavalerie ensemble, qui témoignoit vouloir s'approcher de nous: & bien que la Situation de nos Postes les rendît tellement assurez, que les Principes de Mathématiques ne le peuvent être davantage, on en changeoit presque tous les Jours; & les Nuits se passoient toutes à Cheval. Enfin, le même Esprit, qui avoit porté à tant de Ménagemens à l'égard des Entreprises, agissoit également sur le Sujet des Précautions, à qui l'Inutilité est toujours fort contraire. Et bien qu'elles soient souvent d'une Nécessité indispensable, elles doivent être néanmoins

pro-

proportionnées aux Tems, aux Lieux, & aux Hommes à qui l'on a affaire. Notre Cavallerie supportoit cependant la Fatigue nécessaire & superflue, sans aucune Peine: car, l'Extrait d'un si grand Nombre d'Officiers & de Troupes réformées ne pouvoit être qu'un Modele de Perfection & de Vertu Militaires. Celle des Etats, qui s'y trouvoit diamétralement opposée, se ruïnoit tellement, qu'on ne pouvoit pas faire grand Fond sur son Service, à n'en juger même que par l'Apparence: car, pour l'Effet, la plûpart des Officiers, ni presque tous les Soldats, n'avoient pas la Vanité de se rien promettre d'eux-mêmes; &, en cela, il est certain qu'ils se rendoient Justice. Car, un Parti de quatre cent Chevaux, que les Députez des Etats avoient envoïé sans mesure, pour reprendre la Maison d'un de leurs Confreres, aïant trouvé un Parti des Troupes de l'EVEQUE commandé par GORGATCH, celui-ci l'avoit battu sans aucune Ombre de Résistance: & certes on ne s'en pouvoit promettre aucune de leur Part, vû leur méchante Discipline.

APRE'S la Prise de Lochem, les Députez furent assez satisfaits des Troupes & de la Diligence Françoise. Ils me firent un Compliment en particulier de l'Affection que j'avois fait paroitre à leur Attaque; & ils résolurent eux-mêmes d'en commencer quelques autres. Mais, comme la Saison étoit fort avancée, & que les Généraux leur avoient paru très éloignés d'aucune Entre-

Entreprise, ils résolurent de les tromper. L'on a bien ouï dire sans doute, qu'il est arrivé quelques fois, par un Tour de Politique fort rafinée, qu'on a trompé un Ambassadeur: mais, je croi que c'est ici la prémiere fois, qu'on ait ouï parler de tromper un Général d'Armée, par l'Ordre & par la Maniere que je vais dire.

L'ON convint donc dans le Conseil, que la Saison, & la Fatigue des Troupes, ne les laissoit plus en Etat d'agir, si l'on ne vouloit les miner entiérement, & se priver ainsi du Service que l'on pouvoit s'en promettre au Printems, où la Guerre sembloit devoir être plus rude. Ainsi, l'on fit semblant de vouloir pratiquer en faveur des Troupes, afin de les conserver pour des Expéditions importantes, cette grande Maxime de Prudence, qui donne si souvent lieu, même à des Particuliers, de s'éloigner des petites Occasions, sous prétexte de se ménager pour les grandes; ce qui fait aussi, comme celles-ci sont fort rares, qu'à la faveur de cette Maxime, leurs Personnes en sont en une plus grande Sureté par le Soin qu'elles prennent d'éviter les Périls & les Dangers ordinaires. Ainsi, les Troupes se remettoient volontiers d'agir au Printems, sous prétexte de le pouvoir faire avec plus d'Utilité, mais en effet, pour éviter la Peine attachée à la Guerre d'Hiver. Car, pour peu qu'elles voient le Général consentir au Relachement, elles ne cessent guere de lui en fournir des Raisons fort apparentes. Elles a-

voient

voient persuadé les Généraux en cette Occasion, & les Etats en apparence; & l'on n'agitoit plus que l'Ordre de la Retraite. PRADEL avoit choisi les Places de l'Issel & du Rhin, pour y établir ses Quartiers, dans la Vûe d'être le Maitre des Contributions: mais, pour y réüssir, il falloit tenir une Conduite différente de la sienne; car, prenant le Parti de demeurer à la Tête, il devoit redresser les Propositions mal dirigées que les Etats lui avoient souvent faites, se servir de leurs Moïens, en trouver d'autres, & mettre en Oeuvre, pour ainsi dire, tout le Bois qu'on lui donnoit, bien que souvent il n'y fût pas fort propre; ou s'il ne vouloit que les satisfaire en apparence, il devoit reprendre au moins les Postes les plus voisins que les Ennemis avoient occupez, & retirer ensuite ses Troupes dans des Quartiers abondans & propres à subsister. Mais, au lieu d'agir de cette Sorte, il avoit voulu en gros les Contributions, sans voir les Moïens d'y réüssir; & il avoit de même choisi Wesel pour son Quartier-général, sans considérer que le Domaine de cette Place, aussi-bien que celui de toutes celles que les Etats tenoient dans la Duché de Cleves, étoit à l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG, qui venoit d'arriver dans le Païs-Bas, avec une grande Maison & beaucoup de Troupes, à la Subsistance desquelles il faudroit nécessairement pourvoir. Ainsi, PRADEL ne pouvoit attendre aucun Secours de tout ce qui étoit au-de-là

du-

du Rhin, parce qu'il devoit être emploïé pour les Troupes de l'ELECTEUR. Il ne pouvoit non plus se rien promettre de ce qui étoit au deça; car, c'étoit le Païs de l'EVEQUE, ou celui des Etats, que les Ennemis occupoient presque tout en général. Il ne restoit donc presque plus de Communication ni d'Espérance pour recevoir les Vivres, que par le Rhin: & le grand Froid, qu'il commençoit de faire, donnoit assez lieu de craindre, que les Glaces n'en empéchassent la Navigation, comme il arriva ensuite.

NÉANTMOINS, bien qu'on eut représenté toutes ces Choses à PRADEL, dès qu'on eut remarqué, que, par Volonté propre, il avoit de différens Sentimens, personne ne s'en fit plus d'Affaires. Les Députez approuvérent son Dessein, & croïoient avoir fait une très bonne Affaire de voir les François s'éloigner de l'Abondance; car, ils n'avoient pas jugé du Desordre de leur Discipline par sa véritable Cause. Elle n'étoit que dans la Faute de Précautions de Part & d'autre, & non pas dans l'Habitude générale des Troupes, qui est maintenant en France plus exacte & plus réguliere, qu'en aucun Lieu du Monde. Mais, les Députez, les Etats, & tout le Païs, avoient pris une Conception différente: &, comptant toujours sur le Desordre volontaire des François, il croïoient que le dernier Exemple en étoit une Conséquence. Ainsi, ils étoient fort aises de les voir resserrer & s'éloi-

s'éloigner du grand Commerce. Il fallut venir ensuite à prendre ses Postes: mais, la Province de Gueldre, qui avoit été si maltraittée par le long Séjour des Troupes, demandoit qu'on lui en évitât le Passage; &, sous ce Prétexte, il fut impossible aux Généraux de persuader aux Députez de faire repasser l'Armée sur le Pont de Zutphen, afin que les Troupes, qui devoient entrer dans les Quartiers le long de l'Issel, les prissent par une Marche ordinaire; & que celles, qui devoient aller à Wesel, marchassent en fureté par derriere l'Issel & le Rhin. Les Députez dirent, qu'au contraire il falloit marcher de Lochem, où nous étions, à Wesel; & qu'après avoir établi les Troupes qui devoient demeurer dans la Duché de Cleves, on renvoïeroit le Reste, pour repasser l'Issel à Zutphen. Cette Proposition paroissoit si extravagante, qu'à moins d'avoir juré la Ruïne des Troupes, elle ne pouvoit tomber sous le Sens de personne. Les Généraux se récriérent fort contre; mais, enfin, il fallut s'accommoder à la Volonté des Députez, qui renvoïérent le petit Train d'Artilierie, dont on venoit de se servir, comme aussi toutes les Munitions, afin d'ôter les Soupçons de toutes autres Entreprises: & comme c'étoit le Moïen assuré qu'ils avoient conçu pour persuader les Généraux qu'ils ne vouloient plus rien entreprendre, il ne faut pas s'étonner si l'Armée manqua d'éxécuter ensuite une Chose fort aisée. Elle marcha

donc

donc ſans Equipage de Vivres & d'Artillerie, & preſque ſans Bagage; car, la plûpart de ceux, qui devoient demeurer ſur l'Iſſel, avoient envoïé le leur dans les Lieux deſtinez pour leur Garniſon.

Les deux Corps marchérent enſemble jusqu'à Aelten, & firent Halte dans une grande Bruïere, où les Députez commençant à découvrir leur Intention, propoſérent aux Généraux de prendre quelques Poſtes dans le Païs ennemi, & dirent que pour cet Effet ils avoient fait tenir prêt à Weſel un Renfort de Députez, avec quinze cens Hommes-de-Pied, & trois ou quatre cent Chevaux de nouvelles Levées, joints aux Munitions néceſſaires d'Artillerie & de Vivres, pour une Expédition de peu de Durée: que, de plus, ils avoient du Canon à Breefort, d'où nous n'étions éloignés que d'une Lieue, & qu'ils jugeoient qu'un Lieu nommé Boecholt étoit propre à éxécuter leur Deſſein.

C'etoit une Place, que les Heſſiens avoient tenue pendant la Guerre d'Allemagne, mais qui avoit été entiérement démolie depuis: & l'Evêque l'aïant, diſoit-on, fait réparer en quelque ſorte, on ignoroit ſi elle étoit remiſe en Défenſe, s'il avoit mis des Troupes dedans, ou s'il l'avoit abandonnée à la Garde des Habitans. Cette Place étoit néanmoins ſituée à deux Lieues & demi de Breefort, comme à trois de Weſel. Les Députez avoient fait leur Plan depuis longtems de s'en ſaiſir; & la Marche

che bizarre, que nous venions de faire, n'avoit point eu d'autre Motif. Après tout ce que je viens de dire, ils ignoroient si c'étoit un Lieu ouvert ou fermé, & s'il y avoit des Gens de Guerre dedans pour la deffendre. Il fut donc résolu, qu'on le feroit reconnoitre; & le cadet DE WITT s'en retourna à Breefort, pour faire préparer les Choses nécessaires à ce Siége. Les Généraux marchérent à leur Quartier, dans la Vûe de se préparer à ne le pas faire. Il fallut néanmoins envoier un Parti des Troupes du ROI & de celles des Etats, pour reconnoitre si la Place étoit gardée ou abandonnée. Un petit Ruisseau fermoit la Tête de notre Quartier: mais, comme il y avoit beaucoup de Maisons au-de-là, toute la Cavallerie des Etats l'avoit passé pour s'y loger, bien qu'il fît notre unique Sureté contre les Ennemis, qui étoient ensemble, forts en Cavallerie, & sous leurs Places.

ON avoit besoin d'un Détachement de vingt-cinq Maitres de la Cavallerie des Etats, plûtôt pour servir de Guides, que pour les mettre à d'autres Usages: &, bien que le RHIN-GRAFF les eut commandez à huit Heures du Soir, ils ne purent jamais être à Cheval qu'au Point du Jour suivant. L'Armée Françoise, qui avoit l'Avant-Garde, continua sa Route vers Wesel, & fut par conséquent nécessitée de passer à la Vûe de Boecholt, dont la plûpart des Murailles étoient à demi-ruïnées, hors celles, que le

le Lierre & les Arbrisseaux avoient soutenues. Il y avoit, comme j'ai dit, une Enceinte de Fortification, qui avoit été démolie: & parce que ce ne peut être si parfaitement, qu'il ne reste toujours une Trace de Fossé, & une Image de Rampart, on remarquoit encore quelque-chose de l'un & de l'autre. On voïoit aussi une Espece de Tranchée nouvellement faite dans la Terre, qu'une cinquantaine d'Hommes travailloient à aggrandir & à continuer dans l'Epaisseur du même Terrain des Ouvrages démolis. Il se trouva dans quelque Jardin un Misérable, qui nous dit, que GORGATCH étoit dedans la Place avec huit cens Hommes; & personne ne fit difficulté de le croire.

DANS ce Tems, on nous vint dire aussi, que notre grande Garde, & les Maréchaux des Logis que DEPENSE avoit menez avec lui pour faire les Logemens, étoient aux Mains avec les Ennemis. Mais, parceque nous étions assez éloignés du Quartier, il y avoit déjà du Tems écoulé pendant qu'on en avoit apporté la Nouvelle. D'abord, on proposa de les soutenir, & PRADEL crut que les deux Escadrons des Gardes du Roi y seroient suffisans Nous nous mimes avec eux, & le Reste demeura fort calme. Nous allâmes le grand Trot. En arrivant dans le Quartier, nous trouvâmes les Maréchaux des Logis de l'Armée des Etats, à qui nous nous informâmes de ce qui se passoit. Je me trouvai seul, qui sçus parler Hollandois: ainsi, je pris le Soin de l'Interrogation. Ils

me dirent, que les Ennemis se retiroient, & que les François étoient à leur Queue. Je craignois avec assez de Vraisemblance un Retour sur une Troupe fort éloignée de la Tête de l'Armée, & qui, après avoir averti, s'engageoit fort avant, dans l'Espérance raisonnable d'être soutenue. Je priai donc les Quartiers-Maitres de vouloir nous mener sur le Chemin de nos Gens, du moins de nous en montrer la Piste: mais, ils s'en excusérent; disant, qu'il falloit qu'ils allassent rendre Compte au Rhin-Graff. Je les conjurai du moins de m'en vouloir donner un, de soixante ou quatre-vingts qu'ils étoient, pour nous servir de Guide: mais, de ce Nombre, je n'en pus trouver un seul, qui crût qu'il pourroit avoir plus d'Affaires du Côté des Ennemis, & moins auprès du Rhin-Graff. Enfin, il ne me fut jamais possible de leur faire seulement tourner le Visage du Côté où l'on pouvoit se battre, bien qu'apparemment la Chose dût alors être décidée: mais, la même Tranquilité, qui les avoit retenus dans le Commencement de l'Affaire qu'ils voïoient de leurs Yeux, les empêchoit encore de s'y commettre. Nous fûmes donc obligés d'aller chercher la Piste dans divers Sentiers; ce qui nous fit perdre assez de Tems. Mais, enfin, l'aïant rencontrée, nous suivimes jusqu'à un Ruisseau assez difficile à passer; ce que nos Gens n'avoient ôsé tenter de faire, parce qu'ils ne voïoient point de Troupes pour les soutenir. Ils avoient poussé Gorgatch jusqu'en ce

ce Lieu, où il y avoit un Pont, qu'il fit abbattre dès qu'il l'eut passé: car, n'étant poussé que par des Gens détachés, ses Troupes tournant lui donnoient toujours du Loisir, jusqu'à ce que les deux Escadrons de la Garde eussent pu joindre leurs Coureurs. Mais, dès que DEPENCE nous eut apperçus, il chercha un Passage le long de l'Eau: & les mieux montez des nôtres l'aïant joint, nous suivimes les Ennemis jusqu'à la Vûe de Borchem, qui est une petite Place que l'EVEQUE tient sur la Riviére d'Aa, qui est la même qui passe à Bocholt.

NOUS sçumes de DEPENCE comment il avoit rencontré les Ennemis; &, par quelques Traineurs mal-montez, nous apprimes aussi, qu'ils étoient commandez par GORCATCH, qui étoit venu dans Bocholt, pour y établir le Quartier de son Régiment. Mais, qu'aïant vû, que toute l'Armée lui tomboit sur les Bras, il s'étoit retiré, laissant seulement quarante Maitres & quelque Infanterie dans la Place. Nous remarchames ensuite au Quartier, où nous arrivames à l'Entrée de la Nuit. Elles étoient alors longues & froides, & les Maréchaux des Logis de notre Armée s'étant engagés à la Poursuite des Ennemis, personne n'avoit songé à faire le Quartier. Les Troupes étoient demeurées à Cheval & sous les Armes. Ainsi, chacun se posta comme il put; & tout le Monde se trouva par conséquent fort mal. Le Lieu étoit sec de soi; il avoit souffert un grand Passage de Trou-

 pes:

pes: & l'Etablissement du Quartier, que GORGATCH avoit prémédité dans la Ville de Bocholt, avoit fait dégarnir tous les Lieux circonvoisins, pour garnir les Places où tout le Monde étoit retiré; de maniere qu'il étoit raisonnable d'y chercher ce qui ne se trouvoit pas à la Campagne. PRADEL fut fatigué tout le Soir des Plaintes que faisoient tous les Officiers, dont la Coutume est de dire, que tout va périr, si l'on ne sort vitement d'un Lieu où ils sont mal à leur Aise. Il dormit là-dessus; & le Matin, étant fort rempli de ce qu'il avoit vû & ouï, il défendit qu'on allât au Fourage, parce qu'il prétendoit marcher dès qu'il auroit parlé au Prince MAURICE & aux Députez, qui venoient de lui donner un Rendez-vous à une Lieue du Quartier. Il monta à Cheval peu après, pour s'y rendre; & je me rendis à ma Fonction ordinaire, qui étoit de suivre. En arrivant, ils entrérent au Conseil, & ne tombérent d'accord de rien. Enfin, sachant que j'étois-là, ils demandérent qu'on m'appellât, & PRADEL desira qu'on fît entrer BAAS. Il faut dire un Mot de sa Personne & de son Caractere. C'est un Homme, qui entend, à mon Gré, parfaitement bien l'Infanterie, qui a vû beaucoup de Guerres, & toujours avec Estime & Confiance des Généraux. Depuis le malheureux Succès du prémier Voïage que nos Troupes firent en Candie, il n'étoit pas trop bien en Cour; &, dans le Desir de s'y rajuster, & de reprendre des Mesu-

res

res qu'il avoit perdues après la Mort du Cardinal son Patron, il étoit venu comme Volontaire auprès de PRADEL. Mais, à la fin, comme les Gens industrieux se font des Postes, il s'étoit acquis celui de son Gouverneur, quoique l'Age, l'Esprit, & la longue Guerre, dussent dispenser PRADEL d'en avoir aucun.

NOUS trouvâmes, en entrant, le Conseil fort divisé. Les uns songeoient à conserver les Troupes par une belle Retraitte: & les autres vouloient prendre la Place. Tous convenoient, qu'il étoit fort facile de l'emporter: mais, les Généraux disoient, que, vû la grande Rigueur du Froid, & la Stérilité des Fourages, on perdroit plus par la Ruine des Troupes, qu'on ne gagneroit par la Conquête de la Ville. Deux Jours se passérent en Délibérations; qui aboutirent enfin à se retirer; & il ne falloit que quatre Heures pour s'en rendre Maitre. Cependant, on permit à notre Cavallerie de s'étendre; & au Soldat de chercher sa Vie: & l'on trouva une telle Abondance de tout ce qui étoit nécessaire, que comme PRADEL entroit dans son Quartier, après le premier Conseil de Guerre, DE ROCHE, qui faisoit la Charge de Maréchal des Logis de la Cavallerie, lui vint dire, que si l'Armée restoit encore quatre ou cinq Jours dans le même Poste, elle se rétabliroit entiérement. PRADEL lui ordonna de se taire; & revint le Lendemain au Conseil, pour représenter la Misere des Troupes. Je crois,

 que

que s'il eut ſçu d'abord ce que DE ROCHE lui dit, il auroit eu la Complaiſance pour les Députez de prendre la Place. Mais, ſoit qu'il ne ſe voulût pas dédire, ou qu'il craignît que ce Poſte, qui couvroit celui de Weſel, venant à être occupé par des Troupes des Etats, pourroit mettre un Obſtacle à la Contribution qu'il avoit préméditée, il perſiſta dans ſon Sentiment. Je n'ai jamais pû oublier, entre les autres Choſes extraordinaires qui ſe pouvoient remarquer en cette Occaſion, que BAAS, par Raiſon mathématique, affirmoit aux Députez, que les Murailles ſeches s'abbatoient moins à Coups de Canon, que celles qui étoient teraſſées: &, bien qu'ils s'opiniatraſſent fort contre cet Axiome ſi bizarre, j'eus le Plaiſir de les voir rendus par Supériorité de Raiſons; & je puis dire n'avoir eu guere en ma Vie de plus grande Joie. J'avois voulu hazarder de dire, qu'il n'y avoit qu'à marcher par Corps de Batailons, & détacher des Gens devant ſoi, parceque, où il n'y avoit point de Logement oppoſé pour faire Feu, on ne devoit pas craindre d'aller à découvert, puiſqu'il falloit que les Ennemis ſe montraſſent également pour ſe défendre, comme faiſoient ceux qui les alloient attaquer. Je hazardois cette Propoſition ſans beaucoup de Bravoure: car, aïant été le ſeul qui eut eu la Curioſité d'interroger les Priſonniers que nous avions fait des Troupes de GORGATCH, j'avois ſçu d'eux, qu'il étoit ſorti de la Place, de peur d'y être

être enfermé; qu'il n'y avoit laissé que quarante Hommes, pour ne l'abandonner pas aux Coureurs de notre Armée; & qu'il n'y avoit pas de Balles, de Poudre, ni de Mêche, pour tirer seulement deux Heures. PRADEL me pria sur cela de ne point donner des Manieres à la Polonoise; &, voïant l'Air du Bureau, j'eus pour le moins autant d'Envie qu'aucun Homme de l'Armée de me retirer, vû le Poste agréable que j'y tenois. Je me tûs du Rapport des Prisonniers, & me mis à opiner bravement à la Retraite. Enfin, l'on en tomba d'accord, comme aussi que l'Armée se sépareroit du Lieu où nous étions; qu'une Partie s'en retourneroit sur l'Issel; que le Reste s'en retourneroit à Wesel; & que les Troupes, dont les Quartiers étoient le long du Rhin, le descendroient par Bateau.

NOUS étions pour lors à la Tête du Païs de l'EVEQUE, dont toutes les Troupes étoient postées à quatre ou cinq Heures de nous. Elles pouvoient par conséquent choisir sur quels des Corps elles aimoient mieux tomber. Car, si l'EVEQUE eut voulu attaquer l'Armée des Etats, qui s'en retournoit à Zutphen avec la Moitié de notre Cavallerie, & qui avoit près de dix Lieues à marcher par une grande Bruïere, il lui étoit aisé, en doublant toute sa Cavallerie & ses Dragons à Borkelo, de tomber dans le Flanc des Troupes que je viens de nommer. Il lui eut été encore plus facile de les battre; parce qu'elles marchoient sans

I 4 Ordre

Ordre & sans Précaution. Et bien que leur Marche fût par un Païs tout ouvert, qu'elles traversérent avec peu de Cavallerie en comparaison de celle de l'EVEQUE, elles ne laissérent pas de passer heureusement. L'autre Corps, à la Tête duquel étoient les Généraux, étoit composé de sept ou huit cens Chevaux de l'Armée des Etats, qui venoit en Quartier sur le Rhin; des Troupes, qui étoient sorties de Wesel, pour venir au devant de nous; de la Moitié de la Cavallerie des Troupes du Roi; & de toute son Infanterie. La Marche, que ce Corps avoit à faire, n'étoit que de trois Lieues, mais néanmoins très difficile, par l'Inondation d'une Partie des Passages, que la Gelée survenue rendoit encore plus difficile; car, elle n'étoit pas encore assez forte pour endurcir l'Eau & la Terre: ainsi, elle ne caussoit par-là qu'un plus grand Embarras. L'EVEQUE n'avoit pas moins de Facilité de ruïner ce dernier Corps, que l'autre. Il pouvoit assembler toutes ses Troupes derriere la Riviere de Berkel. Il étoit lui-même à Coesfelt, & pouvoit en peu d'Heures joindre GORGATCH à Borken, où j'ai dit qu'il s'étoit retiré. Mais, ce bon Prince Ecclésiastique étoit, je crois, occupé la Veille de Noël à faire ses Fonctions Episcopales: & les Officiers de son Armée, que j'ai vûs depuis, & à qui j'ai demandé Raison de leur Létargie en cette Rencontre, m'ont dit, que leurs Troupes étoient si fatiguées du Passage de Frise, qu'à peine pouvoient-

elles

elles subsister ensemble, & que c'étoit ce qui les avoit empéché de nous tenir de plus prés, par conséquent de pouvoir rien entreprendre; ce qui en est une Suite fort raisonnable. Mais, le Principe ne l'est pas de même; car, deux ou trois Jours de Souffrance, dans la Vûe d'un Succés, ne sont pas fort considérables à des Troupes: joint qu'étant sous leurs Places voisines, & avec la quantité de Postes assurez qu'il y a en Westphalie, elles pouvoient sans peine se tenir plus ensemble; &, nous serrant ainsi de plus prés, profiter de nos Fautes.

DÉS QUE j'eus vû la Retraite résoluë pour le Lendemain, je m'en allai à Wesel, afin d'y attendre les Généraux en tranquillité, & fus fort aise de la Fin de la Campagne. BAAS s'en vint avec moi. Nous conçumes, qu'il seroit mal-aisé, vû l'Ordre & la Disposition de nos Troupes & de leur Marche, que la Nuit suivante se passât sans que nos Généraux prissent l'Allarme: ce qui me fit dire en riant à mon Frere, que je l'attendrois cependant avec un bon Feu. Je ne manquai point d'être Prophete: car, le Prince MAURICE, sur le Rapport d'un de ses Trompettes, avertit PRADEL, que l'EVEQUE mettoit ses Troupes ensemble entre Coesfelt & Borken, & qu'il étoit par conséquent d'Avis de se retirer au plûtôt dans les Contrescarpes de Wesel, où il le convioit de se rendre. Il n'en étoit pour lors éloigné que d'une Lieue & demi; car, l'Armée s'étoit avancée le même Jour que

j'en étois parti. PRADEL fit d'abord battre aux Champs, & sans attendre la Lune, qui paroissoit à neuf Heures du Soir, voulant partir sur le champ; ce qui le recula en telle sorte, par l'Embarras des Bagages, qu'il ne put arriver à Wesel, que le Lendemain sur les huit Heures du Matin, bien qu'il marchât toute la Nuit, pendant laquelle deux cent Chevaux l'eussent pû défaire. Le Prince MAURICE étoit arrivé dès le Soir: &, le Lendemain, l'on fit embarquer l'Infanterie, qui à peine put atteindre ses Quartiers, par l'Incommodité du Rhin, qui se glaça presque en une Nuit. Quelques Troupes furent même obligées de s'arrêter dans de méchans Lieux, d'autres de se desembarquer, & de traverser le Païs de l'ELECTEUR. Ce fut-là le Commencement des Desordres du Quartier d'Hiver, & la Fin de la Campagne.

Fin du prémier Livre.

MEMOI-

MEMOIRES DU COMTE DE GUICHE,

CONCERNANT LES PROVINCES-UNIES DES PAIS-BAS,

DEPUIS M. DC. LXV., JUSQU'AU XV. DE JUIN M. DC. LXXII.

LIVRE SECOND,

Contenant les Evénemens de l'Année M. DC. LXVI.

APRES avoir laissé l'Armée établie dans ses Quartiers, je m'en allai à Cleves voir Monsieur l'ELECTEUR. Bien que je n'en fusse connu que de Nom, il me reçut avec la Civilité extérieure, que les Allemands pratiquent avec beaucoup de Soin; car, il ne

 dément

dément en rien sa Nation: & tous les Attributs, qu'on donne à celle-ci en général, lui conviennent en particulier, hors le Vice de l'Ivrognerie, dont il se trouve exemt, pour en avoir perdu l'Inclination & l'Habitude depuis son Mariage; car, il n'a fait la Débauche ensuite, que par Nécessité seulement, comme les Allemands sont aussi obligés de s'en acquitter dans leur Païs, où elle sert de Liaison indispensable pour tout le Commerce de la Vie. Ce Prince parle volontiers de ses Affaires & de celles des Etrangers, est libre & sociable, raconte avec plaisir ses Guerres & celles dont il a ouï parler, & paroît fort attaché aux Choses de Mathématique, principalement à la Partie qui regarde les Méchaniques, où les Allemands excellent. Ainsi, il est curieux de Secrets, tant pour les Fortifications, que pour les Armes défensives & offensives, qu'il croit souvent fort sûrs avant que la Pratique générale les ait autorisés, bien qu'elle n'approuve jamais guere en cela que les Inventions les plus simples. Il étoit pour lors dans une belle Situation, se voïoit recherché de toutes Parts, & sa Cour étoit une fort belle Scene, par la Diversité des Envoïés de tous les Princes intéressés à l'Etablissement de la Paix, ou à la Continuation de la Guerre. J'apportai donc mes Soins, pour m'y faire une Place agréable. J'avois assez de Lumieres des Affaires passées & des présentes qui agitoient la Pologne, pour que l'ELECTEUR,

en

en conférât volontiers avec moi. J'étois, par-dessus tout, connu pour Ami & Serviteur de la Maison d'Orange. Ainsi, avec un peu d'Adresse, il ne me fut pas difficile de faire dans cette Cour une Figure assez satisfaisante.

J'AI déduit, au Commencement de ces *Mémoires*, les Sujets des Démélez que l'ELECTEUR avoit avec les Provinces-Unies: & l'Etat de leurs Affaires présentes réveillant assez ses Prétensions, le ROI D'ANGLETERRE lui offroit encore de les faire valoir; &, pour cet Effet, il lui avoit envoïé le Colonel WEEN, qu'il avoit reçu à son Service, après qu'il eut quitté celui des Etats, pour ne leur avoir pas voulu préter le Serment de Fidélité. Cet Homme, fort plein d'Honneur, connu pour très brave dans cette Cour, de même que par-tout où il avoit été, négocioit à l'Angloise, c'est-à-dire en païant toujours de Fierté & de Mépris pour les Ennemis: & comme il étoit véritablement plein de ses Sentimens, il espéroit d'en répandre quelque-chose sur ceux qu'il vouloit engager dans le Parti de son Maitre. Du reste, ses Mesures étant assez courtes, sa plus grande Espérance de réüssir étoit fondée sur le Crédit de Madame l'ELECTRICE, qui le recevoit avec Agrément par la Recommandation de la DOUAIRIERE D'ORANGE, & par un Retour d'Amitié pour la Maison Roïale d'Angleterre, comme de Haine pour la Caballe qui gouvernoit la Hollande. Ce n'est

 pas

pas que ce dernier Sentiment trouvât beaucoup de Place dans le Cœur de cette Princesse; car, son Humeur étoit fort douce: & bien que, dans ses Manieres & sa Conversation, l'on ne remarquât pas une grande Vivacité, elle témoignoit avoir du Bon-Sens & de la Raison; mais, comme elle la soumettoit entiérement à sa Religion, elle vouloit peu de Choses, & déféroit beaucoup au Scrupule de sa Conscience. Ainsi, elle n'usoit guere fortement du Pouvoir qu'elle avoit sur l'Esprit de son Mari, que par Obéissance pour sa Mere: de façon que, ne travaillant point par son Choix, & attendant l'Esprit des autres afin de penser & de s'émouvoir, il y avoit toujours chés elle beaucoup d'Heures vuides de Pensée & d'Action, dont les Gens plus soigneux & plus actifs se prévaloient sans cesse.

La Douairiere est dans l'autre Extrémité: car, elle choisiroit de mal-faire, plutôt que de cesser d'agir: &, pourvû qu'elle soit la Maitresse, elle ne songe point aux Dépens de qui ce peut être. Le Prince d'Anhalt étoit Chef du Conseil, & Beau-Frere de l'Electrice, qui l'autorisoit dans la Cour par son Crédit, comme tout-à-fait dépendant d'elle; car, sa Personne ne revenoit nullement à l'Electeur. Le prémier avoit pour Ami principal le Baron de Schwerin, Créature aussi de l'Electrice, qu'elle avoit fait Gouverneur de ses Enfans, & Prémier-

Ministre

Ministre de son Mari. Le Comte de DOHNA, qui étoit particuliérement attaché par sa Parenté & par ses Devoirs à cette Princesse, suivoit dans les Affaires les Mouvemens de SCHWERIN, & n'avoit par lui aucun Crédit. Les Agrémens de son Esprit ne trouvoient guere de Place dans une Cour peu polie; car, la Défiance est d'ordinaire, dans ces sortes de Lieux, le Partage des plus éveillés. Les Allemands, en général, sont fort susceptibles de ce Vice, qui a chés eux une Excuse assez légitime; car, bien qu'ils ne soient pas lestes comme les Italiens, il n'y a guere plus de Sureté à traiter avec les uns qu'avec les autres. C'étoit la véritable Forme du Conseil de l'ELECTEUR; le Reste n'étant composé que d'un Tas de Docteurs, selon la Coutume d'Allemagne, qui viennent, avec des Loix & des Rubriques, répandre un Esprit d'Université dans les Conseils Politiques.

Il y avoit un Homme dans cette Cour, qui en étoit le véritable Maitre, & plus puissant, à mon Gré, que le Conseil, bien qu'il n'y entrât pas. Il s'appelle PÖLNITS, est Grand-Ecuier, & Colonel des Gardes de l'ELECTEUR, qui s'y fie, & qui l'aime de toute son Ame. C'est un Homme aussi éveillé que j'en aie connu de ma Vie, & qui entre aussi bien en Affaires. Il mêle beaucoup de Politesse à beaucoup d'Industrie; & s'il trompe, ce n'est point sous l'Autorité extérieure de la Foi Germanique, dont

dont il n'affecte pas même les Apparences. Il avoit quelques Affaires en Hollande, pour le Bien de la Femme qu'il avoit épousée. Mais, son principal Intérêt étoit de former à son Fils une Compagnie de Cavallerie, qu'il tenoit de la Main du feu PRINCE D'ORANGE, après la Mort duquel il avoit passé au Service de l'ELECTEUR: & comme une Compagnie de Cavallerie en Hollande vaut dix mille Livres de Rente fort assurées, il desiroit assez de ne les pas perdre, & de les faire tomber à son Fils; de sorte qu'il portoit l'ELECTEUR à s'accommoder avec les Provinces-Unies, & à entrer dans leurs Intérêts. Mais, il jouoit admirablement ce Role en tous les Lieux où il étoit placé: &, bien qu'il fût Ennemi declaré du Prince d'ANHALT & de SCHWERIN, par conséquent assez mal avec Madame l'ELECTRICE, il se démêloit à merveilles de tant d'Intérêts différens, qui se réunirent sur la fin en apparence: & j'ignore la Face que cette Cour aura prise depuis la Mort de l'ELECTRICE.

IL ne suffisoit pas, pour conclure un Traité entre l'ELECTEUR & les Etats, que ce Prince en eut la Volonté: car, bien que les autres convinssent du Poids qu'il pouvoit donner aux Affaires, & de l'Utilité de son Alliance, il la mettoit à si haut Prix, que les Etats, & sur-tout DE WITT, disoient, qu'il leur valoit mieux d'y renoncer, que de l'acheter si chérement; l'ELECTEUR n'aïant pas demandé moins que l'Evacuation

tion de toutes les Places qu'ils gardent dans la Duché de Cleves, à savoir Emmerick, Rees, Wesel, & Orsoi. Mais, comme c'étoit-là tout le Mal que le ROI D'ANGLETERRE lui promettoit de faire aux Provinces-Unies, s'il vouloit s'unir avec lui contre elles, toutes d'un commun Accord rejettérent sa Proposition par une plus insoutenable, qui étoit qu'il leur rendît tous les Fraix qu'ils avoient faits à prendre sur les Espagnols les Places qu'ils possédoient par le Droit de la Guerre. Cependant, comme la Demande de l'ELECTEUR, s'il l'eut soutenue avec Fermeté, étoit une Proposition si incivile, qu'elle ressembloit davantage à un Prétexte pour rompre, qu'à un Desir d'Accommodement, il se mit d'abord à la Raison, & se réduisit à demander seulement qu'on le traitât comme on venoit de faire le DUC DE LUNEBOURG, & qu'il s'offroit à faire la même Chose, qui étoit d'entrer en Guerre pour les Etats avec six mille Hommes païés à ses Dépens, & six mille dont ils lui fourniroient la Solde pour la Levée & la Subsistance: de plus, que, connoissant eux-mêmes, que sa Considération en Allemagne, & ses Forces, étoient si différentes de celles des DUCS DE LUNEBOURG, il vouloit par dessus ce qu'on avoit fait pour eux, que, pour Marque d'une Distinction très légitime, on lui rendît une des Places que les Etats tenoient; qu'il choisissoit Orsoi, comme la plus éloignée, & qui ne pouvoit leur donner

ner de Jalousie pour celles qui restoient entre leurs Mains, & qui couvroient entiérement leurs Frontieres; qu'il ne desiroit se mettre en Possession de cette Place, que faute d'avoir de Poste assuré, pour traverser le Rhin, en vénant dans sa Duché de Cleves, ce qui le mettoit hors d'Etat de se pouvoir méler des Affaires des Païs-Bas Catholiques; & que, par la Situation de la Place qu'il demandoit, les Etats pouvoient bien connoitre, qu'il n'exigeoit rien d'eux dans la Vûe de leur pouvoir nuire. Dès que l'ELECTEUR se fut réduit à cette Proposition, la plupart des Provinces commencérent à l'écouter plus favorablement. La Hollande seule, animée par DE WITT, persista à ne le point satisfaire. Celui-ci disoit pour ses Raisons, qu'avec l'Appui de la France, les Offres que leur faisoit le Dannemarc, & les Assurances des DUCS DE LUNEBOURG, l'EVEQUE DE MUNSTER n'étoit pas si formidable, que, pour s'en défaire, il fallut acheter tous les Princes de l'Europe, que les Etats avoient jusqu'ici presque tous appuïés; qu'ils n'avoient encore jamais rendu aucunes de leurs Conquêtes; & qu'il n'étoit pas d'Humeur à commencer l'Engagement de cette Restitution par Monsieur l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG.

QUAND DE WITT parloit de cette Sorte, il parloit, à la vérité, comme un brave Homme, qu'il affecte toujours de paroitre, mais en fort méchant Politique. Car

Car, aïant réduit l'Armée des Etats à n'en avoir plus que le Nom & les Echarpes, la Vanité du Tems passé étoit un Fondement pernicieux pour le présent, & donnoit chaque Jour à la Maison d'Orange, & à sa Caballe, l'Avantage de lui faire de légitimes Reproches. Néanmoins, la Fortune, qui a jusqu'ici pris un Soin particulier de lui dans toutes ses Affaires, continua de lui donner une Preuve essentielle de sa Bonté accoutumée. Ce fut par le Ministere du Comte d'ESTRADES, qui, aïant averti le ROI de l'Opposition que DE WITT avoit à satisfaire l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG, Sa Majesté le chargea de lui déclarer, que, pour des Intérêts particuliers, Elle n'étoit pas d'Humeur de risquer un si grand Vaisseau où elle venoit de s'embarquer; & que, parceque l'ELECTEUR étoit Oncle du PRINCE D'ORANGE, & que DE WITT espéroit d'achever de le perdre dans l'Etat en faisant la Guerre à tous ses Parens, le ROI ne pouvoit permettre que ce Dessein, si hazardeux même à ne pas réussir, attirât au Parti pour Ennemi le plus puissant Prince d'Allemagne, qui, joint aux Suédois ou à la Maison d'Autriche, pouvoit mettre de terribles Poids dans la Balance. Mais, pour porter aussi l'ELECTEUR à des Conditions honnêtes, le ROI avoit envoïé Ordre au Comte d'ESTRADES d'aller à Cleves: ce qui ne se put pourtant ajuster, par une Prétension nouvelle, qui fut cause qu'on envoïa COLBERT, Maitre des Requêtes,

quêtes, avec le Titre d'Envoïé extraordinaire, & l'Argent nécessaire pour faire réüssir une Affaire entre ses Mains.

L'on ne peut assez admirer quel Excès de Fortune a gouverné depuis long-tems les Affaires de la France & celles de la Hollande. Car, dans le Tems que la prémiere, par ses Retardemens à maintenir le Traité, donnoit lieu aux Provinces-Unies de se séparer d'elle, & de s'unir, comme elles ont fait depuis, à l'Angleterre, par la Médiation de la Maison d'Autriche: l'Intérêt particulier de DE WITT a sauvé celui du ROI; & ce Ministre, ne croïant pas pouvoir s'assurer autre part, a tout risqué pour attendre la Déclaration de la France. Et lors que Sa Majesté est entrée dans l'Affaire, ses Modérations ont toujours servi de Bride aux Emportemens des Passions propres de DE WITT, qui eussent pu le détruire, ruïner les Provinces-Unies, & mettre par conséquent la Couronne qui étoit engagée à les soutenir dans un Etat bien différent de celui où elle se trouve aujourd'hui.

LES Choses étoient dans cet Etat, lors que je partis de Cleves pour aller à la Haie; où, peu de jours après mon Arrivée, conformement à ce que je viens de dire, le Comte d'ESTRADES persuada DE WITT de satisfaire l'ELECTEUR; & la Question fut réduite au plus ou au moins. Les deux Rois du Nort traitoient aussi à la Haie. Chacun avoit diverses Prétensions: mais, la Difference étoit, que les Suédois prétendoient

que

que les Provinces-Unies leur étoient redevables; & que le ROI DE DANNEMARCK confessoit qu'il leur devoit, de Principal ou d'Intérêts, près de trois Millions de Frais de la derniere Guerre qu'ils avoient soutenue avec lui. Il avoit fait un assez vilain Tour au ROI D'ANGLETERRE: car, il lui manquoit formellement au Traité qu'il venoit de faire, dès le moment qu'il fut question de l'éxécuter, dans l'Espérance de trouver mieux son Compte avec la France & les Provinces, avec qui il prétendoit de s'acquitter; ce qui aigrit ensuite le ROI & le Parlement d'Angleterre à tel Point, qu'ils firent force Manifestes injurieux contre le ROI DE DANNEMARCK. Et il ne faut pas douter, que, s'ils eussent terminé la Guerre avec Prospérité, & que par les Armes ils se fussent pû rendre les Arbitres de la Paix, jamais elle n'eut été accordée au Dannemarck qu'avec des Conditions fort dures & conformes aux Hauteurs du Témpérammment Anglois. Mais, la Fortune, qui nécessite les Hommes à prendre de différentes Conduites, réduisit enfin ces mêmes Gens si fiers à avoir besoin eux-mêmes de la Paix, qu'ils ont, pendant presque toute la Guerre, pû accorder aux autres comme une Grace.

POUR revenir au Fait particulier du ROI DE DANNEMARCK, les Provinces-Unies se portoient avec peine à lui donner une entiere Satisfaction. Mais, la Nécessité du Passage du Sund, qui faisoit le seul Main-

tien

tien du Commerce après la Perte de celui du West que l'Angleterre leur avoit entièrement ôté, rendoit les Danois plus aheurtez à leurs Prétensions, & les Hollandois aussi plus souples. De plus, DE WITT étoit Ennemi particulier de la Suede, qu'il avoit tellement offensée par la Suscitation de la Guerre de Dannemarck, qu'il avoit peine à s'y fier, & n'avoit nulle Envie de la satisfaire. Les Bienséances, le Traité du Commerce, & l'Apparence d'Union plus étroite qui étoit entre l'Angleterre & la Suede, aliénoient aussi fortement DE WITT contre tous les Intérêts de la première; & le Manquement au Traité que le ROI DE DANNEMARCK avoit fait avec le ROI D'ANGLETERRE, rendant ces Princes presque irreconciliables, l'engageoit à porter les Etats à prendre l'Alliance du dernier, malgré les Menaces des Suédois, auxquels DE WITT a toujours répondu par des Mépris. Il se servoit principalement, dans cette Conjoncture, de l'Ambassadeur de France, pour engager les Villes & les Provinces à passer par dessus la Dépense qu'il falloit faire pour aller à une grande Affaire: & je puis dire à la Louänge des Etats, que rien ne peut être mieux entendu que leur Politique sur ce Sujet, & que c'est une Chose surprenante de voir comme des Marchands, à qui le Négoce n'enseigne qu'une Profession continuelle d'Avarice, n'apportent, dans les grandes Affaires, ni dans la Construction de leurs Travaux, qu'un Esprit d'Or-

d'Ordre & d'Oeconomie dans la Levée & pour la Dépense de leur Argent, qu'ils répandent du reste à leurs Troupes, & à leurs Alliés qu'il faut acquérir ou conserver, avec une Magnificence Roïale. Cette Libéralité fit grand Bien, & vint pour lors fort à propos au ROI DE DANNEMARCK. Car, par-de-là l'Abandon des Prétensions que les Provinces-Unies avoient sur lui, elles lui donnérent encore de quoi équipper une Flotte pour se joindre à la leur, qui ne leur a pourtant jamais servi que de Parade.

LES Suédois, cependant, à qui une Habitude de Victoires a donné depuis longtems un grand Mépris pour les Danois, grondérent hautement sur la Nouvelle de ce Traité, que le ROI DE DANNEMARCK n'ôsa ratifier, qu'après la Garantie du ROI contre la Suede même, en cas qu'elle prît cette Occasion pour lui faire la Guerre. Ce fut un grand Coup de Poignard pour cet Etat de voir, qu'après une si longue & si étroite Alliance avec nous, & tant de Services rendus de Part & d'autre, on le sacrifiât à l'Intérêt d'un Ennemi commun, dont les Forces sont en effet si inférieures à celles des Suédois, & qui sont si persuadez à leur Avantage sur ce Sujet, qu'ils ne pouvoient comprendre, qu'on eut seulement pu mettre l'Amitié de ces deux Nations dans une même Balance. Mais, la Nécessité des Tems, & l'Etat des Affaires, les obligérent à contenir un Ressentiment, qu'ils nous eussent encore sacrifié, sans la

Suite

Suite de l'Abandon qu'on a fait de leurs Intérêts dans l'Affaire de BRÉMONT; ce qui les a enfin rejettez, par l'Union d'Angleterre, dans ceux de la Maison d'Autriche.

LES Députez de France, de Dannemarck, & des Provinces-Unies, partirent presque en même Tems, pour se rendre à Cleves, où la plûpart des Princes de l'Empire avoient aussi envoïé les leurs, pour essaïer de porter les Choses à un Accommodement honnête pour l'EVEQUE DE MUNSTER, afin qu'il cessât de faire une Guerre qui pouvoit en attirer une autre générale en Allemagne.

CEPENDANT, je dirai ce qui se passoit à la Haie. DE WITT n'y étoit pas sans Affaires. Car, presque toutes les Provinces demandoient le Rétablissement du PRINCE D'ORANGE dans les Charges de ses Peres. Quelques-unes n'étoient d'Avis de lui en donner qu'une Partie. Les autres vouloient lui accorder le Tout, avec des Restrictions & des Modifications. Et la Hollande, qui seule faisoit le Parti opposé, venoit de se diviser, ensorte que presque toutes les Villes de Sud-Hollande, hors Dort & Delft, s'étoient déclarées pour le PRINCE. Plusieurs Villes de Nort-Hollande en avoient fait de même: &, sans le Rang de ces deux Villes, que je viens de nommer, & le grand Pouvoir d'Amsterdam, dont le Magistrat fut toujours dépendant de DE WITT, les Affaires du PRINCE D'ORANGE se pouvoient

voient faire aussi subitemenr dans toute l'Union, qu'elles ont ensuite commencé de prospérer en Zélande.

LE COMTE D'ESTRADES, qui connoissoit la Situation véritable du Païs, & qui craignoit avec raison, qu'un Changement ne renversât, les Affaires de son Maitre, pressa longtems DE WITT de se porter à quelque Adoucissement pour le PRINCE, afin de dissiper l'Orage qui le menaçoit. DE WITT fit tous ses Efforts pour le persuader, qu'il n'étoit pas à craindre; & chercha à lui donner des Assurances dans le Mépris qu'il en faisoit lui-même. Mais, l'Ambassadeur n'étant pas Novice dans les Affaires, au lieu de se laisser persuader, réduisit l'autre à entrer dans sa Proposition. Cependant, comme plus d'un An s'étoit écoulé, sans que DE WITT eut rendu Visite à la PRINCESSE DOUAIRIERE; & que depuis deux Mois, que le grand Branle avoit commencé en faveur du PRINCE & contre la Caballe attachée à la France, l'Ambassadeur avoit été obligé de faire tous ses Offices pour celle-ci, & de témoigner que le ROI, aïant pris ses Mesures avec le Gouvernement présent, n'en pouvoit permettre l'Altération, sans une Rupture manifeste avec lui: la DOUAIRIERE, qui n'aime point à se faire Justice, avoit pris le Procédé de l'Ambassadeur avec la derniere Aigreur, s'étoit déclarée Ennemie de la France, & publioit par-tout, que le ROI seul détruisoit un Enfant, dont les Peres a-

voient tant mérité de la Couronne; & qu'il le sacrifioit à des Gens sans Nom, & par conséquent sans Gratitude, que le Hazard & leurs Intérêts avoient seulement jettez dans celui de la France. Enfin, elle avoit cessé le Commerce même des Bienséances extérieures avec l'Ambassadeur; & disoit du Roi, du Gouvernement de France, de l'Ambassadeur, & de toute la Cabale, tout ce que sa Passion accoutumée pouvoit inspirer à une Personne qui a beaucoup d'Esprit. Ainsi, d'Estrades étoit par conséquent presque hors d'état de pouvoir agir ni communiquer avec elle.

Il étoit Fort de mes Amis, & savoit que je l'étois de la Maison d'Orange, même avec beaucoup d'Agrément en ce Tems, & une fort grande Confiance de la Princesse Douairiere. Il me pria donc de lui faire une Ouverture d'un Accommodement avec la Province de Hollande, par le Ministère du Roi: & comme la Proposition étoit avantageuse pour elle & pour son Fils, je m'en chargeai avec Joie. Elle la reçut de même, mais par un autre Principe. Car, ce qui la flatta davantage fut de voir revenir le Roi à elle, après s'être si hautement déclaré qu'il l'avoit fait en tout Tems contre sa Personne. Ainsi, sans songer à suivre une Conduite profitable, elle se flatta pleinement de cette Vanité, dont le Succès fut pareil à toutes celles du Monde, qui est d'être de peu de Durée. Enfin, après un long Entretien, elle conclut par me

dire,

dire, qu'on ne se pouvoit fier aux Paroles de la Cour, & que tous nous autres François étions des Trompeurs. C'étoit une Phrase, qui lui étoit fort-ordinaire, qu'elle distingua pourtant en ma Faveur; disant, qu'elle étoit bien assurée, qu'on me vouloit abuser le prémier, afin de la tromper plus sûrement. Cependant, la Zélande menaçoit de rompre l'Union, & de s'accommoder seule avec l'Angleterre, si l'on ne satisfaisoit le PRINCE. Elle avoit envoïé une forte Députation à la Haie, dirigée par le Pensionnaire HUYBERT, Ennemi capital & déclaré du Pensionnaire DE WITT. Et, bien que la Zélande ne fût pas dans ce Sentiment, & qu'elle ne le fît paroitre que dans le Dessein de donner assez d'Ombrage à la Hollande, pour la nécessiter, aussi-bien que DE WITT, de prendre d'autres Sentimens pour le PRINCE, comme étant le seul Remede capable de servir à la Réünion de l'Etat. Il étoit pour lors fort divisé par deux Sentimens sur le Sujet du PRINCE; mais, celui de DE WITT, qui jusqu'alors avoit servi de Regle à l'Union, commençoit d'être le plus foible, même dans la Hollande: de sorte que la DOUAIRIERE, enorgueillie de cette favorable Conjoncture, me répondit positivement ensuite de notre prémiere Conversation, qu'elle étoit engagée à suivre le Mouvement des Amis de sa Maison, & qu'elle les consulteroit sur l'Ouverture que je lui avois faite; ce qui persuada l'Ambassadeur, que la Proposition seroit rejettée. Mais, DE WITT,

 qui

qui connoissoit par une longue Pratique le véritable Caractere de la DOUAIRIERE, s'y prit très adroitement pour la gagner. Il ne l'avoit, comme j'ai dit, point vûe depuis le Commencement de la Guerre d'Angleterre. Néanmoins, il lui fit demander une Audience secrete, où, dans la Vûe de la tromper, il lui proposa de la satisfaire, & d'avancer son Fils dans les Postes & Dignitez, si elle vouloit abandonner l'Appui de la Zélande, & du Parti qui s'étoit élevé en Hollande en sa Faveur.

LES Méchans disent, que DE WITT ne se servit pas seulement d'une Apparence de Crédit, & des Offres d'une Considération future pour la DOUAIRIERE, (Chose qu'on sait être particuliérement de son Gout,) mais qu'il la satisfit encore par des Présens. Et bien que son Apreté d'en recevoir lui attire le Malheur d'en être soupçonnée, néanmoins sa grande Abondance, & la Honte d'une telle Action, semblent faire l'Apologie d'une Personne glorieuse, comme elle est au dernier Point. Et, pour moi, je suis persuadé, qu'elle eût seulement si grande Peur de perdre l'Ombre du Crédit qu'on lui promettoit, qu'encore qu'elle n'y vît que fort peu de Certitude, elle se laissa charmer à cet Aspect, & abandonna ainsi le Parti qui lui étoit véritablement affectionné, & qu'elle voïoit très puissant, dans la Crainte du Retardement du Succès qu'elle en pouvoit attendre. L'on peut dire, qu'elle imitoit en cela les Personnes à qui une longue Abstinence a tellement réveillé l'Appe-

tit

tit, qu'elles ne peuvent se donner le Loisir d'attendre à faire un bon Repas, & se soulent d'abord des plus méchans Alimens qu'on leur présente. Elle conclut donc avec DE WITT, sans Participation de Personne, afin que la Chose fût plus sécrete. Mais, DE WITT même, qui ne vouloit qu'arrêter la Persécution & les Instances, que ses Ennemis faisoient aux Etats pour les Intérêts du Prince, divulgua bientôt, qu'il étoit d'accord de tout avec la DOUAIRIERE.

L'AMBASSADEUR auroit eu en cela un Sujet très légitime de se plaindre de DE WITT & de la DOUAIRIERE; car, tous deux lui avoient manqué également: celle-ci, d'avoir refusé son Ministere, pour une Chose qu'il lui avoit proposée; & celui-là, de l'avoir conclue sans sa Participation, après avoir résisté longtems à sa Pensée, à laquelle le Pensionnaire ne s'étoit réduit que par son Conseil. Toutesfois, l'Ambassadeur, qui trouvoit mieux son Compte, & moins de Manque de Considération pour lui, à ne pas se plaindre de DE WITT, fit éclater son Ressentiment contre la DOUAIRIERE. Celle-ci, de son Côté, se vantoit d'avoir fait seule les Affaires de son Fils dans l'Etat, & par l'Etat même, sans avoir eu besoin du Ministere d'aucun Prince étranger, pour terminer une Chose de si grande Importance. La Proposition, que DE WITT lui avoit faite, étoit de recevoir le PRINCE pour Enfant de l'Etat; que la Hollande se chargeroit particuliérement du Soin

de son Education & de sa Tutelle, & consentiroit qu'il entrât dans le Conseil d'Etat, où toutes les Affaires de la Guerre se traitent, afin d'y occuper la même Place que ses Peres; & qu'on lui donneroit d'abord une Pension de cent mille Livres par An, dont il avoit assez de Besoin, vû le mauvais Ordre de ses Affaires domestiques. Il y avoit bien quelque-chose d'assez éblouïssant dans ce que je viens de dire. Et comme c'étoit une Maxime générale, que, pour faire que le Prince pût venir à tout, il n'avoit que le prémier Pas à faire; l'on comptoit celui-ci comme très important, à sa Grandeur & à sa Puissance: mais ceux, qui jugeoient seulement des Choses, y appliquoient avec vérité, ce Passage de Virgile, *Timeo Danaos, & Dona ferentes.*

L'INIMITIÉ de DE WITT pour la Maison d'Orange étoit aussi connue que son Opiniatreté naturelle dans toutes les Affaires: & puisqu'il s'emploïoit à celle-ci, il étoit à présupposer, qu'il ne le faisoit que par Crainte d'être emporté dans tout le Reste; & c'est ce que HUYBERT, la Zélande, & les Amis que le PRINCE avoit dans la Hollande, publioient hautement, en se plaignant de la DOUAIRIERE, qui abandonnoit ses vieux Amis, pour en faire de nouveaux de ceux mêmes qui professoient une forte Inimitié contre toute sa Maison. Le PRINCE D'ORANGE, tout jeune qu'il étoit, ouvroit les Yeux à cette Vérité, & refusoit son Consentement à l'Avis de sa

Grand-

Grand'-Mere; de sorte que, ne le pouvant persuader, elle me pria d'y faire mes Efforts; parceque j'étois fort bien avec lui, & qu'il me croïoit sincere. J'acceptai la Proposition qu'elle me faisoit; lui disant, que je l'éxécuterois en Homme-de-Bien. Je le trouvai tout-à-fait attaché à l'autre Parti, & lui dis que je ne pouvois le blâmer de le suivre; mais que, dans l'Age où il étoit, & dans la Dépendance raisonnable où il se trouvoit de sa Grand'-Mere, il ne pouvoit rien faire de fort solide pour lui, quand il agiroit contre ses Sentimens: parceque, quelque Espérance que ses Amis pussent concevoir de son Mérite, ils ne pouvoient trouver leur Sureté en un Homme qui ne pouvoit se dispenser d'être gouverné encore très longtems: & que, par conséquent, si on lui donnoit actuellement ce qu'on lui faisoit espérer, il le trouveroit très sage de le prendre, comme aussi de ne jamais se païer de Promesses, quelque belles qu'elles pussent être. Je le persuadai, que je lui disois la Vérité. Cependant, il me fit paroître une fort grande Répugnance à se soumettre: de sorte que la DOUAIRIERE, s'en appercevant, termina la Chose par Autorité, sans plus consulter personne que DE WITT. Elle présenta donc ses Requêtes, qu'il avoit dressées lui-même, aux Etats de Hollande, par où elle les prioit de vouloir recevoir son Fils comme Enfant de l'Etat, & en prendre la Tutelle. Ils en reçurent la Proposition avec Joie: & DE

WITT, qui n'avoit pour But, que de gagner le Tems qu'il falloit pour terminer cette Assemblée, & renvoïer la Députation en Zélande, obtint tout ce qu'il desiroit; car, il fit remettre à l'Assemblée prochaine la Décision des Affaires du PRINCE, & du Traitement qu'on lui devoit faire. Gagner du Tems dans une République, & qui peut par ce Remede dissiper un Orage présent, en tire de grands Avantages: & DE WITT se servit si bien de celui qu'on lui laissa prendre, que, jusqu'à présent, il auroit éloigné le PRINCE de toutes sortes de Charges, sans le Succès qu'il vient d'avoir en Zélande, où il a été rétabli dans la Qualité de seul Noble de la Province; ce qui lui donne l'Entrée dans tous les Colleges de l'Union: &, entre plusieurs Charges, & beaucoup de Dignitez, que ses Peres ont possédées dans les Provinces-Unies, celle-ci leur a toujours été des plus utiles.

JE commençai ces *Mémoires* l'Année 1666; &, après une fort longue Interruption, je les finis en 1669 où nous sommes; ce qui apporte quelque Différence dans la Façon d'exprimer les divers Tems de Hollande que je marque. Mais, pour reprendre le Fil de mon Discours, l'Assemblée ne fut pas sitôt séparée, qu'un chacun connut les Intentions trompeuses de DE WITT pour le PRINCE D'ORANGE. La DOUAIRIERE, qu'on en faisoit appercevoir, soutint quelque tems sa Conduite par l'Amour-propre qu'on a pour ses Actions: mais, la

Chose devint par la suite si insoutenable, que cette Princesse, ne pouvant rien dire pour sa propre Justification, rejettoit toute la Faute passée sur la Tromperie de DE WITT, qui, se prévalant de la Confiance de l'Education du PRINCE, dont il étoit le Sur-Intendant, lui ôta tous ses Domestiques, & principalement ZULESTEIN son Gouverneur, parce qu'il avoit épousé une Femme Angloise, & s'étoit par-là rendu suspect à la Hollande. Le PRINCE fit tous les Efforts imaginables pour maintenir ses Gens: il emploïa même le Crédit de l'Ambassadeur de France. Mais, tous ses Soins furent inutiles: car, pour plus de Sureté, DE WITT ne voulut mettre auprès de lui que de ses Créatures propres, & choisit entre elles le Baron de GHENT, Président de la Province de Gueldre, pour être son Gouverneur. Il avoit été uni à la Zélande, contre DE WITT, pour l'Intérêt du Prince, qu'il abandonna d'abord, afin d'être son Gouverneur de la Main des Etats: & la Maniere, dont il s'est conduit dans ce Poste, n'a pas démenti l'Air dont il y étoit entré.

LES Etats de Hollande s'étant ensuite assemblez, les Amis du PRINCE demandérent l'Exécution des Promesses faites en sa Faveur, qui consistoient dans l'Entrée au Conseil d'Etat où il devoit être mis à l'instant, & dans le Païement d'une Pension dont on l'avoit assuré. Mais, DE WITT éluda l'un & l'autre: disant, que les grands

Fraix, à quoi l'Etat étoit pour lors obligé, le dispensoit de faire des Libéralitez, & qu'il falloit que le Sieur de GHENT & lui instruisissent le PRINCE, afin qu'il pût occuper après dignement la Place qui lui étoit destinée dans le Conseil d'Etat. Cependant, il continuoit vers lui & vers la DOUAIRIERE toutes les Bienséances & tous les Egards extérieurs, qui pouvoient témoigner l'Attachement qu'il professoit d'avoir repris pour leur Maison. Mais, en effet, il n'avoit regagné que le Titre de *Tuteur*, au lieu de celui d'*Ennemi*, qui lui attiroit la Haine de tout le Peuple, & qui donnoit un Prétexte spécieux, à ceux qui ne lui vouloient pas de Bien, de lui opposer un grand Nom fort révéré de tout le Monde, & une grande Suite de Serviteurs que la Maison d'Orange conserve encore dans l'Union, qui ne pouvoient plus, en Vertu de ce Titre, se déclarer ouvertement contre lui, à cause de cette Reconciliation apparente. Et c'est de cette Sorte, qu'il continue jusqu'à présent de nuire au PRINCE, sans que Personne puisse sçavoir quelle en sera la Fin.

POUR moi, autant qu'on peut parler de l'Avenir, ce qui doit être fort sobrement, je dirai, que, si le PRINCE D'ORANGE est assez heureux pour trouver d'honnêtes Gens pour Amis, qui sont plus rares dans les Provinces-Unies qu'en Lieu du Monde, il sera impossible à DE WITT de tenir à la longue contre lui; & qu'il succombera

aussi.

aussi-bien que BARNEVELT, par la Constitution propre de l'Etat, & par le Mérite du PRINCE. Mais, de répondre si un jeune Homme ira de suite, & si les Plaisirs & les Flatteurs ne l'emporteront point par dessus les Affaires & les Gens véritables, c'est dequoi il faut se remettre au Tems & à la Fortune, pour donner une totale Décision à un si grand Intérêt. Car, à parler avec Franchise, pour en juger, elle change & gouverne presque tous ceux qui sont au Monde, quelquefois par des Voies directement dépendantes d'elle, mais presque toujours par quelque Voie oblique, dont on ne remarque la Cause, qu'après en avoir ressenti l'Effet. Je dirai encore ce Mot touchant la PRINCESSE DOUAIRIERE, & la Conduite qu'elle tient au sujet de son Fils; que tout son But fut d'être considérée, & que rien n'est si vrai, que l'Apreté d'y réüssir lui fit prendre l'Ombre pour le Corps, tant sa prémiere Idée lui en parut charmante; & qu'aussi, pour dire qu'elle avoit réüssi dans l'Etat sans le Secours du ROI, elle suivit une fausse Vangeance, qui la porta à entrer en Négociation avec DE WITT, sans autre Garantie de sa Parole, que celle de sa Bonne-Foi: au lieu que, si elle eut admis le Ministere de l'Ambassadeur, elle se fut fait un Mérite envers la France, & eut assuré les Graces qu'elle eut demandées pour son Fils, dont le ROI lui auroit pu répondre surement. Mais, par sa fausse Politique, qui la portoit à se

paſſer de lui, elle tomba, ſans aucun Fruit, dans le Piége que DE WITT lui avoit dreſſé.

CE Succès fut d'une grande Importance pour DE WITT; car, il le rendit paiſible dans ſon Païs, dont les Troubles l'attirérent en beaucoup de Faux-Pas vers les Etrangers. Mais, après s'être réüni en apparence avec la Maiſon d'Orange, l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG ne lui étoit plus ſuſpect; deſorte que la Négociation de Cleves, qui dépendoit de celle de la Haie, fut bientôt conclue. DE WITT y avoit envoïé BEVERNING en Qualité de Plénipotentiaire de l'Union. Il avoit été ſon Ami capital; mais, depuis un certain Tems, ſoit qu'il vît que les Affaires de la Maiſon d'Orange pouvoient devenir meilleures, ſoit que la Ruſticité de ſon Tempéramment le portât à des Difficultez, il venoit de ſe démettre de ſa Charge de Tréſorier, pour ſe retirer tout-à-fait, diſoit-il, des Affaires. Il avoit chanté même une Eſpece de Palinodie à la DOUAIRIERE, avant qu'elle eut remis ſon Fils entre les Mains de la Hollande. Néanmoins, DE WITT ne laiſſa pas de l'emploïer, tant par la Conſidération de ſa Capacité, que par des Liaiſons obſcures, où ſans doute il devoit trouver ſes Intérêts, & où les plus habiles de l'Etat, qui ne ſont point dans la Fineſſe du Gouvernement, ne peuvent rien pénétrer, & à plus forte Raiſon les Etrangers. La plûpart des Hommes ne voïent preſque dans leurs Païs que ce qui

ſe

se fait, & n'en démêlent pas les Ressorts: & si on les pouvoit connoitre, l'on remarqueroit souvent les Principes des grands Evénemens aussi petits que le sont tous ceux de la Nature.

COLBERT, le Maitre des Requêtes, étoit à Cleves de la Part du ROI, avec des Présens pour toute cette Cour, & de l'Argent à y répandre, afin que, la reconciliant avec les Provinces-Unies, ces deux Puissances, jointes à celle du ROI, pussent aisément réduire l'EVEQUE DE MUNSTER, & assoupir ainsi les Commencemens d'une Guerre en Allemagne. Mais, l'Envoïé de Sa Majesté, & celui des Etats, se trouvant tous deux d'un Témpéramment un peu chaud & altier, au lieu d'agir de Concert, se brouillérent ensemble jusqu'à en venir aux grosses Injures. Cet Incident eut pu nuire à la Négociation, si elle n'eut été terminée par la Volonté des Maitres. Le ROI donnoit son Argent & sa Considération, pour unir l'ELECTEUR & les Etats. L'un ne voulut que de l'Argent, pour lever une Armée, afin de l'emploïer au Dessein que nous dirons ensuite: &, dès que DE WITT voulut bien n'être plus Ennemi de l'ELECTEUR, les Etats voulurent bien aussi lui donner ce qu'il falloit pour le satisfaire. Il se départit donc de la Prétention qu'il avoit sur Orsoi, à condition qu'on lui donneroit de l'Argent autant qu'on avoit fait au DUC DE NEUBOURG: & les Etats firent cette Compen-

fation avec joie, sans pénétrer dans le Fond de son Projet, où sans doute ils lui eussent été fort contraires.

La Ligue étant signée entre les Rois de France & de Dannemarck, l'Electeur, & les Provinces-Unies, ce fut assez pour l'Eveque de Munster à desirer de sortir de la Guerre où il s'étoit embarqué, par une Paix honorable, qu'on lui procura aisément: car, les Etats, qui étoient ses seuls Ennemis, ne vouloient que finir les Affaires sur Terre.

La bonne Politique de la Maison d'Autriche la tenoit dans sa Modestie accoutumée depuis quelque Tems; ne comprenant pas, que la Peur, qui lui faisoit éviter les Affaires, les lui attireroit plus cruelles, comme elle fit peu après. Les Suédois connurent mieux leurs Intérêts dans cette Occasion; mais, ils les connurent trop tard, par la Division de leur Gouvernement, dont Wrangel ne put obtenir la Permission de secourir ouvertement l'Eveque de Munster, qu'après que la Ratification du Traité de Cleves eut été délivrée. Ce n'est pas que je ne croïe, que, si elle eut été accordée dans l'Hiver comme elle le fut au Commencement du Printems, l'Humeur martiale de l'Eveque, & l'Offre d'un si grand Secours, ne l'eussent fait agir contre sa Parole: bien qu'il eut eu à souffrir les Commencemens d'une dure Campagne, où les Suédois n'étoient pas en état par leurs Forces de le soutenir d'abord fort avanta-

geu-

geusement contre celles qui le menaçoient, à moins que l'EMPEREUR ne se fût déclaré à l'instant. Mais, de conclurre une telle Affaire, & de la lier avec une Diligence nécessaire, à Madrid, à Stockholm, & à Vienne, dans la Situation de toutes ces Cours, c'étoit une Chose impossible.

ENFIN, d'une belle Apparence d'une longue & grande Guerre, nous n'eumes qu'une prompte Paix, par la Faute prémiérement des Espagnols; car, tout le Reste du Parti n'a manqué qu'en conséquence.

LES Etats, étant délivrez de la Guerre qu'ils avoient par Terre, ne songérent plus qu'à celle qui leur restoit à la Mer. L'Abbatement du Parti d'Orange laissoit une entiere Liberté à DE WITT de s'occuper aux Affaires de la Marine: de sorte qu'il donna soigneusement les Ordres pour le Départ de la Flotte. J'avois attendu à la Haie la Fin que prendroit la Négociation de Cleves & les Mouvemens des Suédois, dans l'Espérance du Commencement d'une Guerre en Allemagne, & de prendre quelque Parti avec eux ou avec l'ELECTEUR: ou, si je n'en trouvois point d'abord qui me fût propre, mon Dessein étoit de me mettre auprès de ce Prince, ou auprès de WRANGEL, en attendant les Occasions que la Suite des Tems & des Affaires me pourroient présenter. Mais, la Paix aïant ruïné tout le Plan que j'avois pû faire, je fus quelques Jours incertain; & il me vint en Pensée de me mettre sur la Flotte, bien que la Chose en

géné-

général parût assez mauvaise pour que l'Envie n'en eut encore pris à personne. Elle n'étoit par meilleure en particulier pour moi, dont l'Ignorance en cette Matiere, jointe à la Rusticité de ceux avec qui j'avois à traiter, ne me pouvoit faire espérer rien que de fort desagréable, & ne me laissoit ni Satisfaction, ni Avantage, à envisager. Néanmoins, la dure Situation, où l'on m'avoit réduit, me portoit à rechercher à me soutenir par moi-même, & faire ma Consolation de n'avoir rien négligé pour n'être pas enséveli dans l'Oubli, comme les Bannis ont accoutumé de l'être. Je fis part à mon Pere de cette Résolution, & deux Jours après je reçus des Lettres du ROI & de la REINE DE POLOGNE, qui me convioient de les aller trouver, parceque LUBOMIRSKI venoit d'obliger la Diette de se rompre, & se préparoit de rentrer dans le Roïaume avec une Armée. Je puis dire sans Vanité, que je n'étois pas moins bien avec cette Nation, qu'avec la Cour qui la gouvernoit: & bien que ce soient toujours deux Intérêts assez différens en Pologne, je les avois assez bien conciliés pour pouvoir espérer d'y faire une Figure honnête & agréable. Mais, parceque cela étoit connu du ROI, par les Choses obligeantes, que le ROI & la REINE DE POLOGNE lui avoient souvent mandées, & même par le Remerciment que la Diete avoit eu la Bonté de lui faire faire par MILET de mon prémier Voïage, il ne jugea pas à pro-

pos que j'en fisse un second, que je desirois ardemment pour rendre Service à Sa Majesté: car, le Nom de François n'attiroit pas pour lors l'Amitié des Polonois; & je crois que je pouvois être utile à la Reconciliation de notre Nation avec la leur. Mon Bien se pouvoit donc trouver de ce Côté, comme mon Mal de l'autre: sur quoi le ROI se détermina fort vîte, témoigna à mon Pere que mon Voïage sur Mer lui seroit très agréable, & que l'autre lui déplaisoit. Pour moi, quoi que je visse bien qu'en cela la Volonté du ROI étoit contraire à mon Intérêt & à mon Inclination, & malgré mon Malheur qui me faisoit craindre avec raison l'Inutilité du Sacrifice que j'allois faire, je ne laissai pas de me soumettre à l'instant aux Ordres de Sa Majesté. J'ajustai avec l'Ambassadeur, & avec DE WITT, qui, vivant très civilement avec moi, me considéroit comme Ami & Serviteur de la Maison d'Orange, la Maniere dont je pouvois être traité. Elle fut jusques-là assez honnête. L'on me donna un Vaisseau pour loger avec mes Gens: & les Etats ordonnérent au Capitaine, qui étoit le seul Gentilhomme qui fût sur la Flotte, de faire ce que je lui dirois; & que, dans le Tems de Combat, il me fit porter à l'Amiral pour me mettre sur son Bord. Monsieur le Prince de MONACO, que quelques Affaires de la Cour avoient obligé de me venir chercher en Hollande, n'aïant encore jamais été à la Guerre, desira d'être de la Partie, &

nous

nous nous en allames au Texel, dont la Flotte devoit faire Voile. Nous nous mîmes dessus, avec le Dessein qui doit guider tous les Etrangers & tous les Volontaires, qui est de paroitre humbles & affectionnez, & de faire bientôt Connoissance. Celle du Capitaine TERLON, sur le Bord de qui nous étions, fut la plus aisée: & comme la Magnificence est rare parmi les Hollandois, pour peu qu'on veuille répandre, on acquiert aisément l'Amitié des Officiers & des Soldats.

LA Flotte, aïant donc pris le Large au sortir du Texel, fut arrétée quelques Jours par des Vents contraires à la Route qu'elle s'étoit proposée de tenir. Néanmoins, en louvoïant, elle ne laissoit pas de s'avancer vers les Côtes d'Angleterre d'où elle s'approcha par un Vent d'Est fort favorable, qui la porta le neuvieme de Juin à sept ou huit Lieues des Dunes, où l'on avoit appris que celle d'Angleterre étoit postée. Il se passoit dans ce Tems-là beaucoup de Raisonnemens sur le Retardement des Anglois, qu'on ne doutoit point qui ne nous dussent épargner les deux Tiers du Chemin: & chacun croïoit, qu'il manquoit beaucoup de Choses à leur Flotte; ou que, suivant les Avis, la Peste avoit rendu un Nombre très considérable de leurs Vaisseaux inutiles. Mais, personne n'avoit démélé le vrai Motif de leur Conduite. Aussi peut-on dire, qu'il étoit très-difficile de rencontrer juste: car, pour ne se pas tromper, il falloit apparem-

ment.

ment compter, qu'ils agiroient selon la Raison, & pour leur Avantage; mais, il étoit impossible de s'imaginer, que la Confiance de leur Valeur, & celle de leur Force, pût tellement monter de leur Cœur à leur Tête, qu'elle allât jusqu'à les éblouïr entiérement.

IL y auroit de longues Moralitez, tant Chrétiennes que Politiques, à faire sur ce Sujet. Je dirai seulement, pour revenir au mien, que la Flotte des Etats fut interrompue dans sa Course par un grand Calme, qui dura depuis le Midi du 9 de Juin jusqu'à sept ou huït Heures du Soir, où le Vent se leva assez fort, &, après beaucoup d'Incertitude, il s'assura au Sud-Ouest, & se renforça encore toute la Nuit: tellement, qu'au lieu de faire Chemin, nous fumes obligés de dériver, pour n'être pas portez vers le Nord d'Angleterre. Sur les six Heures du Matin, RUYTER fit jetter l'Ancre; ce que la Fortune nous rendit favorable, par le Mépris que le Duc d'ALBEMARLE faisoit de nous, & par l'Empressement qu'il eut de combattre. Car, s'il eut voulu attendre la Réünion des Vaisseaux qu'il avoit avec lui, il pouvoit choisir la Quantité de notres qu'il eut voulu combattre, ou nous forcer de commencer la Bataille en pliant tous généralement devant lui, pour aller former notre Ligne, par un Commencement de Fuite & de Desordre. Vers les neuf Heures, nous vîmes venir nos petites Gardes du côté du Nord-Ouest, & peu après elles furent suivies

de

de la Flotte d'Angleterre, qui, apparemment sur l'Avis qu'elle avoit eu de nous, & selon la Connoissance qu'elle avoit eue du Vent qui régnoit alors, avoit serré ses Côtes, afin de conserver toujours son Avantage selon ce que nous serions dérivé. Mais, voïant que nous étions plus haut qu'elle n'avoit jugé, elle vira le Bord, & vint sur nous avec toutes ses Voiles. L'Inégalité de la Vitesse des Vaisseaux, sur-tout dans un gros Tems, faisoit que la File étoit fort longue: & la Tête nous avoit quasi joints, qu'à peine pouvions-nous discerner les Vaisseaux de la Queue.

NOTRE Flotte étoit, comme j'ai dit, sous les Ancres, & se trouvoit rangée, plûtôt suivant le Tems & la Nécessité, que selon les Ordres qui en avoient été donnez. Comme nous avions dérivé pendant la Nuit, les Escadres de Zélande & de Nort-Hollande, qui composoient notre Avant-Garde, s'étoient trouvées au dessus du Vent de la nôtre, qui suivoit l'Amiral. Elle formoit la Bataille, & étoit un peu plus avancée. TROMP, qui commandoit l'Arriere-Garde, composée de l'Escadre d'Amsterdam & de celle de Frise, étoit encore plus haut, & se trouvoit à la Gauche. Notre Front étoit vers le Canal, notre Droite vers le Nord d'Angleterre, & notre Gauche vers les Côtes de Flandres; de façon que la Flotte d'Anglèterre, qui venoit du Nord-Ouest, & qui alloit à l'Est, en voulant maintenir l'Avantage du Vent, passoit plus

loin-

loin de notre Escadre, que de celle de TROMP: & d'abord que son Avant-Garde fut arrivée à la Hauteur des derniers Navires des nôtres, l'Amiral d'Angleterre rappella par un Coup de Canon les plus avancés de ses Vaisseaux; &, tournant la Proue vers nous, il recevoit le Vent en Pouppe, avec lequel il vint fondre sur nous, dès qu'il eut ramassé trente-quatre ou trente-cinq Vaisseaux. Il nous parut, qu'il comptoit, que c'étoit assez pour nous battre, & qu'il se diligentoit à une Victoire qu'il croïoit très certaine, sans s'assurer autrement des Moïens de la soutenir. Nous ne pouvions lever nos Ancres: ainsi, il en fallut couper nos Cables; & cette Manœuvre nous fit faire un Mouvement assez bizare. TROMP le rétablit néanmoins à l'instant: car, au lieu de plier sous le Vent, il commença à courir sa Ligne, en tenant au Vent le plus près qu'il pouvoit. Les Anglois aussi, pour ne pas perdre leur Avantage, repliérent sur la Droite; &, suivant la même Parallelle qui les avoit prémiérement amenez vers nous, commencérent à nous canoner, & nous à leur répondre.

L'AMIRAL RUYTER suivit aussitôt TROMP avec une Partie de son Escadre, dont étoit le Vaisseau de TERLON, où je logeois, m'aïant été impossible, à cause du gros Tems, ni par Chaloupes, ni par Galliots, de venir à bord de l'Amiral, comme il avoit été résolu. Notre Vaisseau ne put tour-

ner

ner si vîte que le sien: ainsi, nous étions assez loin des Ennemis, dont pourtant nous nous approchames. TERLON, voïant la grande Distance, qui étoit entre l'Arriere-Garde & l'Avant-Garde des Anglois, me proposa de passer au travers de deux Vaisseaux qui étoient considérablement éloignés, & de tacher de regagner notre Amiral par le dessus du Vent d'eux, lorsqu'ils revireroient le Bord. Le Parti étoit assez gaillard; & il auroit été messéant, que j'eusse conseillé celui de la Prudence. Ainsi, je convins de tout ce qu'il voulut, & nous fimes nos Efforts pour le faire. Mais, dans ce Tems, la Flotte d'Angleterre revira, & comme elle venoit tout entiere sur nous, TERLON voulut replier sur la Ligne que tenoit notre Amiral: mais, voïant celui d'Angleterre assez proche, je le priai que nous allassions à lui; ce qu'il fit avec une grande Joie, & nous le serrames le plus près qu'il nous fut possible. Les Vaisseaux, qui nous suivoient, au lieu de nous seconder, prirent en grace en dérivant de s'épauler de nous, & de tirer aux Ennemis par dessus notre Tête. Nous tinmes néanmoins toujours notre même Route, & nous reçumes la Bordée de cinq ou six Vaisseaux qui avoient reviré des prémiers, sans beaucoup de Dommage: mais, l'Amiral nous serra de plus près, & nous ne pliames point. Ainsi, nous pûmes lui donner toute notre Bordée à Bout portant, avec le Feu de notre Mousqueterie, & même de nos Pistolets.

Comme

Comme il alloit à la Bouline, & nous aussi, & que nous avions le Dessous du Vent, nôtre Bord étoit bien plus elevé que le sien, & notre Batterie basse jouöit, sans que nous pussions être incommodez de la sienne; ce qui nous sauva entiérement d'être brisez. Il nous tua pourtant furieusement de Monde, nous donna trois Coups sous l'Eau, rompit toute notre Mâture, & mit le Feu à notre Vaisseau. Un moment après nous nous en apperçûmes, & courant où nous voïons le Mal présent, quelques Matelots entrérent dans la Chambre du Capitaine, où ils trouvérent toutes nos Hardes en Feu, & les Tampons de la Batterie ennemie, qu'ils ne purent éteindre; de sorte que, sortans à demi-brulez, ils nous déclarérent, qu'il n'y avoit plus d'Espérance. Le Mal étoit grand par lui-même: le peu de Tems, & le grand Vent, l'avoient fort augmenté; &, à dire aussi la Vérité, les Précautions contre les Accidens n'avoient pas été extrêmes. Je fis tous mes Efforts pour faire, que nous nous sauvassions en gros, & par le Salut du Navire: mais, l'Epouvante fut si grande, que, sans voir de Jour à des Espérances particulieres, chacun y recourut néanmoins. TERLON, qui étoit fort incommodé d'une Sciatique, païoit de Fermeté, & laissoit assez aller les Remedes. Quelqu'un de mes Gens recourut à la Chalouppe; mais, elle étoit toute brisée de cinq ou six Coups de Canon; de sorte que je m'en allai vers la Proue, comme au plus loin

loin du Mal, & aussi pour appeller les Chaloupes de ces Capitaines que j'ai dit qui étoient au dessous de nous. Mais, quoique je fusse assez bien vétu pour être remarquable, & qu'il y eut de l'Argent à gagner en nous sauvant, ils me répondoient du Chapeau, que je brulasse, & avec une Barbarie incroïable nous refusoient toute sorte d'Assistance, même celle qu'ils pouvoient nous donner sans beaucoup se commettre. Bien que je les connusse, je crus que la Discrétion vouloit qu'on ne les nommât pas à la Haie; car, ceux-là, & un grand Nombre d'autres, avoient obligé RUYTER d'en demander Justice aux Etats. Enfin, un de nos Pilotes, qui ne manquoit pas d'Esprit, voïant un Vaisseau, qui, revirant encore, se trouvoit plus près de nous que les autres, dériva tout droit sur lui: & (il ne faut pas une meilleure Marque, pour témoigner que nous étions les plus avancés de la Proue de notre Vaisseau,) nous nous jettames à l'autre. Les Dispos y entrérent: les Mal-adroits, & les Mal-heureux, furent écrasez entre deux.

POUR moi, voïant la Fin de toute Espérance, j'étois arrété à résoudre en moi-même quelle Mort je choisirois, si je me jetterois en la Mer, ou si j'attendrois à sauter avec le Navire; après avoir dit à Monsieur le Prince de MONACO un Adieu que je croïois éternel, & taché de consoler mes Gens du Malheur où ils étoient plongés pour avoir suivi un Homme si disgracié de

la

la Fortune. Mais, dans ce Tems, je fus agréablement réveillé par un Gentilhomme Polonois, qui, se trouvant à la Haie, avoit desiré de me suivre. Il me cria, que nous abordions un Vaisseau: sur quoi, courant au Chateau de Proue, je vis tout l'Avant du Gallion rempli de Matelots qui vouloient gagner l'autre Bord. Je sautai sur leur Tête, & de-là je me jettai à l'autre Vaisseau, & me saisis d'un Cable: mais, comme il se trouva par malheur, que c'étoit celui où l'Ancre étoit attachée, le Bec du Galion de notre Vaisseau l'aïant levé, il me retomba sur le Bras gauche duquel je me tenois, & me l'attacha ainsi contre le Navire, sa Pesanteur servant à me soutenir en me blessant fort rudement, car j'avois presque tout le Cable imprimé sur le Bras; & n'aïant pour lors regagné aucun Usage de la Main droite, elle m'étoit inutile. Ainsi, je restois dans cette Situation, croïant à toute heure que mon Bras alloit rompre. La Liberté, que j'avois de la Tête, me laissoit voir nos Mats & nos Vergues, que les Canons des Ennemis avoient percés & ébranlez, achever de se rompre, & que les Chocs, que les Vagues redonnoient à nos Vaisseaux après les avoir desunis, brisoient absolument; & ce Débris renversoit dans la Mer ceux qui se vouloient jetter sur celui où j'etois attaché. Enfin, les Vaisseaux, qui s'étoient choqués prémiérement de la Proue sur le Bord, comme le Gouvernail du notre étoit abandonné, furent portez Bord à

 Bord:

Bord: & je voïois l'embrazé me venir briser contre l'autre, comme il venoit de faire ceux qui étoient vers la Poupe, lorsqu'un Matelot coupa le Cable qui me tenoit, & deux de mes Gens, qui étoient entrez me tirérent avec tant de Succès & de Précipitation, qu'à peine pus-je garantir mes Jambes d'être brisées. Monsieur le Prince de MONACO, croïant, parceque j'avois jetté mon Juste-au-Corps & ma Veste, que je m'étois jetté à l'Eau, en voulut faire de même; &, se tenant à un Cable de notre Navire, se prit, lors du prémier Choc, à un autre de celui que nous abordions, & fut retiré en haut par un de mes Gentilshommes. Cependant, la Poupe de notre Vaisseau, qui avoit joint celle du Navire où nous étions sauvez, y mit le Feu; mais, comme l'Ordre y étoit meilleur, & le Nombre d'Hommes plus grand, nous l'éteignimes, & nous tirames d'Affaire, pour rentrer aussitôt dans une autre de Nature tout-à-fait opposée. C'est que deux Sabords de la Batterie basse, par où j'étois entré, aïant été rompus par le rude Choc des Vaisseaux, l'Eau étoit considérablement entrée entre deux Ponts, que nous vuidames en toute Diligence; & l'on reboucha les Sabords.

SI je me suis étendu sur ce qui m'a été propre en cette Rencontre, c'est que voulant écrire ce que j'ai vu & connu, je mentirois beaucoup, si, dans ce Tems-là, je disois avoir eu d'Application pour autre chose. Mais, pour revenir au Gros de l'Affaire,

faire, quand j'ouvris les Yeux pour les autres, je vis la Flotte Angloise séparée, & qu'avec notre Escadre, & celle de TROMP, nous tenions huit ou dix Vaisseaux des Ennemis au milieu de nous, qui faisoient leurs Efforts pour rejoindre leur Amiral. Ces Vaisseaux étoient le Vice-Amiral, le Contre-Amiral du Pavillon blanc, & quelques autres de la même Escadre. Ils firent humainement tout ce qui se pouvoit. Ils traversérent notre Flotte: mais, comme nous avions deux ou trois Vaisseaux contre un des leurs, & des Brulots en main, RUYTER, en envoïa deux sur le Contre-Amiral, & un troisieme s'y étant attaché, la plupart de ses Matelots se noïérent, & quelques-uns furent sauvez, par les Chaloupes qui retiroient les Brulotiers, qu'on mena le Lendemain à l'Amiral. On ne peut en cet Endroit s'empécher de louër un bel Effet de la Fermeté d'un Anglois. Trois Brulots étant attachés sur son Bord, il y demeura avec quarante Hommes de près de quatre cent qu'il avoit, dans l'Espérance de le sauver; & y travailla avec tant de Succès, qu'il le remena en Angleterre. Cet Homme s'appelle HERMANN, & mérite d'être estimé particuliérement de tous ceux qui ont vû quelque-chose d'approchant de ce Desordre, où l'on reconnoit un grand Effet de la plupart des Hommes qui se sauveroient d'une Infinité de Dangers, si, au lieu de s'abandonner à la Crainte de la Mort, & aux Souhaits de se sauver la Vie, ils en recher-

choient tranquilement les Moïens, avec Résignation pour le Succès quel qu'il pût être.

SIR WILLIAM BARKLEY, Vice-Amiral du Pavillon, qui étoit aussi séparé de sa Flotte, fut attaqué par trois de nos Vaisseaux, & par un Brulot contre lesquels il fit long tems la plus glorieuse Résistance qui se puisse : mais, aïant toutes ses Voiles rompues, & la plupart de ses Mats brisés, il fut abordé d'a Pouppe & par les deux Bords, y perdit la Vie, & son Vaisseau fut emporté sans se rendre. Deux de ceux qui le suivoient eurent la même Destinée : quelques autres en échappérent ; & il y en eut un, qui, aïant essuïé les Bordées de presque tous nos Vaisseaux, vint passer auprès de celui où je m'étois sauvé, & où, pour dire toujours la Vérité, j'étois moins consi-déré que le dernier des Matelots, n'aïant jamais pu avoir la Permission de demeurer sur le Pont auprès du Capitaine, qui m'envoïa à la Batterie d'en bas, pour servir le Canon, avec cinq ou six de ceux qui me restoient : mais, ensuite, nous aïant trouvé assez bonnes Gens, il lui prit en Gré de nous retenir sur son Bord ; &, pour être portez à l'Amiral le Lendemain, je fus obligé de lui faire une Promesse de deux cent Ducats : ce qui fit assez de Bruit en Hollande, & dont on vouloit aussi le chatier ; mais, au lieu d'y consentir, je desirai étouffer la Chose, par la Considération, qu'il étoit Beau-Frere de RUYTER : car, le Personnage d'un

d'un Etranger doit être de plaire, de se louër de tout le Monde, & de n'avoir d'Affaires avec personne.

CET Homme donc, fort peu gracieux, mais fort brave, aborda ce Vaisseau Anglois, soutenu encore d'un ou de deux des nôtres. Le Vaisseau Anglois étoit extraordinairement mal-traité. Nous l'abordâmes des Tribords au dessous du Vent, & ne le pumes, ou, ne le sçumes, bien amarrer. Il étoit presque Nuit, & nous ne discernions pas bien les Objets, sur-tout à cause de la grande Quantité de Coups de Canon, que nous tirions à Bout portant. Je ne vis point qui étoit d'à Proue ni d'à Poupe: mais, j'apperçus seulement un Homme, sans aucune autre Compagnie que de lui-même, qui remplissoit l'Entre-deux Mats, & qui tiroit & rechargeoit un Fusil, avec un Sang-froid, tel que de ma Vie je ne vis Chose pareille. Il falloit bien que ce fût quelqu'un de ces prétendus Illuminez; car, ce ne pouvoit pas être un autre Homme. Le Vaisseau nous passa enfin, rompit notre Galion, & de fort méchans Soldats n'osérent entrer dedans. Pour dire encore le Vrai, je ne m'en mis guere en Peine: car, hors l'Intérêt de la Cause commune, le Traitement que j'y recevois ne m'obligeoit pas de m'y affectionner extrémement. Je n'avois plus aucunes Armes, & moins encor de Force pour les soutenir: &, étant blessé en plus d'un Endroit, quoi qu'assez légérement, j'en étois fort incommodé. Le peu de

Gens, qui me restoient, s'étoient saisis de quelques Sabres dans la Chambre du Capitaine, & tous ensemble nous n'étions pas en état de rendre de grands Services. Néanmoins, un peu plus de Distinction nous en eut encore fait chercher l'Occasion. Mais, le prémier Pont des Vaisseaux Hollandois étant coupé, c'étoit à ceux, qui étoient sur les Chateaux de Proue & de Pouppe, d'entrer dans le Vaisseau ennemi; car, eux seuls le pouvoient faire, s'ils eussent eu de la Hardiesse.

J'ai déjà dit, que ces Diversions particulieres, lors qu'elles sont aussi violentes, détournent de l'Application à l'Affaire générale. La Nuit, qui s'approchoit, ne me laissa discerner que le grand Amiral d'Angleterre, qui repassoit fiérement, à la Tête de sa Ligne, au travers de l'Escadre de Zélande & de Nort-Hollande, qui, depuis Midi, jusqu'à cette Heure-là, n'avoient encore pu joindre les Ennemis, s'étant trouvées au-dessous du Vent de nous. Je ne puis dire si ce fut de leur Faute, ou de leur Volonté, qu'elles ne combattirent pas plûtôt: car, la Mer est un Métier de Chicane & d'Accident, où il faut être plus entendu que je ne suis, pour déméler avec Justice l'un & l'autre. Cornelis Evertsen, qui étoit Amiral de Zélande, étoit un très brave Homme, & autant de mes Amis qu'un Matelot est capable de l'être: mais, Ruyter n'étoit pas trop content de ce Retardement. Quoi qu'il en soit, il est certain, que,

que, dans le Tems de l'Action, les Zélandois tirérent de fort près, & très bien, & que le même CORNELIS EVERTSEN y perdit la Vie. La Chose dura ainsi jusqu'à dix Heures du Soir, où nous étions mélez les uns dans les autres, avec presque autant de Risque de recevoir du Dommage des nôtres, que des Ennemis, qu'on discernoit à la faveur de la Lune, & à la Lueur des Navires brulez. TROMP avoit déjà perdu son Vaisseau: c'est-à-dire, que, s'étant embarassé avec une Escadre, tous ses Mats, qui étoient déjà fort incommodez des Coups de Canon des Ennemis, avoient été généralement emportez. Enfin, chacun se sépara, en faisant ses Fanaux, & suivant ses Connoissances. Nous perdimes deux Vaisseaux, l'un qui sauta en l'Air par ses Poudres, & l'autre qui fut brulé par le Feu des Ennemis. Celui de TROMP, & un autre qu'il fallut renvoïer en Hollande, furent ruïnez. Nous en primes trois Anglois, & en brulames un, & n'en vimes point couler à fond, quoi qu'il faille que cela leur soit arrivé pendant la Nuit, vû la Diminution, que nous remarquames le Lendemain, du Nombre avec lequel ils avoient recommencé le Combat.

VOILA quel fut le Succès de la Bataille, le Vendredi onzieme, après avoir combattu depuis une Heure après Midi jusqu'à dix Heures du Soir. Et il est à remarquer, que le Malheur, & les Accidens, qu'eurent les Anglois ce Jour-là, vinrent par la Faute

qu'ils firent de laisser une si grande Distance dans leurs Lignes; sans quoi nous n'eussions pu la partager comme nous fimes. Leurs Vaisseaux, qui, par leur Séparation, leur devenoient réciproquement inutiles, eussent pu, s'ils avoient été ensemble, pousser l'Escadre de Zélande & de Nort-Hollande, que j'ai dit avoir d'abord plie sous le Vent, & que nous eussions été obligés de secourir. Je ne serai pas le seul, qui dirai de l'Evénement de ce Jour, & des Suites qu'il a eu, que le Proverbe est bien véritable, qu'*il ne faut jamais mépriser son Ennemi*. Ceux-ci avoient un si grand Exemple du Malheur de notre Nation à la Bataille de Poitiers, qu'ils eussent dû songer à ne point faire la même Faute.

Le second Jour, qui fut le Samedi douzieme, nous nous rassemblames; &, en donnant mon Billet, pour que ce Capitaine reçut de l'Argent à Amsterdam, il me permit d'appeller une Galliote, & de m'en aller à l'Amiral, qui nous reçut avec toute la Bonté possible. Monsieur le Prince de Monaco, qui étoit tombé dans l'Eau, avoit une si épouvantable Colique, qu'il ne pouvoit agir en façon du Monde: mais, enfin, au milieu du Jour, dès que les Douleurs l'eurent quitté, il se rangea à son Devoir: & moi, je me mis à suivre Ruyter, à porter ses Ordres, & à tacher de gagner ses Bonnes-Graces. Sur les six Heures du Matin, nous apperçumes la Flotte des Anglois, qui revenoit dans un Ordre admira-

ble.

ble. Car, ils marchent par le Front comme feroit une Armée de Terre; & quand ils s'approchent, il s'étendent & tournent leurs Bords pour combattre; parceque le Front à la Mer se fait par le Bord des Vaisseaux. Les Anglois n'avoient plus que quarante-trois ou quarante-quatre Vaisseaux, de cinquante-sept avec quoi ils nous avoient combattu; & l'on ne pouvoit dire où les autres avoient relaché, ou ce qu'ils étoient devenus. Car, comme j'ai dit, nous n'étions certains ce Jour-là que de la Destinée de quatre; savoir, un brulé, & trois de pris. D'abord, nous avions le Vent sur eux, avec encore quatre-vingt: mais, nous perdimes cet Avantage, dont les Anglois se prévalurent fort bien, & le maintinrent jusqu'au Soir. Le Tems étoit fort calme; de façon que les Coups portoient juste. Mais, le Danger de s'approcher de près est si terrible, que, sans compter les Intérêts du Vent, qui engagent souvent à des Ménagemens, il se glisse un certain Respect l'un pour l'autre, qu'on ne viole pas aisément. Les Flottes passérent trois fois dans toute la Matinée l'une auprès de l'autre; &, par la Raison du Calme, nous y restions plus longtems, & nous avions aussi de plus longs Intervalles, & des Relaches d'une grande Heure pour le moins.

DANS tout ce Mouvement, nous perdimes des Hommes, des Mats, & des Voiles: &, sur le Midi, le Tems s'étant un peu plus rafraichi, TROMP, voïant la Lassitude de nos Gens, qui, au lieu de combattre

ſur une Ligne, combattoient ſur deux ou trois, quelqu'un s'épaulant toujours de ſon Voiſin, il entreprit une Choſe fort hardie. Et comme notre Ligne étoit bien plus longue par la Quantité des Vaiſſeaux, que celle des Anglois, il eut Moïen d'éxécuter ſon Deſſein, qui fut, avec huit ou dix Vaiſſeaux de ſon Eſcadre, de paſſer à l'autre Bord des Anglois, pendant que le Reſte de l'Armée, ſuivant toujours ſa même Ligne, paſſoit de Poupe contre la Flotte Angloiſe. La Tête de notre Ligne étoit menée par ADRIEN VAN ESSEN, Lieutenant-Amiral de Rotterdam, & qui devoit prendre le Pavillon après RUYTER, en cas qu'il vint à être tué ou bleſſé. Il étoit ſuivi par DE LIEDE, Contre-Amiral de la même Eſcadre. Tous deux, voïant TROMP de l'autre Côté, dérivérent tout net, & tournérent la Poupe au Bord des Anglois. RUYTER fut ſurpris de cette Manœuvre, & fit ce qu'il put, pour faire entendre aux autres Vaiſſeaux de ne la pas ſuivre; mais, comme il avoit aſſez d'Inclination, en un moment elle fut imitée, & lui par conſéquent forcé de s'y conformer, en conſervant néanmoins le plus d'Honneteté qu'il pouvoit, avec trois ou quatre Vaiſſeaux qui le ſuivirent, & laiſſérent aller les autres. Le Comte JEAN DE HORN, qui étoit ſecond de MEPPEL, Lieutenant-Amiral de Nort-Hollande, voïant que ſon Pavillon n'alloit pas droit, le quitta, pour ſe venir ranger ſous le nôtre: ce qui nous fit grand Bien; car, nous nous étions fort canonez: outre

outre que la Flamme au grand Mat attire beaucoup de Décharges; & quand le Feu n'est pas diverti d'ailleurs, la Chose redouble encore.

TROMP, cependant, étoit en un furieux Danger; car, toute l'Application des Anglois étoit pour lui: & voici quelles furent les Causes de son Salut. La prémiere, qu'il avoit gagné le Vent sur eux, qui par conséquent l'avoient sur le Reste de notre Flotte. J'ai deja dit, que rien n'égale le bel Ordre & la Discipline des Anglois; que jamais Ligne n'a été tirée plus droite, que celle que leurs Vaisseaux forment; qu'on peut être certain, que, lors qu'on en approche, il les faut tous essuïer. Et cette Raison, si avantageuse pour eux en général, fut le Salut de TROMP, qu'il rencontra dans la bonne Discipline des Ennemis. Car, dès qu'il fut au dessus du prémier, il fut au dessus de tous, & n'eut à craindre, ni à souffrir, que la Bordée, sans pouvoir être enveloppé; de façon que ceux des Anglois, qui ont voulu traverser notre Armée, y ont presque tous péri; parceque contre le gros nous faisions mal, qui étoit de nous tenir redoublez. Ainsi, quand on passe au travers, il faut recevoir du Feu à droite, ou à gauche, même de tous Côtez: & l'on peut dire, qu'il vaut bien mieux entrer dans une Flotte d'Angleterre, que de passer auprès: & bien mieux passer auprès d'une Flotte Hollandoise, que se mêler au travers, si elle combat toujours comme elle fit pour lors; ce qui est très blâ-

 mable,

mable, & qui ne vient que de la Lâcheté de quelques-uns, qui s'épaulent tant qu'ils peuvent de leurs Camarades. RUYTER, s'en plaignant extrémement, rendoit Justice à la Conduite des Ennemis. Ils eussent néanmoins achevé de perdre TROMP, & la Fin de la Bataille, qu'ils pouvoient dire avoir regagnée avec quarante-deux Vaisseaux contre quatre-vingt, si RUYTER n'eut pris le Parti le plus noble. Car, voïant TROMP à la Tête de la Ligne des Anglois, qui tachoit de revenir vers nous, il tourna la Proue droite à eux; & me dit, qu'il falloit le secourir, bien qu'ils ne fussent pas dans une grande Intelligence, ni liés d'une forte Amitié. Mais, sans considérer le grand Intérêt que RUYTER avoit au bon ou méchant Succès de ce Combat, il faut compter sur lui comme sur un de ces vieux Romains, qui, dans l'Enfance de la République, changeoient souvent la Bêche avec le Bâton de Général, & revenoient de l'un à l'autre. C'est un Fond de Bonté & de Droiture, qui ne se peut exprimer. Dans le Démêlé, qu'il a eu depuis avec TROMP, lors de la derniere Bataille, il a toujours cité cet Endroit véritable de la Conversation qu'il avoit eue avec moi, dont il desiroit le Témoignage. Il fit donc mettre la Flamme rouge, qui est le Signal pour se méler. Et bien que la Manœuvre qu'il fit conformement à cela n'engageât point tout le Monde à tourner, elle en obligea une Partie à le suivre, l'autre à en faire le semblant, & la derniere à ne pas

faire

faire au moins si mal qu'elle faisoit : & tout cela en général arréta les Anglois, & les empêcha de tourner absolument sur TROMP, de peur de perdre le Vent qu'ils avoient sur nous, & qui les mettoit à couvert des Desordres, que la grande Disproportion de notre Nombre leur pouvoit justement faire craindre. Ils renvoiérent pourtant quatre ou cinq de ses Vaisseaux hors de Combat, en brulérent un, perdirent un Brulot sur un autre, & blessérent fort le Reste. Mais, le Combat étant réciproque, quoiqu'inégal, il ne se peut faire que les Anglois n'y souffrissent aussi beaucoup.

TROMP regagna enfin notre Armée. Ceux, qui étoient en Etat de servir, nous joignirent, & les plus blessés se firent remorquer en Zélande. Dans le Vaisseau de VAN DER HULST, Vice-Amiral d'Amsterdam, lui & la plupart de ses Gens étoient morts, ses Mats rompus, & ses Voiles toutes criblées. Celui, que TROMP montoit en cette Rencontre, étoit commandé par un Capitaine nommé SWART, qui étoit blessé à mort, & qui avoit deux cens Hommes tuez ou blessés sur son Bord. Voilà ceux, que je remarquai, & qui passérent le plus proche de nous. TROMP, cependant, prit une Chalouppe, qui le porta à l'Amiral; & comme les Matelots jettoient de grands Cris de Joie de ce qu'il arrivoit, RUYTER se tourna vers moi, & me dit: *Ah! Monsieur, ce n'est pas à cette Heure un Tems de Joie; c'est un Tems de Pleurs.* En

L 7 effet,

effet, notre Situation étoit facheuse. La Manœuvre de toutes nos Escadres se trouvoit différente: car, bien loin que nos Vaisseaux fussent alignés, ils étoient tous en Troupes, & tellement resserrez, qu'avec leurs quarante Vaisseaux les Anglois nous avoient tout-à-fait entourez. Il sembloit, que cette Lueur de Prospérité leur avoit redonné de nouvelles Forces; car, leurs Vaisseaux cheminoient à merveille, & leurs Brulots les tenoient si bien, qu'ils nous donnoient beaucoup de Respect. Je ne vis point dans ce Tems, que le Duc d'ALBEMARLE agît comme auparavant; & nous ignorions alors quel étoit l'Etat de sa Personne, ou ce qu'il pouvoit y avoir à refaire à son Bord. J'ai sçu depuis, que la Faute étoit à son Vaisseau, qui étoit si mal mené, qu'il fallut, pour le raccommoder, le tirer un peu à l'Ecart. Sir GEORGE ASCOUGH, qui portoit le Pavillon blanc, donnoit alors tout le Mouvement. Il m'a paru, que les Anglois ne nous poussérent pas d'assez près dans cet Instant avantageux, & que leur Esprit fut d'augmenter notre Desordre, plutôt que de s'en prévaloir entiérement; soit que la Disproportion de leur Nombre, ou quelque autre Raison qui m'est inconnue, les ait empéché de se commettre de plus près. S'ils ne se voïoient pas en Etat de pousser bien avant un Succès, ils sont fort blamables d'avoir préféré une Opiniatreté de combattre à une Retraitte honnête, qu'ils pouvoient faire la Nuit précédente, où les Cho-

ses

ses étoient restées dans une égale Décision, bien qu'il y eut une Différence considérable de Dommage.

RUYTER & TROMP étoient cependant ensemble: & je dois dire à l'Avantage du dernier, qu'on lui feroit Injustice, si l'on croïoit que ce fût un Homme, qui ne fût pas capable de se bien battre; car, dans toute cette facheuse Conjoncture, avec beaucoup de Fierté, je le remarquai toujours fort à lui-même, & je vis qu'il donnoit de fort bons Conseils. RUYTER, de son côté, appliqua toute son Industrie, pour donner une meilleure Forme à sa Ligne, à quoi il trouva assez de Facilité, par ce que je viens de dire des Anglois. Il couvrit, avec quelques-uns de ses Vaisseaux, les plus des-ordonnez des autres, malgré beaucoup de Coups de Canon des Ennemis, qui blessoient, & son Monde, & son Navire, en plusieurs Endroits. Enfin, par ce Moïen, nous nous remimes sur une Ligne parallelle à celle des Anglois, & nous repassames les uns auprès des autres au dessous du Vent d'eux. Mais, comme nous fumes à l'Extrémité de leur Ligne, le dernier Vaisseau rompit, d'un Coup de Canon, le grand Hunier & la grande Vergue de notre Vaisseau, & le rendit ainsi inutile; ce qui affligea RUYTER extrémement: & si ce Malheur fut arrivé dans le Tems de la Confusion précédente, il n'y a point de doute, que la Bataille eut été perdue pour nous. Mais, comme nous nous étions remis dans notre Train ordinai-

re,

re, & au Bout de la Ligne des Ennemis, notre Flotte s'écarta ainsi facilement, sans qu'ils eussent, je crois, Connoissance de ce Mal, ni aucun Jour d'en profiter. RUYTER fût toutes-fois en peine de ce qu'il avoit à faire, & demeura quelque-tems en Balance, pour savoir s'il devoit s'en aller dans une Chalouppe sur un autre Bord, ou envoier son Pavillon à VAN ESSEN, & faire raccommoder lui-même son Vaisseau, en dérivant cepéndant au dessous de sa Flotte. Je ne sai à quoi il auroit dû se déterminer; mais, il me parut, qu'il ne croïoit pas ses Affaires en trop bonne Situation; & que, s'il devoit y arriver du Malheur, il aimoit mieux que ce fût sous le Pavillon de VAN ESSEN. Il lui envoïa donc le sien, prit le Parti de se retirer comme j'ai dit, & dit à TROMP de repasser sur un autre Bord.

IL pouvoit être pour lors vers les cinq à six Heures du Soir, quand les deux Flottes, après la Retraitte de notre Amiral, repasserent sans aucun Evénement considérable; ce qui nous faisoit ignorer la Cause qui pouvoit obliger les Anglois à commencer, après cette derniere Bordée, à se retirer. Nous voïions seulement la Chose de loin, & l'Action nous ôtoit la Connoissance par elle-même, jusqu'à ce que les Flottes s'étant entiérement passées, nous vimes que celle d'Angleterre plioit fort loin au Vent. Nous crumes quelque tems, que c'étoit pour s'en assurer davantage: mais, peu après, nous vîmes qu'elle mettoit toutes Voiles, & qu'elle

qu'elle alloit vers l'Angleterre. La Raison qui l'y obligea fut, qu'un Fils du Duc d'ORMONT, l'aïant jointe, avoit averti le Duc d'ALBEMARLE, que le Prince ROBERT venoit aussi pour rejoindre: de sorte qu'il jugea à propos de faire de son Côté la Route nécessaire pour donner le Moien à ce grand Secours de s'unir avec lui. Le Vent étoit alors Sud-Sud-Est, mais assez foible. Dès qu'ils eurent fait cette Manœuvre, en prenant leur Course au Nord-Ouest, ils étoient les plus avancés sur leur Route; mais il abandonnoient l'Avantage du Vent. Ainsi, nous y tinmes le plus près que nous pûmes, & les suivimes de même jusqu'à la Nuit. Notre Vaisseau étoit toujours un peu éloigné de la Flotte, par le Tems que nous avions perdu en dérivant. Ainsi, comme elle faisoit Voile après les Ennemis, nous ne la pouvions atteindre. Nous donnames la Chasse toute la Nuit. Le Tems étoit fort calme, & le Vent s'étoit tourné à l'Est. Au Point du Jour, nous passames auprès d'un Navire des Ennemis, qui étoit enfoncé, & nous vimes le Débris d'un autre qui avoit brulé; & toute la Route étoit semée de Tonneaux & de Hardes, qu'ils jettoient pour se décharger. Un peu de Vent, qui leur fût devenu contraire, les eut assurément fait périr; car, ils n'eussent pu nous échapper: mais, celui qui régnoit, quoi que foible, leur étant favorable, leur permit d'approcher les Côtes d'Angleterre. Nous n'en étions plus éloignés que de quatre

Lieues,

Lieues, lors que les Matelots commencérent à découvrir une Flotte de vingt-deux ou vingt-trois Voiles, qui venoit du Côté du Sud; &, peu après, nous vimes, que celle d'Angleterre tournoit tout-à-fait pour l'aller joindre. Les uns disoient, que c'étoit le Prince ROBERT, (ce qui se trouva véritable,) lequel, aïant eu le Vent contraire pour entrer dans la Manche étoit revenu sur le Bruit de notre Combat: & les autres disoient seulement, que c'étoit un Renfort, qu'on leur avoit envoïé des Dunes.

SUR les cinq ou six Heures du Soir, le Vaisseau de Sir GEORGE ASCOUGH toucha; & aussi-tôt les nôtres s'en approchérent. Mais, comme par la même Raison ils ne le purent joindre, ils y envoïérent un Brulot; & bien qu'ASCOUGH voulût se défendre, ses Matelots le forcérent à composer. RUYTER, & tous nous autres, qui regardions la Chose avec des Lunettes, ne pouvions concevoir ce qui avoit pû obliger un Homme à rendre avec tant de Mollesse un Vaisseau si considérable, & qui portoit même un Pavillon. RUYTER voïoit avec quelque Peine, que c'étoit entre les Mains de TROMP; mais, enfin, nous fumes instruits de l'Accident qui en avoit été Cause. Les Flottes Angloises s'approchérent en sorte, qu'on vit qu'il étoit impossible d'empécher la Jonction. TROMP se plaignit hautement de VAN ESSEN, de n'avoir pas serré de plus près celle à qui nous avions donné la Chasse, l'accusant de l'avoir laissé échapper; de quoi

quoi je ne puis juger, parceque, comme j'ai dit, nous étions derriere, & fort éloignés. Peu après, nous vimes joindre les Flottes ennemies, puis venir vers nous: ce qui obligea RUYTER de faire sauver les Hommes du Vaisseau d'ASCOUGH, qu'il fit bruler, craignant d'en être embarassé, & d'en risquer pour retirer celui-là. Ce fut un grand Sujet de Murmure à TROMP, qui s'en étoit rendu Maitre, & qui desiroit ardemment de le garder. C'étoit un des prémiers Navires d'Angleterre, que RUYTER dit qu'il auroit pu conserver, s'il n'eut pas appréhendé qu'il retombât entre les Mains des Ennemis, & qu'il eut en effet conservé, s'il eut été bien aise que TROMP entrât en Triomphe à Amsterdam. L'on peut dire, que ce Sujet de Chagrin pour TROMP contre RUYTER n'étoit pas fort mal fondé. Il en donna des Marques le Soir même, lors qu'il vint au Conseil: & il ramena deux Hommes du Vaisseau de Terlon, qui, s'étant risqués sur le Tonneau qui marque l'Anchre, furent retirez à Bord de l'Amiral ASCOUGH; car, lors qu'on nous brula, nous étions au milieu des Ennemis.

COMME la Nuit suivit de près la Jonction des Flottes Angloises, nous ne pumes combattre, & la Chose fut remise au Lendemain, qui étoit le 14. du Mois. Si ce Secours, que mena le Prince ROBERT, n'eut pas été séparé d'abord de la Flotte d'Angleterre, elle eut été plus forte en tout que la nôtre; & le grand Avantage du Vent, qu'elle

qu'elle avoit le prémier Jour, lui en pouvoit promettre d'autres. Si la Flotte Angloise eut reçu ce Renfort le sécond Jour sur le Midi, dans le Tems de notre Desordre, il est apparent, que nous ne nous en fussions pas relevez. Mais, tout aïant été pris & fait à contretems, les Anglois doivent autant se prendre de leurs Pertes à eux-mêmes, qu'à la Fortune. Le Lundi, qui fut le 14, Messieurs de la FRETTÉ & BUSCA joignirent la Flotte; & j'obtins de l'Amiral, qu'ils combatissent sur son Bord. On tint un Conseil, où RUYTER parla très franchement des Succès des Jours passez, & donna des Louanges & des Reprimandes proportionnées au Mérite de chacun. L'on se prépara à l'Action, qui, selon toute l'Apparence, devoit décider un Combat, qui jusqu'alors avoit été si fort opiniatré. Le Tems étoit assez froid. Le Vent étoit Sud-Ouest, & nous l'avions sur les Anglois, qui vinrent, pour nous le gagner, d'une Façon fort entreprenante. Car, au lieu de s'approcher de nous, pour passer de Pouppe en Proue, la Confiance qu'ils avoient en la Vitesse de leurs Vaisseaux, leur fit tenir la même Route de notre Flotte, croïant que les leurs nous devanceroient pendant la Route. Nous fumes ainsi trois Heures durant Bord à Bord; ce qui est extrémement rude; car, lorsqu'on se passe de Vaisseau à Vaisseau, & qu'on a les Proues opposées, le Chemin que l'un & l'autre fait les separe assez vîte, & il en va de même

de

de toute la Ligne: mais, lorsqu'on s'accompagne Bord à Bord, on a le Tems & le Moïen de viser plus droit & plus juste. Les Anglois, qui avoient toujours le dessous du Vent, furent bien-heureux de ce que nos Brulots furent si mal servis, qu'ils se brulérent sans leur nuire, pendant que de leur côté ils brulérent deux de nos Vaisseaux, en passant au travers de notre Ligne; ce qu'ils firent avec toute leur Armée, dont quatre ou cinq Vaisseaux séparez nous gagnérent le Vent par la Tête, à force de Vitesse de Voiles.

Ce Mouvement donna une Face fort bizarre aux Affaires; car, tout se trouva séparé. Les Anglois le furent comme nous, de Côté & d'autre: mais, la Fortune voulut que notre plus grand Corps, qui suivoit notre Amiral, demeurât au dessus du Vent; & que le plus grand des Anglois, qui étoit de même attaché à suivre leur Pavillon, restât au dessous: & ce fut la véritable Origine de notre Salut & de leur Perte. Dans peu les Anglois furent ralliés: car, quelque Distance & quelque Difficulté que l'Espace de nos Escadres séparées pussent mettre à leur Ralliement, dans moins d'une Heure ils se virent ensemble, & reformérent leur Ligne, avec le même Ordre & la même Discipline, que s'ils n'avoient pas combattu. RUYTER pouvoit avoir alors auprès de lui, de ceux qui se régloient sur sa Manœuvre, trente-cinq ou quarante Vaisseaux. Le Reste étoit séparé, avec TROMP,

&

& avec KIERKIDES, Amiral de Frise, qui eut grande Part à nos Avantages. VAN ESSEN, qui nous auroit bien pu soutenir, avoit pris la Diversion, avec quatorze ou quinze Voiles, de suivre ces trois ou quatre Vaisseaux du Pavillon blanc, que j'ai marqué avoir passé au dessus de notre Armée, au lieu d'appuier son Amiral contre le Gros de l'Armée ennemie.

DANS le Tems de la Division, TROMP, aïant perdu le Vent, avoit été forcé de plier sur VAN ESSEN. Soit donc que ce soit lui qui l'ait ramené, soit qu'ils soient revenus tous deux ensemble, ou que la Nécessité de suivre ces Vaisseaux Anglois, qui, au lieu de se retirer, songérent à régagner leur Flotte, les en ait approché, ils y revinrent, comme je témoignerai ensuite. Mais, pendant ce Tems, RUYTER eut beaucoup à souffrir; car, il n'avoit plus de Second auprès de lui, & presque pas même d'Escadre. Il lui restoit seulement des Vaisseaux de toutes les autres, & les Corps de celle de Nort-Hollande & de Zélande, qui nous tenoit fort loin. Les Anglois, de leur côté, nous serroient le plus près qu'il leur étoit possible; mais, nous louvoïons toujours, & prenions le même Soin de nous écarter d'eux, qu'ils avoient de nous approcher. Nous passames ainsi deux fois toute leur Flotte: & je puis dire, que je n'ai jamais vu de Salves de Mousqueterie si fréquentes, que nous les avions de leurs Canons. S'il fût arrivé le moindre Mal à notre

tre Vaisseau, qui nous eut obligés de faire une méchante Manœuvre, dans la Molleſſe où nos Gens ſembloient ſe trouver, il eſt à croire, qu'ils euſſent dans peu ſuivi le Vent qui les portoit en Hollande: & RUYTER me communiqua pour lors, qu'il n'avoit plus de Voiles; qu'il ne lui reſtoit plus que ſix Milliers de Poudre, de quarante qu'il avoit eus; & qu'étant impoſſible d'avoir de la Poudre de Hollande par le Vent contraire; il ſeroit obligé d'y relacher la Nuit. Je connoiſſois auſſi bien que lui, qu'il ne feroit pas peu de tenir, & la Mer, & ſes Gens, juſques-là; car, le grand Relachement étoit viſible.

LES Anglois, cependant, ſe conſervoient avec Sang froid, Ordre, & Patience. Il ſembloit, que leur Eſprit étoit de ſe tenir bien enſemble, & de nous laſſer. Mais, comme nous paſſions la troſieme fois, nous vimes TROMP & VAN ESSEN, qui revenoient. Le prémier, qui avoit l'Avant-Garde, s'étoit approché le plus près des Anglois, qui, de leur côté, ne l'avoient pas évité. Nous étions preſque à l'Extrémité de leur Ligne, lorſque RUYTER, voïant que les Anglois donnoient leurs deux Bordées ſur TROMP & ſur nous, fit ce qu'il avoit déjà fait le Samedi, qui fut de mettre la Flamme rouge, & de tourner la Proue aux Ennemis. Le Vent ſe renforça tellement, qu'il y fut porté dans peu: & bien que les Vaiſſeaux, qui nous ſuivoient, ne fiſſent pas une extrême Diligence, ils firent néan-

néanmoins la même Manœuvre; & ainsi, en moins de rien, nous nous trouvâmes au milieu des Anglois, qui, étant attaqués des deux côtez, furent mis en Confusion, & virent tout leur Ordre rompu, & par la Nécéssité de l'Action, & par le grand Vent qu'il faisoit. On prit & on borda deux ou trois de leurs Vaisseaux, qui étoient à l'Extrémité de leur Ligne; &, depuis ce Moment, il n'y eut que de la Confusion. C'est-là où j'ai remarqué le plus grand Feu en général; car, nous tirions tout au travers les-uns des autres: & je vis le grand Amiral d'Angleterre tout-à-fait séparé, n'aiant plus qu'un Brulot qui le suivit fidélement, avec quoi il nous gagna le Vent; &, traversant l'Escadre de Nort-Hollande, reprit la Tête de quinze ou vingt de ses Vaisseaux qui se remettoient ensemble. Cette Action, & la Vigueur de la prémière Entreprise, ainsi que celle que témoigna le Duc d'ALBEMARLE au prémier jour du Combat, sont plus conformes à sa Réputation, que n'a été la Conduite de l'Affaire en général.

LES Anglois, cependant, tout mêlez qu'ils étoient parmi nous, se remuoient, pour se rejoindre, & pour ne s'en pas aller séparément: & dèsqu'ils eurent un assez gros Corps ensemble, ils mirent plus de Voiles, & le Combat cessa; c'est-à-dire, qu'il nous parut, qu'ils s'en alloient en Angleterre. Ils perdirent en cet Endroit la plûpart de leurs Vaisseaux: &, sans un Brouillard qui survint,

vint, si épais que nous ne nous pouvions plus connoitre, ils eussent fait une Perte plus considérable; car, le Desordre de leurs Amiraux eut fait rester, & plus de leurs Vaisseaux qui se vouloient joindre, & plus de ceux de l'Arriere-Garde. RUYTER me dit en ce Moment: *C'est Dieu, qui les sauve, & qui, ne voulant pas achever de les perdre, les a seulement corrigés de leur Présomption.* Au moins pouvons-nous dire, que les Apparences confirmoient cette Opinion, qui en effet n'étoit pas véritable: car, leur Dessein n'étoit pas de se retirer, mais bien de nous regagner le Vent, à quoi la plûpart des Vaisseaux de leur Flotte avoient réüssi, sans que cela lui pût être utile, parceque le Duc d'ALBEMARLE ne put faire tourner son Vaisseau. Tout ce qui le gouvernoit étoit brisé. Il fit donc Signal au Prince ROBERT de prendre la Tête de la Ligne: &, comme il se préparoit à l'éxécuter, un de nos Vice-Amiraux lui coupa son grand Mât; de sorte qu'il fut forcé de suivre le Duc d'ALBEMARLE. Tout cela nous paroissoit une Retraite, d'où nous les avions vû revenir plusieurs fois; mais, à celle-ci, par les Raisons que je viens d'alléguer, il leur fut impossible de le faire. Nous étions donc bien loin de Compte: car, si le Duc d'ALBEMARLE eut pu tourner, avec la Poudre & le Vent qu'ils avoient sur nous, qui n'avions, ni l'une, ni l'autre, ils eussent entiérement ruïné notre Flotte. Mais quoi! La Vérité même la plus apparente est sou-

vent difficile à déméler, sans voir ni sans connoitre à fond les Choses opposées.

Entre plusieurs Avantures remarquables dans cette grande Action, le Brouillard, qui la termina, dans la Longueur des Jours, & au Païs où nous combattions, mérite d'être fort compté. Car, il est fort extraordinaire de voir un Ciel extrémement serain changer en un Quart-d'Heure par des Vapeurs effroïables. Au reste, l'on peut certes louër les Anglois avec justice de la Vigueur & de l'Acharnement qu'ils firent paroitre dans le Combat. Mais, ils méritent en même tems d'être blamez de cet Excès de Présomption & de Méconnoissance, qui fit faire de si grandes Fautes à leurs Chefs. A la vérité, l'Ordre admirable de leur Armée doit toujours être imité: & pour moi, je sai bien que si j'étois dans le Service de Mer, & que je commandasse des Vaisseaux du Roi, je songerois à battre les Anglois par leur propre Maniere, & non pas avec celle des Hollandois & de nous autres, qui est de vouloir aborder. Car, prémiérement, il est difficile, que les Conséquences d'un But chimérique ne soient très fausses & très dangereuses. Et c'est une Moquerie de croire, que des Vaisseaux s'abordent frais à frais. Quand on approche au Mousquet, ce n'est pas mal aller; & l'on trouve en ce Cas peu de Camarades. Voilà donc une grande Difficulté par la Chose; & de plus, le Mouvement, qui nous y porte, cause souvent beaucoup d'Inégalité.

Tous

Tous les Vaiffeaux ne font pas égaux en Courfe. Tout le Monde n'a pas la même Envie de périr; & de n'être pas foutenu des autres. Mais, pour mieux encore concevoir la Chofe au jufte, il faut imaginer une Ligne de Cavallerie, qui fe gouverne avec Regle, & qui s'applique feulement à faire céder celle qui lui eft oppofée, en confervant autant d'Egards fur elle-même que vers fes Ennemis; contre une autre, dont les Efcadrons fortiront de leur Rang, & avanceront inégalement à la Charge. Certes, ce Mouvement n'eft pas celui qui doit promettre des Suécès; & l'on peut être certain, que le Parallelle eft véritable. Car, fi l'on dit, qu'à la Mer il n'en va pas de même comme fur Terre, quoique la Chofe foit diverfe l'on fe trompe; vû que c'eft un même Efprit, qui gouverne le Gros de l'Affaire; & qu'elle fe réduit toujours comme l'autre par Ordre, par Front, & par Feu.

POUR les Hollandois, l'on peut dire, que plufieurs firent bien dans cette Occafion, & que beaucoup s'y font mal acquittés de leur Devoir; qu'ils furent conduits à merveilles; qu'ils n'avoient pas tant de fi grands Vaiffeaux que les Anglois, mais qu'ils en avoient une plus grande Quantité d'égaux & de forts; & que le Nombre a toujours été fort fupérieur aux autres, à caufe de leurs Divifions. Et pour dire la Vérité, perfonne des Hollandois n'a paru fi engagé que TROMP, ni fi fage & fi capable que RUYTER; car, on peut dire, qu'ils ont tous

 deux

deux gagné la Bataille. Et s'il étoit raisonnable d'honorer une République si differente de la Romaine par un Parallelle avec celle-ci, l'on pourroit dire ce que les Romains disoient de MARCELLUS & de FABIUS, que l'un étoit l'Epée, & l'autre le Bouclier, de la République. Ce n'est pas, que là où il a fallu se commettre pour soutenir ou pour avancer, RUYTER ne l'ait toujours fait avec beaucoup de Valeur, & très à propos. Mais, pour donner à connoitre son véritable Naturel, & la Finesse de sa Politique, qui le porte à juger d'autrui par lui-même, il m'assura, que le Marquis de CASTEL-RODRIGO seroit ravi de sa Victoire, parceque c'étoit son bon Ami, qui l'avoit très bien traitté autrefois à Calliari. Sur quoi je lui répondis, que, sans doute, ce prémier Fondement établi, la Conséquence étoit infaillible. Je croi, qu'il feroit un pareil Jugement de mes Sentimens dans le Tems où nous sommes, où il est soigneux de m'écrire souvent, & de m'assurer toujours de son Amitié. Je ne l'ai jamais vû qu'égal, &, lorsque la Victoire fut certaine, disant toujours: *C'est le bon Dieu qui nous la donne.* Dans les Desordres & les Apparences de Pertes, il me parut touché seulement du Malheur de sa Patrie, mais soumis continuellement à la Volonté de Dieu. Enfin, l'on peut dire, qu'il tient un peu de la Franchise & du peu de Politesse de nos Patriarches: &, pour finir de parler de lui, je dirai, que, le Lende-

main

main de la Victoire, je le trouvai balaïant sa Chambre, & donnant à manger à ses Poules. Ce Récit est le plus fidele, qu'il m'a été possible: & je puis dire avec quelque Satisfaction, qu'aïant paru aux Yeux de tous les Intéressés, personne ne l'a contredit; & que le ROI D'ANGLETERRE même, après l'avoir demandé à la Reine sa Mere, a bien voulu s'y rapporter, plûtôt qu'à tout ce qui se disoit de si différent à la Vérité de Part & d'autre.

AU Point du Jour, le Lendemain du Combat, nous apperçumes la Terre, & quelque tems après l'Entrée du Canal de Flessingue, Notre Amiral toucha sur un Banc de Sable, la Mer étant encore assez grosse; mais, peu après, le Navire se mit à Flot: & il sembla, que la Fortune nous voulut donner cette légere Marque de son Instabilité. Peu après, nous entrames dans le Port, avec une Joie mutuelle entre notre Armée & ceux qui la voïoient arriver. Car, l'Importance du Succès ne perdoit rien de son Mérite par la Grace de la Nouveauté; de façon que toutes sortes de Gens s'empressoient de venir voir leurs Compatriotes, qui sembloient être devenus d'autres Hommes. J'avoue que ceux, pour qui je venois de tant risquer, me portérent à considérer attentivement leur Mérite & leur Personne, & que par cette Réflexion j'acquis une promte Envie de les quitter. Ainsi, prenant un Bateau, où je fis mettre les moins incommodez de ceux qui me restoient, je me retirai

en Hollande, dépouillé de tous les Biens de la Fortune, & pouvant dire comme le Philosophe Cinique, que je *n'étois revêtu que du Manteau de la Philosophie.* Quand je fus arrivé à la Haie, j'attirai la Curiosité de mes Amis, & mes Accidens celle de presque tout le Monde. Car, ce qui suit ordinairement ceux qui ont vû quelque-chose est d'être fort questionné; &, par conséquent, nécessité de répondre: mais, enfin, ceux qui viennent ensuite cherchent d'ordinaire à parler autant qu'on les interroge, & apportent le seul Remede qu'on puisse trouver à la Maladie des Interrogations.

De Witt s'en étoit d'abord allé sur la Flotte, d'où il fit faire en même Tems une Relation de ce qui s'étoit passé. Et, soit qu'il aimât à se flatter, ou qu'il lui fût bon de répandre dans le Païs, que l'Avantage étoit bien plus considérable, & la Perte des Ennemis plus forte; il en tua cinq ou six mille de sa Plume, au-dessus de ceux qui l'avoient été; & il brûla en effet de sa Bougie une vintaine de Vaisseaux, qui étoient en bon Etat dans la Tamise. Ses Emissaires confirmérent d'abord cette Vérité, dont la Conséquence devoit être la Perte de l'Angleterre. Sur quoi j'écrivis à Monsieur le Duc de Gramont, que si le Roi trouvoit bon pour son Intérêt que la Chose courût ainsi, je ne dirois Mot au contraire: mais que, si les Etats, que je connoissois fort peu véritables sur ce Sujet, lui vouloient proposer quelque Entreprise fondée sur la Pro-

Proportion du Dommage des Anglois, il pouvoit assurer Sa Majesté, qu'il étoit médiocre; & tel que je l'avois représenté, aiant examiné tout ce qui s'étoit passé dans le Combat aussi soigneusement que personne; & que, comme j'étois hors d'Intérêt, je le disois avec une Liberté entiere. Le Roi dit au Ministre, qu'il falloit s'en tenir à ce que je disois; & sa Confiance en ce Fait fut bientôt justifiée par le Retour des Anglois à la Mer.

VAN BEUNINGEN manda à DE WITT ce que je viens de dire, qui ne lui plut pas beaucoup: car, celui-ci n'avoit pas manqué d'écrire au ROI les mêmes Choses qu'il faisoit débiter en Hollande; afin d'engager Sa Majesté à lui donner des Troupes, avec lesquelles il prenoit Londres deux ou trois fois par jour. Enfin il vouloit, quoi que sans Raison, entreprendre dès-lors ce que la Négligence Angloise fit réussir l'Année suivante, qui étoit d'aller bruler les Vaisseaux à Chattam. Mais, la Fortune, qui sembloit avoir pris toutes les Affaires de l'Union en sa Protection, la garentit cette fois-là d'une dangereuse Entreprise, qu'elle fit réüssir ensuite, par la Faute des Anglois, que nous marquerons en son Lieu.

CEPENDANT, bien que la Vanité de cette Nation n'eut gueres lieu d'être satisfaite du Succès de ce dernier Combat, elle ne laissa pas de s'en attribuer tout l'Avantage, & de maintenir, que la Fuite des Hollandois avoit été leur unique Salut: ajou-

tant; qu'il n'en falloit point alléguer d'autre Marque, si ce n'est que leur Flotte s'étoit retiré sans faire Fanal, lors que celle d'Angleterre en faisoit pendant toute la Nuit. C'est une Vérité très constante, que la Chose se passa comme les Anglois le dirent. Mais, il n'en étoit pas de même du veritable Dommage de leur Flotte, qui étoit en effet diminuée par la Perte d'onze ou douze Vaisseaux, entre les quels il y avoit un Amiral; les Hollandois n'en aïant perdu que quatre. Et l'on pouvoit dire, que la même Disproportion se trouvoit en général dans la Comparaison de la Ruïne des deux Armées: car, elles avoient sans cesse combattu avec tant d'Inégalité pour le Nombre, que l'Accablement étoit toujours resté sur celle d'Angleterre, qui se soutenoit néanmoins par sa propre Valeur, & qui n'a maintenu le Combat, si longtems en Balance, que par cette seule Cause. Mais, comme celles que les Hommes affectionnent les engagent d'ordinaire à beaucoup de Passions, personne ne se faisoit Justice, & la rendoit encore moins à son Ennemi. Les Anglois ne menaçoient les Hollandois, que d'être à l'avenir plus prudens: & ceux-ci disoient avoir trouvé l'Infaillible Secret de battre les autres par tout. Pour moi, ce que j'avois vû de ces deux Nations m'avoit persuadé, que, hors une entiere Inégalité de Force, la Flotte de Hollande ne pouvoit se sauver contre celle d'Angleterre, qu'en combattant proche de ses Ports, & s'y retirant de bonne-heure: au

lieu

lieu, que celle d'Angleterre, par ses Hommes, par ses Vaisseaux, & par sa Manœuvre, n'avoit à craindre que la Longueur d'une Guerre, & ne devoit s'appliquer qu'à faire naitre les Occasions de la finir promtement.

DURANT qu'on radouboit la Flotte des Etats, j'allai voir l'ELECTEUR DE BRANDEBOURG à Cleves. La PRINCESSE DOUAIRIERE D'ORANGE y étoit allée un peu auparavant, pour y terminer le Mariage de sa derniere Fille avec le Duc de SIMEREN: & ce devoit être un Tems de Joie pour tout le Monde, hors pour la Mariée, qui, depuis longtems avoit différé de conclurre. Mais, bien qu'une Nôce soit une grande Fête en Allemagne, il y avoit dans cette Cour bien plus de Sujet de fêter la Prise de Magdebourg. Aussi y étoit-on fort occupé; rien n'étant plus important pour l'ELECTEUR, dont le Païs, extrémement étendu, se trouvoit encore séparé par l'Elbe, sur lequel il n'avoit aucune Place. Le Domaine de celle-ci lui avoit été ajugé par la Paix de Munster, pour le posséder, après la Mort de l'Administrateur, aux mêmes Droits que lui, & qu'il dut légitimement prétendre à tous ceux qui sont attachés à la Souveraineté; (s'il est possible, selon la Loi de Dieu, & suivant celle de la Raison, que les Evêques, & les autres Ecclésiastiques, en puissent jouïr.) Cette Place se trouvoit néanmoins dans la Situation des autres Villes d'Allemagne, & ne laissoit à son Prince que la Disposition du

Domaine qui lui appartenoit. L'ELECTEUR s'étant donc accommodé avec l'Administrateur, pour la Concession de son Droit; dont il devoit être revêtu après sa Mort, se prévalut du Tems, & de l'Assoupissement de tout le Monde, pour réüssir à une Chose, où il eut trouvé pour le moins autant d'Ennemis dans l'Empire, que l'Entreprise de Breme en attira peu de tems après aux Suédois. Les Hollandois même, à qui la Crainte de l'EVEQUE DE MUNSTER avoit arraché de l'Argent pour faire une Armée à l'ELECTEUR, ne lui en eussent pas donné, s'ils avoient pu soupçonner, qu'ils lui donnoient en même tems les Moïens de réüssir dans un si grand Dessein. Mais, l'Intérêt de Magdebourg se trouvoit joint à tant d'autres de semblable Nature dans l'Empire; cette Ville étoit encore si célebre par sa Prise; & elle étoit toujours demeuré si considérable dans les Affaires d'Allemagne; qu'on ne croïoit pas l'ELECTEUR capable, ni en état, d'en venir à bout. Ainsi, l'on peut dire, que Breme s'est sauvé par la Crainte des Suédois, & que Magdebourg s'est perdu par faute de craindre l'ELECTEUR; qui, se servant du Prétexte des Troubles de Pologne, feignit de renvoïer son Armée en Prusse, & la fit arrêter devant Magdebourg, que des Bourgeois surpris & étonnez rendirent sans se défendre: de sorte que l'Electeur unit ainsi tout son Païs par une grande Place d'Arme, qui lui donne par elle-même de quoi entretenir la Garnison, sans comp-

compter le Revenu du Domaine, qui lui étoit déjà affecté, & dont il héritera après la Mort de l'Administrateur.

DE WITT, étoit, comme j'ai déjà dit, retourné sur la Flotte, afin de la remettre en Etat; ce qu'il fit avec beaucoup de Facilité, parceque les Etats étoient déjà préparez pour remédier à une plus grande Perte que n'étoit celle qu'ils venoient de faire, & qu'ils ne pouvoient s'empêcher de craindre. Il n'en étoit pas ainsi des Anglois, qui, suivant leur Présomption ordinaire, n'avoient pas compté, que les Hollandois leur donneroient tant d'Affaires: ce qui fut cause, qu'ils ne purent remettre si-tôt à la Mer, que leurs Ennemis. La Flotte des Etats, n'aïant resté que vingt-deux ou vingt-trois Jours à se raccommoder, fit Voile, & se posta devant la Tamise, où DE WITT fit tous ses Efforts, par les Ordres qu'il envoïoit à RUYTER, de faire entrer les Vaisseaux, afin d'exécuter le Dessein qu'il avoit formé depuis longtems. Le Chevalier de LORRAINE avoit eu Ordre du ROI de passer avec son Régiment sur la Flotte, lors qu'on lui diroit de leur Part, qu'il en seroit nécessaire. Car, le ROI, ne leur donnant point cette Flotte si promise, vouloit leur donner du moins quelque Infanterie, afin de ne les pas mécontenter de tout Point: mais, contre leurs Persuasions volontaires, la Flotte d'Angleterre se trouvant en effet presque en Etat de sortir, les Etats, connoissant la Vérité qu'ils s'étoient cachée à

eux-mêmes, relachérent d'une Entreprise aussi mal conçûe que mal fondée. Ils firent revenir leur Infanterie, & remerciérent le ROI de la sienne. Toutes-fois, comme ils commencérent également à croire & à craindre, que la Flotte Angloise sortiroit effectivement, ils redoublérent leurs Plaintes & leurs Instances, pour obtenir du ROI le Secours de son Armée Navale. Sa Majesté leur fit espérer, qu'elle partiroit, après avoir conduit la Reine de Portugal à Lisbonne, où les Vaisseaux, qui tenoient la Méditerranée, s'étoient joints.

LES Anglois, d'autre Part, s'étant mis en Etat, firent Voile avec un Vent d'Ouest, qui, les portant droit sur la Flotte des Etats, obligea celle-ci de prendre le Large. Celle d'Angleterre l'aïant suivie, le Combat commença de fort près, à ce que j'ai ouï dire. Les Anglois laissérent passer toute la Flotte des Etats, sans lui répondre d'un seul Coup de Canon, jusqu'à ce qu'aïant reviré le Bord, ils se mirent à Portée du Mousquet d'elle: & c'est ainsi qu'il se faut battre; car, le Reste ne cause guéres que du Bruit: &, hors d'un grand Malheur, lors que la Portée raisonnable du Canon regle la Distance des Flottes, ce n'est, à vrai dire, qu'un Spectacle un peu périlleux, qui ne peut justement porter le Nom de Danger. L'Avant-Garde de l'Armée d'Angleterre étoit commandée par THOMAS ALLEN, la Bataille par le Duc d'ALBEMARLE, & l'Arriere-Garde par JÉREMIE

SMITH.

SMITH. La Tête de celle des Etats étoit commandée par le vieux JEAN EVERTSEN, que la Zélande avoit rétabli dans son Poste, après la Mort de son Frere. Il avoit pour Compagnon KIERKIDES, Amiral de Frise, qui devoit suivre sa Manœuvre, & commander après lui. C'étoit une des meilleures Têtes & des plus hardies de l'Armée. RUYTER étoit à la Bataille. Et TROMP commandoit l'Arriere-Garde, avec un nommé MEPPEL, Lieutenant-Amiral de Nort-Hollande. Le Commencement du Combat fut fort échauffé: mais, comme les Flottes tenoient une même Route, avec un Vent assez foible, les Avant-Gardes combattirent longtems avant le Reste; mais avec peu de Succès pour celle des Etats. Car, le Vaisseau de BANKER, pour lors Vice-Amiral de Zélande, fut brulé; & les deux Lieutenants-Amiraux de Zélande & de Frise y perdirent la Vie: de sorte que tout plia sur RUYTER, qui soutint un grand Choc, avec cinq ou six Vaisseaux des siens, dont les Capitaines moururent, qui étoient ceux de l'Armée dont on faisoit avec raison le plus de Cas. Leurs Vaisseaux n'abandonnérent pourtant point l'Amiral, dont le Bonheur voulut qu'il survint un si grand Calme, qu'il ne put avoir contre lui, que les Vaisseaux qui s'y trouvérent d'abord opposez. Car, si ceux, qui venoient de battre son Avant-Garde, avoient pu joindre le Duc d'ALBEMARLE, la Flotte des Etats auroit reçu un Echec, dont elle auroit eu

 peine

peine à se relever. Cependant, Tromp avoit poussé l'Escadre qui lui étoit opposée: & le Vent, qui s'étoit rafraichi sur le Soir, le faisant d'avantage écarter de la Flotte, donna aussi lieu à Ruyter de se retirer en Zélande.

Tromp étoit, comme je viens de dire, resté à la Mer: & le Duc d'Albemarle, aïant poussé Ruyter jusqu'à l'Entrée des Ports, voulut replier sur l'Escadre du premier, qui tenoit encore la Mer, avec trente des meilleurs Voiles de la Flotte. Cette même Fortune, que nous avons si souvent remarquée, & que nous verrons encore dans la suite prendre sans cesse un Soin particulier des Affaires des États, fit que le Hazard prévalut en ce Lieu à la Raison du Duc d'Albemarle. Car, le Vent aïant été toute la Nuit assez frais & toujours au Sud-Ouest, il crut par conséquent, qu'il auroit porté Tromp & Smith au Nord-Est: & ainsi il fit le Cap au Nord, croïant par ce Moïen couper Tromp à l'Entrée des Ports de Hollande; car, il jugeoit au dessus de ceux de Hollande. Mais, le Contraire étant arrivé par un Tems où le Vent avoit donné lieu à Tromp de faire une Manœuvre différente, qui l'avoit porté plus bas que la Hauteur de Flessingue, le même Vent l'y apporta, à la Vûe du Duc d'Albemarle & de Smith, sans que ni l'un ni l'autre, qui avoient le Vent sous lui, pussent l'en empécher.

Tout étoit à la Haie dans le Trouble

en pareille Rencontre. Les Nouvelles, qui s'y débitoient, n'étant, ni bien certaines, ni favorables, ne l'augmentoient pas médiocrement. Car, tant que TROMP resta à la Mer, bien que RUYTER, qui étoit rentré, pût mander des Nouvelles certaines, il se garda bien de le faire, avant que de savoir ce que l'autre seroit devenu. Mais, dès qu'il l'eut vû rentrer, il dépécha aux Etats, pour leur rendre Compte du Combat, & pour se plaindre de TROMP, qu'il chargeoit du mauvais Succès de cette Journée. Le Pensionnaire DE WITT partit d'abord pour aller sur la Flotte, & manda à l'Ambassadeur, que les Chevaliers de LORRAINE, de COASLIN, CAVOIS, & BUSCA, s'étoient mis dans une Chaloupe, pour aller à celle d'un Brulotier; ce qui l'avoit obligé de bruler plûtôt son Navire, & de n'approcher pas si près de l'Amiral. Il lui manda aussi, que TROMP avoit fort mal fait; mais, que les Affaires ne permettant pas que l'on en vint à un Eclat, il s'en alloit sur la Flotte avec un Esprit de Pacification, dont l'Ambassadeur le loua extrémement. Soit donc que DE WITT vint à savoir ensuite par le Chemin, ou qu'il crût pouvoir se permettre davantage, dès qu'il fut arrivé à Flessingue, il changea de Maxime: & comme il étoit Député avec le Pouvoir des Etats, il interdit prémiérement TROMP, qu'il fit ensuite destituer par l'Assemblée & dans l'Amirauté de Hollande. Si la Guerre eut duré, plus d'une

Occa-

Occasion auroit justifié, que la Passion de DE WITT avoit été fort nuisible en ce Cas à la République, & lui auroit fait regretter la Perte d'un Chef de cette Importance. RUYTER & TROMP verbalisérent quelque tems de Part & d'autre; ainsi, je me passe de rapporter les mêmes Choses qu'ils publiérent pour leur Justification; & dirai seulement, qu'après les avoir examinées, il m'a paru que TROMP pouvoit bien s'être permis un peu plus que ne doit faire un Subalterne, sur-tout à la Mer, où, selon moi, le plus grand Mérite est dans la Regle & dans l'Observation précise du Commandement. Mais, toutes-fois, si TROMP s'y étoit tenu exactement à la Bataille où je me trouvai, nous l'eussions certainement perdue. J'étudiai fort pour lors sa Conduite, soit pendant le Tems que nous fumes sur le Bord de RUYTER, soit dans tout ce que je lui vis faire; ce qui me fait dire avec justice, que je n'ai point vû d'Homme plus propre à soutenir fiérement, ni à mieux rechercher, une belle Entreprise. Son véritable Défaut est d'être Serviteur partial de la Maison d'Orange, par conséquent Ennemi du Pensionnaire: qui, venant de voir perdre tous les Officiers de la Flotte, quoiqu'il sçut bien qu'il ne restoit plus de Gens à remplir ces Postes, qui ne fussent très incapables; & que même la plûpart de ceux qui pouvoient y prétendre s'étoient cachés dans toutes les Occasions, ne laissa pas de déposer un Homme rare par son Mérite;

qui

qui pouvoit vraisemblablement donner un grand Prix aux Affaires générales, dont les particulieres de la Province de Hollande étoient absolument dépendantes. Cependant, tout aïant réüssi à l'Avantage de DE WITT, il faut seulement adorer la Fortune, sans prendre, pour Modeles les Conduites à qui elle sert uniquement de Guide.

LA Perte de cette Bataille, rétablissant la Réputation des Armes d'Angleterre, décrédita derechef celle des Etats: & l'on avoit tant de Raisons d'en attendre un méchant Succès dans les Suites, que tous ceux, qui jugeoient des Oeuvres par la Connoïssance des Ouvriers, ne se prometttoient qu'une Perte toute entiere de leur Flotte, puisque DE WITT s'opiniatroit à s'exposer de nouveau au Combat. L'Armée Navale d'Angleterre avoit si peu souffert par la prompte Retraite de celle des Etats, qu'au lieu de rentrer dans ses Ports pour se raccommoder, elle se promena sur les Côtes de Hollande, & y donna de fréquentes Allarmes, qu'elle finit par l'Entreprise du Vlie, où Sir ROBERT HOLMES, qui commandoit l'Avant-Garde, brula cent-quarante-huit Vaisseaux prêts à faire Voile. Cet Accident toucha plus vivement les Hollandois, qu'aucun autre que la Guerre leur eût jusqu'alors attiré; dans la Crainte de ne plus trouver dans leurs Ports mêmes cette Sureté qu'ils y recherchoient si soigneusement par de promtes Retraites. Il se joignoit à cette Considération une Douleur

vive de la Perte du Patrimoine: & comme l'Utile fait presque tout l'Intérêt des Provinces-Unies, sa Perte les toucha plus vivement que celle de la Gloire & de la Réputation de leurs Armes. Toutes-fois, elles ne laissérent pas ensuite de remettre à la Mer, par le Conseil de DE WITT, malgré la Mort des seuls Capitaines qui eussent du Mérite, & sans égard au Banissement d'un Chef aussi accrédité parmi les Matelots, & aussi considéré des Ennemis, que TROMP l'étoit avec Justice.

MAIS, pendant que les Etats travaillérent à faire radouber leur Flotte, un Gentilhomme François, appellé BUAT, fut arrété de leur Part. Il étoit engagé dans leurs Troupes, pour le Commandement d'une Compagnie de Gardes, que les Etats avoient pris en leur Nom depuis la Mort du du feu PRINCE D'ORANGE; & conservoit, avec le Titre de Domestique du PRINCE d'aprésent, le Nom & le Zéle d'un fidele & d'un passionné Serviteur: mais, avec autant de Raison pouvoit-il porter le Titre d'un très mal-habile Homme. Il étoit du surplus fort sujet au Vin: &, bien que dans tout le Commerce du Nord ce soit un Mérite que de boire, c'est toujours un grand Vice dans les Affaires, soit de Guerre, ou de Politique, qui a couté cher à tous ceux qui n'ont pas sçu s'en défendre. On n'est pas bien d'accord, si la Faute de BUAT en fut un Effet dans cette Conjoncture, ou si elle fut produite par un Manque-

quement de Génie ou de Précaution; mais, elle fut du moins fort complette, comme je dirai.

DE WITT, ne voulant jamais la Paix d'Angleterre, témoignoit souvent, qu'il la desiroit; ce qui lui faisoit volontiers entretenir les Commerces qui tendoient à cette Fin, pourvû qu'il ne les crût pas propres pour y arriver. C'est de cette sorte, qu'il permettoit à BUAT d'écrire & de recevoir les Lettres de Milord ARLINGTON, qui traitoient d'un Accommodement. Mais, comme il étoit connu d'un chacun, & publié hautement par les Serviteurs de la Maison d'Orange, que DE WITT étoit directement opposé à la Paix d'Angleterre; les Amis les plus échauffez de cette Maison entretenoient un Commerce secret, par la même Voie de BUAT, afin de mettre DE WITT dans la Nécessité de suivre, contre son Inclination, le Mouvement de la République, BUAT étant donc allé chés lui, pour lui communiquer une Lettre qu'il venoit de recevoir d'Angleterre, lui en donna deux pour une, la seconde desquelles découvrit le Mistere dont je viens de parler. Peu après, il s'apperçut de sa Faute; &, dans le Dessein de la réparer, il retourna chés DE WITT, pour lui redemander amiablement cette seconde Lettre. Il rentra dans son Cabinet, & fut avec lui, dans une Maison où il n'y avoit que trois ou quatre Domestiques, sans avoir la Hardiesse de retirer sa Lettre par Force, bien qu'il

eut infiniment du Courage. Il n'eut pas non plus l'Avisement de prendre un Cheval, qui, dans six Heures, le pouvoit sortir de la Hollande, sans qu'il eut été possible de le joindre. Mais, après que DE WITT eut refusé de lui remettre sa Lettre entre les Mains, en lui disant, qu'il alloit rendre Compte de la Chose à ses Maitres, il se retira paisiblement chés lui, où la Lenteur & le Défaut de pouvoir agir promtement en Cas pareil, qui est ordinaire à toutes les Républiques, lui donna près de trois Heures de Loisir, sans qu'il eut la Pensée de bruler aucun de ses Papiers, qui découvroient beaucoup plus que n'avoit fait la Lettre: car, ils faisoient connoitre ceux qui étoient bien intentionnez pour la Paix, que DE WITT eut le Crédit de pousser ensuite comme Criminels contre l'Etat. Les deux principaux d'entre eux étoient KIWIT & VAN DER HORST. L'un se trouvoit placé dans les *Gecommiteerde Raaden*, & l'autre possédoit une des plus considérables Charges du Magistrat de Rotterdam. Le prémier, étant Beau-Frere de TROMP, n'adoucissoit pas l'Esprit du Gouvernement, contre lequel ils ne péchérent tous, que par Incapacité, & faute de Précaution. La Pensée, sur-tout, qu'ils eurent de pouvoir métamorphoser BUAT en Négociateur, lui qui n'étoit bon que pour se battre; jointe à la Faute qu'ils firent de maintenir un Commerce avec les Ennemis de l'Etat plus étroit qu'ils ne le faisoient paroitre à la Répu-

République; ne sauroient trouver d'autre Excuse, si ce n'est que le But doit attirer la Justification, ou le Blame, des Actions: & que celle-ci, n'aïant point autre Dessein que de procurer la Paix, ne pouvoit au plus mériter qu'une Correction, & ne devoit pas attirer un Chatiment. Néanmoins, DE WITT y porta la République avec tant d'Apreté, qu'il sortit même de la Bienséance, en sollicitant la Cour de Justice de pancher à la Rigueur.

LA Mort de ce Gentilhomme fut généralement regretée, & l'eut été encore d'avantage, si la Maniere dont il la souffrit avoit été aussi constante & aussi forte, que la Satisfaction de sa Conscience le lui pouvoit permettre. Il n'essaïa cependant point du tout à justifier son Innocence, afin de recueillir l'Affection, ou tout au moins l'Estime, du Peuple en sa Faveur, & s'offrit simplement en Victime à ce cruel Spectacle. Les Anglois sont maintenant les seuls dans le Monde, qui soutiennent un semblable Malheur avec Dignité: & ce Caractere est si fortement empreint dans toute leur Nation, que les Gens du menu Peuple même ne l'ont jamais presque démenti. Il mérite non seulement d'être loué en cela, mais même d'être imité de tous les Hommes qui se trouvent enveloppez dans de pareils Accidens, & que nous voïons si souvent finir leur Vie, en se deshonorant par l'Amour qu'ils ont pour elle. Je pardonne assez volontiers les Bassesses que les Pol-

trons

tions ont pour se garentir de la Mort, & les Précautions de ceux, qui, sous un Nom de Prudence, n'ôsent en effet rien entreprendre, parce qu'ils ont tous en vûe la Conservation de Choses bien cheres & bien précieuses: mais, je ne puis trouver d'Excuse pour ceux, qui, se voïant réduits à la Nécessité de perdre la Vie, craignent encore pour leur Personne. Tous les Mortels sont en général soumis à quelque Autorité; & nul d'entre eux ne peut se répondre de la Durée de celle qu'il possede. Ce n'est pas que suivant l'Ordre des Choses, les Sujets ne soient d'ordinaire exposez à la Vangeance, à la Colere, & à la Disgrace, des Princes, qui disposent presque à leur Gré de la Vie & de la Fortune des Particuliers. Nous sommes donc, à vrai dire, Maitres de notre Ame & de notre Réputation: &, toutes-fois, rien n'est si communément négligé, que la Culture des seules Possessions qui puissent passer pour solides, & pour assurées. De-là vient, que peu de Personnes savent résister, ni en mourant, ni en vivant, à la Fortune ni à la Tirannie, & se vanger, par des Actions de Vertu, de deux Puissances si injustes.

Si donc Buat avoit entrepris de représenter au Peuple, qu'il mouroit pour avoir desiré la Fin d'une Guerre qui ne lui étoit pas trop avantageuse; & que, non-obstant, on le sacrifioit à la Haine de ceux dont l'Ambition troubloit le Repos de l'Etat; on

ne

ne sait ce qu'il fut arrivé de lui. Car, j'ai ouï dire, que la Multitude étoit également touchée de Compassion pour son Malheur, & irritée contre ses Juges. Mais, les Hommes ne font gueres paroitre aux dernieres Heures de leur Vie ce qu'ils ont appris d'être pendant tout son Cours. C'est pourquoi je louerai sans cesse les Anglois d'étudier par une Profession presque universelle, & les Devoirs respectifs à cette Vie, & ceux qui nous conduisent en l'autre.

BUAT mort, & ceux que j'ai dit s'entendre avec lui étant proscrits pour s'être retirez de Hollande, DE WITT se donna tout entier aux Affaires de la Flotte, dans l'Espérance d'une Jonction avec celle de France, qui, pour lors, se trouvoit dans les Ports de Bretagne. L'on en avoit si souvent parlé, que la Façon, dont elle devoit agir, avoit souvent été mise sur le Tapis: mais, la Différence des Saluts & des Devoirs que le ROI prétendoit qui lui fussent rendus, au-de-là même de ceux qu'on rendoit au ROI D'ANGLETERRE, n'en facilitoit pas l'Entrevûe. Car, les Etats s'en vouloient tenir à leur ancienne Pratique; & disoient, que, puisqu'ils disputoient la Réalité du Roïaume de la Mer au ROI D'ANGLETERRE, ils ne cederoient pas au ROI DE FRANCE des Choses que les Anglois n'avoient jamais prétendues: qu'ainsi, ils desiroient se régler sur la Forme dont Monsieur de BREZÉ avoit traitté avec le vieux TROMP,

TROMP, sans chercher d'autre Modele. Le ROI en vouloit un nouveau, ou tout au moins celui d'Angleterre, qui, aïant été établi dans l'Enfance de la République, lorsqu'elle vivoit sous la Protection déclarée de la Reine ELIZABETH, étoit pour le moins comme de Tuteur à Pupille. Les Anglois, par plusieurs Différences réïterées de la Part des Provinces-Unies, se sont toujours maintenus dans cette Possession, que le ROI vouloit acquérir, & proposoit même des Choses plus fortes: de maniere que les Etats disoient, qu'après tant de Retardemens & de Difficultez d'éxécuter le Traité, cette derniere étoit plus insurmontable que les autres; que des Etats, qui suivent une même Forme de traiter entre eux, lorsqu'elle est une fois établie, n'ont pas accoutumé de l'altérer; & que si le Roi s'étoit obligé d'être Allié, il n'étoit pas devenu leur Maitre, parce qu'ils avoient besoin de l'Effet de sa Parole. D'autre Part, le Comte d'ESTRADES disoit, qu'il y avoit assez de Justice, que le prémier Roi des Chrétiens fût du moins traité comme un autre; sans compter les Egards différens, que les Provinces-Unies devoient avoir pour deux Princes, dont l'un étoit Allié, & l'autre Ennemi. Mais, lorsqu'il s'agissoit de demander aux Etats plus qu'ils ne donnoient au ROI D'ANGLETERRE, sa Rhétorique finissoit par la simple Exposition de son Ordre. La plûpart des Députez

tez aux Etats étoient assez mal-habiles, pour s'échauffer hors de propos sur le Point d'Honneur, dans une Affaire capitale, dont ils pouvoient se relever par leur Force, quand d'autres Tems auroient ôté la Nécessité de s'accommoder au présent. Mais, DE WITT calma sagement l'Orage, en proposant des Tempéramens dans cette Affaire, que le Voïage de BELFONS, qui pour lors n'étoit pas Maréchal, termina. Le ROI l'avoit envoïé à la Haie, où il arriva peu après que les Navires eurent été brulez. Je ne sai quelle Consolation il put donner de ce Malheur; car, je le trouvai à Bruxelles: mais, j'appris, qu'il avoit été seulement se montrer, & donner aux Etats quelques bonnes Paroles, qui annonçoient la Venue de Monsieur de BEAUFORT, dont il devoit être Chef du Conseil. Ainsi, les Etats reçurent une Idée du Gouvernement de la Flotte du ROI, en attendant l'Exécution du Service, qu'on leur avoit tant de fois fait espérer, & dont ils n'avoient pas une médiocre Impatience.

IL n'y a pas lieu de douter, que les Tems de la Jonction ne fussent bien ménagés. Ainsi, il faut rejetter sur la Fortune les Obstacles, qui en empéchérent l'Effet. La principale Difficulté ne se pouvoit lever, sans qu'une des deux Flottes se batist contre celle d'Angleterre, qui étoit passé aux Dunes: & certes, pas une n'étoit en Etat pour lors de se commettre avec elle; de sorte que la Flotte des Etats devoit nécessairement

N sairement

fairement passer par cet Endroit, pour aller chercher celle du ROI, qui, n'aïant pas de Ports dans la Manche, ne pouvoit guere se commettre d'y entrer, sans un Dessein formel de se perdre. Tout ce Raisonnement se réduit à dire, que Monsieur de BELFONS avoit conclu & arrété, que deux Flottes, qui devoient, pour se joindre, faire un Cours diamétralement opposé, y pourroient réüssir par un même Vent, dans un Canal étroit comme la Manche. Cette belle Disposition fit son Devoir ordinaire; car, elle mit la Flotte du ROI, & celle des Etats, entre les Mains de celle d'Angleterre, dont la Fortune les garantit par cette Voie.

LE Vent s'étant extrémement rafraichi, RUYTER, qui croisoit à la Hauteur d'Harwich, n'y put tenir sans Risque, & fut porté dans la Manche. Les Anglois mirent ensuite à la Voile, & commencérent le Combat avec vingt ou vingt-cinq Vaisseaux de plus que n'avoit RUYTER, sur qui ils avoient encore l'Avantage du Vent, & celui de la Mer; car, la Flotte des Etats étoit tellement serrée de la Terre à la Rade de Saint-Jean, qu'à peine pouvoit-elle faire ses Manœuvres: & jamais elle ne fut si prête d'être détruite, parce qu'avec des Forces tout-à-fait inégales, & presque point de Capitaines, elle avoit tous les Desavantages du Combat, & de plus aucun Lieu de Retraitte. A peine avoit-on donné la premiere Bordée, que le Duc d'ALBEMAR-

LE reçut Ordre du ROI, que, dans quelque Etat qu'il pût tenir la Flotte des Etats, il eut à laisser le Combat, de remettre sa Flotte sous l'Ile de Wight, & de revenir à Londres, qui venoit de bruler, & où le ROI jugeoit sa Présence tout-à-fait nécessaire, afin de remédier à un Accident si funeste. Le Duc d'ALBEMARLE obéït, & laissa le Commandement de la Flotte au Prince ROBERT, mais avec Ordre exprès de ne pas laisser un Vaisseau à la Mer, de peur qu'il ne donnât Avis de ce qui se passoit. Je n'entendis point, à dire vrai, quelle fut la Politique du ROI D'ANGLETERRE: puisque le Moïen infaillible d'adoucir le Mal que causoit l'Incendie de Londres étoit de ruïner la Flotte des Etats, & puis ensuite celle du ROI. Et c'étoient deux Choses fort pratiquables selon toutes les Raisons humaines. Ainsi, le Duc d'ALBEMARLE pouvoit redresser l'Ordre qui lui avoit été envoïé; parce qu'en combattant il étoit vraisemblablement assuré d'une Victoire certaine, que le ROI D'ANGLETERRE n'avoit pu prévoir si positivement. Mais, il y a quelque Apparence, que le Duc D'ALBEMARLE, s'étant vû blamé d'avoir donné hors de propos la prémiere Bataille, craignit, que, s'il en donnoit une seconde, on n'imputât à son Tempérament ce qui ne devoit être qu'un Effet de sa Raison: &, selon moi, il n'a pas mieux servi son Maitre, pour avoir usé dans cette Rencontre de toute sa Prudence, que lorsque, s'abandonnant

au Mouvement de son Courage, il se porte à combattre aussi légérement qu'il fit la premiere fois contre nous. Pour dire le Vrai, c'est un grand Art, que de pouvoir acquérir le véritable Usage des Vertus; puisqu'il est certain, qu'elles ont fort souvent autant de besoin de Regles, que les Vices.

La Flotte des Etats venoit de recevoir, par la Maladie de Ruyter, un Echec aussi considérable qu'aucun autre, que le Dessous du Vent, & le Voisinage de la Terre, dussent faire apréhender pour elle. On n'a guere ouï parler d'une Avanture plus extraordinaire que le fut celle par où commença sa Maladie. Un Canonier, tenant sa Méche pour mettre le Feu à une Piéce, & se tournant pour obéir à quelque Ordre de son Amiral, lui mit cette Méche si près de la Bouche, que le Vent y fit entrer tout le Bout qui étoit allumé, dont il eut la Gorge toute brulée. Cet Accident fut accompagné d'une Fievre très violente, qui le mit tout-à-fait hors d'Etat d'agir. Les Anglois ne pouvoient avoir Connoissance de ce dernier Avantage qu'ils avoient sur leurs Ennemis: & si on leur eut fait espérer, au Commencement de leur Rupture avec les Etats, de se voir livrer leur Flotte dans la Situation où elle se trouvoit pour lors, après la Mort de ses meilleurs Capitaines, principalement des deux Evertsen, & même privée de Ruyter & de Tromp, ils eussent assurément présumé davantage des Succès qu'ils s'étoient promis de cette Guerre,

&

& auroient eu un légitime Fondement de le faire.

MONSIEUR le Maréchal d'AUMONT fit savoir au ROI le Commencement du Combat, & que la Retraitte surprenante des Anglois faisoit soupçonner, qu'ils s'étoient laissé porter au Vent Nord-Est qui continua très-longtems, à dessein de tomber sur la Flotte de Sa Majesté, qui devoit entrer dans la Manche. Il fut aussi au Bord de l'Amiral RUYTER, pour le persuader de mettre à la Voile, afin de secourir les Vaisseaux du ROI. Mais, il le trouva hors d'Etat d'agir. Monsieur de ROANNÉS, pour lors Comte de LA FEUILLADE, étoit aussi parti de la Part du ROI, pour aller vers les Flottes. Il emploïa plus de Chaleur à persuader RUYTER, que le Maréchal d'AUMONT n'avoit fait. L'un tomboit d'accord aisément des Difficultez que RUYTER objectoit à sa Proposition: LA FEUILLADE, au contraire, les résolvoit toutes. Cet Embarras n'altéra pas médiocrement la Santé de ce bon Matelot, à qui, disputant par Regles de Mathématiques sur l'Impossibilité que la Flotte du ROI pût entrer dans la Manche à cause des Vents opposez, LA FEUILLADE assura, que *la Flotte du* ROI *iroit contre Vent & Marée, & que Monsieur de* BEAUFORT *en avoit reçu l'Ordre.*

CE Terme de Marine, qui sert quelquesfois d'Hiperbole dans la Conversation, effaroucha tellement le pauvre RUYTER, qu'il

 ne

ne voulut plus rien répondre: &, se servant de son peu de Force, il l'emploïa à écrire aux Etats, pour se plaindre de ce qu'on lui avoit envoïé de France un Homme, pour traiter d'une Jonction aussi difficile que l'étoit celle des Flottes; que, lorsqu'il lui proposoit des Obstacles raisonnables, il lui répondoit, que *la Flotte du Roi alloit contre Vent & Marée*; ce qu'il assuroit être impossible. Car, prenant le Texte bien à la Lettre, il justifioit par Ordre & par Raison, que *les Vaisseaux, pour être au* ROI DE FRANCE, *ne pouvoient pas aller contre le Tems & le Courant.* En revanche, il se louoit fort de la Raison de Monsieur le Maréchal d'AUMONT; & disoit, qu'il ne lui avoit jamais parlé que par Sentence. Cette Lettre, arrivée à la Haie, fut prise comme elle le méritoit. Les Etats en rirent beaucoup. L'Ambassadeur en fit de même: &, quand il me l'eut fait savoir à Aix où j'étois pour lors, j'en fus touché comme les autres; sur-tout, connoissant fort le véritable Caractere de ceux qu'elle représentoit. Le Mal de RUYTER s'étant augmenté, il lui resta assez de Connoissance pour concevoir, qu'il ne pouvoit confier la Flotte des Etats à personne. Ainsi, il repassa le Canal, & vint se mettre à la Hauteur de Flessingue, dès qu'il eut du Vent propre à l'y porter. C'étoit le même Sud-Ouest, dont la Flotte du ROI avoit besoin pour entrer dans le Canal: desorte que n'étant pas avertie de la Retraitte de celle des Etats, la Crainte qu'on avoit de la Perte de

notre

notre Armée étoit très bien fondée; car, les Anglois remirent à la Mer sous le Prince ROBERT, dès qu'ils eurent appris que le Feu de Londres n'y avoit point allumé de Sédition. Le Marquis, depuis Maréchal, de CREQUI, se voïant accablé d'une longue Disgrace, étoit parti pour se mettre sur la Flotte des Etats, afin de se faire auprès de Sa Majesté quelque Mérite qui la pût adoucir. Mais, voïant que RUYTER faisoit Voile, il prit un Batiment léger, dans la Vûe d'avertir la Flotte du Roi de songer à une Retraite. Ce ne fut pas lui, à la vérité, qui en donna le prémier Avis; mais, il arriva heureusement pour finir un Conseil de Guerre tenu par Messieurs de BEAUFORT & BELFONS: & j'ai ouï dire aux Officiers qui y étoient présens, que la Délibération, pour avoir été longue, n'étoit pas encore bien mûre; & qu'enfin le Récit de Monsieur de CREQUI la termina. Notre Amiral remit aussitôt à la Voile, ne songeant qu'à regagner Brest; ce qui étoit aussi tout ce qu'il y avoit à faire.

MAIS, pendant qu'on jugeoit à la Haie, que la Flotte du ROI étoit perdue, on en craignoit autant avec raison à Paris. Trois Vaisseaux, qui en étoient séparez, tombérent dans une Escadre Angloise. L'un fut pris, l'autre échouä, & le troisieme se sauva à Dunkerke. Ce Desordre garentit le Reste de l'Armée du ROI; car, les Anglois, voïant que ces Vaisseaux faisoient leur Route vers le Pas de Calais, jugérent

que toute l'Armée faisoit la même Chose: & comme la Croisiere étoit bien plus étroite, & par conséquent plus sûre, que dans tout le Reste de la Manche, ils y firent Voile, dans l'Espérance, que tous nos Vaisseaux leur retomberoient entre les Mains. Ce Raisonnement, aussi juste que vraisemblable, fut soumis à l'Irrégularité de la Fortune & de la Conduite de notre Flotte; car, elle n'étoit pas seulement dans la Manche sans Précaution, mais elle l'avoit traversée sans Ordre, comme l'auroit pû faire en pleine Paix une Flotte Marchande. Les Anglois ne pouvoient soupçonner une telle Avanture: &, voïant que LA ROCHE étoit pris, & que c'étoit un Chef d'Escadre de grande Réputation parmi nous, ils ne le purent croire égaré de la Flotte, que par les Hazards de la Mer, mais ne pensérent pas qu'il pût être égaré de la Route qu'elle devoit tenir. Cependant, Monsieur de BEAUFORT étoit aux Côtes de Normandie, d'où, comme j'ai dit, les Avis le ramenérent aux Côtes de Bretagne. L'Allarme avoit été grande à Paris: & le ROI, après tant de Dépenses, se croïoit bien malheureux de perdre une Flotte aussi bizarement que la sienne eut été perdue. Mais, il sembla que la Destinée voulut seulement lui laisser appercevoir l'Ombre de ce Mal, afin de lui faire mieux gouter la Douceur de la Guérison. Ainsi, le ROI, après avoir eu une Crainte si légitime pour sa Flotte, sçut qu'elle étoit sauvée dans ses Ports, de même

que

que celle des Etats dans les leurs ; que toutes deux avoient été entre les Mains des Anglois, qui n'en avoient point sçu profiter ; & que, pour Punition de ne s'être point prévalus de tant d'Occasions favorables, la Fortune, s'en étant dégoutée, venoit de leur faire ressentir un Révers bien cruel, par l'Embrasement de la Ville de Londres.

CEUX, qui ont lu des Histoires, n'ont guere ouï rien de semblable à cet Evénement, qui semble avoir été la Crise d'une Guerre, que les Anglois avoient commencée avec tant de Présomption. Ils tinrent encore quelque tems la Mer, pour essaïer de se consoler, sur la Flotte des Etats, de toute leur mauvaise Fortune. Bien que DE WITT y eut pris la Place de RUYTER, il eut la Prudence de n'en pas faire toutes les Fonctions ordinaires : car, au lieu de combattre, il se retira derriere les Bancs de Flandres, lorsqu'il vit venir les Anglois vers lui. Ceux-ci, voïant qu'il avoit évité le Combat, rentrérent ensuite dans leurs Ports, où ils desarmérent. DE WITT, en aïant eu la Nouvelle, sortit alors de son Poste, & fit un Tour à la Mer, afin de dire qu'il y étoit resté le dernier ; puis rentra deux Jours après au Wieling. Ainsi finit la Guerre cette Année.

J'ETOIS pour lors à Aix, comme j'ai dit, pour chercher du Remede à une vieille Blessure ; &, dans ce Tems, les Suédois, serrant la Ville de Breme de plus près, prirent des Postes comme s'ils l'eussent vou-

fu attaquer par Force; ce qui, réveillant auſſi la Jalouſie des Etats, leur donna lieu de ſe déclarer ouvertement pour cette Place. D'abord, ils firent paroitre les DUCS DE LUNEBOURG, comme les plus proches Voiſins, par conſéquent les plus naturellement intéreſſés au Soutien d'une grande Ville libre, qui, ſéparant les Conquêtes que les Suédois ont faites en Allemagne, leur ſert d'Obſtacle à les pourſuivre à l'avenir avec autant de Facilité qu'une ſi belle Place d'Armes, ſituée à l'Embouchure du Weſer, leur en pourroit donner d'Ouverture. La longue Guerre, qu'ils ont conduite en Allemagne du vivant & après la Perte de leurs Rois, les y a rendu redoutables; car, la Mort de ces deux Capitaines n'a pu détruire le prémier Succès de leurs Armes. Les Traités de Paix, qui ſe ſont faits, tant à Munſter qu'à Oliva, les aïant maintenus dans tous leurs Avantages, ils ſe ſont trouvez en Etat de conteſter les Offres qui les avoient ſuivis, & de ſe ſatisfaire eux-mêmes par l'Aggrandiſſement de leur Couronne, tant ſur le Débris de celle de Dannemarck, que ſur celui de l'Empire. Toutes ces Conſidérations font trouver aux Suédois, & des Hommes avant même que de donner de l'Argent, & la Crainte avant que de faire paroitre des Forces. Mais, cette fois-ci, l'Appréhenſion, qu'on en avoit conçue, ruïna leur Entrepriſe: &, pour dire le Vrai, ils s'y conduiſirent fort mal, pour des Gens qu'on eſtimoit ſi ſages.

WRAN-

WRANGEL avoit obligé le Sénat de lui donner des Troupes, pour passer en Poméranie, & dans l'Evêché de Breme, afin d'être en Etat d'agir, si la Guerre d'Angleterre & de Hollande avoit les Succès qu'on s'en pouvoit vraisemblablement promettre, qui étoit de l'attirer entre la France & l'Espagne. Le Comte de LA GARDIE, Grand-Chancellier, étoit directement opposé à tous les Desseins de WRANGEL. Celui-ci, étant Capitaine, desiroit remettre la Guerre en Allemagne, & ne se promettoit pas de moindres Succès, que ceux qu'il avoit eus par le passé. Il représentoit toujours au Sénat la Nécessité indispensable que la Suede avoit de faire la Guerre, sans quoi, elle ne seroit, ni connue, ni respectée. Il ajoutoit, que les Revenus en étoient trop foibles, pour soutenir les Dépenses que des Frontieres fort étendues obligent de faire sans cesse; de plus, que tous les Voisins, par une infinité d'Intérêts, étoient Ennemis de cette Couronne; que le ROI DE POLOGNE y avoit des Droits assez considérables, & la République une infinité de Prétensions; & enfin, que, pendant qu'ils auroient la Livonie, il étoit impossible, que les Polonois & les Moscovites les y souffrissent autrement que par force. Quant à l'Empire, il ajoutoit, que le Chef étoit Ennemi de Profession de tout ce qui portoit le Nom de Suédois; que les Protestans étoient en Repos & en Liberté, & par conséquent sans Besoin de leur Appui,

& que la plûpart paroient les Services, qui les avoient mis en cet Etat, de beaucoup de Jalousie, & d'Apprehension de voir une seconde fois la Guerre en Allemagne. Enfin, que les Hollandois leur avoient ôté le Dannémarck; &, qu'après une longue Alliance, & une Union d'Intérêts où les Armes de Suede avoient toujours secouru celles de Hollande, la République leur avoit fait plus de Mal & plus d'Affronts, qu'ils n'en avoient reçus de la Maison d'Autriche: qu'il falloit donc, ou se faire acheter si cher en rentrant en Liaison avec les Etats, que le Prix pût adoucir l'Amertume du Passé; ou se vanger par un Exemple qui fût glorieux & utile tout à la fois.

TOUTES ces Raisons que je viens d'alléguer, aïant été fort souvent exposées par WRANGEL, furent assez puissantes en apparence sur le Sénat, pour en attirer le Consentement. Mais, en effet, ceux, qui y avoient le plus de Crédit, ne voulant pas y déférer, donnérent à WRANGEL quelques Moïens de venir à son But pour arriver au leur, qui étoit de l'ôter de Stockholm, afin d'y gouverner absolument. Ils le firent donc partir avec peu de Troupes, afin qu'il ne pût rien entreprendre de son Chef, lui promettant néanmoins de le faire suivre d'un plus grand Nombre: & ce fut sur cette Assurance, qu'il passa en Poméranie. Il fit très mal, à mon Sens: Car, le Parti auroit été bon, s'il eût passé avec un grand Corps, dont pouvant disposer à son

son Gré, il lui eut été facile d'engager beaucoup d'Affaires contre l'Avis des Sénateurs. Mais, au lieu d'en user de cette Sorte, il passa à la hâte, avec fort peu de Gens; ne pouvant par conséquent rien entreprendre de lui même; & ne sollicitant le Sénat que par ses Lettres, qui n'avoient pas une Force égale à celle de sa Présence.

DÈS QUE L'EVEQUE DE MUNSTER eut commencé la Guerre contre les Etats en l'Année 1665, WRANGEL avoit pris des Postes autour de la Ville de Breme, & redemandoit l'Exécution entiere du Traité de Munster. Mais, soit que le bon Succès, que l'ELECTEUR avoit eu ensuite devant Magdebourg, le précipitât de tenter la même Chose; soit qu'il eut reçu des Ordres positifs de Suede de le faire; il s'y détermina entiérement au Mois d'Octobre de l'Année 1666: & il fit les Démarches pour un Siége, formé avec huit mille Hommes seulement, contre une Place où il y avoit autant de Bourgeois portant les Armes, & trois mille Soldats de Garnison; &, de plus, sans prendre de Mesures avec aucun Prince de l'Europe. Tout le Monde regardant ce Mouvement avec Admiration, j'y fus plus attaché qu'un autre: car, la Contemplation est le Partage de ceux qui n'ont point d'Affaires; & j'eusse fort desiré de m'en procurer quelqu'une. Ainsi, je demandai Congé pour aller trouver les Suédois. On me répondit à l'ordinaire, que le ROI, ne voulant point se déclarer dans cette Occasion,

 ne

ne pouvoit permettre que je m'y embarquasse, vû le grand Intérêt que toute l'Europe prenoit au contraire. J'avois beau alléguer, que, pour être sorti de France par Respect, je m'en trouvois banni à la fin: que le Comte de SOISSONS, qui l'avoit été publiquement, venoit d'être rappellé; & que, par tant de Marques, que le Roi donnoit chaque Jour de mon Malheur, on ne pouvoit soupçonner qu'il m'emploiât à quelque-chose, vû que, dans toutes les Affaires où il avoit été ouvertement déclaré, je venois d'y servir sans aucun Emploi. Ces Raisons ne furent pas goûtées, non plus que celles que j'avois représentées, après le Combat naval, pour retourner en Pologne: car, ma Destinée étoit d'être toujours fort considérable, lors qu'il s'agissoit de n'être pas considéré. Ainsi, ne pouvant rapporter les Affaires de Breme, parceque je ne veux dire que ce que j'ai connu à fonds, je m'en remets aux Instructions générales, & à l'Entretien particulier que j'ai eu avec beaucoup d'Intéressés, sur quoi j'ai formé ma Connoissance.

LE Bruit de l'Entreprise des Suédois se trouvant confirmé par leurs dernieres Démarches, les Etats, comme j'ai dit, firent paroitre les DUCS DE LUNEBOURG pour les prémiers Opposans. Ces Princes avoient pour lors douze mille Hommes ensemble, commandez par le Comte de WALDECK; aussi bons, à ce que j'ai ouï dire, qu'une nouvelle Levée puisse l'être; mais, à parler

ler faînement, sans Proportion de pouvoir combattre cette vieille Milice Suédoise, ni de résister à l'Expérience & à la Direction de WRANGEL.

L'ELECTEUR DE BRANDEBOURG jugea à propos de s'unir avec ces Princes. Les Etats envoiérent aussi des Troupes sur leur Frontiere, pour composer une Armée, que l'ELECTEUR devoit commander. Les Suédois n'eussent pu soutenir les Difficultez du Siége de Breme, avec le peu de Forces qu'ils avoient, & moins encore contre une si grande Opposition. Toutesfois, si l'Intérêt, que la plûpart des Princes que j'ai nommez avoient pris au Secours de cette Place, n'eut attiré aux Suédois qu'une Guerre contre eux, ils s'en fussent aisément démélez, en se joignant à l'Angleterre, pourvû seulement que l'EMPEREUR eut voulu demeurer neutre. Mais, sa Déclaration en faveur des Princes unis mit les Suédois hors d'Etat de se rien procurer, qu'un Accommodement, qu'ils firent à la vérité avec quelque Ménagement extérieur pour sauver leur Réputation, quoi qu'en effet avec la Renonciation à un Droit légitime, qu'ils auroient pû faire valoir suivant le Tems, & qu'ils n'ont plus présentement aucun Prétexte de redemander. Ainsi, l'Affaire de Breme, à l'égard de la Ville leur coute ce que je viens de dire, & à l'égard de l'Europe leur a causé le Préjudice de se faire connoitre pour des Gens foibles & impuissans par eux-mêmes, mais qui à la vérité ont toujours rendu bon

Compte des Moïens que la Fortune, ou l'Intérêt de la France & de l'Allemagne, leur ont mis entre les Mains.

Il faut dire néanmoins à la Louänge de Wrangel, qu'aïant parfaitement connu le véritable Intérêt de son Païs, il avoit sçû ajuster une Entreprise difficile à un Tems fort propre pour la faire réüssir; & qu'on lui doit cette Justice (car, je sai de bonne Part, que la Chose est très véritable,) de croire, qu'il n'a jamais prétendu prendre, ni même assiéger effectivement, Breme; mais que, d'une Ombre de Siége de cette Place, il en a voulu faire un Commencement de Guerre en Allemagne. Ainsi, le Succès, qui lui a été contraire, a été moins préjudiciable à sa Réputation, que les méchans Evénemens ont accoutumé d'être; sur tout, pouvant rejetter avec autant de Raison ce mauvais Succès sur une Caballe de Cour, que sur les Fautes qu'il ait faites en cette Guerre.

La Paix de Breme étant signée, les Etats, que celle de Munster avoit assurez contre une Guerre de Terre, furent entiérement délivrez de la Crainte de rentrer dans une plus facheuse. Néanmoins, bien que la France se fût plus étroitement engagée contre l'Angleterre qu'elle n'avoit fait par sa Conduite précédente; que le Roi de Dannemarck fût armé pour l'Intérêt des Provinces-Unies; & qu'ainsi le Roi d'Angletrre, selon sa Devise, restât seul avec *Dieu*, à soutenir *son Droit*, après que son Païs eut encore souffert le Ravage d'u-

ne

ne Peste effroïable & d'un Incendie extraordinaire, les Etats ne laissérent pas de desirer ardemment la Paix; & de Witt se pourroit peut-être dire le seul d'entre eux qui voulût la Continuation de la Guerre. Le Roi témoignoit aussi de sa Part en desirer passionnément la Fin. De sorte que les Etats, prénant l'Occasion de renvoïer le Corps de Sir William Berkelay en Angleterre, chargérent un Trompette d'une Lettre pour Sa Majesté Britannique, dans laquelle, après les Civilitez qu'on a accoutumé de rendre en semblables Occasions, ils entroient en Matiere sur la Longueur d'une Guerre si funeste aux deux Parties, & témoignoient du Desir de rentrer en Négociation. Le Roi d'Angleterre y répondit dans la Forme suivante: & je rapporte la Lettre, parce qu'elle contient presque un Abrégé de toute l'Affaire, & qu'elle peut servir de prémier Titre à l'Acheminement de la Paix.

„ LETTRE DE SA MAJESTE'
„ BRITANNIQUE AUX ETATS
„ GENERAUX DES PROVIN-
„ CES-UNIES DES PAIS-BAS,

„ DU XIV D'OCTOBRE M. DC. LXVI.

„ HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

„ NOUS avons reçu la Votre du 16 du
„ passé, par un de vos Trompettes,

„ qui

„ qui a rendu le Corps du défunt Chevalier BERKELAY à ses Proches & Amis. „ Nous recevons cette Marque de votre „ Humanité & Courtoisie avec le Ressentiment qui lui est dû: vous promettant de „ notre Part un Traitement réciproque, „ toutes les fois que les Occasions s'en pourront présenter.

„ POUR ce qui regarde l'autre Partie de „ votre Lettre, sur le Sujet de la Paix, & „ laquelle répond à l'Invitation franche, que „ nous fimes pour cet Effet le 14 d'Aout, „ nous ne saurions assez déplorer & nous „ plaindre de même, que toutes les Avances, que nous faisons à cet Effet, ne servent qu'à nous attirer des Reproches, & „ des Imputations mal-fondées, sur notre „ Maniere d'agir, & sur des Choses faites „ par nous, dont le Contraire est assez connu, (Préliminaires peu propres pour introduire la Paix:) comme si vous faisiés „ votre Point capital de vouloir persuader à „ vos Peuples, & à tout le Monde, que „ c'est nous véritablement, qui sommes les „ Aggresseurs & les Auteurs de cette funeste „ Guerre; que nous fermons obstinément „ l'Oreille à toutes vos Propositions de „ Paix, sans vouloir même vous faire savoir quelles sont nos Demandes; & enfin, que c'est nous qui rejettons la Paix; „ & que c'est vous, & vos Alliés, qui la desirez & la sollicitez: quoique la Vérité „ soit, que vous avez jusqu'ici refusé de „ faire le moindre Pas en avant, qui pût

„ avan-

„ avancer une Oeuvre si sainte, & qui ne
„ manqueroit pas sans doute de bientôt ter-
„ miner la Guerre.

„ CETTE Maniere d'agir si fort extraor-
„ dinaire, jointe à l'Explication qu'on peut
„ faire de vos Intentions par le Procédé
„ de quelques-uns de vous, Nous oblige,
„ pour mettre à couvert notre Honneur, &
„ la Justice de notre Cause, blessée par
„ des Aggravations si sensibles, de décla-
„ rer à Vous, & à tout le Monde, combien
„ vos Suggestions sont éloignées de la Vé-
„ rité; & de répéter encore une fois, quand,
„ & comment, la Guerre s'est commencée
„ malgré nous; les Avances, que nous
„ vous avons faites pour rétablir la Paix;
„ & comme vous les avez toujours adroi-
„ tement détournées: vous assûrant, que si
„ à l'avenir vous trouvez à propos de lais-
„ ser à part vos Reproches, auxquels il
„ faut de nécessité opposer nos Défenses,
„ Nous Nous emploierons plus utilement
„ à des Conseils pour guérir ces Plaies, &
„ par la Bénédiction de Dieu en effacer les
„ Cicatrices mêmes, qu'à entrer en Contro-
„ verse sur leur l'Origine; afin que l'Effusion
„ de plus de Sang Protestant soit entiérement
„ arrétée. En attendant, Nous ne pouvons
„ pas nous empécher de dire & soutenir ces
„ Particularitez, comme notoires à tout le
„ Monde.

„ I. QU'EN prémier Lieu, nous avons
„ fait faire des Instances fréquentes & im-
„ portunes, quoi qu'inutiles, pour la Ré-
„ para-

„ paration des Dommages & Indignitez
„ commises sur Nous & nos Sujets, à la
„ Satisfaction desquelles le dernier Traité
„ vous obligeoit, lequel nous n'avons jamais
„ violé de notre Part.

„ II. En second Lieu, que les Com-
„ mandans de votre Flotte aux Indes Orien-
„ tales défendirent, à nos Vaisseaux, sous
„ la Conduite du Comte de Marlborough,
„ l'Entrée d'un Havre où ils alloient, dans
„ lequel il y avoit dès long-tems une Fac-
„ torie Angloise, pourvûe d'une grande
„ Quantité de Marchandises, qui devoient
„ servir de Cargaison aux dits Navires à
„ leur Retour: lesquelles Marchandises fu-
„ rent bientôt après saisies & détenues par
„ vos Officiers; eux déclarans, qu'aïant de-
„ puis peu déclaré la Guerre aux Princes a-
„ vec qui nous avions Dessein de trafiquer,
„ cette Guerre devoit par conséquent leur
„ interdire tout Commerce avec lesdits
„ Princes. Laquelle Déclaration injurieu-
„ se, & extravagante, fut de même, en-
„ viron ce Tems-là, publiée en Afrique,
„ par l'Officier qui y commandoit pour vous;
„ avec Défense à tous nos Sujets de plus
„ négocier avec les Natifs de ce Païs. Et
„ quand nous avons demandé Réparation
„ des Dommages soufferts dans ces Lieux,
„ par des Procédez si énormes, & fait voir
„ à cet Effet une Copie autentique de ladi-
„ te Déclaration, publiée en votre Nom, au
„ Préjudice de l'Honneur & Intérêt de tous
„ les Rois & Princes qui s'y trouvent éga-

„ lement

„ lement choqués, & qui sans doute en
„ doivent ressentir l'Affront; vous n'avez
„ pas voulu desavouer cette Action, ou
„ donner la moindre Satisfaction des Dom-
„ mages faits.

„ III. En troisieme Lieu, Nous disons,
„ qu'aussitôt que votre Ambassadeur nous
„ eut informé, que le Capitaine HOL-
„ MES s'étoit emparé, de Guerre ouver-
„ te, de votre Fort proche du Cap verd
„ suivant nos Ordres, nous assurames le-
„ dit Ambassadeur sur notre Parole Roïale,
„ que cet Acte d'Hostilité s'étoit fait sans
„ que ledit Capitaine eut reçu la Commis-
„ sion de Nous pour ce faire; que Nous
„ desavouïons l'Action, & l'avions déjà
„ mandé pour venir; & qu'en suite de l'Exa-
„ men de toute l'Affaire, nous déclarames,
„ que la Justice en seroit faite, en chatiant
„ ledit Capitaine, s'il se trouvoit coupable,
„ & qu'une entiere Réparation seroit faite
„ des Dommages survenus. Cette Répon-
„ se, quoique fort sincere de notre Côté,
„ ne vous a pas contentez, comme elle de-
„ voit avoir fait, suivant la Teneur du
„ Traité. Au contraire, vous persistiés
„ toujours à nous reprocher l'Insulte du-
„ dit Capitaine; auquel, étant arrivé en An-
„ gleterre, nous défendimes de se présenter
„ devant nous, en l'envoïant tout aussitôt à
„ la Tour de Londres, où il a demeuré
„ Prisonnier jusques après l'Ouverture de la
„ Guerre; (sans que votre Ambassadeur ait,
„ durant tout ce Tems-là, produit ou a-

„ vancé

„ vancé aucune Chose sur laquelle on pour-
„ roit former un Procès contre lui ;) quoi-
„ qu'il alléguât, qu'avant que d'avoir as-
„ sailli votre Fort, il avoit intercepté vos
„ Ordres dans leur Chemin à la Guinée,
„ faisant Commandement à vos Officiers
„ de se saisir de notre Chateau à Corman-
„ tin, lequel ils attaquérent ensuite.

„ IV. En quatrieme Lieu, l'Ile de Po-
„ leron ne nous a point été rendue, com-
„ me les Termes du Traité portoient ; quoi-
„ que nous aïons envoïé deux différentes
„ Flottes, à grands Fraix, pour en pren-
„ dre Possession. Au lieu de cela, les Gou-
„ verneurs en disputérent les Ordres ; di-
„ sant, qu'ils n'étoient pas à leurs Déchar-
„ ges pour la Reddition.

„ V. Nous disons en cinquieme Lieu,
„ que le Sieur DE RUYTER eut une Com-
„ mission de courrir sus à nos Sujets, dans
„ le même Tems que vous fites Instances
„ auprès de nous, d'empécher la Sortie
„ de notre Flotte destinée à la Guinée : di-
„ sant, que vous étiés disposez à retenir la
„ votre dans vos Ports, fur l'Espérance d'un
„ bon Accommodement, & dans le Tems que
„ vous nous aviés prié de joindre nos Vais-
„ seaux de Guerre avec les votres, con-
„ tre les Pirates d'Alger ; ce que nous fimes
„ de bonne-foi : & nous vimes après ledit
„ DE RUYTER se séparer de nos Forces
„ dans la Méditerranée, sans aucun Avis
„ donné ; & ensuite de sa dite Commission,
„ & devant qu'on ait saisi aucun de vos
„ Vais-

„ Vaiſſeaux ici, il s'empara des nôtres dans
„ la Guinée, & fit toutes ſortes d'Hoſtili-
„ tez ſur nos Sujets dans ce Païs-là, a-
„ vant qu'il ſe vendît ici un ſeul de ceux
„ qui avoient été ſaiſis, où que la Guerre
„ ſe fît ſur vos Sujets.

„ Et ces cinq Points étant ponctuellement
„ vrais, dans la Subſtance & Forme qui
„ eſt ici dite, & auparavant que la Guerre
„ deffenſive ſe ſoit commencée de notre
„ Part; nous ne doutons point, que le
„ Monde ne vous juge les Aggreſſeurs, &
„ que faiſant Réflexion là-deſſus, vous
„ n'en ferez plus Mention à notre Préju-
„ dice.

„ La Guerre s'étant ainſi ouverte, &
„ aïant plus grand Sujet de louër Dieu du
„ Succès qu'il lui a plû de nous y donner,
„ nous nous tenons plus obligés de deſirer
„ la Paix, & par conſéquent de nous pur-
„ ger des Calomnies ſemées au contraire,
„ comme ſi nous voulions faire continuer
„ la Guerre, puiſque nous refuſons de dé-
„ clarer ce que nous voulons pour la Paix.

„ Quant aux Ouvertures à nous faites
„ par votre Ambaſſadeur durant le Tems
„ qu'il a demeuré auprès de nous, il faut
„ nous remettre aux Réponſes, que nous
„ avons toujours faites à tous ſes Papiers
„ par écrit, par leſquelles notre Deſir pour
„ la Paix ſe manifeſte aſſez. Quant à ce
„ qui s'eſt paſſé entre nous dans des Confé-
„ rences de vive Voix ſur ce Sujet, ce ſera
„ lui, (à qui, comme à un Hommme d'Hon-

„ neur,

„ neur, & fort affectionné à la Paix, nous
„ nous sommes fort particuliérement, aussi-
„ bien que généralement, ouverts,) qui pour-
„ ra répondre, si nous n'avons pas toujours
„ témoigné une grande Aversion à la Guerre,
„ avec un Desir bien ardent pour la Paix,
„ & autant qu'un Prince Chrétien est obli-
„ gé de l'avoir: ne trouvant pas à pro-
„ pos d'en faire coucher par écrit les Parti-
„ cularitez, pour ne nous pas exposer aux
„ Inconvéniens que votre Maniere d'agir
„ alors nous auroit donnez.

„ Quant à la Révocation de notre En-
„ voïé de la Haie, devant celle de votre
„ Ambassadeur d'ici, il est notoire, qu'il
„ en a été comme chassé, en lui ôtant tous
„ les Privileges que son Caractere lui don-
„ noit, même ses Domestiques mis en Pri-
„ son. Et, après des Plaintes à vous faites
„ en notre Nom, & Promesse de votre Part,
„ qu'on n'en useroit plus ainsi à l'Avenir,
„ son Sécrétaire fut aussi mis en Prison, sans
„ aucun Prétexte raisonnable, & une Garde
„ mise auprès de sa Maison, avec cent Arti-
„ fices emploïés pour émouvoir le Peuple
„ contre lui. Tout cela l'obligea de pour-
„ voir à sa Sureté, par une Retraite honnête.

„ Il est bien vrai, que les Ambassadeurs
„ extraordinaires de France, après avoir
„ demeuré quelques Mois ici, dès le Tems
„ que nous eumes accepté leur Médiation,
„ nous firent quelques Propositions particu-
„ lieres: mais, il est vrai aussi, qu'ils des-
„ avouérent avoir eu pour cela aucun *Pou-*

„ voir

„ voir de vous. Au contraire; ils nous di-
„ rent, que vous aviés absolument refusé
„ d'y consentir: allégant de votre Part, que
„ la Contagion avoit tellement affoibli &
„ appauvri nos Roïaumes, que vous ne nous
„ croïés pas en Etat de remettre notre Flot-
„ te en Mer; & après plusieurs Mémoires
„ donnez par écrit, nous assurant au Nom
„ de leur Roi, qu'il feroit ensorte, que
„ vous y consentiriés. Les Réponses de
„ notre Part, (ausquelles aussi nous nous
„ remettons,) remontrant l'Enormité, le peu
„ de Raison, & l'Incertitude de ces Proposi-
„ tions, en un mot peu propres à servir de
„ Fondement à un Traité; & insistant au
„ même tems, qu'il vint ici un Ambassadeur
„ de votre Part, avec Pouvoir de traiter
„ sur ces Propositions, ou autres reciproque-
„ ment bonnes aux deux Parties. Leur Mé-
„ diation finit, & ils s'en allérent; décla-
„ rans, que, sur notre Refus desdites
„ Propositions, leur Maitre se trouveroit
„ obligé de vous assister dans la Proséeution
„ de la Guerre. Ce qui étant ainsi, le Monde
„ peut juger s'il nous restoit le Moïen de leur
„ faire d'autres Propositions de notre Part.
„ SUR ce qui s'est passé à Paris entre no-
„ tre Ambassadeur extraordinaire, & le
„ Sieur VAN BEUNINGEN, nous som-
„ mes obligés de nous étendre un peu, afin
„ que le Monde sache la Peine qui a été
„ prise de lui persuader, que nous y étions
„ entrez dans un Traité formel; que nous
„ y avions reçu & rejetté des Propositions

„ raisonnables ; & qu'à la fin nous avions
„ rompu ledit Traité. Par ce qui s'ensuit,
„ se verra comme toute cette Affaire s'est
„ passée ; pour vous desabuser de la Rela-
„ tion qui en a été faite, & des Consé-
„ quences dont on s'est prévalu par telles
„ Insinuations.

„ APRE'S le Départ des Ambassadeurs de
„ France d'ici, & la Déclaration de la Guer-
„ re de leur Roi, qui s'ensuivit bientôt après,
„ nous ne pouvions moins faire, que de
„ rappeller notre Ambassadeur extraordinai-
„ re. Après qu'il eut rendu ses Lettres de
„ Révocation, se trouvant fort indisposé,
„ une Personne, fort dans la Confidence
„ de la Cour, le vint voir, & lui dit, que
„ le Roi son Maitre travailloit toujours à
„ vous incliner à la Paix ; & que votre En-
„ voïé, le Sieur VAN BEUNINGEN étoit
„ prêt à produire des Propositions qui pour-
„ roient servir de Fondement à cette Fin :
„ le priant aussi de différer son Voïage ; &
„ de se voir avec ledit Envoïé chés la Rei-
„ ne notre Mere, & en sa Présence. Notre
„ Ambassadeur répondit, qu'aïant reçu son
„ Audience de Congé, il se trouvoit dépouil-
„ lé de son Caractere ; qu'il n'avoit aucun
„ Pouvoir pour traiter ; & que, suivant ses
„ Ordres, il avoit à commencer son Voïage
„ sitôt que sa Santé le lui permettroit. Quel-
„ ques jours après, la même Personne le
„ vint voir, & lui renouvella les mêmes Ins-
„ tances sur l'Entrevûe : lui déclarant au
„ Nom de son Maitre, que s'il persistoit

„ en-

„ core à vouloir partir, sans avoir ouï ce
„ qu'on avoit à lui proposer sur le Sujet de
„ la Paix, l'Effusion de tout le Sang, qui pour-
„ roit s'ensuivre, lui seroit infailliblement
„ imputée, pour avoir opiniatrément refu-
„ sé de préter l'Oreille aux Expédiens qui
„ la pouvoient avoir prévenue. Sur des Ins-
„ tances si pressantes, notre Ambassadeur
„ promit de se rendre chés la Reine notre
„ Mere, pour se voir avec votre Envoïé:
„ & déclarant toujours, qu'il n'avoit aucun
„ Pouvoir de traiter; mais, qu'il écouteroit
„ volontiers ce qu'on avoit à lui proposer:
„ ainsi qu'il fit à l'Heure assignée, où se trou-
„ va aussi un Ministre du Roi Très-Chrétien.
„ Après plusieurs Discours & Débats de ce qui
„ s'étoit passé sur le Fait de la Guerre, l'En-
„ voïé, mettant toujours pour son Fondement
„ que nous étions l'Aggresseur, concluoit
„ avec la même Alternative, que vous nous
„ avez avancée à cette Heure, à la quelle
„ il demandoit une Réponse catégorique:
„ savoir que Réparation fut faite de Part &
„ d'autre de tous les Dommages depuis le
„ Commencement de la Guerre; ou bien,
„ que chaque Partie demeurât contente de
„ ce qu'elle possédoit présentement. No-
„ tre Ambassadeur lui fit voir son Erreur dans
„ le Fondement de son Discours, combien
„ nous étions éloigné d'être l'Aggresseur, &
„ combien il étoit impossible de faire Choix
„ de l'une ou de l'autre des deux Propositions,
„ jusqu'à ce qu'il fût déterminé, quand, &
„ par qui, la Guerre avoit été commencée;

„ ſans quoi l'on ne pouvoit comprendre le
„ véritable Sens de la Propoſition. Notre
„ Ambaſſadeur concluoit, que, n'aïant aucun
„ Pouvoir pour traiter, mais bien Ordre pré-
„ cis de s'en retourner au plûtôt auprès de
„ Nous, le ſeul Expédient, à ſon Avis, étoit
„ de faire envôïer quelque Perſonne, qui
„ nous expoſât des Propoſitions pour avan-
„ cer la Paix, à la quelle il ſavoit que nous
„ étions fort enclins. Et ainſi ſe termina
„ cette *Entrevûe*, qu'on a nommée ſi ſou-
„ vent par tout le Monde un *Traité*, & la
„ mauvaiſe Réputation de laquelle nous a ſi
„ fort couté dans le Courant de nos Affaires.

„ ET, puiſque vous la répétez encore
„ dans votre Lettre, comme une Avance
„ bien ſpécieuſe & conſidérable à la Paix,
„ nous nous trouvons obligés de répéter à
„ cette heure ce que notre Ambaſſadeur dit
„ alors; qu'il eſt impoſſible de répondre ca-
„ tégoriquemt à ces deux Propoſitions, juſ-
„ qu'à ce que vous en aïés plus clairement
„ expliqué les Termes: &, pour cette Rai-
„ ſon, nous avons accepté la Médiation de
„ notre bon Frere le ROI DE SUEDE,
„ comme nous ferions volontiers de tout
„ autre Prince, qui ne s'eſt pas rendu Partie
„ contre nous; eſpérant, par ce Moïen, de
„ nous éclaircir mieux ſur quelles Condi-
„ tions vous deſirez véritablement que la
„ Paix ſe faſſe: quoi que vous n'ignoriés
„ pas, que nous nous ſommes particulari-
„ ſés en beaucoup de Choſes à cette Fin,
„ comme auſſi ont fait beaucoup de Per-

„ ſon-

„ sonnes chés vous, fort affectionnées à la
„ Paix & au Bien de leur Patrie, lesquelles
„ on poursuit à cette heure, parce qu'ils se
„ sont laissé trop facilement persuader, qu'en
„ suite desdites Propositions, vous pren-
„ driés la Résolution de nous envoïer quel-
„ ques Personnes pour ajuster la Méthode
„ de bien traitter la Paix, & de prévenir
„ les Maux qui ont succédé depuis.

„ POUR ce qui est de nommer un Lieu
„ neutre, pour y traiter la Paix à l'égard
„ de la France & du Dannemarck, qui se
„ trouvent engagés avec vous, nous disons,
„ que comme nous n'avons eu rien à démé-
„ ler avec le Roi Très-Chrétien, qu'entant
„ qu'il s'est voulu intéresser dans votre Que-
„ relle, nous ne doutons pas aussi, que
„ nous ne venions bientôt à nous entendre
„ & reconnoitre notre vrai Intérêt, & à ne
„ souffrir pas qu'une Amitié si ancienne
„ que la nôtre vienne à se dissoudre tout-à-
„ fait, par un Refus opiniatre de vous à
„ une juste Paix, & aux Moïens honora-
„ bles pour y parvenir. A l'égard du ROI DE
„ DANNEMARCK, lequel ne pouvoit pas
„ s'engager dans cette Querelle, sans avoir
„ prémiérement violé la Foi publique en-
„ vers vous, & puis après envers nous; car,
„ nous nous trouvons ici contraints de
„ déclarer, que l'Entreprise au Port de Ber-
„ gen ne nous fût jamais venue dans la Pen-
„ sée, sans l'Invitation que ce Roi nous fit
„ d'y envoïer notre Flotte, & la Proposi-

„ tion de partager avec nous le Butin de
„ vos Vaisseaux. Ainsi, à l'égard de cette
„ Couronne, nous ne pouvons pas con-
„ descendre à nommer un Lieu neutre pour
„ traiter. Cependant, malgré l'Outrage
„ sensible, que nous avons reçu de ce
„ Prince, pour l'Echange de tant de Mar-
„ que d'Affection que nous lui avons té-
„ moignée dans toutes les Occasions qui
„ s'en sont présentées, nous ne faisons pas
„ Difficulté de vous dire, que comme nous
„ acceptons la Médiation de notre bon
„ Frere le ROI DE SUEDE, à l'égard de la
„ France & du Dannemarck, quand tous
„ les Différens entre nous viendront à être
„ ajustez, nous ne refuserons pas, pour
„ mieux unir & affermir à l'avenir l'Intérêt
„ Protestant, d'accepter votre Médiation
„ pour une Paix avec le Dannemarck, sur
„ des Conditions justes & honorables.

„ POUR conclurre, afin que vous n'aïés
„ plus de quoi amuser vos Peuples dans
„ l'Opinion que nous refusons toujours de
„ vous dire ce que nous voulons, & sur
„ quelles Conditions vous pouvez avoir la
„ Paix; &, quoi que cette Maniere d'a-
„ gir soit fort nouvelle & extraordinaire,
„ d'outrager & attaquer en Guerre vos Al-
„ liés, & après leur demander ce qu'ils veu-
„ lent, au lieu de leur offrir une juste Ré-
„ paration; nous ne laisserons pas, malgré
„ tous les Inconvéniens qui nous en pour-
„ ront arriver, de vous faire sçavoir en
„ mé-

„ même tems ce que nous ne voulons pas,
„ aussi bien que ce que nous voulons de vous.
„ NOUS ne desirons pas, que votre Etat
„ souffre le moindre Changement, ou au-
„ cune Diminution de votre Autorité dans
„ vos Territoires, ni que votre Liberté
„ soit blessée par la Dépendance d'aucun
„ Prince. De notre Côté, nous ne deman-
„ dons pas aussi aucun Empire ou Supério-
„ rité sur les Mers, que celle dont nos
„ Prédécesseurs ont joui de tout Tems sans
„ Controverse.
„ NOUS demandons, que vous obser-
„ viés inviolablement, & de Point en Point,
„ le dernier Traité fait entre nous; & que
„ ces Déclarations extravagantes, publiées
„ de vos Gouverneurs dans les Indes Orien-
„ tales & dans l'Afrique, comme déroga-
„ toires à l'Honneur de tous les Rois, &
„ au Droit commun des Gens, soient par
„ vous annullées & desavouées; & qu'un
„ Réglement de Commerce soit établi dans
„ les Indes Orientales, pour garentir nos
„ Sujets à l'avenir de telles Oppressions &
„ Insultes, que nous y avons autrefois souf-
„ fertes.
„ ET, quoique nous ne nous proposions
„ pas un Remboursement en Argent des
„ Fraix immenses de la Guerre, nous de-
„ mandons pourtant, & attendons de vous,
„ une Somme modérée de Deniers, en con-
„ sidération des Pertes & Dommages, que
„ nous & nos Sujets avons soufferts, & telle

„ qu'il ſe trouvera juſte & raiſonnable dans
„ le Traité; comme auſſi, que Caution ſoit
„ donnée pour l'Obſervation inviolable d'i-
„ celui: le tout comme les Médiateurs le
„ trouveront juſte & équitable.

„ En dernier Lieu, nous propoſons, &
„ nous l'attendons de vous, que, pour
„ mieux effectuer une Oeuvre ſi néceſſaire
„ & ſi ſainte, que celle de la Paix entre
„ nous, (laquelle peut auſſi ſervir de Fon-
„ dement à conſerver celle de toute la
„ Chrétienté,) que vous députiés envers nous
„ quelque Perſonne, pour ajuſter les Par-
„ ticularitez qui puiſſent acheminer à cet-
„ te bonne Fin. Ce faiſant, nous ne dou-
„ tons pas, que Dieu ne beniſſe nos Ef-
„ forts, & ne les couronne d'une bonne
„ Concluſion, qui ſe verra dans les Offi-
„ ces réciproques d'Amitié, & de notre Cô-
„ té dans la Continuation de Bienveillan-
„ lance, que nous avons toujours eu pour
„ votre Etat.

„ Mais ſi, pour des Raiſons particulie-
„ res, vous rejettez cet Expédient, & avec
„ le Péril de votre vrai Intérêt, vous vous
„ opiniatrez contre la Paix que l'on vous
„ met en Main, nous laiſſerons au Monde
„ à juger à qui il ſe faudra prendre pour la
„ Continuation de la Guerre, & les Maux
„ & Calamitez qui en ſuivront; & ſi, de
„ notre Côté, nous n'avons fait tout ce que
„ l'Honneur nous a permis de faire pour
„ les prévenir.

„ Priant

„ PRIANT Dieu de disposer vos Cœurs
„ à faire Réfléxion sur le vrai Intérêt Pro-
„ testant, & à considérer à quel Point il se-
„ ra exposé à la Rage de ses Ennemis, si
„ la Guerre continue entre nous: vous re-
„ commandant, HAUTS ET PUIS-
„ SANS SEIGNEURS, à sa sainte &
„ digne Garde. Ecrit à notre Cour à Whi-
„ te-Hall, ce 14. d'Octobre 1666, de no-
„ tre Regne le dix-huitieme. Votre bien bon
„ Ami,

CHARLES. ROI.

(*Et plus bas*)

„ ARLINGTON (*). „

CETTE Lettre fut reçue par les Etats avec différens Sentimens. La plûpart fut bien aise, non-obstant les Malheurs qui venoient de troubler l'Angleterre, de voir qu'elle vouloit bien souffrir la Paix: mais DE WITT, que des Hazards avoient enorgueilli, s'en promettant une Continuation favorable, en étoit encore moins disposé pour un Accommodement. Il répandit donc par ses Emissaires, que les Offres, que le ROI D'ANGLETERRE faisoit dans sa Lettre,

(*) *Cette même* Lettre *se trouve aussi, sous la Date Angloise du 4 d'Octobre, dans les* Mémoires & Négociations du Comte d'Estrades, *Tome IV, pages 515--530, mais moins exactement qu'ici.*

tre, n'avoient nulle Sincérité; & que s'il les enveloppoit de Prétextes spécieux, il ne songeoit en effet, qu'à la Division de la République. Ce Ministre ne put néantmoins empécher, qu'elle ne répondît à la Civilité du Roi d'Angleterre. Ainsi, de Complimens en Complimens, l'on en vint jusqu'au Traité, qui fut enfin conclu à Breda. Mais, comme il ne suffit pas d'avoir dit ce qui se passoit à la Haie, je crois qu'il est encore nécessaire de dire ce qui se passoit à Londres, afin que l'Union de ces deux Connoissances donne une parfaite Intelligence à celle de la Fin de cette grande Affaire.

Fin du Second Livre.

MEMOIRES DU COMTE DE GUICHE,

CONCERNANT

LES PROVINCES-UNIES DES PAIS-BAS,

DEPUIS M. DC. LXV., JUSQU'AU XV. DE JUIN M. DC. LXXII.

LIVRE TROISIEME,

Contenant les Evénemens de l'Année M. DC. LXVII.

IL faut considérer l'Angleterre comme un País gouverné par des Loix, où du moins les Formes de ces Loix sont indispensablement conservées: par conséquent, lorsque les Tems, l'Industrie, ou l'Autorité, de ceux qui gouvernent les peuvent altérer dans

la Matiere, elles ont toujours les Espérance du Rétablissement de leurs Autoritez, par la Constitution même du Gouvernement, qui est inaltérable dans son Apparence. Et il n'en va pas en cela, comme dans le Reste des Choses du Monde, où l'Apparence est de peu d'Effet. Car, bien que les Assemblées des Etats puissent être corrompues, tant que l'Assemblée est permise, le Nom seul attire mille Biens après soi: & si, dans notre Religion, nous n'en avions pas étouffé jusqu'à l'Idée, l'Eglise en seroit plus conforme au Nom qu'elle porte, & à l'Institution de celui qui la créée.

Le Parlement, & la Nation Angloise, aïant voulu la Guerre, avoient obligé le Roi d'y consentir: de sorte que, puisqu'il n'en avoit pas été la prémiere Cause, on ne pouvoit s'en prendre à lui du peu de Succès de cette Entreprise, ni le blamer non plus des Ravages que la Peste, & le Feu, avoient causez dans le Roïaume. Le Parlement, se louant, au contraire, des Soins & du Gouvernement de Sa Majesté, n'avoit aucun Sujet de Plainte à faire contre Elle, si ce n'est au sujet de la Malversation des Deniers, dont ses Ministres étant Dispensateurs, & lui Arbitre, il falloit, ou les abandonner, ou les défendre en justifiant qu'ils en avoient bien usé. Et, bien que l'Abus ne fût pas comparable à celui qu'on voit ordinairement dans les Monarchies purement despotiques; néanmoins, comme les Officiers du Parlement d'Angleterre sont obli-

gés d'avoir une fort étroite Relation avec la Cour, cela même les rend beaucoup plus soumis aux Accidens qui suivent la Fortune des Gouvernemens Monarchiques, que ne font ceux qui administrent les Deniers des Républiques. Ainsi, convenant de la Vérité, on peut dire, que le Parlement avoit juste Sujet de se plaindre des Officiers de Finance, mais non pas un Sujet fort étendu de le faire. Et comme pour donner bien à connoitre le Caractere de la Nation, & pour laisser une véritable Idée de ce Gouvernement, je ne crois rien de plus propre, que de rapporter la Harangue qui fut faite par l'Avocat des Communes, & la Réponse que le ROI y fit, je les ai traduites, & mises en suite l'une de l'autre; vû que chacun entend & parle mieux de ses Affaires, que personne. Je crois que, pour rapporter fidélement celles des autres, il faut toujours s'en rapporter à eux-mêmes.

HARANGUE DE L'AVOCAT DE LA MAISON DES COMMUNES (*), FAITE AU ROI D'ANGLETERRE, LE XXVIII. DE JANVIER M. DC. LXVII.

„ NOUS représentons à VOTRE MAJESTÉ, que, dès que les deux
„ Mai-

(*) *C'est-à-dire*, de l'Orateur de la Chambre Basse du Parlement d'Angleterre.

„ Maisons (†) du Parlement se sont jointes en dernier Lieu par ses Ordres, Elles „ ont considéré avec Attention l'Etat présent du Roïaume. Elles trouvent, que „ VOTRE MAJESTÉ est engagée dans „ une cruelle Guerre, qui attire des Dépenses infinies, contre des Princes & des „ Etats très-puissans, qui sont unis contre „ nous, qui voïons avec grande Douleur „ la plus grande Partie de la Ville capitale „ du Roïaume réduite en Cendres. Ces „ Choses, en vérité sont ARDUA REGNI, „ & dignes qu'un fidele Parlement les mette en Considération. Ainsi, SIRE, les „ éxaminant à fonds, nous trouvons, que „ notre Corps Politique s'achemine à l'Ethisie; que nos Trésors, qui sont les „ Nerfs de la Guerre, & les Liens de la „ Paix, sont fort épuisés; & que les grands „ Subsides, qui ont été octroïés à VOTRE „ MAJESTÉ pour maintenir la Guerre, „ sont comme le Sang, dont le But est, „ par la Circulation, de retourner & vivifier toutes les Parties dont il est émané. „ Mais, au contraire, nous voïons une grande „ Quantité de notre Argent passer en France, pour ne nous rapporter que des Singes „ & des Perroquets; c'est-à-dire, que „ le meilleur Retour de nos Marchandises „ sont des Choses vaines & superflues. „ Nous nous sentons donc obligés de requerir VOTRE MAJESTÉ d'arréter au

„ plûtôt

(†) Chambres.

„ plûtôt l'Epanchement de ce Sang: & „ nous esperons, qu'Elle arrétera la Destruction de ses Esprits par une juste Déclaration.

„ NOUS avons eu aussi plusieurs Allarmes dans toute les Parties de ce Roïaume, causées par les Insolences de ces Prêtres Papistes & Jésuites, dont le grand Nombre s'est hazardé de déclarer à tout le Monde par une Lettre, qu'ils attendoit une abondante Récolte dans ce Roïaume. Mais, contre cette Appréhension, nous avons trouvé notre Assurance dans la favorable Réponse de VOTRE MAJESTÉ, par laquelle Elle a octroïé à la Demande des deux Maisons, que tous les Soldats, qui sont à la Solde, fissent le Serment de Fidélité, & que des Placards fussent affichés, par où il fût ordonné aux Prêtres & aux Jésuites Anglois de sortir du Roïaume.

„ QUAND VOTRE MAJESTÉ Nous fit l'Honneur de nous parler à l'Ouverture de ce Parlement, Elle nous ordonna de lui procurer les Expédiens qui nous paroitroient les plus convenables pour la Continuation de la Guerre, avec le plus de Soulagement qu'il nous seroit possible pour le Peuple. Les Chevaliers & Bourgeois de la Maison des Communes, aïant appliqué toute leur Industrie à la Considération de cette Matiere, résolurent de secourir promtement VOTRE MAJESTÉ avec dix-huit-cent mille

„ Livres

„ Livres ſterling. Mais, il a fallu beaucoup „ de Tems, pour trouver des Expédients „ de procurer cette Aſſiſtance ſans Foule: „ parceque, pour petit que ſoit un Poids, „ lorsqu'il tombe toujours ſur une Epaule, „ il l'accable; mais, quand il ſe change „ d'Eſpace en Eſpace, & ſe tranſporte ſur „ l'autre, l'on y trouve quelque Soulage- „ ment.

„ LA plus grande Partie des Impoſitions, „ qui ſe ſont faites depuis vingt-ſix Ans, „ ont été ſur nos Terres; ce qui nous obli- „ ge à deſirer, qu'elles aïent un peu de „ Repos. Pour cette Fin, nous avons pré- „ paré un Acte, dans lequel nous avons „ compris toutes Sortes d'Officiers & de „ Perſonnes, afin qu'ils donnent leur Aſſiſ- „ tance à VOTRE MAJESTÉ: &, par cet „ Ordre, la Taxe des Terres s'adoucira.

„ *Multorum Manibus grande levatur Onus.*

„ NOUS eſpérons de remettre, par cet „ Acte, beaucoup d'Argent comptant pour „ le Service de VOTRE MAJESTÉ. Nous „ avons auſſi pris Soin de procurer le Reſ- „ tant des dixhuit-cent mille Livres, par „ notre dernier Acte, qui eſt encore entre „ nos Mains: mais, dans peu de Tems, il „ ſera dépéché, & remis en celles de VO- „ TRE MAJESTÉ.

„ ET, pour mettre les bons Sujets de VO- „ TRE MAJESTÉ plus en Etat de païer „ ces différents Subſides, & d'aſſiſter de

„ bonne

„ bonne Volonté dans les Occasions futu-
„ res, nous avons jugé à propos d'ôter
„ l'Obstacle & le Préjudice qu'il leur sem-
„ bloit recevoir de la Quantité de Bétail
„ étranger qui entroit continuellement en
„ ce Roïaume; parceque cela ruïnoit nos
„ Marchands, faisoit baisser le Prix de no-
„ tre propre Bétail, comme aussi celui de
„ nos Terres. Ces Raisons nous ont porté
„ à dresser un Acte, qui défend l'Entrée de
„ toutes Sortes de Bétail étranger pendant
„ l'Espace de sept Ans.

„ NOUS trouvons aussi, que la Monnoie
„ de VOTRE MAJESTÉ n'est pas si bien
„ fabriquée que de Coutume, parce que les
„ Gages des Officiers, & de ceux qui tra-
„ vaillent, se païent en Billon, qu'ils em-
„ portent pour rafiner. Ce qui fait que
„ VOTRE MAJESTÉ est obligé de four-
„ nir le Reste. Ainsi, pour le Soulagement
„ de VOTRE MAJESTÉ, nous avons mis
„ une nouvelle Imposition sur ceux qui por-
„ teront de l'Argent & du Billon pour être
„ rafiné, comme aussi sur les Vins, Eaux-
„ de-Vie, & Cidres, que les Etrangers
„ apporteront.

„ AÏANT rendu Compte à VOTRE MA-
„ JESTÉ, nous retournerons, avec sa Per-
„ mission, achever les Actes qui restent en
„ notre Pouvoir; espérant de les finir à la
„ Satisfaction de VOTRE MAJESTÉ, afin
„ que ses Ennemis, tant dehors que dedans
„ le Roïaume, puissent voir & reconnoitre
„ palpablement les Effects de la bonne

„ Cor-

„ Correspondance qui est entre Notre Roi
„ bien aimé & son fidele Parlement. „

PEU après, le ROI D'ANGLETERRE fit la Cloture du Parlement avec ce Discours.

REPONSE DU ROI

A LA HARANGUE PRECEDENTE.

MYLORDS ET GENTILSHOMMES,

„ J'AI signé vos Actes, & j'attens les autres
„ pour les signer. Je ne puis oublier, que
„ peu de Jours avant votre Assemblée dans
„ le Mois de Septembre, vos deux Maisons
„ offrirent de me donner les Assistances
„ dont j'ai Besoin. Dans cette Confiance,
„ j'anticipai le peu de Revenu qui me res-
„ toit libre de mes propres Rentes, pour
„ satisfaire au Paiement des Mariniers; &
„ mon Crédit a été plus grand que je ne
„ m'étois persuadé; mais, il est fini.

„ VOICI le prémier Jour où j'ai sçu, que
„ l'on me concéderoit encore quelques
„ Sommes pour le Supplément de celle du
„ 18 Janvier: & Dieu sçait quand cela
„ s'éxécutera. Et vous pouvez juger du
„ Tems dont j'ai besoin, pour faire les Pré-
„ paratifs afin de résister à trois si puissans
„ Ennemis. Je dois aussi vous dire, qu'a-
„ vec la Grace de Dieu, je ne veux pas non
„ plus me soumettre, ni vous aussi, à la Nécessité

„ ſité du Traité dont on parle, mais faire „ tout ce qui eſt en mon Pouvoir pour „ votre Défence & la mienne.

„ Il eſt tems deſormais, que vous ac- „ compliſſiés vos Promeſſes, & que vous „ retourniés en vos Provinces, tant pour y „ lever de l'Argent, que pour faire que les „ Lieutenants & les Députez puiſſent veil- „ ler aux Nouveautez des Eſprits ſéditieux „ dont toute l'Application eſt de troubler „ la Tranquilité publique. Ces Raiſons „ m'ont fait réſoudre de terminer cette Seſ- „ ſion pour Lundi qui vient. Et, avant ce „ Jour, je vous prie de tenir prêt tout ce „ qu'il faut que je dépêche. Ce n'eſt pas „ ma Volonté de me plaindre de ce que „ vous avez témoigné peu d'Honnêteté „ dans un de vos Actes que je viens de ſi- „ gner, dans lequel vous avez fait paroi- „ tre plus de Défiance que je n'ai mérité: „ ni je ne prétens point dire, que je ne „ ſuis ſujet à aucune Foibleſſe; mais, que „ j'ai toujours tenu réguliérement ma Pa- „ role. Sans me flatter, je puis dire, que „ la Nation n'a jamais eu moins de Sujet „ de ſe plaindre d'aucun Grief d'Injure ou „ d'Oppreſſion: & je ſerois fort content, „ ſi, depuis ſept Ans, que Dieu m'a fait „ la Grace de me redonner à vous, vous en „ euſſiés uſé de la même Maniere. „

Le Parlement d'Angleterre s'étant ter- miné à la Satisfaction du Roi, les Eſpéran- ces des Troubles, que les Ennemis du Roïau-

Roïaume avoient conçues, semblérent tout-à-fait s'évanouïr. DE WITT seul maintenoit, qu'il avoit force Intelligences, que le Tems feroit éclater: qu'ainsi, ne précipitant rien pour un Accommodement, on trouveroit possible une Conjoncture plus favorable. Mais, le Torrent, qui portoit les Etats à conclurre, fut si grand, que DE WITT n'y ôsa résister, de crainte de tomber dans l'Inconvénient où la Fin de la Lettre du ROI D'ANGLETERRE vouloit le jetter, qui étoit d'être reconnu visiblement qu'il étoit soupçonné d'être le seul Obstacle à la Paix. Il fut donc nécessairement obligé de se ranger au plus de Voix, qui fut d'écrire au ROI D'ANGLETERRE, pour le supplier de se déclarer plus positivement sur l'Ordre & sur le Tems du Traité.

DE WITT y faisoit des Difficultez, parceque le ROI D'ANGLETERRE demandoit dans sa Lettre, qu'on députât vers lui: & comme cette Démarche témoignoit de la Dépendance, DE WITT disoit, qu'elle étoit considérable, afin de mettre par-là un Nœud de plus à l'Affaire. Mais, parce que les Etats avoient recherché la Paix chés CROMWEL même, le ROI D'ANGLETERRE prétendoit avec Raison, qu'on ne le traittât pas avec moins de Considération. La République n'étoit pas si jalouse en effet de ce Point d'Honneur, que DE WITT le vouloit paroître. Il fut donc obligé de se ranger à ce Sentiment: mais, il espéra que le ROI, se trouvant

en-

engagé dans la Cause, ne pourroit pas avec Bienséance faire le même Pas avec le ROI D'ANGLETERRE. D'abord, on donna en France dans son Opinion, & l'on parut touché de l'Ombre de cette Difficulté, dont l'Ambassadeur représentant au ROI le véritable Corps, Sa Majesté changea de Sentiment: disant, qu'il n'étoit qu'Allié, & que pour les Intérêts qu'il avoit eus à démêler ensuite aux Iles d'Amérique, bien que ses Armes y eussent prospéré, il les abandonneroit volontiers au Bien de la Paix. Cette apparente Justice fit connoitre à tout le Monde, que Sa Majesté desiroit la Fin de la Guerre; &, satisfaisant les Provinces-Unies, n'y rendit que DE WITT seul de mécontent. Il ne vouloit jamais de Paix; il y mettoit toutes sortes d'Obstacles: & celui de ne pas traiter en Angleterre avoit en apparence l'Honneur de la République pour Fondement; mais, en effet, l'Embarras où DE WITT se trouvoit de choisir dans l'Etat des Personnes en qui il pût prendre une entiere Confiance pour ses Intérêts propres, ce qui lui faisoit desirer d'être à portée du Lieu de la Négociation, ou du moins, que celui qu'on choisiroit pour cela ne lui fût pas particuliérement suspect. Dans cette Vûe, il chicanna le plus longtems qu'il lui fut possible sur toutes sortes de Propositions; & ne se rendit, qu'après que le ROI eut laissé le ROI D'ANGLETERRE Arbitre de ce Différent. Il s'écoula assez de Tems pendant ce que je viens

viens de dire, pour que le ROI D'ANGLETERRE en prît avantage. Il fit donc écrire par les Ambaſſadeurs de Suede, que d'un commun Conſentement on avoit accepté pour Médiateurs, que, puiſque les Etats avoient témoigné de la Difficulté de venir traiter dans ſon Roïaume, il vouloit leur faire voir, qu'il ne l'avoit pas ſouhaité, pour abuſer de leur Confiance; & qu'afin qu'ils connuſſent combien celle qu'il avoit en eux étoit étendue, il ne ſe prévaloit du Droit de choiſir un Lieu pour le Traité, qu'afin de nommer la Haie, qui étoit celui de leur Réſidence, qu'apparamment ils ne pouvoient pas ſuſpecter.

CETTE Lettre, aïant été lue dans l'Aſſemblée des Etats-Généraux, fut portée à celle de la Province de Hollande, où DE WITT craignit ſi fort qu'elle ne fît ſon Effet, que, levant entiérement le Maſque, il s'y oppoſa avec toute ſa Caballe. L'on peut dire, que, pour un Homme d'Eſprit, il fit-là une très lourde Faute, en donnant un juſte Sujet à ſes Ennemis de publier contre lui ce qui ſauta aux Yeux de tout le Monde. On voïoit, qu'après avoir fait tous ſes Efforts pour empécher la Paix par la Matiere, il ne s'y étoit pas moins oppoſé ſur la Forme: & qu'enſuite des Prétextes de Gloire, & des Occaſions de Soupçon bien fondées pour les Etats, que DE WITT repréſentoit quand il s'agiſſoit d'aller à Londres, on ne pouvoit comprendre, lorſque le ROI D'ANGLETERRE vouloit bien en-

voïer

voïer à la Haie, qu'on y pût trouver un Sujet de s'en offenser, & moins encore d'en prendre Jaloufie, fi les Etats ne fe fufpectoient eux-mêmes; ce qui feroit fans doute ridicule. Ce Raifonnement étoit fi fort & fi puiffant fur tout le Monde, que DE WITT ne pouvoit rien alléguer contre, qui ne parût paffionné pour fes Intérêts, & peu fincere pour ceux de la République. Car, de repréfenter, que le ROI D'ANGLETERRE n'avoit nommé la Haie, que pour y émouvoir une Sédition, quelle Apparence, que des Ambaffadeurs, qui ne font à couvert que fous la Foi publique, puffent fe commettre à violer leur unique Azile: le Defordre & l'Emotion du Peuple ne pouvant être à craindre en ce Cas, que pour les Mal-intentionnez, qui auroient voulu perpétuer la Guerre, en mettant des Obftacles à des Conditions honnêtes qu'on offroit pour la Paix?

DE WITT étoit donc auffi-bien fondé par fon Intérêt, qu'il l'étoit peu par celui de l'Etat, à ne vouloir pas que la Haie fût le Lieu du Traité qui fe devoit faire. Car, fon But étant d'empécher la Conclufion de la Paix, il falloit néceffairement que les Oppofitions fe fiffent par fa Caballe; vû que les autres Provinces, & plufieurs Villes de Hollande, étoient très difpofées à conclurre. Il craignoit donc avec Raifon de voir céder fon Avis à celui des Bien-intentionnez, & d'être par-là expofé à beaucoup de facheufes Suites. Et, de toutes cel-

celles qu'il envisageoit, il n'en craignoit aucune d'avantage, que celle qui pouvoit regarder le Bien & l'Intérêt du Prince d'Orange, dont il appréhendoit fort la Faveur depuis longtems établie dans l'Union, & principalement auprès du Peuple qui la compose. En effet, si cette Maison eut eu l'Adresse d'instrumenter à propos pour la Paix, il est certain, qu'elle s'en pouvoit promettre des Récompenses considérables. Ces bonnes Raisons, qui étoient toutes propres à DE WITT, ne l'étant nullement à l'Etat, il eut grand Tort de les manifester à un chacun, comme il fit, par l'Apreté de son Opposition. Car, elle pouvoit être inutile à ce qu'il desiroit, & vraisemblablement ne pouvoit manquer de lui nuire. Mais, sa Chaleur pour ce qu'il desire, & la Crainte de voir ses Ennemis triompher de ses Peines, l'emportérent au-de-là de la Raison, qui devoit lui dire, que sa Cause particuliere, intéressant le ROI tout comme lui, il devoit laisser agir son Ambassadeur, pour faire une Opposition plus solide, qu'il pouvoit faire valoir plus fortement, moins il se fût déclaré pour elle. Il revínt ensuite prendre cette Route, n'aïant pu faire son Chemin par celle qu'il avoit choisie: & l'Ambassadeur, faisant d'abord d'Office ce qu'il crut être du Service de son Maitre, s'opposa à ce que les Etats fissent Réponse, jusqu'à ce qu'ils eussent communiqué avec le ROI par VAN BEUNINGEN. Sa Majesté entra dans les Sentimens de DE WITT,

&

& fit connoitre aux Etats, que, vû ce qu'Elle savoit de leur Situation, & des Caballes qui les divisoient; Elle ne pouvoit condescendre à rien de ce qui pouvoit, en effet, ou en apparence, altérer le Gouvernement présent, auquel Elle avoit engagé sa Parole, & avec qui Elle avoit pris une entiere Confiance. Qu'ainsi, le ROI devoit entrer légitimement en Soupçon de voir qu'on traittoit à la Haie, puisque le Parti attaché à la France suspectoit ce Lieu-là seulement.

LES Etats se conformérent à la Volonté du ROI: & la plûpart des Intéressés dans le Parti contraire semérent de toutes Parts, qu'il étoit bien rude pour eux de se voir privez, par leurs Alliés, d'une Grace que leurs Ennemis leur avoient si librement offerte.

A MON SENS, le ROI D'ANGLETERRE, & ses Ministres, n'ont rien fait que ce Coup d'habile, dans tout le Cours de la Négociation; leur Conduite au reste aïant toujours été sans Mesures suivies d'Idées, & soutenue par Fierté, par Hauteur, & par Courage, sans aucun Ordre pour ranger toutes ces Vertus. En effet, si le ROI D'ANGLETERRE n'eut pas voulu conclurre le Traité qu'il avoit accepté, il ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour lui, ni de plus contraire à ses Ennemis, que de leur proposer la Haie: car, jamais le ROI, ni DE WITT, n'y eussent consenti. Ainsi, tout ce que le ROI D'ANGLETERRE avoit objecté contre la France, & contre le

P Gou-

Gouvernement de Hollande, se fut trouvé justifié par le Refus, que notre Etat, & nos Partisans dans l'Union, eussent fait, de traiter dans le Lieu de la Résidence des Etats. Que si quelque Particulier en pouvoit prendre Ombrage, les Provinces-Unies en devoient être exemtes en général, à moins de tomber dans le Ridicule de la Comédie Espagnole, *La Zeleza de sy-misma* (*). Et c'est une Chose certaine, qu'en cas que les Peuples de l'Union eussent été persuadez, que le ROI D'ANGLETERRE vouloit continuer la Guerre contre eux, ou traiter la Paix à la Haie, ils eussent forcé les Etats d'en accepter la Proposition, malgré la Résistance du ROI, & non-obstant celle que DE WITT y pouvoit faire. Mais, SA MAJESTÉ BRITANNIQUE laissant assez paroitre son Inclination pour la Paix en quelque Lieu qu'elle se pût conclurre, délivra les Provinces-Unies du plus grand Embarras qui leur fût survenu depuis le Commencement de la Guerre.

IL étoit encore entre les Mains des Espagnols de la faire continuer: & le ROI D'ANGLETERRE, malgré la Peste & le Feu, qui avoient ravagé son Etat, n'eut point signé la Paix, s'ils avoient voulu conclurre celle de Portugal, dont le Retardement est seul cause de la Fin de cette Guerre, & du Commencement de celle qu'ils ont eu à souffrir depuis. C'est un assez grand Episode, que la

(*) *C'est-à-dire*, La Jalouse de soi-même.

la Paix de Portugal, au Sujet que j'ai traité, pour qu'il soit nécessaire d'en faire Mention. Après la Paix des Pirennées, la Monarchie d'Espagne entreprit tout de bon de conquérir le Portugal. La Disproportion de Puissance de ces deux Couronnes étoit si grande, qu'on ne croïoit pas que les Portugais osassent même se soutenir; vû qu'après l'Abandon de la France, il n'y avoit point d'Etat dans l'Europe, qui fût pour lors en Situation de l'entreprendre. CROMWEL venoit de mourir: & sa Mort aïant fait Place au légitime Successeur de la Couronne d'Angleterre, il lui falloit du Tems pour s'en emparer, & assurer ensuite son Autorité dans son Païs, avant que de penser à autre Chose. Il étoit donc bien facile aux Espagnols, depuis le Mois de Novembre 1659, jusqu'au Mois d'Avril 1660, de faire passer les Troupes de Catalogne dans l'Estramadure, & de conduire une Partie de celles qu'ils avoient au Païs-Bas en Galice. Mais, c'eut été une Diligence Françoise, qui, bien que bonne & raisonnable, étoit propre seulement à être éxécutée par FERDINAND & CHARLES-QUINT; mais, depuis eux, impossible à aucun autre qui ait gouverné leur Nation. Le Printems de l'Année suivante, qu'on devoit emploïer aux mêmes Préparatifs, pour entrer dans l'Autonne en Portugal, fut emploïé tout entier à la Conduite de la Reine: & l'Argent, destiné pour l'Armée, fut diverti aux Fraix du Voïage que fit le ROI D'ESPAGNE

à la Frontiere, qui, toutesfois, sans Pompe & sans Eclat, ne laissa pas d'être d'une Dépense extraordinaire. Car, les ROIS D'ESPAGNE, pour ne pouvoir plus marcher, ont trouvé le Secret d'ordonner leur Maison, en sorte qu'il est impossible, que, faisant des Fraix inconcevables, ils ne soient toujours incommodez; parce qu'ils se sont vouëz à la Néceſſité de toutes les Choses superflues que le Desordre leur doit encore fournir.

LE Voïage, dont je parle, fit donc perdre aux Espagnols une Campagne, pendant laquelle le ROI D'ANGLETERRE, étant rétabli, eut besoin d'une Alliance: & comme il n'en trouvoit point en France qui fût à son Gré, il crut du moins, qu'il importoit fort à sa Sureté d'en chercher une par son Ministere. Le Chancellier d'Angleterre, aïant pour lors le plus de Crédit auprès de ce Prince, rompit le Mariage de la Princesse de Parme, que les Espagnols avoient noué, & le porta à traiter celui de l'Infante de Portugal, par l'Agrément & l'Entremise de la France. Le Cardinal MAZARIN, qui l'avoit gouvernée si long-tems, mourut au Commencement de 1661: ainsi, le Traité, qu'il avoit conclu aux Pirennées, n'eut plus d'autre Appui que celui de la Foi publique, qu'il avoit même dessein avant sa Mort de ne pas garder fort religieusement. D'ailleurs, Monsieur DE TURENNE, que la Fin de la Guerre avoit remis à beaucoup d'Oisiveté, souffroit fort impatiemment de

de se voir exclus du Ministere, & cherchoit avec Passion de s'y faire une Place. Il crut, que le Soutien du Portugal lui en pourroit ouvrir une Porte, & conseilla à SCHOMBERG d'aller prendre Parti en ce Païs, pour y suivre en quelque façon ses Ordres. Comme le prémier est extrémement sage, capable, & fort bon Connoisseur des Choses de Guerre, propre surtout à bien conduire une Défensive, il ne faut point douter, que ses Conseils & ses Dispositions, bien que très éloignées, n'aïent été d'un fort grand Poids, dans tout le Cours de l'Affaire. SCHOMBERG s'est ensuite extrémement signalé: & les bons Succès, qui ont accompagné les Armes Portugaises, donnérent lieu au ROI de soutenir presque ouvertement leur Couronne, & de s'engager enfin par une Ligue très étroite avec elle.

LA Fortune parût pour la prémiere fois favorable à l'Armée Portugaise devant Extremos, où Dom JUAN, voulant & pouvant la défaire avec facilité, en fut retenu par l'Opposition des principaux Chefs de ses Troupes. Celle du Duc de SAINT-GERMAIN aïant été la plus puissante, on peut dire, qu'il ôta la Victoire à ce Prince, & la Couronne de Portugal au ROI D'ESPAGNE. A la vérité, Dom JUAN étoit assez le Maitre de son Armée, pour en disposer absolument: mais, comme il avoit été blamé avec raison de l'Ardeur qui lui fit donner la Bataille des Dunes, il craignit hors

de propos de combattre cette *fois-ci*, bien qu'il y vît tant d'Avantages.

QUANT à moi, je tiens pour Maxime, que, lors qu'on a mal réüssi par faute de Conduite, bien loin de pouvoir réparer ses Manquemens en s'abstenant d'agir, il faut en chercher d'autres Voies, où l'on puisse justifier le Passé par quelque bonne Action; puisqu'en effet les malheureuses, ou les étourdies, n'ont de Remede que dans leur contraires. Ceci soit dit avec la Retenue que le Courage & l'Esprit de Dom JUAN doivent donner à un chacun de le blâmer dans une Affaire de la Guerre, sur-tout à ceux qui n'y étoient pas présens. Car, autant que j'ai pu connoitre leur Caractere, & le mien quand je suis dans le même Cas, j'ai trouvé que les absents, & ceux qui ne parlent que par Redits, peuvent bien raisonner & discourir, mais qu'ils ne pensent guere juste. La Bataille, que Dom JUAN perdit l'Année d'après, par tant de Hazards qui lui furent contraires, & par une si grande Négligence de ses Officiers, recula si fort les Affaires des Espagnols, qu'ils ne purent mettre en Campagne l'Année suivante, à la Fin de laquelle ils retirérent ce Prince, laissant le Commandement des Armes au Comte de MARSIN: & les plus avisez de la Monarchie, voïant les Prétensions du ROI sur les Païs-Bas divulguées par tout le Monde, crurent très à propos de proposer au ROI D'ESPAGNE d'assurer ces Provinces par une Trêve avec le Portugal, à *quoi*

il s'opposa jusqu'à sa Mort: de sorte que les Offres, que le ROI D'ANGLETERRE faisoit pour se liguer avec l'Espagne, furent toujours inutiles. Depuis le Commencement de la Guerre contre les Etats, il avoit renouvellé ses Instances à Madrid, & fait des Efforts aussi superflus, pour procurer quelque Accommodement au Portugal; croïant bien, que la Guerre, que faisoient les Espagnols, détourneroit de toute autre sorte d'Affaires. Mais, le ROI D'ESPAGNE persistant dans sa prémiere Opposition, le Marquis de CARACENE donna & perdit la Bataille de Villa-viciosa par trente Fautes réïtérées, dont s'il eut évité la moindre, il réduisoit les Portugais dans une seule Journée. Cette Nation, qui n'a pour Regle que son Caprice, & dont l'Orgueuil, soutenu d'une très grande Valeur, se vit comblé de Prospéritez, n'en attribua jamais rien à la Fortune. Mais, comme elle ne faisoi la Guerre, que pour avoir la Paix, elle étoit toujours disposée à la conclurre: avec cette Différence, que, dans les prémiers Tems, elle eut relaché beaucoup de Prétensions; & qu'aprés ces derniers Avantages elle a prétendu tous ceux qu'elle pouvoit tirer d'un Traité fort favorable.

LE ROI D'ESPAGNE mourut peu après: & sa Mort levant le principal Obstacle à la Paix, qui étoit sa Volonté, en laissoit un autre bien difficile à surmonter à la REINE & à son Conseil, dont le Pouvoir limité de la Tutelle s'opposoit assez au Démembre-

ment d'une si grande Partie de l'Etat. Les Portugais même ne pouvoient trouver une entiere Sureté sur la Parole de la REINE D'ESPAGNE, dont le ROI son Fils pouvoit un jour se relever. Néantmoins, ces Raisons se détruisoient par la Nécessité de n'y pas déférer. De plus, il n'en va pas d'un Roïaume, comme d'une Maison particuliere, où le Fils peut inquiéter une Tutrice, en lui redemandant un Bien, qu'elle est en Pouvoir ou en Proportion de rendre: & quant à la Sureté, qu'on donnoit aux Portugais, s'ils ne la trouvoient pas à l'avenir par l'Intérêt du Roi CHARLES II, le Traité n'eut pas été plus solide par le Seing du Roi PHILIPPE IV, que par celui de la REINE Régente. Cette Réfléxion, qui toutesfois paroit assez courte, à servi plus de six Mois d'Occupation au Conseil d'Espagne; tant il est facile de le détourner de l'Exécution des Choses importantes, par un Attachement inviolable à des Formalitez peu considérables.

IL est encore bon d'ajouter, que les Etats, pour prospérer & pour se maintenir, doivent être gouvernez suivant leurs Constitutions. Les Républiques ne peuvent être heureuses, si elles ne sont tout-à-fait libres; & les Partis & les Caballes sont les Instrumens infaillibles de leur Destruction. Les Monarchies doivent être absolues, quand elles sont reconnues pour despotiques. Mais, tous les Gouvernemens mixtes sont obligés de maintenir l'Etat dans la Liberté de connoitre,

noitre, de propoſer, & d'admettre, comme ſes Princes dans celle de décider, ſelon l'Etendue de leurs Fonctions. Le Gouvernement d'Eſpagne à l'égard des Particuliers eſt entiérement deſpotique; c'eſt à dire, qu'un Roi, où qu'un Favori, fera mettre en Priſon, ordonnera d'empriſonner, ou d'aſſaſſiner, un Sujet, avec auſſi peu de Forme qu'en Turquie; & des Capitaines, qui ont péri par cet Ordre, n'ont point eu beſoin d'une Preuve plus étendue. Mais, à l'égard de la Forme extérieure du Gouvernement des Peuples, il en va d'autre Maniere. Leur Cauſe eſt toujours examinée, & on les reçoit en Droit de la dire & de la défendre, quand bien même l'on puniroit les Chefs qui la ſoutiennent. En effet, cette Apparence de Bonne-Foi, dont les Eſpagnols ſe parent inceſſamment, fait qu'ils ne s'en écartent jamais, dans les Choſes d'Eclat principalement: & comme un Païs eſt d'une autre Apparence qu'un ſeul Homme, il eſt auſſi plus en Sureté chés les Eſpagnols; parce qu'ils s'attachent fortement aux Noms des Choſes, & conſervent l'Extérieur de toutes. En effet, à les bien connoitre, tant en Religion qu'en Politique, ils ne ſont eux-mêmes attachés qu'à l'Extérieur, & ne regardent que le Dehors & les Apparences. Dans les Tems où les Miniſtres ont été les plus abſolus, ils n'ont jamais aboli cet Apparat de Conſeil, où ſouvent les Choſes les plus importantes ne ſe ſavent, qu'après qu'elles ſont, ou faites, ou réſolues, mais où

elles passent du moins toutes: &, par l'Etendue de la Monarchie, il s'y en agite toujours assez, pour que les Places en soient très considérables, vû la Fonction & le Rang qu'elles donnent à ceux qui les remplissent. Il est donc facile de juger, que si elles le sont pendant la Majorité des Rois, une Régence dans leur Minorité, diminuant beaucoup la Puissance Souveraine, rend ceux du Conseil d'Etat encore plus considérables. Le feu ROI s'y étoit fort confié en mourant, sans toutesfois donner à cette Assemblée de Fonction ni d'Autorité plus absolue. Il avoit donné à la REINE cinq Conseillers particuliers, sous le Nom de Gouverneurs de la Monarchie. Ces cinq Hommes étoient presque tous Ennemis, divisés d'Intérêt & de Sentimens: & l'on peut dire, que le ROI avoit formé un Extrait de la Division du Conseil, qu'il désigna pour gouverner la REINE, qui, étant sans Connoissance des Affaires, devoit se rapporter à eux de toutes Choses. Mais, un Moine, son Confesseur, Jésuite sur le tout, crut que, puisqu'il gouvernoit la Conscience de Sa Majesté, il n'étoit pas beaucoup moins fondé à gouverner son Etat. Et sans doute, que beaucoup de Casuïstes de l'Ordre ne manquérent pas d'autorizer cette Opinion Chrétienne, la Grace du Ciel y concourant. L'Archevêque de Tolede fit une Place pour le Pere Jésuite. Car, son Archeveché venant à vaquer fut donné au Cardinal d'Arragon; & la Charge d'Inquisiteur général, dont celui-ci étoit revétu, fut le

Par-

Partage du Confesseur: de sorte qu'avec la plus importante Place de l'Etat, il trouvoit dans le Gouvernement celle que le feu Roi y avoit attachée. Les Espagnols disent, que, dès que le Jésuite fut entré dans ce Poste, il acheva de devenir incompatible; & que, se voïant Maitre de l'Esprit de la REINE, il voulut aussi le devenir de la Monarchie, bien qu'il ne fût pas assez fort, pour soutenir un Poids de cette Importance. Il s'y emploïoit avec beaucoup de bonne Volonté: du reste, étant obligé de suivre le Mouvement de l'Ordre, il se trouvoit, de même que tous ses Confreres, engagé dans les Opinions de la Société, qui sont plus propres pour elle, que pour les Affaires du Monde, qu'elle embrasse néantmoins toutes fort volontiers, en général, & en particulier.

C'EST à peu près ce que j'avois connu du Pere NITARD, sur le Récit des Espagnols, & par ce qu'il m'avoit paru de sa Conduite. Du depuis, je l'ai reçu à Baïone, lors de sa Sortie d'Espagne, & je dirai fidélement ce que j'ai remarqué de sa Personne. Son Départ de Madrid aïant été si brusque & si violent, que l'on ne pouvoit avoir Réponse de Paris sur la Maniere dont je le devois traiter lors qu'il entreroit en France, je crus qu'il étoit du Service du ROI de recevoir ce Ministre avec toute sorte d'Agrémens & d'Honnetetez. Ses Affaires, & le mauvais Tems, l'aïant arrêté à Baïo-

 ne,

ne, j'eus Occasion de le connoitre assez particuliérement. C'est un grand Homme sec, d'un Extérieur vénérable. Son Humeur est douce & aisée. Quant à l'Esprit, ce qu'il produit semble aussi doux & raisonnable. Il me parut, que ses Connoissances étoient fort étendues dans les Choses Ecclésiastiques; & qu'il connoissoit le Monde, comme peut faire un Jésuite transformé en Ministre d'Etat. Il me sembla peu rempli d'Ambition. Néantmoins, ses Regrets témoignoient suffisamment, qu'il étoit assez content de sa Fortune passée, pour en déplorer la Perte, & pour en desirer pareillement le Retour. J'ignore comme il étoit instruit des Affaires de l'Europe: mais, je sai qu'il n'avoit pas la prémiere Teinture de celles de France; & que, n'en connoissant, ni les Oeuvres, ni les Ouvriers, il étoit par conséquent propre à y prendre toutes sortes d'Equivoques.

CEUX, qui, après cette Peinture, pourroient voir avec Etonnement la grande Elévation, aussi bien que la promte Chûte, de ce Ministre, doivent se souvenir, qu'on ne doit rien attendre de fixe, ni de régulier, du Choix propre d'une Femme, & d'un pur Ouvrage de la Fortune. Il me témoigna un grand Regret d'être séparé d'auprès de la REINE, qu'il avoit servi depuis vingt-quatre Ans; & il me fit paroitre des Desseins de Retraitte. Enfin, je puis dire, que j'ai eu Raison de le croire un bon Homme, bien meilleur qu'il ne falloit être en sa Place, ainsi,

ainsi que me le dit le Pere Recteur de St. Sébastien, qui l'accompagnoit. Car, il m'assura, que le Pere NITARD sortoit d'Espagne, par Excès de Bonté, & par Faute de Malice. Ce qui est très véritable, comme il l'est sans doute suivant la Raison & les Exemples, que les Affaires de la Maison d'Autriche doivent prospérer, lorsque la Branche d'Espagne sera en état de conduire celle qui est à la Tête de l'Empire: puisque, tant qu'elle s'est gouvernée par cet Ordre, elle a commandé à la meilleure Partie de l'Europe; & que, depuis son Changement, les diverses Fautes, qu'elle a commises, ont été cause des méchans Succès qui ont accompagné toutes ses Entreprises.

POUR ce qui est de ma Rélation, dès que le Pere NITARD eut été revêtu de la Dignité d'Inquisiteur général, il fit dans le Conseil d'Espagne l'Effet de la Pomme de Discorde, & donna tant d'Affaires aux Ministres, qu'ils ne furent plus en Etat de vaquer aux Choses de plus grande Importance; peu de chose les arrêtant, comme j'ai dit. La Négociation, que le ROI D'ANGLETERRE avoit fait entamer pour la Paix de Portugal, fut par conséquent retardée. Néantmoins, le Duc de MEDINA LAS TORRES, qu'on peut dire le seul qui depuis longtems ait eu en vûe le Bien de la Monarchie, avoit traitté avec l'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique, pendant que nous étions engagés à la Guerre de

Munster; mais, les Portugais ne voulurent point ratifier ce Traité, bien qu'il eut été signé en vertu du Pouvoir qu'ils en avoient accordé au Ministre d'une Couronne à laquelle ils étoient si redevables. Si le Conseil d'Espagne eut sçu prendre en cela une bonne Résolution, il auroit promtement remédié à cet Accident, dont la Chimere Espagnole avoit seule été Cause; car, elle les faisoit persister de ne pas traiter de Roi à Roi. Or, si la Chose leur étoit bonne, & qu'ils fissent la même en effet en traitant de Roïaume à Roïaume, il seroit mal-aisé d'excuser la Perte des Païs-Bas sur une telle Vanité. Les Ennemis du Duc de MEDINA LAS TORRES, étant ravis de voir que la Négociation avoit échoué, au lieu de la reprendre pour le Bien de l'Etat, ne songérent qu'à la détruire par sa Honte particuliere: & PEGNARANDA, qui, pendant qu'il étoit à Naples, avoit toujours conseillé de faire la Paix avec le Portugal, pour s'unir aux Ennemis de la France, puisqu'elle soutenoit les leurs; dès qu'il fut en Espagne, & qu'il vit que le Duc de MEDINA LAS TORRES avoit entrepris le Traité, ne cessa jamais de faire tous ses Efforts pour le rompre. Le ROI D'ANGLETERRE offroit la Garantie pour les Païs-Bas: car, s'unissant par une Ligue avec l'Empereur & beaucoup de Princes de l'Empire, les Suédois étant d'ailleurs bien disposez pour lui, il en pouvoit apparemment répondre. Il remontroit encore souvent aux Espagnols

les

les Démarches & les Prétensions du ROI sur la Succession qu'il publioit être dévolue, les Levées qu'on faisoit continuellement en France, & les Préparatifs d'une Guerre de Terre contre un Païs desarmé & dénué de tout Secours. Néantmoins, les mêmes Espagnols, qui remplissoient l'Europe de leurs Plaintes au sujet de l'Infraction du Traité des Pirennées en ce qui regardoit le Portugal, & qui publioient que la Confiance étoit altérée pour jamais entre nos deux Nations, ont toujours reçu pour Choses inviolables les Complimens que le ROI faisoit à la REINE D'ESPAGNE. Batissant sur un Fondement si solide, son Conseil jugea à propos de ne rien conclurre avec l'Angleterre, & moins avec le Portugal. Ses Ministres si habiles se contentérent de faire assez de Démarches de leur Côté, pour donner Occasion au ROI de les gagner de la Main, & de conclurre la Ligue qu'il fit avec cette Couronne avant son Entrée en Flandre. Et comme j'y fus plusieurs fois, je puis faire un Récit véritable de ce Païs, après avoir dit, autant bien qu'il m'a été possible, ce qui se passoit en Espagne.

ENSUITE de mon Retour de la Flotte, après que le ROI m'eut refusé la Permission d'aller en Pologne, je demandai celle d'aller faire un Tour aux Païs Bas, pour y voir les plus belles Villes & les meilleures Places du Monde. Le Marquis de CASTEL-RODRIGO me l'accorda de sa Part fort civile-

civilement; bien qu'il ne fût pas porté à beaucoup de Complaisance pour les François en général, & que je déclarasse assez ouvertement, que rien n'étoit capable de me séparer des Intérêts où j'étois attaché. Il crut aussi pouvoir s'assûrer sur ma Parole, que je ne prétendois pas faire ma Cour, en avertissant le ROI de ce que je pourrois reconnoitre; & que mon Devoir ne m'attacheroit pas plus étroitement, que la Confiance que les Espagnols me témoigneroient. Je priai pourtant le Marquis de CASTEL-RODRIGO de ne la pas étendre au-de-là de ce que je pouvois m'obliger: &, m'étant expliqué avec lui en ces Termes, il en redoubla seulement ses Civilitez à mon Egard. Je mandai tout ceci à la Cour, & restai quelques Jours à Bruxelles. J'y vis, comme j'ai dit, le Marquis de CASTEL-RODRIGO, qui me parla fort longtems du Dessein de fortifier Charleroi, où il vouloit diligenter le Travail, en y assistant en Personne. Il le jugeoit d'une grande Importance. Il partit peu après, pour s'y rendre; & moi, pour suivre ma Route, dont la Fin étoit d'arriver à Aix. Je demeurai deux ou trois Mois ensuite à Maestricht, au bout desquels je fus obligé de repasser à Bruxelles, pour éviter qu'une Sottise de France ne commençât d'y prendre son Cours. Je trouvai tant d'Honneteté à Monsieur le Marquis de CASTEL-RODRIGO sur ce Sujet, que je ne l'oublirai de ma Vie: & je puis dire, que toutes les fois qu'il a pu m'obliger,

bliger, même quand je rentrai en France, où le Cas étoit différent pour lui, jamais il ne s'est départi de sa prémiere Conduite, dont je serois bien aise de me pouvoir acquitter.

BRUXELLES est fort agréable par soi. La Compagnie, y étant très bonne, en rendoit le Séjour fort agréable; ce qui m'y retint durant que je crus y pouvoir rester avec Bienséance. J'y reçus un Courrier de mon Pere, qui me mandoit, que la Guerre étoit assûrée pour le Printems. Mes Services, & tant de Choses obligeantes que le ROI avoit dites en ma Faveur, le persuadoient entiérement de mon Retour. Je raisonnai autrement; &, par malheur, je raisonnai juste. Mais, comme on n'oublie guerès ses Affaires, & que je n'écris ceci qu'afin de me ressouvenir de celles que j'ai vûes, il n'est pas besoin de parler plus longtems de moi-même. Je n'en ai fait aussi Mention ci-dessus, que pour expliquer au net la Connoissance que j'avois acquise de l'Etat véritable des Affaires du Païs-Bas.

LE Marquis de CARACENE avoit toujours desiré de se démettre de son Gouvernement, de crainte que le ROI n'y déclarât la Guerre, qu'il ne se voïoit pas en Etat de pouvoir soutenir. Il espéroit plus de Succès contre le Portugal; & sa Joie eut été parfaite, s'il avoit réüssi dans cette Guerre, comme il avoit fait pour en obtenir la Conduite, qu'on avoit ôtée à Dom JUAN, & à MARSIN dont il étoit Enne-

mi-

mi déclaré. Il avoit donc toujours traité les Pais-Bas, comme une Maison que l'on abandonne sans y vouloir retourner: c'est-à-dire, qu'il ne se fut pas soucié d'en emporter jusqu'à la Clef & jusqu'à la Serrure. En un mot, il y avoit fort bien fait ses Affaires, & très mal celles du Roi son Maitre. Car, bien que le Secours d'Espagne fût médiocre, pour l'Entretien des Troupes & des Places, le Païs y pouvoit fournir sans aucune Surcharge, si l'on eut voulu y établir quelque Ordre, & songer à le bien défendre. Les Provinces, qui le composent, en proposérent souvent des Expédiens très convenables. Mais, au lieu de les accepter, le Marquis de CARACENE ne cherchoit que son Compte, laissoit aller le Reste au Gré de la Fortune: & comme c'est l'Ordinaire de presque tous les Espagnols, qui succedent aux Postes les uns des autres, d'avancer des Créatures, & de détruire celles de leurs Prédécesseurs, le Marquis de CARACENE, & le Comte de FUENSALDAGNE, qui s'étoient succédé alternativement l'un à l'autre, avoient eu plusieurs Occasions d'en user de la sorte. Ils faisoient Profession d'Inimitié si déclarée, que leurs Amis en usoient presque de même. Chacun avoit tenu des Routes différentes, tant en gros qu'en détail; & CARACENE, qui blamoit toutes celles de son Prédécesseur, n'en trouvoit point une moins propre à être suivie, que celle qui conduisit un Homme tel que FUENSALDAGNE, après avoir posse-

possédé tant de grands Postes, à mourir avec soixante Pistoles dans sa Cassette, après avoir vendu & engagé beaucoup de son propre Bien. J'ôse dire là-dessus, sans que l'Affection, qu'il a toujours témoignée pour notre Nom, me rende partial, que rien n'est plus beau, ni plus digne de tenir une belle Place dans une Oraison funebre.

LE Marquis de CARACENE, n'aïant pas fait état de ce Mérite, fit passer beaucoup d'Argent en Espagne où il alloit commander, & laissa au Marquis de CASTEL-RODRIGO les Païs-Bas plus en Desordre que jamais. Celui-ci est glorieux, plein de lui-méme avec justice, quand il ne s'agit que d'Esprit & de Valeur; car, il a donné des Marques solides de l'une, en deux Combats particuliers, où il a toujours laissé ses Ennemis sur la Place avec grande Franchise: & quant aux Qualitez de l'Esprit, en ce qui regarde les Lumieres, personne n'en sauroit avoir de plus belles. Il ne pouvoit pas être plus desintéressé que FUENSALDAGNE: mais, il vouloit le paroitre encore d'avantage; affectant des Profusions & des Négligences de son Bien. Il faisoit voir une Exactitude extraordinaire pour la Conservation de celui de son Maitre: &, donnant au Peuple toutes les Apparences & les Réalitez qui pouvoient justifier ses véritables Sentimens, il refusa les Présens ordinaires, entra dans l'Oeconomie des Dépenses qu'il falloit faire, & remplit certes dignement les principales Parties d'un Homme

me qui occupe les prémieres Places. S'il s'étoit voulu souvenir, qu'il étoit parvenu à l'Age de quarante-cinq Ans, sans avoir jamais été à la Guerre, & que c'est un Métier si difficile, que la Théorie seule ne l'enseigna jamais à personne, il s'en fut beaucoup mieux acquitté: & l'on peut dire de lui ce qui a été dit d'EPICURE, que s'il eut voulu écouter son Disciple, qui étoit Mathématicien, lui, qui avoit l'Esprit si propre à cette Science, n'y eut pas fait de si lourdes Fautes, parce qu'il l'avoit voulu deviner, au lieu qu'il falloit l'apprendre. De même, le Marquis de CASTEL-RODRIGO, aïant aussi voulu deviner l'Art de la Guerre, n'y auroit pas si mal réüssi, s'il eût cru s'en devoir instruire: mais avant que d'en venir à ce Tems, il faut parler de la Conduite qu'il tint devant sa Déclaration.

SA prémiere Démarche fut d'abord, selon l'Ordre établi aux Païs-Bas, de paroitre entiérement opposé à son Prédécesseur, tant dans les Manieres apparentes, que dans les Choses réelles. CARACENE avoit traité les François avec Civilité; &, suivant l'Esprit qui gouvernoit alors la Monarchie d'Espagne, il avoit cru devoir soigneusement éviter tout ce qui tendoit à aliéner les deux Couronnes, jusqu'après la Conquête du Portugal: de sorte qu'en toutes Occasions le ROI defféroit, tant aux Choses où il paroissoit directement intéressé, qu'à celles qui regardoient les Sujets de Complimens du Gouverneur des Païs-Bas, qui approchoient fort de la Dépendance. LE

LE Marquis de CASTEL-RODRIGO, venant occuper sa Place, étoit bien opposé d'en avoir pour personne. Car, outre son propre Temperamment, qui ne dément point la Nation où il a pris Naissance, il croïoit de plus, quil étoit de l'Intérêt de son Maitre d'éloigner ses Sujets de tout ce qui avoit Rapport à la France; & de faire voir, qu'après qu'elle avoit fait paroitre sa mauvaise Volonté dans l'Affaire de Portugal, si l'on avoit du Ménagement pour elle, ce n'étoit que par la Considération des Tems, qui pouvoient être dissemblables. Ainsi, il répandit de sa Fierté tout autant qu'il en put donner aux Flamands, qui se fussent bien passez de la Vertu qu'il prétendoit leur inspirer. Mais, comme il étoit austere jusqu'aux Bagatelles en tout ce qui regardoit la France, il falloit que tous ceux, qui desiroient faire leur Cour, témoignassent partager ses Sentimens. Il défendit les Habits, les Couleurs, & les Modes, qui étoient en Vogue dans notre Cour, & voulut que celle d'Espagne fût le Modele qu'on suivît à Bruxelles: mais, comme ces Lieux ne sont pas plus éloignés de Situation, que leurs Habitans le sont de Tempéramment, il lui fut impossible de changer tout-à-fait plusieurs Formes reçues depuis longtems, où tous les Espagnols s'étoient continuellement habituez, quand ils étoient venus dans le Païs. Ce Changement subit fit assez de Rumeur dans le Monde. Le ROI, comme le plus intéressé, sembla le trouver

plus

plus mauvais que personne: & c'en fut assez, pour que le Marquis de CASTEL-RODRIGO, croïant par-là avoir plus de Raison, poussât en suite sa Pointe, en toute Occasion, jusqu'à son dernier Période. Car, il n'est pas Homme, dont l'Esprit, ni les Discours, s'arrêtent avec beaucoup de Facilité.

LA prémiere Affaire solide qu'on eut à traiter avec lui, ce que je viens de dire n'étant qu'une Disposition au Reste, fut celle de l'Arrivée des Troupes que mena le Marquis de BADE en Flandre. Le ROI se déclara d'abord au Marquis de LA FUENTE, qu'il ne le pouvoit permettre; prétendant, que c'étoit une Infraction au Traité de la Ligue du Rhin, que l'EMPEREUR avoit reçûe en Capitulation de la Couronne. Bien que cet Article du Traité fût véritable, comme il avoit été fait pendant la Guerre, la Cause venant à cesser, la Prétension du ROI ne convenoit pas tout-à-fait à un Tems de Paix. Néantmoins, sur forces Complaisances réïtérées, que les Espagnols avoient eues pour le ROI, il tenta encore celle-ci. Le Marquis de CASTEL-RODRIGO leva d'abord la Tête contre; ce qui obligea le Roi de commander des Troupes, pour s'opposer au Passage de ce Corps d'Allemands, & je devois être du Nombre. Mais, comme les Princes ligués ne vouloient en aucune façon éntrer en Affaire, ils suppliérent le ROI d'éxaminer la Justice de sa Prétension, & de prendre là-dessus quelque Tempérament. Sa Majesté, après l'avoir éxa-

éxaminée, trouva qu'il lui étoit propre d'en user ainsi. Il fut donc conclu, que le Marquis de BADE passeroit au Païs-Bas avec un Nombre de Troupes limité. Mais, comme on ne donna point de Commissaires absolus pour en faire la Revûe, cette Distinction ne fut qu'en apparence; & il passa en effet avec tout ce qui le voulut suivre. Ce Succès enorgueillit le Marquis de CASTEL-RODRIGO, &, le confirmant dans ses Sentimens, lui donna lieu en beaucoup d'Occasions de débiter beaucoup de Choses qu'il croïoit plaisantes; ce dont la Perte de la plus grande Partie des Païs-Bas empécha bien de convenir. Car, c'est une méchante Excuse, & une foible Consolation, pour ceux, de qui les Fautes ont attiré des Pertes considérables en peu de Tems, de dire qu'on n'a pas pu tirer de beaucoup plus grands Avantages. Mais, pour revenir au Fait en quittant la Moralité, le Marquis de CASTEL-RODRIGO, voulant, comme j'ai dit, être opposé à tous ses Prédécesseurs, crut, qu'il devoit bien traiter les Allemands, que les autres avoient toujours laissé périr. Il avoit été longtems Ambassadeur dans l'Empire, avec Succès, par ses Négociations, où il s'étoit acquis une grande Estime, & une particuliere Affection de tous les Princes à qui il s'étoit accommodé en buvant & en traitant à leur Mode, quoi qu'elle soit sans doute très différente de celle des Espagnols. Car, il est certain, que ces deux Nations n'ont d'autres Rap-

ports,

ports, que celui d'une grande Gloire, & de l'Affectation d'une Gravité extérieure, qui les a rendus d'ailleurs incompatibles entre elles-mêmes, aussi-bien qu'avec les autres Peuples.

LA Différence, que j'ai trouvée entre le Tempéramment de ces deux Peuples, dont la Vanité a des Effets semblables en apparence, c'est que la Gloire des Espagnols étant suscitée dans leurs Têtes, les porte, par l'Estime qu'ils font d'eux-mêmes, à ne trouver rien qui ne soit au dessous d'eux: & que les Allemands, au contraire, sont différents en ce qu'ils appréhendent de n'être pas assez estimez. Ils soupçonnent les François de Mocquerie, & craignent le Mépris des Espagnols; &, sans approfondir ce qui les rend si estimables à eux-mêmes, ils se remplissent d'abord de la Gloire de leur Naissance, & très facilement de leur Mérite personnel. Mais, lorsque des François & des Espagnols prennent le Soin d'éloigner de leur Conduite cet Esprit de Mépris & de Mocquerie, que les Allemands craignent si fort, ceux-ci ont la plus grande Joie du Monde de vivre & de traiter avec eux: & l'on acheve de gagner leurs Bonnes-Graces, pourvû qu'on puisse boire, & qu'on veuille faire de la Dépense. Le Marquis de CASTEL-RODRIGO s'étoit, comme j'ai dit, bien acquitté de l'un & de l'autre: & certes je ne crois point, qu'il y ait d'Homme plus propre que lui à réüssir dans une

Am-

Ambassade difficile, où il faille traiter avec Esprit & Délicatesse, & enfin lorsqu'il s'agit de soutenir des Affaires par Hauteur & par Courage. Mais, l'Usage de ces seules Vertus ne suffit pas pour former un bon Capitaine, & peuvent bien le perdre, lorsque, les écoutant uniquement, il se persuade, que, sans Pratique de la Guerre, elles peuvent suffire à la Conduite d'une Armée. Le Marquis de CASTEL-RODRIGO desiroit, que la meilleure Partie de celle, qu'il devoit commander au Païs-Bas, fût composée d'Allemands; parce qu'en étant, comme j'ai dit, très aimé, il prenoit en eux une entiere Confiance. Il affectoit par-tout de les traiter avec tant de Soin, que ce bon Traitement donna de la Jalousie, non seulement aux Flamands, mais même aux Espagnols qui servent au Païs-Bas; ce dont il ne s'émût pas beaucoup: car, n'étant pas d'un Naturel fort corrigible, dès qu'il apperçut, que sa Conduite étoit blamée, il redoubla ses Caresses, & leur fit d'autant plus de Graces, qu'on y trouvoit à redire; & faisoit assez connoitre par tout son Procédé, qu'il ne se soucioit pas de ménager Personne.

EN-EFFET, bien qu'il fût venu au Païs-Bas, avec Dessein de donner Dona JUANA sa Fille, en Mariage, au Marquis de RUBY, Fils ainé du Prince de Ligne, la Chose se rompit assez mal-honnêtement pour ce Prince. Son Fils étoit assurément un des plus grands Partis que Dona JUANA pût prétendre; puisque tous les Avantages, du Bien, du Rang, & de la Naissance, s'y

rencontroient. Il n'en étoit pas de même de la Personne : non qu'elle fût effectivement chocante; mais, à dire le Vrai, elle est très matérielle: &, selon ce que j'en ai ouï dire, la Vivacité de l'Esprit ne la réleve pas extrémement. D'autre côté, Dona JUANA a tout le Feu d'Esprit d'une Espagnole, & par dessus tout Fille du Marquis de CASTEL-RODRIGO. Sa Personne est aussi très aimable, & son Naturel fort porté à la Galanterie. Je dis ceci selon la Valeur de ce Terme en Espagnol; car, je n'en ai pas vû davantage. Un peu après son Arrivée, elle se déclara contre le Marquis de RUBY: & comme elle est vive & fiere, se trouvant en Prospérité, elle se laissa aller aisément à beaucoup d'Orgueil, où toute la Nation est assez portée. Elle ne se contenta donc point de donner de simples Refus à son Galant; mais, elle en augmenta l'Amertume par toutes sortes de Mépris, pour lui, pour le Beau-Pere, & la Belle-Mere, bien que celle-ci soit de la Maison de Nassau, & Femme d'un Grand d'Espagne, qui pour lors étoit l'Homme du Païs-Bas le plus considérable. Ils souffrirent tous néanmoins cette Conduite, dans l'Espérance d'un Changement. Il eût été certes honnête au Marquis de CASTEL-RODRIGO, s'il vouloit se dédire de ses prémiers Engagemens, de le faire avec Bienséance, & de ne pas ajouter une Injure à la Rupture de cette Alliance. Car, bien que sa Fille fût attachée à ses propres Volontez, comme il a depuis assez paru;

il est néanmoins vraisemblable, que son Pere avoit assez de Crédit sur elle, pour la contenir dans des Egards légitimes envers des Personnes qui en méritoient beaucoup. Mais, selon ce que je connois de son Humeur, il me paroit qu'il a pû être flatté par la Vanité de voir refuser de Hauteur à sa Fille le plus grand Seigneur des Païs-Bas pour Mari.

JE ne puis m'empécher de rapporter le prémier Sujet de Mépris qu'elle fit éclater pour son Galant; car, c'est une Chose assez curieuse. Comme elle arriva au Païs-Bas, la plûpart des Seigneurs furent au devant d'elle; &, suivant la Méthode d'Espagne, l'accompagnérent auprès de son Carrosse. Le Marquis de RUBY, comme le plus intéressé, avoit aussi pris plus de Soin de sa Personne, & se tenoit des plus près. Le Duc d'ARSCHOT, qui, étant naturellement fort magnifique, s'étoit aussi fort ajusté, se tenoit à l'autre Portiere. Et la Pluie, qui trouble souvent les Fêtes, se méla hors de propos à celle dont je parle. Le Marquis de RUBY, la voïant donc venir, & se persuadant qu'on étoit bien mieux sec, que mouillé, auprès de sa Maitresse, prend sur cela un grand Manteau à l'Epreuve, sert soigneusement ses Plumes, & continue ainsi sa Cavalcade. L'autre, qui a été nourri en Espagne, s'appercevant que tant de Précaution étoit fort mal reçue de la Dame, auroit laissé tomber l'Eau de toutes les Nues, avant que de se couvrir. Et pour elle, qui se laissoit

fort toucher de toutes les Especes de Galanteries dont les Mores ont donné le Fondement en Espagne, voïant qu'il lui étoit impossible de métamorphoser ce bon Flamand en Abencerrage, conçut tant de Dégout contre un tel Galant, qu'il fut impossible de lui en parler ensuite, sans exciter des Marques de son Mépris pour lui, qui fut, je crois, ensuite augmenté par plusieurs autres Choses. Mais, comme c'est la prémiere Entrevûe, qui prépare & qui dispose, ou qui aliene, celle-ci eut le Succès que je viens de dire.

DÈS QUE l'Affaire fut dans cet Etat, elle tourna si facilement vers sa Fin, qu'il semble qu'elle ne dura plus qu'autant qu'il étoit nécessaire, pour accomplir tous les Dégouts qu'on donnoit chaque Jour à la Maison de Ligne; qui, de sa Part, fit assez longtems des Efforts aussi superflus qu'inutiles pour les vaincre. Mais, enfin, le Prince de LIGNE étant tout-à-fait détrompé, se retira, & s'aliéna ensuite absolument de CASTEL-RODRIGO. Celui-ci témoigna de son côté n'en pas faire grand Cas. Il passa de-là à plusieurs mauvais Traitemens qu'il fit au Prince sur le Sujet de la Charge de Général de la Cavallerie, dont il diminua forces Prérogatives qui y sont affectées, & voulut même en faire le Détail. Il ne laissoit guere plus de Fonctions au Duc de VERAGUAS, qui faisoit la Charge de Mestre-de-Camp-général de la Cavallerie, en l'Absence du Comte de MARSIN. Mais, comme c'est un bon Homme assez traitable, qui

se trouvoit exerçant la Charge d'un autre, il ne s'en tourmenta pas extrémement. Le Marquis de CASTEL-RODRIGO, joignant, à la Facilité qu'il trouva, le Pouvoir que sa Charge lui donnoit, permit à son Humeur tout ce qui dépendoit d'elle; c'est-à-dire, qu'il s'embarassa moins des Formes, que n'a jamais fait aucun Espagnol. Aussi peut-on dire de lui, qu'il en étoit différent en beaucoup de Choses: car, à commencer par leurs Rois, qu'ils ont tous Fantaisie d'imiter dès qu'ils sont élevez dans les Postes, l'Abord en est très aisé, & les Audiences sont affectées à des Heures immanquables. Le Marquis de CASTEL-RODRIGO les assigna donc ponctuellement, à son Arrivée au Païs-Bas, suivant le Stile de ses Prédécesseurs: mais, par l'Affectation de ne leur ressembler en rien, il manqua, presque toujours de s'y rendre; & plus le trouva-t-on à redire, plus s'éloigna-t-il d'y satis-faire.

LORSQUE je me fus promener au Païs-Bas, comme j'ai dit ci-dessus, j'y trouvai le Comte de MARSIN, qui y étoit arrivé depuis un Mois. Il étoit parti d'Espagne, dans la Vûe de s'unir étroitement avec le Marquis de CASTEL-RODRIGO. C'étoit lui, qui avoit fait la prémiere Proposition du Mariage de Dona JUANA avec le Fils du Prince de LIGNE, dont il est Ami capital. Il croïoit avec raison, que les Ennemis du Marquis de CARACENE, qui étoient tous les Amis du feu Comte de FUENSALDAGNE, feroient leurs Affaires, & celles du nouveau Gouverneur, en

s'attachant particuliérement à lui. Le Marquis, en jugeant autrement, crut se pouvoir passer de tout le Monde: se persuadant, que les autres avoient sans cesse Besoin de lui; & qu'il étoit suffisant tout seul au Service du Roi son Maitre, à procurer le Bien du Païs, & à faire ses Affaires propres. MARSIN ne connut pas d'abord toute cette Disposition: & bien qu'il vît l'Aliénation du Prince de LIGNE, il ne laissa pas de se flatter de quelque Renoûment entre eux. Le Voïage d'Espagne avoit fort altéré sa Santé; de sorte qu'il eut Besoin de Repos & de Tems pour la bien rétablir: & le Soin, qu'il en prenoit, l'empécha de remarquer si promtement, qu'on ne lui laissoit pas d'autres Fonctions; desorte que les prémiers Complimens & les Bienséances l'amusérent encore quelque Tems. Mais, enfin, diminuant peu-à-peu, elles firent place à l'Aigreur & à la Plainte. GOURVILLE, qui a certes bien du Mérite, s'étant réfugié à Bruxelles, s'y étoit établi agréablement, d'abord par des Recommandations que Monsieur le Prince avoit faites en sa Faveur au Marquis de CARACENE. Depuis, aïant mélé, à un Procédé sincere, l'Adresse qui lui est naturelle, il étoit entré avec Confiance & Estime dans les Affaires d'Etat, & dans celles des Particuliers; ce qui le rendoit généralement agréable à tout le Monde. Le Marquis de CASTEL-RODRIGO, le trouvant à son Arrivée en cette Posture, quoique soupçonneux au dernier Point, s'en accommoda aisément, & lui donna une en-

tiere Liberté de le voir, & de traiter avec lui, à toutes les Heures de la Journée. GOURVILLE étoit de plus Ami & Serviteur, de longue main, de Monsieur de MARSIN. Ainsi, il prenoit volontiers les Commissions qui alloient à sa Réünion avec le Marquis de CASTEL-RODRIGO. Comme j'ai vû tout ceci d'extrémement près, j'en puis parler avec assez de Connoissance. Car, lorsque la méchante Fortune donne quelque Industrie, si l'on ne s'en veut servir, que pour être fidele à sa Parole, on acquiert aisément l'Estime & la Confiance des Honnêtes Gens, & même celle du Peuple. GOURVILLE représentoit souvent au Marquis de CASTEL-RODRIGO l'Utilité des Services que MARSIN pouvoit rendre: car, d'alléguer le Besoin qu'on en avoit, & de faire connoitre combien il étoit impossible de s'en passer, vû le peu de bons Officiers qui étoient dans le Parti du ROI D'ESPAGNE; c'eut été faire connoître la Nécessité qu'il y avoit de le ménager; &, bien que ce pût être à peu de Fraix, ce n'étoit pas un Argument en Forme à proposer au Marquis de CASTEL-RODRIGO, qui vouloit tout par son propre Mouvement, & suffire seul au Besoin de l'Etat. MARSIN, de son Côté, auroit dû gagner, par de certaines Complaisances, & par des Souplesses, une Humeur aussi altiere que celle du Marquis. Mais, personne ne sauroit emploïer d'autres Talens que le sien. Ainsi, MARSIN ne pouvoit plier par Politique: une grosse Tête

Liégeoise, quoique pleine d'Esprit & de Raison, aïant toutes les Idées d'un Portugais. Il devoit cependant faire Réfléxion, qu'un Etranger, étant engagé au Service d'Espagne, étoit obligé d'avoir pour Patron quelque Seigneur de la Nation, ou devoit s'attendre, par un Caractere naturel imprimé en elle, de l'avoir toute pour Ennemie. C'étoit trop pour lui, après la Perte du Comte de FUENSALDAGNE, d'être consécutivement brouillé avec deux Gouverneurs des Païs-Bas, qui l'étoient même ensemble, & dont les Parens & les Amis composoient presque le Gouvernement, & fournissoient quasi la Cour d'Espagne. Mais, comme je viens de dire, le Fond de son Cœur, & celui du Marquis, étant fort altiers, pas un des Intéressés n'y donna les Remedes nécessaires de sa Part. Le Reste des Gens, pour affectionnez qu'ils pussent être, ne pouvoient apporter au plus que des Adoucissemens au Mal, dont ils ne pouvoient couper la Racine.

L'ON batissoit Charleroi, sans que pour cela le Marquis de CASTEL-RODRIÇO négligeât aucunement le Rétablissement des autres Places, qui en avoient un Besoin extrême. Ainsi, l'on ne le peut blamer de s'y être appliqué de son mieux: mais aussi, l'on ne peut, sans trop de Flatterie, le louër d'avoir préféré les Murailles aux Hommes qui les deffendent; les unes ne se vant, à vrai dire, qu'à garantir seulement ceux-ci. Il ne faut donc pour toute Excuse

cuse àlléguer en sa Faveur, si ce n'est, qu'il n'a jamais été à la Guerre, & qu'il avoit pourtant très bien étudié la Partie des Mathématiques qui y est affectée, que la plupart de ceux qui servent ignorent, même dans les Principes, bien qu'ils soient utiles & nécessaires au dernier Point. Il vouloit donc être excellent en ce qu'il savoit mieux que tous les autres. Mais, si CÉSAR, tous les jours blamé de ceux qui lisent ses *Commentaires*, de ne leur avoir pas enseigné quelque-chose de plus, en s'étendant d'avantage sur le Détail des Actions, l'est aussi de s'être arrété au Récit de ce Pont du Rhin, qui n'est pas moins fatigant pour ceux qui en lisent la Narration, qu'il le fut pour ceux qui travaillérent à le construire; le Marquis de CASTEL-RODRIGO, par conséquent, sera mal-aisément estimé d'avoir donné son Application toute entiere aux Mécaniques, dans un Tems où il avoit des Choses bien plus considérables à faire.

APRÈS que le Marquis de CASTEL-RODRIGO eut mis Charleroi en état d'y pouvoir confier une Garnison, il revint à Bruxelles avec des Douleurs de Goutte, & se donna si fort au Soin de sa Santé, que, pendant l'Espace de deux Mois, personne ne put avoir Audience, quoi qu'il y en eut un grand Nombre à qui elle étoit tout-à-fait nécessaire. Il n'étoit néanmoins pas si inutile dans ce Tems-là; car, il donnoit ses Ordres, & faisoit diverses Dépêches. Mais,

 com-

comme il avoit embrassé toutes les Fonctions Politiques & Militaires, il en échappoit une Infinité, qui faisoient crier sans cesse contre lui. Si quelque bon Ami lui eut pour lors pu persuader de changer de Conduite, & qu'en conservant pour lui les Choses principales, il voulût se défaire, pour son propre Soulagement & celui du Public, de celles qui étoient moins importantes, il auroit fait sa Charge avec plus d'Agrément, aussi bien qu'avec plus de Succès. J'arrivai à Bruxelles à la Fin de l'Année 1666, où il commençoit à se mieux porter. J'eus d'abord Audience, & j'obtins de sa Civilité tout ce que je m'en pouvois promettre. MARSIN le vit quelques Jours après; & dans ce Tems le Bruit se répandit, que le ROI avoit Dessein d'entrer au Païs-Bas, fondé sur les Préparatifs qu'on faisoit de tous Côtez. Pour moi, en aïant reçu Nouvelle assurée, je me crus par Bienséance obligé de repasser en Hollande, & de quitter Bruxelles où j'étois très agréablement. Car, bien que je fusse persuadé, que la Régularité, ni de mes Services, ni de ma Conduite, ne produiroit pas pour moi des Effets bien favorables, je ne voulois pourtant pas avoir rien à me reprocher. Je mandai donc à Monsieur le Duc de GRAMONT, que les Espagnols perdroient sans doute les Païs-Bas; parce que, malgré tant d'Apparence d'une Rupture certaine, il sembloit que la Fortune eut aveuglé tous les Ministres de leur Monarchie. Et, pour faire

faire voir combien ſouvent le Hazard diſpoſe ſouverainement des Choſes du Monde, faiſant ſervir diverſes fois les plus petites de Sujet & d'Origine aux plus grandes, je dirai certainement, qu'un Collet de Buffle eſt une des principales Cauſes des Conquêtes que le ROI a faites en Flandres, quelque étrange que cela puiſſe paroitre.

LE Régiment du Marquis de BADE étoit en Garniſon à Charleroi, & travailloit au Dehors de la Place. Mais, comme l'Affection, qu'avoit le Marquis de CASTEL-RODRIGO pour cet Ouvrage, demandoit qu'il ſe fît avec beaucoup d'Exactitude, il ordonna à tous les Officiers, qui étoient en Quartier en ce Lieu, ou aux Environs, de ſe rendre inceſſamment à leurs Charges. Il y avoit, entre les Capitaines de ce Régiment, un jeune Comte de KORSTEIN, à qui il fachoit fort de quitter Bruxelles, où il étoit amoureux. Pour reſter donc quelques Jours de plus dans la Ville ſans Réprimande, il s'aviſa de prendre un Collet de Buffle; diſant, qu'il s'en alloit partir à toute heure: & ce fut dans cet Equipage, qu'il alla prendre Congé de Monſieur de MARSIN, avec qui, le Soir d'auparavant, nous avions ri de ce Collet de Buffle, qui étoit mis pour reſter à Bruxelles. Il entra même en Raillerie avec le Comte, & finit en diſant, qu'avant peu de tems ce ſeroient des Habillemens néceſſaires pour tout le Monde, dont on ſe ſerviroit ailleurs. Quelqu'un, qui connoiſſoit aſſez le Terrain,

voïant que le jeune Comte, après avoir répondu agréablement à ce Discours, le divulgueroit ensuite, lui dit de n'en point parler, parce que la Chose paroissoit encore fort incertaine. MARSIN même se repentit bien vîte, (ainsi que j'ai su depuis,) d'avoir lâché cette Parole; car, il savoit, qu'afin d'engager le Marquis de CASTEL-RODRIGO à faire les Choses nécessaires, il étoit besoin que la Nouvelle de la Guerre s'épandît sous son Nom: ce qui étoit si véritable, que, dèsqu'il sçut que MARSIN en étoit l'Auteur, il la décria de toute sa Force, pour faire voir, qu'il en étoit mieux averti; &, afin d'en convaincre un chacun, il laissa les Troupes dans un plus grand Abandon que jamais. Néanmoins, les Avis croissant à toute Heure, on lui conseilla de ne pas écrire dans ce Sens en Espagne; parce qu'il s'engageoit par-là à tout perdre en Flandre, & à répondre à Madrid de tous les Evénemens.

CE fut donc pour lors, qu'il commença à écrire à la REINE & au Conseil, pour les prier de faire une Réflexion sérieuse sur le Dessein du ROI, & d'envoïer du Secours au Païs-Bas, pour résister à de si grandes Forces, qu'on préparoit à dessein de s'en rendre Maitre. Les Raisons, qu'il a données ensuite pour Excuse de s'être aheurté à dire dans Bruxelles le Contraire de ce qu'il écrivoit en Espagne, sont, que, voïant les Païs-Bas si dénuez de Forces, il ne vouloit pas leur donner l'Allarme, avant

que

que d'avoir de quoi les assurer. Mais, le ROI leur en donna une assez grande par le Voisinage de ses Troupes. Cette Crainte paroit assez mal-fondée; sur-tout puisqu'elle a privé ces Provinces de la Ressource qu'elles pouvoient trouver par elles-mêmes: car, la Crainte de tomber sous le Gouvernement de France avoit tellement saisi les Peuples, qu'ils eussent contribué de toutes Choses, afin de s'en garentir; ce qu'on peut aisément croire, si l'on fait Réfléxion sur ce qu'ils soutiennent encore après la Perte de la Moitié même de leur Païs. Ils s'abandonnoient pour lors entiérement aux Espagnols, sans en prétendre d'autres Graces, que celle de leur Consentement à paier les Troupes par l'Ordre que l'on suit dans les Provinces-Unies. Les Peuples du Païs-Bas Catholique abandonnoient de bon cœur la Disposition sur les Quartiers, & n'y demandoient qu'une Regle. Mais, les Espagnols, n'étant pas encore assez pressez pour consentir à cette avantageuse Proposition, qu'ils ont acceptée ensuite, ont premiérement attendu de perdre la Moitié de leur Païs, avant que de remédier au Reste; tant ils sont bons Politiques. C'est par cette Finesse admirable de se laisser toujours réduire à l'Extrémité avant que de prendre un Parti, qu'ils ont fait espérer si longtems la Paix au Portugal, pour ne la conclure, qu'afin de céder au ROI par un Traité les Conquêtes qu'il venoit de faire en Flandre. Il faut dire, néanmoins, à la Louange du

Marquis de CASTEL-RODRIGO, que, pendant l'Espace de six Semaines, qui s'écoulérent depuis la Déclaration de Sa Majesté jusqu'à son Entrée en Armes au Païs-Bas, il fit des Choses incroïables pour le Rétablissement des Troupes: ce qui laisse à juger ce qu'auroit pu faire un Homme si spirituel, s'il avoit voulu prendre de bonne-heure ses Mesures, & se servir des Forces du Païs, lorsqu'elles étoient toutes entieres; auquel Cas, les Troupes du ROI eussent apparemment trouvé une plus forte Résistance. Quant au Reste de la Guerre, comme je n'en ai rien vû, je me dispense d'en parler; & je finirai ces *Mémoires*, par la Conclusion du Traité de Breda.

LE ROI D'ANGLETERRE avoit obtenu, comme j'ai dit, qu'on traiteroit à Londres ou à Douvres: &, cependant, il avoit choisi très sagement la Haie. Après avoir satisfait ainsi à la Vanité qui étoit attachée à l'Apparence de cette Recherche, sans l'avoir aussi prise plus solidement qu'elle ne méritoit; il préféroit l'Avantage essentiel du Traité à un Extérieur agréable. Mais, il ne me paroit pas, que ce Plan si raisonnable ait été suivi jusqu'au Bout. Car, il est bien vrai, qu'il valoit mieux traiter à la Haie, & s'accommoder par le Ministere de la Caballe d'Orange, pour détruire l'Autorité de DE WITT, que de flatter sa Cour, & le Peuple d'Angleterre, de la Reception d'une grande Ambassade à Londres, qui sembloit y venir demander la Paix. De-

sorte

sorte que, cette Ville & la Haie exceptez, tous les autres Lieux ne pouvoient rendre le Traité, ni glorieux, ni profitable, à la Nation Angloise. Donc, il falloit que le Roi s'arrétât au Choix de ces deux Villes.

LES Etats lui avoient répondu, du Consentement de la France, qu'ils ne pouvoient recevoir le Compliment, qu'il leur avoit fait faire, de vouloir bien envoïer ses Ambassadeurs traiter dans le Lieu de leur Résidence, où l'Assemblée de Hollande se tenoit encore de plus, parce que les Rois leurs Alliés en prenoient Jalousie: mais que, si Sa Majesté Britannique étoit en effet dans les bonnes Dispositions qu'elle faisoit paroitre, Elle pourroit nommer quelqu'une des Places dépendantes de la Généralité, comme Maestricht, Breda, Bois-le-Duc. Sur quoi le ROI D'ANGLETERRE choisit Breda, sans que, par les Choses que je viens d'alléguer, il soit possible de comprendre la Raison qu'il avoit de le faire. Car, puisqu'il étoit Arbitre de ce Choix, son Intérêt étoit de choisir Londres ou la Haie; un troisieme Lieu ne lui pouvant apporter, ni Gloire, comme j'ai dit, ni Utilité. Tous les Intéressés consentirent donc volontiers au Choix de Breda; & l'on assigna un Tems, pour que les Ambassadeurs s'y pussent rendre avec Commodité.

IL fut d'abord parlé d'une Suspension d'Armes, qui est toujours très nécessaire lorsqu'on veut s'accommoder. Car, tant qu'elles demeurent en Usage, elles peuvent aisé-

aisément changer les meilleures Dispositions, par des Succès & des Accidens nouveaux, qu'on ne sauroit prévoir, ni prévenir. Le Roi consentit à cette derniere, & le Roi d'Angleterre ne rejetta pas cette Avance: toutesfois avec quelque Distinction, qui étoit d'accorder la Suspension pour tous les Actes d'Hostilité entre les Vaisseaux de Guerre; mais, sans accorder en même Tems aux Vaisseaux marchands la Permission de trafiquer & d'ouvrir le Commerce. Sa Raison étoit, que la Situation de l'Angleterre lui donnoit beaucoup d'Avantage: puisque ce Roïaume avoit conservé une Porte de derriere très libre; au lieu que les Provinces-Unies étoient depuis longtems resserrées de toutes Parts, & souffroient avec impatience la Perte des Profits ordinaires.

Les Etats donc, qui avoient fait presque toutes leurs Dépenses pour équiper une Flotte considérable, n'en vouloient pas perdre l'Usage, sans profiter en même Tems de la Liberté du Négoce; sachant bien sur-tout, que le Roi d'Angleterre n'avoit armé que ses légeres Frégates, pour s'en servir aux deux Extrémitez de l'Ile sur les Croisieres du Nord & du West sans prétendre tenir la Mer avec de puissantes Flottes. Car, s'étant résolu à la Paix, par la Létargie de la Maison d'Autriche, il avoit mieux aimé mettre son Argent à couvert, que de l'emploïer à l'Equipage d'une grande Armée;

&

& devoit, par conséquent, conclurre la Paix au plus vîte, afin de ne pas laisser démêler le Sujet de sa Conduite, ni à ses Ennemis, ni à sa Nation, qu'il devoit fort considérer en cette Rencontre.

A DIRE le Vrai, quelque Mérite que les Hommes puissent avoir, il est bien difficile qu'ils puissent réüssir, s'ils ne se tiennent juste dans la Voie qu'ils entreprennent, de quelque Nature qu'elle puisse être; & si leurs Démarches ne se rapportent toutes au But & aux Fins qu'ils se sont proposez. Et l'on peut dire, qu'il paroit dans la Conclusion de cette Paix, que l'Angleterre a agi très différemment de cette Maxime.

TOUS les Ambassadeurs entrérent néanmoins à Breda, avant que la Flotte des Etats fût prête à mettre à la Voile. Les Cérémonies & les Rangs étoient réglez, la Volonté de s'accommoder étoit universelle: & DE WITT, qui étoit le seul opposé à la Paix, n'étoit plus en Etat d'y faire aucun Obstacle; de sorte qu'il ne s'appliquoit qu'à se donner le Mérite de la conclurre, puisqu'il ne voïoit plus de Jour à faire durer la Guerre. Car, en effet, résidant à la Haie, qui n'est guere éloignée de Breda, & gouvernant la République, tant qu'il ne vouloit que suivre sa Volonté pour la Paix, il se pouvoit dire le Maitre de l'Ambassade; & les Députez, qui étoient à Breda, n'avoient que le Titre d'Ambassadeurs: c'est-à dire, en un mot, qu'il étoit en Etat de gouverner le Traité, mais non pas de le rompre.

pre. Car, les Etats s'abandonnoient volontiers à lui pour le prémier Point, vû que son Intérêt étoit de leur faire trouver leur Compte: mais, pour l'autre, où il pouvoit être différent de la République, ils s'en étoient tellement défiés, qu'ils avoient eu Dessein d'envoïer un Député de chaque Province, au lieu que DE WITT se fut aisément contenté du seul BEVERNING.

POUR cet Effet, le prémier emploïa l'Ambassadeur de France, pour représenter, qu'un grand Nombre de Députez n'attireroit qu'une Multiplicité d'Avis, qui seroit suivie de plusieurs Difficultez; de sorte que les Etats se réduisirent à n'en nommer que trois: savoir, BEVERNING, de la Part de la Hollande; HUYBERT, Pensionnaire de la Zélande, Ennemi capital de DE WITT, & passionné Serviteur de la Maison d'Orange. Par conséquent, toute l'Union, qui vouloit la Fin du Traité, lui avoit abandonné sa Confiance à l'égard de la Conclusion; mais, quant à la Négociation, DE WITT & BEVERNING en étoient les Maitres. Le troisieme Député, appellé KANT, de Frise, ne servoit que de Nombre, & n'avoit pas plus de Crédit, que les quatre autres, qui ne devoient se rendre à Breda, que lors qu'il seroit Tems de signer.

LES principaux Articles étant arrétez à Paris, entre le ROI, la REINE D'ANGLETERRE, & VAN BEUNINGEN, la véritable Affaire de Breda n'étoit que d'en sortir au plus vîte, après avoir signé ce dont

on étoit déjà convenu ailleurs. Cependant, comme, dans une Chose de si grand Poids, il y a toujours des Ménagemens & des Formes auxquelles il faut nécessairement donner du Tems, dans celui que je marque le ROI envoïa un Courier en Espagne, pour y déclarer ses Prétensions: &, le Jour avant que l'Archevêque d'Embrun le reçut, il lui étoit venû Ordre du ROI, par l'Ordinaire, d'assurer tout de nouveau la REINE D'ESPAGNE de ses bonnes Intentions pour la Paix, malgré les Bruits qu'on y répandoit du Contraire. Il se trouva, que le Courier de Flandres partoit le Jour même de Madrid. Ainsi l'on répondit au Marquis de CASTEL-RODRIGO, que, non-obstant tout ce qu'il voïoit, des Tentes, des Magazins, & du Train d'Artillerie, qu'on avoit mis sur pied; il ne devoit point appréhender la Guerre. Ces Lettres arrivérent en même Tems que le ROI au Païs-Bas. Il y en avoit une de l'Inquisiteur général (*), qui portoit ceci en propres Termes: *Que major era la Razon, que la Aparencia; y que fuera una Sinrazon muy grande que un Rey Christianissimo, despues de jurada una Paz, enprendisse una Guerra contra una Muger biuda y desconsolada, y contra un Niño su Cuñado* (†). La Confiance de ce Ministre n'a pas

(*) Le Pere NITARD, Jésuite.

(†) C'est-à-dire, *Que la Raison devoit l'emporter sur l'Apparence; & que ce seroit un bien plus grand Tort, qu'un Roi très-Chrétien, après la Paix jurée, entre-*

pas été du depuis altérée, pour s'être mécompté dans cette Occasion; car, je l'ai vû depuis à Baïone, où nous raisonnames fort à fonds des Affaires passées & présentes. Il me parut tout aussi prêt d'être abusé, une seconde fois que la prémiere, m'aïant assuré, que, malgré tant de Choses qui restoient encore à déméler entre les Couronnes, si le ROI trouvoit une Occasion favorable de se satisfaire, il ne la prendroit pas; & que ce que Sa Majesté avoit fait étoit *semel pro semper* (*). Ce furent ses propres Mots; dont je convins aisément avec lui, comme on peut croire. Le Duc de M'EDINA LAS TORRES, & tout son Parti, qui fut toujours contraire à l'Inquisiteur & à ses Avis, avoit eu beau s'opposer à cet Esprit de Confiance, il avoit néanmoins prévalu au Bon Sens, par Faveur auprès de la REINE, & par un faux Tour de Politique, qui persuadoit cette Princesse, aussi-bien que son Confesseur, que, tant que le ROI seroit engagé à soutenir la Guerre pour les Provinces-Uniés, il n'en commenceroit pas une autre; sans considérer, que le Refus d'Espagne, tant sur la Paix de Portugal, que sur l'Union proposée contre nous par le ROI D'ANGLETERRE, avoit déjà fait le Traité de cette Couronne avec la nôtre: qu'ainsi, ce qui se devoit faire à Breda n'étoit, à le bien

entreprit la Guerre contre une Femme veuve & inconsolable, & contre un Enfant son Beau-Frere.

(*) C'est-à-dire, *une fois pour toujours.*

bien prendre, qu'une Représentation extérieure de ce qui étoit déjà arrété à Paris. Mais, les Espagnols, jugeant d'autrui par eux-mêmes, comptoient, que, pendant que les Révérences subsisteroient à Breda, c'étoit un Obstacle invincible à mener du Canon en Flandre: de sorte que, tant en Angleterre qu'en Hollande, ils faisoient tout de leur mieux pour allonger le Traité; dans l'Espérance de gagner la Campagne durant la Négociation, persuadez que les François n'ôseroient l'altérer par le Bruit de la Guerre.

Il n'est point surprenant, qu'aïant raisonné de cette Sorte, les Succès aïent répondu précisement à leur Conduite, & non pas à leur Attente. Ce qui mérite encore de la Considération, c'est que, non seulement la Perte d'une grande Partie des Païs-Bas doit être attribuée à la Politique Espagnole, mais qu'il s'en est peu fallu, qu'elle n'ait attiré la Ruïne de l'Angleterre, par un Enchainement assez bizarre. Car, le Conseil d'Espagne, non content de n'avoir pas fait une Ligue offensive & défensive avec cet Etat, afin de pouvoir maintenir avec beaucoup d'Avantage une Guerre qu'il devoit concevoir inévitable, aima mieux au contraire la différer de quelques Jours, pour rester seul à la soutenir. Et, comme j'ai dit, leur peu de Connoissance les aïant portez jusqu'à se former un Rampart chimérique du Traité de Breda, plus ils nous voïoient disposez à la Conclusion, plus nous la facili-

cilitions de tout notre Pouvoir, plus ils croïoient cet Azile inviolable pour eux. C'est en cela, qu'il faut principalement admirer le Bonheur de la France, & la Puissance de la Fortune, qui se servoit de tout, pour édifier la Grandeur de notre Monarchie. Car, ce n'étoit point par Finesse, qu'elle sembloit faciliter le Traité de Breda; c'est qu'en effet elle en avoit Envie: &, pour le donner à connoitre, je rapporterai ce qui se passoit à la Haie, de notre Part, aussi bien que de celle des Etats.

L'AMBASSADEUR de France avoit eu Ordre d'assurer les Etats de la Part du ROI, qu'il maintiendroit la Paix, non-obstant la Mort du ROI D'ESPAGNE, & qu'il n'entreprendroit jamais rien au Païs-Bas, sans leur Participation. Du depuis, à chaque Démarche, que le Roi avoit faite, capable de réveiller des Scrupules & des Soupçons contre cette Avance, l'Ambassadeur avoit eu Ordre de la répéter tout de nouveau; ce qui avoit été fait ouvertement pour les Etats, & aussi positivement en particulier à DE WITT & à ses Partisans, qui étoient pour lors les nôtres. L'on avoit tenu la même Conduite jusques dans les derniers Tems: &, quoique VAN BEUNINGEN, qui étoit à la Cour, y pût dire, quoi qu'il écrivît en son Païs de la Certitude de la Guerre, sur les Préparatifs qu'il voïoit faire, on l'assuroit toujours à Paris du Contraire; & l'on ordonnoit à l'Ambassadeur de répondre de même en Hollande. DE WITT,

& l'Ambassadeur, ne pouvant démêler où étoit l'Intérêt du Roi d'en user de cette Sorte avec eux, doutoient quelquefois des Choses les plus vraisemblables. Enfin, le Jour même, qu'on dépécha en Espagne, on envoïa aussi un Courrier à la Haie, qui portoit les Eclaircissemens des Affaires de cette Sorte.

QUE le ROI étoit dans le Dessein de maintenir la Paix des Pirénées, & de ne point faire la Guerre au ROI D'ESPAGNE sur les Prétensions de la REINE: que sa Marche ne pouvoit être expliquée autrement, puisqu'il ne venoit que pour se mettre en Possession de son Bien, ou pour le prendre, si on le lui refusoit. Bien que ce Discours fût à mon Sens très raisonnable, sa Délicatesse, accompagnée d'une Distinction si fine de Logique, étant très opposée à la Grossiéreté des Hollandois, leur déplut aussi extrémement. DE WITT, en son particulier, en fut outré au dernier Point, tant pour l'Intérêt général de sa Patrie, que pour le peu de Cas qu'il lui sembloit qu'on avoit fait de lui dans cette Rencontre, après s'être dévoué si entiérement aux Intérêts de la France. Mais, ce qui le touchoit encore davantage étoit de voir l'Empressement & la Chaleur qu'elle témoignoit pour le Traité de Breda: de sorte que, se laissant emporter à sa Passion, il fut assez imprudent pour dire au PRINCE D'ORANGE, qu'il ne comprenoit point comment le ROI, entreprenant la Guerre au Païs-Bas, ne pre-

prenoit des Liaisons, ni avec l'Angleterre, ni avec les Provinces-Unies; & faisoit, au contraire, tous ses Efforts pour les accommoder ensemble. Car, l'Intérêt de ces deux Etats n'étant pas que nous fissions la Conquête entiere des Païs-Bas, il étoit apparent, que, d'Ennemis qu'ils étoient alors, ils ne pourroient manquer de se joindre, afin d'arrêter le Progrès de nos Armes. Le PRINCE D'ORANGE, tout jeune qu'il étoit, ne manqua point de profiter de l'Imprudence de DE WITT, qui, par le Blame qu'il donnoit à notre Conduite, manifestoit assez quels eussent été ses Sentimens. Le PRINCE, les aïant donc reconnus, en fit Part à tous ses Amis, qui, desirans comme lui la Paix d'Angleterre, portérent les Etats à donner des Brides si étroites à DE WITT, qu'il fut obligé de consentir à la Paix sous les Conditions convenues; à moins que le ROI D'ANGLETERRE ne changeât de Sentiment.

LE Traité étant commencé à Breda sur le Pied que je viens de dire, la fausse Politique des Espagnols, que j'ai aussi remarquée, se joignant à la Fierté Angloise, sembloit concourir de Concert pour la Perte des deux Nations, & travailler à l'heureux Succès des Armes du ROI. Le véritable Intérêt, que l'Espagne avoit à la Paix, étoit de l'avoir concluë & ratifiée au plus vîte, afin de pouvoir trouver quelque Partisan, qui, étant libre, pût être en Etat de les soutenir dès qu'ils en auroient la Volon-

Volonté: & le Bien de l'Angleterre étoit aussi de conclurre la Paix, après l'avoir voulue, & de la diligenter avant la Sortie de la Flotte des Etats, puisque cette Couronne n'avoit point armé puissamment. De plus: la Guerre étant allumée au Païs-Bas, le ROI D'ANGLETERRE devenoit si considérable, & sa Liaison avec un des deux Partis devenoit d'un si grand Poids, qu'il ne pouvoit pas douter, qu'on ne lui offrît de tous Côtez mille Avantages pour le déterminer à prendre une Résolution en faveur de quelqu'un.

CEPENDANT, ces deux Vaisseaux, appellez *Bonne-Avanture* & *Bonne-Espérance*, qui avoient servi de Prétexte au Commencement de la Guerre, arrétérent encore la Conclusion de la Paix. Car, dans ce qui avoit été résolu avant que de venir à Breda, on étoit tombé d'Accord de satisfaire le ROI D'ANGLETERRE sur ce Chef, dont on avoit laissé l'Examen aux Ambassadeurs qui étoient à Breda. Ceux d'Angleterre prétendoient, que ce fût suivant l'Imputation du Dommage que la Perte de ces deux Vaisseaux leur avoit causée: & ceux des Provinces-Unies vouloient païer seulement le Prix juste des deux Vaisseaux mêmes. Les Anglois répondoient à cela, que, bien que leur Maitre eut la Satisfaction qu'il pouvoit espérer sur les autres Points, celui-ci aïant été le Motif de la Guerre, il ne pouvoit pas en recevoir le Démenti.

DE'S que cette Proposition fut avancée,

DE WITT l'embrassa comme un Sujet de Rupture, & eut le Crédit dans les Etats de la faire rejetter: disant, que c'étoit le prémier Intérêt qu'ils n'avoient pas voulu sacrifier au Bien de la Paix; que c'étoit-là le véritable Motif de la Guerre; & que faisant cette Planche, les Anglois ne manqueroient pas tous les Jours de faire naitre des Occasions de pareille Nature, s'ils devenoient Arbitres pour le Présent & l'Avenir de l'Evaluation des Pertes, tant dans le Fonds que dans l'Accessoire. DE WITT étoit, comme j'ai dit, assez puissant dans la République, pour profiter des Fautes, que les Anglois feroient dans le Traité, & qui pouvoient bien porter les Etats à une Rupture. Mais, tant que les Anglois s'en vouloient tenir aux Conditions proposées, personne ne pouvoit empécher l'Union de les recevoir avec Joie.

LE ROI, étant averti de ce Démêlé, ordonna d'abord à ses Ambassadeurs de porter les Etats à satisfaire le ROI D'ANGLETERRE; & leur recommanda la même Chose en faveur des Suédois, qui avoient envoïé le Comte de Dohna à la Haie, pour traiter de leurs Affaires particulieres, & pour redoubler de vieilles Prétensions d'Intérêts. En vûe de profiter de l'Occasion présente, lors qu'on refusoit de les satisfaire, ils menaçoient fort haut de leurs Armes, autrefois si respectées: mais, la Différence étoit si grande, de la Gloire où leurs derniers Rois les avoient portées, avec l'Etat où elles se trou-

trouvoient alors, que jamais les Provinces-Unies, & DE WITT ne voulurent traitter avec eux, qu'eu égard à leur Situation présente. Ainsi, dès que les Suédois le prenoient du côté de la Fierté, les autres leur offroient le Choix des Armes; & se plaignoient toujours à l'Ambassadeur de France, lors qu'il leur donnoit des Conseils moderez de la Part du ROI, qui tendoient en effet à se racheter de toute sorte de Guerre par de l'Argent, de ce que la France, prenant le bon Marché dans leurs Bourses, sembloit vouloir faire des Graces à leurs Dépens, dont ils ne vouloient point convenir.

TOUT ceci se passoit dans le Tems que le ROI avoit occupé son Armée au Rétablissement de Charleroi: &, soit qu'en peu de Jours on eut pris d'autres Desseins; soit que le Conseil eut d'autres Intérêts, & qu'ainsi les différentes Vûes qu'on pouvoit proposer à Sa Majesté fissent entrer dans d'autres Sentimens; Elle changea entiérement de Conduite au sujet du Traité de Breda: car, Elle envoïa Ordre à ses Ambassadeurs, de former, s'ils pouvoient, des Sujets de Rupture, ou du moins de mettre à la Conclusion tous les Obstacles qui leur seroient possibles; ce qui ne les embarassa pas médiocrement. Mais d'ESTRADES, qui connoissoit les Sentimens particuliers de DE WITT, crut que cette Proposition, pour tardive qu'elle pût être, trouveroit toujours une Porte ouverte

 chés

chés lui. Il lui en fit donc Part: sur quoi l'autre le pria de revenir à l'instant à la Haie, pour voir ce qu'il y auroit à faire. D'ESTRADES partit d'abord, pour se rendre à l'Assignation, & laissa COURTIN à Breda. Mais, comme une République ne se peut manier, que par une Quantité de grands Ressorts, possible que quelqu'un de ceux, que l'Ambassadeur ou DE WITT voulurent mettre en œuvre, ne leur fut pas fidele, ou que la Mine fut éventée par des Hazards qu'on ne peut bien donner à connoitre; soit que ce fût ce Malheur ou quelque autre, l'Ambassadeur ne fut pas plutôt à la Haie, que son Dessein fut connu de la Caballe d'Orange, qui soudain le rendit inutile par deux Voies. La prémiere, dont elle se servit, fut d'émouvoir à l'instant la République contre cette Proposition, avec une telle Chaleur, que DE WITT n'auroit ôsé agir pour l'appaiser, sans s'exposer à se perdre. L'autre fut d'avertir les Espagnols, qui commençoient déjà de connoitre l'Erreur de leur prémier Plan; mais qui en furent confirmez par la derniere Démarche que nous venions de faire. La MAISON D'ORANGE fit aussi connoitre au ROI D'ANGLETERRE de quelle Importance lui devoit être la Paix, puisque le ROI vouloit la reculer. De façon, qu'excepté DE WITT, tout concurrut à la conclurre. Il eut cependant le Crédit de faire sortir la Flotte peu de Jours après; parce qu'il avoit été résolu, que, quelque

Suc-

Succès qu'elle pût avoir, il n'apporteroit aucune Altération au Traité, auquel le ROI D'ANGLETERRE avoit enfin consenti aux Termes satisfaisans pour les Etats.

COVENTRI, l'un des Ambassadeurs d'Angleterre, s'embarquant sur cela pour aller à Londres, afin d'en rapporter la Ratification du ROI, on apprit, que la Flotte des Etats étoit entrée dans la Tamise; & qu'elle avoit eu cet Avantage si éclatant à Chattam, où elle avoit brulé deux ou trois Vaisseaux du prémier Rang, & pris même le *Roïal Charles.* Cette Action fut d'autant plus surprenante, qu'elle étoit peu attendue: &, pour dire vrai, le Mérite en doit être attribué au Pensionnaire DE WITT; car, pour son Frere, il est tel qu'il faut être pour servir de Modele à un véritable Instrument de la Fortune. Chacun le connoissoit si bien, qu'on ne rioit pas moins en Hollande, qu'en Angleterre, de le voir à la Tête d'une Entreprise. RUYTER s'y étoit directement opposé; ne jugeant pas, que l'Oubli & la Vanité des Anglois pût aller jusqu'à la Faute de Précaution où il falloit qu'il se portât, pour faire que la Flotte des Etats réüssit. Le Contraire néanmoins ne laissa pas d'arriver. Toutesfois, à bien dire, l'Armée des Etats ne fit que chatier la Faute des Anglois, & se retira, contente d'un petit Succès, qu'elle pouvoit pousser plus avant avec une Facilité nompareille. Mais, que feroient les Gens simplement heureux, si la Fortune leur tour-

 noit

noit Visage; puisque, lorsqu'elle les guide, & qu'elle leur applanit les Voies, ils ne savent ou n'ôsent s'en prévaloir jusqu'au Bout.

CETTE Action, qui ne fut en effet que d'Eclat, eut tout celui qu'on se peut imaginer dans le Monde: & ce qu'elle attira de plus solide après elle fut l'Etablissement de l'Autorité & du Crédit de DE WITT dans les Provinces-Unies, qui termina la Guerre par un Succès de grand Eclat, & glorieusement pour lui & pour sa Patrie.

TOUS les Intéressés eurent assez de Peur, que l'Opiniatreté de la Nation Angloise ne se réveillât sur cet Accident plûtôt que de s'abbatre, & ne s'acharnât au Desir de Vengeance. Mais, de tant de Côtez on représenta au ROI le Danger qu'il y avoit à suivre ce Ressentiment, qu'il modéra le sien, aussi-bien que celui de sa Nation, & s'accommoda au Tems. Il donna pour lors la derniere Main à la Paix, qui mit Fin à une Guerre, dont tout le Monde entier ressentoit les Effets funestes.

ELLE fut soutenue par les Anglois, sans Regle, mais avec grand Courage, non-obstant mille Hazards contraires, & sans qu'un Feu & une Peste effroïables, qui désolérent leurs principales Villes, pût les décourager. Les Provinces-Unies se sont soutenues par des Choses opposées aux Vertus & aux Vices des Anglois, & plus que tout par la Grace de la Fortune, & par l'Ombre de l'Appui de la France; car, malgré leur Ingratitude, l'on peut dire, que le ROI les a

ga-

garanties d'une Quantité de Voisins & d'Ennemis, qui se fussent ligués par Raison & par Intérêt contre elles. Mais, ils craignirent de s'attirer la Puissance du ROI, qu'on peut dire, d'autre part, avoir uniquement profité de cette Guerre. Il est encore véritable, que ce fut lui, qui résolut de son Choix de faire marcher le Secours contre l'EVEQUE DE MUNSTER; & que si l'autre Opinion, qui alloit à le différer comme celui de la Flotte, eut prévalu, le Roi auroit été abandonné dès ce Tems-là, & auroit vû unir ensuite contre lui tous ses Alliés, dont la Conservation, jointe à la Guerre qu'il entreprit si à propos, pouvoit élever la Monarchie au dernier Dégré de Grandeur & de Puissance dans l'Europe.

Fin du Troisieme Livre.

RELATION
DU
SIEGE DE WESEL,
ET DE L'ETAT DES PLACES VOISINES,
EN JUIN M.DC.LXXII.,
PAR LE
COMTE DE GUICHE.

A PEINE pourra-t-on donner Croïance à ce que nous voïons ici. Car, après avoir longtems menacé les Etats de leur faire la Guerre, ils nous voïent marcher trente Lieues, pour aborder leur prémiere Place, qui est Maestricht: & il semble, qu'oubliant tout le Reste, ils n'ont uniquement veillé qu'à sa Conservation, bien qu'elle soit de peu d'Utilité pour eux, lors qu'ils ont la Guerre contre nous. Car, la Vûe, dans la quelle le PRINCE D'ORANGE l'avoit assiégée & prise, n'étoit que pour assurer aux Provinces-Unies le Secours de France par Terre, dont auparavant elles n'avoient pû jouïr que par Mer. Ainsi, toutes les Raisons, qui rendent Maestricht si

considérable pour les Etats, lorsqu'ils ont la Guerre contre les Espagnols, font que cette Place cesse de l'être à beaucoup près autant, lors qu'ils ont la Guerre contre nous. Et la Prise de Maestricht n'étoit véritablement à craindre que pour les Espagnols, parce que cette grande Place d'Armes, coupant tous leurs Païs déjà si divisés par nos Conquêtes, nous ouvroit un Chemin à les pousser beaucoup plus loin, si nous venions à nous déclarer contre eux. Il semble donc, que les Etats aïent oublié leurs Intérêts; n'aïant plus d'autre Boulevart pour les Provinces-Unies, que ce qui reste du Païs-Bas au ROI D'ESPAGNE; & que, dans cette Vûe, ils aïent voulu sauver Maestricht, y engager dix mille Hommes, en mettre douze dans les autres Places du Païs-Bas Catholique, & laisser toutes les Places du Rhin dégarnies d'Hommes, peu pourvûes de Munitions, & les Fortifications négligées à tel Point, que Wesel est sans Contre-Escarpe, sans Palissades, & que par un Endroit, que j'avois reconnu, j'ai fait voir clairement à Monsieur LE PRINCE (*), que, par la fausse Attaque que je devois faire, j'eusse très aisément emporté la Place d'Assaut, si la Capitulation eut rompu sur la Difficulté que les Troupes de la Garnison faisoient de se rendre Prisonnieres de Guerre.

VOICI l'Ordre du Siége, qui n'est pas moins surprenant, que le fut autrefois la Surprise de cette Place; puisque les Troupes

(*) DE CONDE'.

pes des Etats aïant manqué l'Heure & le Tems, leurs Desseins réüssirent pourtant, par la Négligence des Espagnols. J'avois l'Avant-Garde, le Jour que nous l'investîmes: & comme j'allois poster la Garde, j'avançai si près, parce qu'on ne songea de longtems à tirer sur nous, que je pus prendre une Idée assez claire de cet Endroit que je viens de citer ci-dessus. C'est un Ouvrage à Cornes, qui fait une Espece d'Angle de toute la Fortification, qui, étant avancé à l'Angle d'un Bastion, a par conséquent ses Défenses très reculées. Devant cela, il y avoit un Moulin de Brique, détaché environ de cent Pas, environné d'une Contre-Escarpe en Etoile bien palissadée, mais qui, étant trop loin pour être soutenue hors par une forte & courageuse Garnison, devenoit une Place d'Armes à loger cinq-cens Hommes. Assurément ce Côté étoit sans comparaison le plus foible de la Place: mais, Monsieur LE PRINCE, qui n'avoit, ni Poudre, ni Plomb, ni Canon, ne vouloit pas pour Coup d'Essai tenter une Attaque générale. Il jugea donc à propos de se saisir du Fort de la Lippe, le Lendemain de son Arrivée: & comme il étoit détaché de trois cens Pas de la Place, & que le Fossé en étoit sec, il ne douta pas de l'insulter; ce qu'il fit avec une Facilité incroïable. Dans ce Tems, on le vint avertir, qu'une Frégate remontoit le Rhin, avec un Vent si favorable, qu'elle pouvoit se promettre aisément de passer. J'avois déja passé dans

l'Issel.

l'Issel, pour essaïer, avec l'Infanterie qui y étoit postée, le Canon, & quelques Pontons, que j'entendis demander des Chevaux pour Monsieur LE PRINCE. Car, nous ne passions dans l'Issel, que dans un petit Bateau, où étoient deux ou trois Chevaux seulement, & que nous devions seulement à la Négligence Hollandoise. Car Messieurs de Wesel, nous sachant à Dorstam, n'avoient fait retirer personne, ni mis de Canon sur leur Rampart; ce qui fit passer fort longtems nos Troupes tout auprès, & qui leur donna lieu de remplir notre Camp d'une Provision de Vivres incroïable.

MAIS, pour revenir à Monsieur LE PRINCE, qui étoit venu me joindre, aïant fait le Tour de la Circonvallation d'un Bout à l'autre, il passa le reste de la Nuit dans l'Ile. Il y apprit, que la Frégate s'en étoit retournée, & que le Fort venoit d'être emporté avec Perte d'un seul Homme. La Garnison s'étoit laissé surprendre: bien qu'on eut commencé par ouvrir la Tranchée, ce Bruit ne l'avoit par évillée. A la vérité, il y avoit un Terrain à l'Angle du Bastion de la Droite qui regarde la Lippe, dont toutes autres Gens eussent fait une Contre-Escarpe, qui auroit eu un Rideau, qui, continuant le long des Bords de la Lippe, eut conduit les Travailleurs à couvert jusqu'à l'Extrémité de ce Terrain, dont l'Epaisseur de vingt Pas joignoit le Fossé du Bastion du Fort. Cette Facilité recon-

nue porta principalement Monsieur LE PRINCE à l'Attaque du Fort; parce que de-là le même Terrain, continuant depuis le Fort jusqu'à la Place, faisoit le même Office pour le conduire jusqu'au Pied de l'Angle du Fossé du Bastion du Fort, lequel n'est couvert d'aucune Contre-Escarpe.

L'ANGLE de ce Bastion voit l'Embouchure du Port de Wesel. Ce Port est sur la Lippe, qui se jette dans le Rhin, trois cent Pas au dessous du Bastion, qui est celui dont je vous parle. Le Port est couvert d'un Terrain, & ce Terrain enfile tout cet Espace, que je vous ai marqué, qui conduit du Fort jusqu'à la Place: & sur ce Terrain les Hollandois n'y avoient que de beaux Arbres, & quelques Siéges pour y prendre Pipe; & puis c'est tout.

MONSIEUR LE PRINCE, quoiqu'il ait la Goute, n'est pas si desireux de ses Commoditez, & se saisit brusquement de ce Terrain, que je vous ai marqué: & comme il est parallelle à la Place, & regne depuis l'Angle du Bastion que nous attaquions jusqu'à l'Angle de l'autre qui regarde le Rhin, il y fit un Logement pour cinq cens Mousquetaires. A la vérité, durant que nous capitulions, il étoit allé au Fort dès le Point du Jour, & avoit ordonné qu'on m'amenât les Députez de la Ville. Vous vous peindrez mieux à vous-même, que je ne saurois faire, tout ce qui se peut faire & dire de ridicule, à des Bourgeois qui veulent se rendre, à une foible Garnison qui craint une gros-

grosse Bourgeoisie & une grosse Armée. Pendant la Négociation, on acheva le Logement sur le Bord du Fossé, & le Canal pour la Saignée: puis, on avança le Canon; & puis, ils se rendirent Prisonniers de Guerre, à l'exception du Commandant & huit Officiers.

EMMERIC n'est pas en état de souffrir la Tranchée: & sa Prise fera tomber Rées. L'EVÊQUE DE MUNSTER a repris tous les petits Postes, qu'il avoit pris pendant l'autre Guerre. Groll & Bréefort sont bloqués: il n'y a presque personne dedans. Ils ont, derriere l'Issel une très belle & très grosse Armée. Je ne tiens pas que le Rhin entre Arnhem & le Fort de Schenk ne soit guéable en divers Endroits.

RELATION DU PASSAGE DU RHIN, ET DE LA PRISE D'ARNHEM, PAR LE COMTE DE GUICHE.

La précédente Relation vous aura suffisamment instruit de la Rapidité avec laquelle les Conquêtes du Roi s'étoient poussées. Le prémier du Courant (*), Wesel fut attaqué, & le neuf Emmeric se rendit à Monsieur le Prince, qui, s'étant avancé avec l'Aile droite, & les Dragons commandez par Foucault, prit ses Postes devant cette Place. Je joignis le Lendemain, au Point du Jour, avec le Reste de l'Armée: & le Soir, il fut visiter la Garde, qui étoit postée sur une Hauteur appellée 's Heren-Berg, d'où l'on découvroit le Cours du Rhin & de l'Issel, & d'où l'on voïoit

(*) de Juin 1672.

voïoit le Welaw & le Betaw. L'Entrée de cette Ile, si renommée par sa Richesse, & si célébre par les Guerres des Romains, aussi-bien que par celles des derniers Tems, est défendue par le Fort de Schenck, & couverte à la droite par le Wahal, dont la Largeur & la Rapidité, jointe à tant de Places qui sont assises dessus, nous ôtoient tout Moïen de nous faire par cet Endroit un Passage dans l'Ile.

IL falloit donc nécessairement passer entre Arnhem, & le Fort de Schenck, quoique l'Armée ennemie fût postée sous la premiere de ces Places, en s'étendant le long de l'Issel, mais avec un grand Pont de Batteaux, afin de donner aussi la Main aux Troupes du Betaw. Le PRINCE D'ORANGE avoit, par dessus cela, laissé MOMBAS, Commissaire-Général de la Cavallerie des Etats, avec huit Régimens & du Canon, pour défendre cette Tête: & les Troupes avoient été divisées en trois Camps retranchés le long du Rhin; l'un sous Hussen, petite Ville fermée; l'autre, à Borgschort; & le troisiéme, auprès du Tol-Huys.

TOUT le Betaw est, comme j'ai dit, un perpétuel Retranchement: & l'Espace, contenu entre les Digues qui bordent le Wahal & le Rhin, est coupé par tant de Fossez & de Canaux, qu'il faut toujours donner le Travail d'une Journée à faire la Communication du Coupement de l'Armée, lors même qu'elle ne trouve aucun autre Obstacle, que celui de la Nature.

Les

Les Ennemis avoient donc applani un Chemin le long du Rhin, pour la Communication des Corps qui y étoient campez: &, pour que le Chemin ne pût feulement être utile qu'à leurs Troupes, ils ne lui avoient donné d'Ouverture que celle du Front d'un Efcadron ordinaire. Ainfi, le Derriere & le Flanc de leurs Poftes étoient couverts par des Foffez, des Haies vives, & des Claies à hauteur d'Appui, entre-laffées & arrétées dans la Terre par des Pieux fichés fort avant: & c'eft ainfi, que le Bord des Digues fe trouve appuïé, & que tous les Champs des Particuliers font divifés les uns des autres. Du refte, leur Camp étoit affuré par le Front du Rhin, qui leur fervoit de Foffé. Il eft vrai, que le Retranchement, ou, pour mieux dire, le Parapet, qu'ils avoient derriere, n'etoit pas continué depuis Arnhem jufqu'au Fort de Schenck; d'autant que le Païs étant bas & coupé de l'autre côté, ils ne s'étoient retranchés qu'à la Tête des Digues & des Chemins par où les Armées étoient auffi forcées d'aborder. Sur quoi l'on peut dire, que leurs Mefures n'ont pas été plus juftes que dans tout le Refte: & qu'on ne les peut excufer, ni fur leur Pareffe à travailler davantage avec le grand Nombre d'Hommes dont ils étoient les Maitres, ni fur la Confiance qu'ils avoient prife aux Avantages de la Situation de leur Païs; parceque la Diligence & la Vigueur de Troupes courageufes peuvent toujours furmonter ce que l'Art n'a pas perfectionné.

MON-

MONSIEUR LE PRINCE, aïant reconnu du haut de la Montagne, & étant informé d'ailleurs de la Disposition des Troupes ennemies, jugea d'abord, qu'il passeroit dans le Betaw, & qu'il leur feroit quitter l'Issel d'autant plus aisément, qu'aïant cru le Passage du Rhin impossible entre deux grosses Places, toute leur Application étoit à defendre l'Issel, que la Sécheresse avoit rendu guéable presque dans tout son Cours. Il manda à l'instant son Avis au ROI, qui lui donna un Rendez-vous auprès de Rées, où Sa Majesté s'étoit avancée. Il fut résolu, qu'on tenteroit le Passage, que le ROI viendroit à la Tête de notre Armée, & que Monsieur LE PRINCE disposeroit toutes Choses pour cette Entreprise. Sur cela, il fit partir SAINT-ABRE, qui étoit de Jour, avec deux Escadrons & cent Dragons, pour aller reconnoitre le Bord de la Riviere, tout le plus près d'Arnhem qu'il lui seroit possible. SAINT-ABRE, au lieu de cela, dès qu'il trouve des Ennemis postez de l'autre Côté, s'arrête, & commence à escarmoucher contre eux ; &, après avoir établi un petit Poste de Dragons vis-à-vis de celui des Ennemis, revient au Camp.

MONSIEUR LE PRINCE, qui étoit allé trouver le ROI, reçut cette Nouvelle avec Chagrin; disant, qu'il n'en falloit pas d'avantage, pour donner une juste Allarme au Camp des Ennemis, les faire ébranler de-là, & leur donner lieu de mettre le Poste en Sureté, avant que notre Pont & notre

Artil-

Artillerie, qui descendoient le Rhin, pussent joindre. Il n'étoit pas de bonne Humeur ce Soir-là: & comme il a la louable Coutume de prendre tout sur lui, quand on n'a pas fait à sa Mode, il partit dès le Point du Jour onzieme du Mois, & s'en alla vers ce petit Poste, que nos Dragons devoient occuper. Là, il défendit à qui que ce soit de le suivre, hors à Monsieur son Fils & à huit que nous étions; & il prit un Guide, pour le mener vis-à-vis du prémier Camp des Ennemis, sans aucun Garde sur sa droite. Quand il fut au prémier Camp, voïant qu'il étoit abandonné, il lui prit Envie d'aller voir ce qui se passoit à la Tête du second: & comme il le trouva encore dégarni, étant pour lors à moitié-chemin d'Arnhem & de son Camp, plûtôt par Lassitude qu'autrement, il partagea sa Troupe en deux, garda quatre Hommes avec lui, & m'envoïa pour reconnoitre le troisieme Camp. Un Parti des Ennemis avoit croisé sur cette Marche tout le Matin: & la Fortune voulut, qu'il s'étoit retiré avant que nous fussions arrivez. Je fus rejoindre Monsieur LE PRINCE, & je le trouvai, qui avoit été au *Qui vive?* avec un Parti, que Monsieur de TURENNE envoïoit vers l'Issel, commandé par le Comte de ROIE & feu Monsieur de LONGUEVILLE.

SES Raisons, pour avoir fait cette Marche, étoient, disoit-il, pour être sûr du Païs par lui-même; & que, s'il avoit marché seul, c'étoit pour ne pas donner l'Allarme.

larme. Or, comme il ne pouvoit conjecturer par quelle Raison les Ennemis abandonnoient ces Postes; ne pouvant faire passer personne au-de-là, pour sçavoir s'ils s'étoient retirez tout de bon, ou s'ils s'étoient retirez en arriere, afin de paroitre seulement à l'Endroit que nous choisirions pour passer; il résolut de faire son Pont à deux Portées de Mousquet du Tol-Huys: tant parce qu'il faisoit sa Marche à couvert, depuis Emmeric jusque-là, que parceque plus il eut descendu vers Arnhem, plus eut-elle été longue, difficile, & à la Vûe des Ennemis. Quoique les Apparences fussent, que le Poste étoit quitté, il ne le vouloit point croire: sur-tout parce qu'aïant fait monter au Clocher de Zévenaer, je l'avois assuré que les Troupes étoient bien retirées du dernier Camp, mais qu'on découvroit de petits Partis, qui rouloient sans cesse dans le derriere du Païs, tout du long de la Riviere; de sorte qu'il ordonna sa Batterie, & fit sa Disposition tout de même que si l'Armée entiere des Ennemis avoit été devant lui. Il me renvoïa pour la poster, parce qu'il attendoit le Roi à souper. Sa Majesté aïant disposé de toutes Choses, voici quelle en fut la Disposition.

SAINT-ABRE commandoit l'Infanterie: MONIME & LOUVIGNI chacun cinq cens Mousquetaires détachés pour être à la Tête de tout; & le Reste des Batailions fut dispersé pour border la Riviere. Suivant l'Ordre de Bataille, FOUCAULT, avec l'Aile droite,

droite, les Dragons, & deux Régimens d'Infanterie, s'étendoit du côté d'Arnhem; & comme je devois avoir l'Avant-Garde, j'avois doublé avec l'Aile gauche derriere l'Infanterie, à l'Endroit où l'on devoit faire le Pont: aussi-bien ne pouvois-je m'étendre sur la gauche, sans m'exposer sous le Feu de la Tour, où il y avoit des Mousquetaires, trois Piéces de Fonte, & quelques Arquebuses à Crocs.

LE ROI étoit à deux cent Pas de la Batterie, assez proche de la Riviere; & avoit envoïé Monsieur LE PRINCE vers la droite pour tacher d'y faire passer la Cavallerie. Son Altesse l'avoit fait tenter. Mais, les Dragons, qui en avoient eu la Commission, étonnez de la Rapidité de l'Eau, & du Feu de quelques Mousquetaires qui étoient de de-là, avoient bientôt rebroussé Chemin. Il vint donc rendre Compte au ROI de l'Impossibilité de la Chose: sur quoi Sa Májesté ajouta, qu'on l'assuroit, qu'il y avoit un Passage encore à la gauche, du côté du Tol-Huys. Monsieur LE PRINCE répondit, qu'il l'avoit bien ouï dire: mais, que c'étoit sous le Pied de cette grosse Tour, qui tiroit contre notre Batterie; & qu'il ne croïoit pas, que ce fût un Passage à choisir. Il me parut, qu'il étoit fatigué de voir qu'on faisoit au ROI des Propositions qu'il ne jugeoit pas éxécutables, & que n'aïant aucun des Matériaux dont on lui avoit répondu pour faire son Pont, sa Batterie ne servoit qu'à avertir l'Armée

du

du PRINCE D'ORANGE, que l'on tachoit de passer le Rhin. Sur cela, je m'offris d'aller reconnoitre le Passage dont on avoit parlé. On me donna le Guide, à qui le Cœur manquoit fort souvent, & qu'il falloit rafraîchir d'Eau-de-Vie. Comme je fus arrivé sur le Bord, j'entrai dans l'Eau assez avant avec mes Gens, remarquant seulement bien l'Entrée & la Sortie. Je vis la prémiere, capable de huit à dix Hommes de Front, & la derniere plate, & propre pour un Escadron tout un entier. Dans ce Tems-là, la Tour me fit sa Décharge à Cartouche: mais, comme les Piéces étoient pointées sur le Bord, tous les Coups donnérent dans le Rivage, & me passérent sur la Tête. Je sortis de l'Eau à l'instant, & m'en allant pour chercher Monsieur LE PRINCE, que j'avois laissé auprès du ROI, je trouvai Sa Majesté seule, & l'assurai, que nous passerions infailliblement, ou que nous y mourrions à la Peine. Le ROI me renvoïa à Monsieur LE PRINCE, pour recevoir ses Ordres, & me parut être bien-aise de la Proposition. Je remarquai-là le Partage des Courtisans; quelque peu de mes Amis s'intéressant à mon Avanture; & le Reste souriant, se parlant à l'Oreille, & aïant bonne Espérance de ce qui m'alloit arriver.

JE trouvai Monsieur LE PRINCE, qui s'étoit avancé à la Batterie avec MONSIEUR. Je lui redis les mêmes Choses qu'au ROI, & l'Ordre que j'en avois reçu. Il me dit,

Allons-nous-en voir ensemble. Il fut suivi par quelques Courtisans & des Officiers de son Armée: Et, par le Chemin, me repassant tout ce qui en pouvoit arriver, il me dit, qu'*il craignoit le Succès pour moi; que c'étoient des Choses à tenter avec de la Cavalerie Polonoise ou Tartare; mais que, d'une Part, la Nouveauté effraïeroit nos Cavaliers; que je ne serois suivi que de peu d'Officiers seulement; & que le Reste se noïeroit, ou ne soutiendroit pas la Charge des Ennemis*: car, on voïoit leurs Vedettes sur le Bord. Je n'avois aucune bonne Raison à opposer aux siennes, si ce n'est, que *je serois pris ou tué de l'autre Côté; que mes Gens me suivroient; qu'entre la Haie & la Tour, il n'y avoit d'Espace que pour un Escadron; qu'ainsi ma Tête pourroit aussi-bien renverser la leur, qu'il leur seroit possible de renverser la mienne; qu'il voïoit la Nécessité de l'Action; que rien de ce qu'il falloit pour faire son Pont n'étoit arrivé; qu'il n'avoit que ses méchans Batteaux de Cuivre, qu'un Coup de Canon de la Tour couleroit à fond sans Remede; que le Poste, aïant été dégarni, venoit d'être resaisi par les Ennemis; qu'il ne pouvoit sçavoir par combien d'Hommes; & qu'apparemment ce seroit une Tête de leur Armée.* Il me dit, que *ces mêmes Raisons faisoient toutes contre moi.* Cependant, il s'avança jusqu'à l'Eau avec Monsieur son Fils, ses Gens, les miens, & feu NOGENT, qui l'avoit suivi. On lui fit une Salve pareille à celle que j'avois reçue. Il se retira ensuite, & m'envoïa aux Escadrons, que je

fis

fis avancer; & les aïant fait décharger de tous leurs Sacs & de leurs Manteaux, je leur représentai, que le Roi, & Monsieur le Prince, étoient-là; & leur dis de Rang en Rang tout ce qui pouvoit les obliger à bien faire: & j'avoue, que la Gaïeté avec laquelle tous me répondirent, me donna une Confiance entiere du bon Succès. Les six prémiers Escadrons de la Brigade de Pilois, commandez par lui, étoient, deux de Cuirassiers, deux de Pilois, & deux de Bligny. Le Reste de l'Aile venoit ensuite: mais, dès que ces six-là furent prêts, Monsieur le Prince les fit avancer jusqu'au Bord, néanmoins un peu à couvert d'un petit Rideau bordé d'une Rangée de Saules. Je détachai le Baron de Begolles, le Chevalier de Lavedan, Sponheim, & la Villette, pour nous montrer le Chemin, qu'ils avoient déjà reconnu. Monsieur le Prince, suivi de Monsieur son Fils & de moi seulement, vinmes jusqu'à l'Entrée de l'Eau, pour voir comme ils passeroient: & ils le firent d'un tel Air, en menaçant les Vedettes ennemies, qui étoient de l'autre Côté de l'Eau, que Monsieur le Prince fit signe à l'instant à l'Escadron de les suivre. Dans ce Tems-là, Pilois & moi, nous nous jettions à l'Eau, avec tous mes Gens. Que dirai-je? La fine Fleur de Cavalerie y passe en même Tems, le Duc de Coaslin, le Chevalier de Vendome, Vivonne, le Comte de Sault, Cavois, la Salle, ses deux Neveux,
deux

deux ou trois Cadets des Gardes du Corps, SEVIGNAN, NAÏANT, OLIVET, BRIOLLES, RICOUS, d'autres Domestiques de Monsieur LE PRINCE, & ses Pages. Tout cela formoit ensemble un Gros de quarante Chevaux, suivi sur les Talons par REVÉL, & le prémier Escadron des Cuirassiers.

MONSIEUR LE PRINCE, toujours vis-à-vis de cette Tour, fait serrer & anime tout le Reste; & retint la Bride du Cheval de Monsieur LE DUC son Fils, qui vouloit passer à toute Force. Dans ce Tems, ma prémiere Troupe avoit déjà pris Pied, & étoit déjà sur la Rive, lorsque les Vedettes des Ennemis font Signal à leurs Gens, qui débandent un gros Escadron sur elle. Mes Gens, voïant qu'ils étoient trop foibles pour les soutenir avec si peu d'Hommes, rentrérent cinq ou six Pas dans l'Eau: &, dès qu'ils virent, que nous, qui nagions encore, les atteignions, ils s'avancérent, & se mélérent à Coups d'Epée. La Droite des Ennemis fit fort bien son Devoir, & perça jusqu'à moi, qui nagois encore: ensorte que le Chéval de PILOIS, étonné du Feu, se renversa sur le mien, & faillit à me noïer. Mais, mon Cheval étant extrémement hardi, je ne feignis point à lui donner une Sacade, & de le tourner à gauche; de sorte que, d'un Elan, il passa sur la Croupe de celui de PILOIS, & me tira d'Affaire. Il étoit encore en Balance, qui cederoient des Ennemis, ou de nous. Nous les voïons soutenus de deux autres grands Escadrons, quand

quand le ROI fit tirer notre Canon très à propos, qui, commençant d'ébranler leur Gauche, notre Droite leur entra dans le Flanc: & le Desordre se mettant dans l'Escadron de derriere, nous les culbutâmes tous l'un sur l'autre. Tout le Monde les poussa; & je retournai aux Cuirassiers, pour les faire doubler sur la Rive, & en former un Escadron.

JE vis-là le plus pitoïable Spectacle du Monde, plus de trente Officiers ou Cavaliers, noïés ou se noïans; & REVEL à leur Tête; enfin, le Rhin plein d'Hommes, de Chevaux, d'Etendarts, de Chapeaux, & d'autres Choses semblables: car, le Feu de la Droite des Ennemis avoit été assez grand pour effraïer les Chevaux, qui, se jettant sur la Droite, tomboient dans un Courant d'où Personne ne revenoit. Ce fut-là où je vis Brassalay, le Cornette des Cuirassiers, dont le Cheval s'étoit renversé au milieu de l'Eau, étant botté & cuirassé, nager d'un Bras, & sauver son Etendart de l'autre. Enfin, cet Escadron se forme, des Cuirassiers se jettent gaïement à l'Eau, voïant tout le Desordre du prémier: & Monsieur LE PRINCE, faisant toujours serrer le Reste, avec une telle Diligence, quoi qu'il s'en noïât sans cesse, qu'en un Moment j'eus quatre ou cinq Escadrons de l'autre Côté de l'Eau. J'avois déjà passé, avec le prémier Escadron des Cuirassiers, la Haie; &, trouvant une petite Plaine, je commençai d'étendre ma Droite vers le Rhin, qui fait un Coude dans cet Endroit, & ma

Gauche au Village du Tol-Huys, mon Front étant vers le Bétaw. Mes Ailes étoient assurées, & ma Ligne étoit parallelle à celle qu'on pouvoit tirer du Wahal au Rhin. Il falloit défiler par des Haies, pour venir à moi. J'avois un Espace raisonnable pour m'ébranler avant que d'aller à la Charge, & j'étois Maître de l'Intervalle. Ainsi, je pouvois choisir la Quantité qu'il m'eut plû de combattre. Enfin, la Nature m'avoit offert le plus beau Poste du Monde: même Monsieur LE PRINCE l'avoit trouvé occupé; ensorte qu'il m'a dit plusieurs fois depuis, qu'il auroit souhaité que LE PRINCE D'ORANGE, & le Chevalier de VILLENEUVE, eussent suivi leur Pointe jusqu'à nous; persuadé, que nous eussions eu un plus grand Avantage.

POUR entrer dans cette Plaine, que je vous marque, il avoit fallu passer derriere le Défilé sous lequel les Ennemis tenoient leurs Troupes à couvert: & l'Espace, contenu entre ce Défilé & l'Eau, étoit uni, & plein de Sable; car, le Rhin le couvrant presque tout entier lors qu'il est gros, la Cavallerie de la Maison du Roi, qui s'y vint loger ensuite, s'y pouvoit poster commodément. Cependant, quelques Coureurs, que j'avois détachés devant moi, venant me rapporter, qu'il paroissoit encore des Ennemis derriere ces Haies, qui bordoient la Plaine où j'étois en Bataille, j'envoiai m'assurer seulement de ma Droite, afin de poster des Gens de deçà, pour travailler à l'Etablissement du Pont. Plusieurs

Per-

Personnes de Qualité, & des Officiers même, aïant envie d'avancer, je ne le voulus point faire, pour ne me pas dessaisir du Poste avantageux que j'avois occupé, & qui pouvoit assurer le Passage au ROI contre l'Armée ennemie. J'envoïai pourtant RICOUS à Monsieur LE PRINCE, pour lui rendre Compte de l'Etat où nous étions, recevoir ses Ordres, & lui dire que, dès que j'aurois ma seconde Ligne formée, je m'en allois mettre à Portée des Ennemis; qu'il étoit apparent, qu'ils n'étoient point encore assez forts, pour ôser entrer dans la Plaine, & me venir charger; mais que, puisqu'ils tenoient encore dans leur Camp, & faisoient Feu contre nos Dragons qui étoient de l'autre Côté de l'Eau à l'Aile droite, il étoit apparent, qu'ils attendroient dans ce Poste la Tête de leur Armée; & que, comme il falloit passer par dessus eux pour voir leurs Derrieres, j'allois attendre ses Ordres avant que de rien engager.

DÈS QUE RICOUS eut fait ce Rapport, Monsieur LE PRINCE prit un petit Bateau, fit passer ses Chevaux à la nage, & vint à nous, avec Monsieur LE DUC, Monsieur de LONGUEVILLE, Messieurs de MARSILLAC, de BOUILLON, & plusieurs autres. Tous ces Messieurs marchoient un peu sur la gauche de Monsieur LE PRINCE, qui, venant à la Tête des Cuirassiers où j'étois, s'arrêta, pour s'informer de moi, en quel Etat étoient les Choses. Comme il me parloit, nous entendimes une furieuse Salve: sur quoi il s'avança, & me commanda

de le suivre avec les Troupes. Depuis ce Tems-là, je ne le vis plus: mais, je vous dirai ce qui se passa, le sachant de lui-même, là où il étoit. Vous verrez, par le Plan du Camp des Ennemis le long du Rhin, que ma Droite joignant quasi cette Riviere, ma Gauche s'étendoit vers le Wahal. Ainsi, pour attaquer bien leur Camp, il falloit, soutenant ma Droite, faire marcher ma Gauche, qui, prenant l'Extrémité de leur Camp, leur coupoit en même tems le Chemin de leur Retraitte vers Arnhem. Le Milieu de ma Ligne les eut chargé par le Front, & je les prenois par le Flanc & par le Derriere de leur Camp, que j'avois reconnu le Jour de devant par l'autre Côté de l'Eau, ainsi que je vous l'ai déja dit.

DANS ce Tems-là, les Volontaires, qui avoient oui cette Salve, s'étoient ébranlez vers-là, Monsieur LE DUC étant à leur Tête. Monsieur LE PRINCE baisse la Main, & leur regagne le Devant: il leur crie de faire Halte, & l'obtient pour un Moment; leur disant d'attendre les Troupes qui venoient. Cependant, l'un d'un Côté, l'autre de l'autre, s'échappant encore, il leur regagne la Tête pour une seconde fois: mais, à la vérité, il ne les arréta qu'à dix Pas des Ennemis. Il prit un Parti de Hauteur, voïant qu'il n'y en avoit point d'autre. Il leur crie de mettre les Armes bas. Quelques-uns d'entre eux entendant nommer Monsieur LE PRINCE par nos Gens, & voïant l'Ordre de Monsieur LE DUC, croïant que c'étoit Monsieur le PRINCE D'ORANGE,

S qui

qui venoit visiter les Postes, commencérent à saluer. D'autres Officiers criant, que c'étoient les Ennemis, & qu'il falloit tirer, cela les mit dans quelque Desordre. Dans le tems, Monsieur LE PRINCE dit, qu'il ne savoit, si Monsieur de LONGUEVILLE, ou eux, tirérent les prémiers; mais, il est constant, qu'il se jetta tout au milieu. Monsieur LE PRINCE, & Monsieur LE DUC, s'y mélant par l'Espace d'une Barrierre arrachée seulement, ce fut-là où Monsieur LE PRINCE eut le Bras cassé (*), où VIVONNE & plusieurs autres reçurent leurs Coups. Ils poussérent ainsi l'Escadron dont je vous parle, qui étoit un Gros de deux ou trois cent Chevaux, jusqu'à une seconde Haie, & la lui font passer. Mais, dans ce tems, l'Infanterie, qui gardoit le Poste de la Riviere, revint au Secours de la Cavalerie. Sur cela, VURTS lui fait border la Haie, & repasse par la Barrierre, avec un Escadron, sur tous ces Volontaires, qui plioient tous dans cet Endroit sur Monsieur LE PRINCE. Il fait ferme; tous se rassemblent sous lui, & à l'abri d'un Escadron de Cuirassiers, que je lui avois envoié, retournent à la Charge. Pour vous dire aussi ce qui passoit de mon Côté: depuis le Tems que je vous ai marqué, que Monsieur LE PRIN-

(*) *Il ne fut que blessé, au Bras, selon les uns, & au M. in selon les autres.*

PRINCE me parloit, il poussa deux fois à toute Bride, pour arrêter la Tête des Volontaires. Il étoit par conséquent bien éloigné de moi, qui, entendant la prémiere Décharge, avois, comme vous pouvez croire, bien de la Douleur de la lui laisser essuier tout seul. Mais, si j'eusse couru sans les Troupes, mon Zele lui eut été infructueux, & pouvoit perdre l'Affaire. Je débandai donc vitement la Moitié d'un Escadron de Cuirassiers sous DU MENIL, sans Etendart, & le suivis au grand Trot, avec tout le Reste. Mais, comme ma Droite étoit plus proche, ma Gauche n'aiant pas le Tems de faire ce que je lui avois ordonné, au lieu de neuf Escadrons que j'aurois eu, je n'en avois plus que quatre. J'arrivai néanmoins, par bonheur, lorsque les Ennemis repoussoient nos Gens. C'étoit fait d'eux, & de Monsieur LE PRINCE, qui ne vouloit point céder, lorsque, trouvant une Entrée dans l'Espace contenu entre les deux Haies, je fis charger REVEL avec le prémier Escadron des Cuirassiers. Il eut les deux Jambes percées, & son Cheval tué de cinq Coups. Il fit repasser la Barrierre & la Haie aux Ennemis. Monsieur LE DUC, se mettant à la Tête, perça la Manche droite du Bataillon, & entra dedans. Dans ce tems-là, VURTS, voiant que je lui prenois le Flanc, par le Chemin qu'il y avoit le long de la Riviere, vint s'opposer à moi avec deux Escadrons de la Manche gauche du Bataillon. Ces deux Escadrons pliérent de-

devant nous, sans tirer que quelques méchans Coups: de sorte que, les faisant pousser avec le Corps de Picots à la Charge contre cette Manche de Mousquetaires, & une partie de leurs Piquets qui firent fort bien; Lux les aiant rompus, Narbonne, qui commandoit son Régiment, poussa avec un Escadron à un des Ennemis, qui soutenoit encore l'Infanterie. Celui-ci prit la Queue du Camp, avec le Régiment de Nonan. Nous achevames de défaire le Reste de l'Infanterie qui se défendoit dans ses Huttes, & une Troupe de quarante Chevaux, qui tenoit dans l'Intervalle. Enfin, nous nous joignîmes avec le Reste de ces Messieurs, & du premier Escadron des Cuirassiers, qui avoient toujours chargé par la Tête. L'on poussa encore une demi-lieue après les Ennemis. Je fus voir Monsieur le Prince, le Cœur plus serré qu'Homme du Monde: & il continua à nous donner ses Ordres, depuis le Commencement jusqu'à présent, où il est hors d'Affaire. L'on peut dire avec Vérité, que jamais Homme ne fit moins d'Etat d'un Bras cassé. Il me donna ses Ordres avec beaucoup de Tranquillité; &, après s'en être remis à mes Soins, il se retira au Village de Tol-Huys, pour s'y faire penser.

Je repris donc d'abord le même Poste que j'avois déja occupé: &, garnissant le Village & la Tour de cinq cens Mousquetaires commandez par mon Frère, qui avoit passé dans des Batteaux, ma Gauche étoit inattaquable. Cependant, Rochefort,

qui avoit passé ensuite, avec toute la Gendarmerie, se posta derriere mes Troupes sur le Terrain qui est entre la Riviere & les Haies. Le Pont s'acheva ensuite; &, sur les sept Heures du Soir, l'Infanterie commença de passer, & de se loger le long du Rhin, sur le même Terrain, & à la droite de la Gendarmerie. Je mis des Gardes de ma Cavallerie à la Tête, qui se trouvoit au vieux Camp des Ennemis. J'avançai sur la Digue qui va à Nimegue le long du Wahal, & en laissant un à la Tête du Fort de Schenck, les Ennemis ne pouvoient nous chasser de ce Poste, quand même, abandonnant l'Issel, ils seroient venus avec toutes leurs Forces. Je fus ensuite voir le ROI, qui me fit plus d'Honneur que je n'en eusse ôsé prétendre. Je lui rendis Compte de toutes Choses; & il fut satisfait du Poste & de l'Ordre que j'y avois établi. Sur cela, il passa la Riviere, fut voir Monsieur LE PRINCE: &, après lui avoir donné toutes les Marques possibles de Tendresse & de Reconnoissance, il donna le Commandement de son Armée à Monsieur LE DUC, & déclara Monsieur de TURENNE Général de la nôtre, jusqu'à la Convalescence de Monsieur LE PRINCE.

MONSIEUR DE TURENNE arriva le Soir même, passa la Nuit de notre Côté, & le Lendemain il vit encore le Roi sur les neuf Heures, & l'on résolut de marcher en avant. Sa Majesté ordonna, que je prisse

encore l'Avant-Garde de tout, avec l'Aile gauche que je commande. L'on y joignit un Régiment de Dragons, & mon Ordre fut de m'avancer vers Hussen, petite Ville située à une petite Lieue d'Arnhem, & de voir la Contenance des Ennemis de près. Monsieur de TURENNE me suivoit, avec le Reste de la Cavallerie, & cinq cent Mousquetaires détachés. SAINT-ABRE marchoit avec le Reste de l'Infanterie, avec quelques Piéces de Campagne: & il avoit encore détaché à sa Tête TRASSI, Major-général, avec cent Mousquetaires commandez. Je partis du Camp, vers les onze Heures du Matin; & comme je fus auprès de Hussen, je commençai à voir la Marche des Ennemis, par leur Poussiere, qui, régnant le long de l'Issel, venoient de retomber sur Arnhem. Monsieur de TURENNE, appercevant la même Chose, envoia CLAUDORE, & ensuite le Comte de FIESQUE, pour me dire, qu'il lui paroissoit, que la Tête des Ennemis, & la mienne, s'alloient joindre; & qu'il me serreroit le plus près qu'il lui seroit possible: & comme j'étois à la Tête, il m'ordonnoit seulement de prendre le Parti que je jugerois à propos. Sur cela, connoissant, que les Ennemis ne pouvoient rien entreprendre sur nous dans le Bétaw, que de deffendre ou chicaner le Passage du Canal appellé le Grieff, qui va d'Arnhem à Nimegue, je mandai à Monsieur DE TURENNE, que je me hatois, pour me saisir des Ponts qui étoient sur deux Di-

 gues.

gues qui y conduisent seulement. Car, le Milieu du Païs, est si coupé, comme je vous ai déja dit, de Fossez & de Haies, qu'il faudroit beaucoup de Tems à des Troupes, pour s'y faire un Chemin, & qu'il seroit impossible de le rendre propre, ni à l'Artillerie, ni au Bagage. La Digue, qui est le long du Wahal, aboutissant au Fort de Knotzembourg, n'étoit pas une Route pour notre Armée, à qui par conséquent il ne restoit de Marche aisée, que celle qui avoit prise sur la Digue qui borde le Rhin. Elle se coupe en deux au sortir de la Ville de Hussen. Une des Branches, joignant tout à fait le Rhin, est entiérement sous le Mousquet d'Arnhem: l'autre, distante environ de mille Pas, traverse un Village appellé Etten, où il y a des Ecluses & un Pont de Pierre sur le Canal, avec un autre Pont de Bois un peu au dessous. La Tête de l'Armée ennemie y étoit arrivée un peu avant moi, & l'on avoit déja brûlé le Pont de Bois. Deux cent Mousquetaires, soutenus de deux Escadrons, travailloient à rompre le Pont de Pierre. Une Partie de leur Cavallerie paroissoit en Bataille de l'autre Coté de l'Eau, attendant apparemment que cela fût fait, pour pouvoir passer dans le Bétaw, & se retirer seurement vers les Têtes qu'ils vouloient conserver. Le PRINCE D'ORANGE étoit à Arnhem, avec les Officiers généraux & les Députez, pour y donner les Ordres; mais, sur cette Entrefaite, arriva la Tête de mes

Gens

Gens, près du Pont. J'avois détaché SAINT-ETIENNE, du Régiment de Castric, avec cent Chevaux & cinquante Dragons, que je soutenois avec deux Escadrons. Tout le Corps des Dragons marchoit ensuite, puis toute l'Aile.

SAINT-ETIENNE m'aiant donné Avis, qu'il étoit en Présence des Ennemis, & qu'on tiroit déjà sur lui, je fis faire Halte, pour le renforcer avec cent Dragons sur la Digue, & restérent tous les autres dans le Bas; afin que leur Feu facilitât ma Charge. Dès que cela fut fait, je lui commandai de charger, & suivis ensuite. L'Infanterie ennemie, faisant seulement sa Décharge, quitta l'Ouvrage & le Pont, se jettant à droite & à gauche le long des Haies; & la Cavallerie s'enfuit par le long de la Digue qui borde le Canal, & qui aboutit au Pont que les Ennemis avoient fait sur le Rhin au dessous de la Ville. On la poussa jusque-là; &, à l'instant, les Ennemis commencérent à le rompre: leur Cavallerie, qui étoit en Halte de l'autre Côté d'Arnhem, monta tout-à-fait sur la Hauteur, & une Partie prit sa Marche le long du Rhin, en tirant vers Utrecht. Sur ceci, il m'arriva le plus bizarre Accident dont on ait jamais ouï parler. J'avois trouvé les Ennemis rompans le Pont de Pierre qui est sur le Canal, & je les avois poussé par les deux Digues qui le bordent jusqu'au Pont de Batteau qu'ils avoient sur le Rhin. Pour cet Effet, j'avois tourné à Droite, & par conséquent ma Tê-

te

ce étoit sous Arnhem. La Cavallerie des Ennemis faisoit une grosse Poussiere par sa Marche, & toute celle qui suivoit étoit enfournée sur la Digue. Dans ce tems, une Voix bizarre porte au second Escadron de Bligny, que j'étois engagé sur la gauche, &c, sans reconnoitre, il passa sur le Ventre à une petite Garde de Dragons, que j'avois d'abord mise au Pont, & va au grand Galop tout le long de la Digue, qui, s'approchant du Rhin, va jusqu'à Wageningue. Enfin, quatre Escadrons le suivent de même Air; & avant que j'en pusse être averti; car, la Digue, où j'étois, étoit bordée de grands Arbres: lorsque SPONHEIM, aïant regardé derriere, me vint avertir, qu'une Partie de ma Cavallerie s'en alloit de ce Côté-là. J'y pousse à l'instant, & j'arrête au Pont de Pierre le Resté. Je retire mes Troupes avancées vers Arnhem; car, le Pont de Batteaux s'étant rompu, je n'avois plus rien à faire, ni à craindre, de ce Côté-là: & je m'en vais à toute Bride après ma Cavallerie, qui courroit après moi. Je voïois trotter celle des Ennemis de l'autre Côté de l'Eau. Je ne pouvois concevoir, n'aïant point d'Officier principal à la Tête, qui pouvoit mener mes Troupes par cet Endroit, & si vîte. BEAULSÉ, PILOIS, & BLIGNY, avoient été de l'autre Côté avec moi: & c'étoit un Lieutenant de BLIGNY qui menoit cette Avant-Garde. Jugez de l'Embarras d'un Homme, qui a bien disposé de tout son Fait, qui vient de réussir,

fir, & à qui tout d'un coup il arrive un Desordre, dans un Païs difficile, & joignant une Armée de trente mille Hommes. Je vous avoue, que je n'ai jamais tant souffert que je fis pour lors, jusqu'à ce que j'eusse attrapé la Tête de mes Gens. A mesure que j'en rencontrois, je n'avois d'autre Raison d'eux, que celle de me dire: *Nous voïons les Ennemis sur notre Droite, & nous suivions ce qui alloit devant nous.* Quand je fus à la Tête, ils me dirent, qu'*on leur avoit dit, que j'étois engagé par là.* Desorte que, n'étant point arrivé de Malheur, il fallut essaïer d'en profiter. Pour cet Effet, on chercha des Passages sur le Rhin, & l'on se saisit de quelques Batteaux: &, remarchant avec le Reste à Elten, je fis laisser des Gardes fort avancées. Cependant, le PRINCE D'ORANGE & VURTS, qui avoient vû ce Mouvement extraordinaire, & qui savoient qu'il y avoit plus bas des Gués dans le Rhin où nous pouvions passer, & des Batteaux auprès de plusieurs gros Bourgs dont nous pourrions nous servir, crurent, qu'après avoir gagné le Passage du Canal, nous en allions chercher un autre dans leur Derriere sur le Rhin. Leur Intention étoit de rompre tous les Ponts du Canal; &, dès que cela eut été fait, d'y faire passer un petit Corps, pour se mettre entre Arnhem & Nimegue, pour nous chicanner quelques Jours, & faire ainsi une Retraite lente, donner Ordre au Fond de leur Païs, & se faire un Poste sous Utrecht. Mais, le Bonheur

aïant

aiant voulu, qu'on ait prévenu leur Dessein, battu leurs Gens à la Vûe d'Arnhem, & ébranlé ce qu'ils avoient derriere; ils se crurent obligés de se hâter: &, au lieu de ne partir d'Arnhem que le Lendemain à six Heures du Matin, comme ils l'avoient résolu, le PRINCE D'ORANGE partit avec tout son Corps dès Minuit.

RELATION DE LA PRISE D'ARNHEM.

LE Lendemain au Point du Jour, qui étoit le quatorzieme de Juin, Monsieur de TURENNE passa à mon Logis, & m'ordonna de le suivre, pour aller reconnoître Arnhem; & jugea à propos, comme nous n'avions point de Pont, de faire un Logement au Bord de l'Eau, pour se saisir de tous les Bateaux qui restoient de ceux des Ennemis. Il m'ordonna de faire ce Travail, où l'on se conduisoit assez à couvert, en se servant de quelques Fossez, & le long de la Digue: mais, pour s'établir à la Tête, sous trois Bastions qui sont sur une même Ligne, avec très peu d'Outils, des Dragons pour le commencer, & des Détachés de l'Infanterie pour l'achever, il fallut, si j'ose dire, que moi & mes Gens nous donnassions beaucoup de Mouvement. Le pauvre Comte du PLESSIS y fut tué, en faisant travailler avec moi, d'un Coup de Canon, qui perça l'Epaulement: & aiant commencé le Travail à cinq Heures du Matin, nous avions à Midi un Logement à l'E-
preu-

preuve, qui avoit près de quarante Toises paralleles à la Place, d'où l'on battit la Chamade deux Heures aprés. Cependant, l'on avoit fait passer le Rhin à un Parti de deux cens Chevaux, pour suivre la Marche de l'Armée ennemie, qui nous ramena du Butin & des Traineurs. La Garnison de la Place faisant quelques Difficultez de se rendre Prisonniere, la Riviere entre deux, la Treve fut rompue, mais renouée le Lendemain au soir, dès que nous eumes fait passer nos Dragons de de-là. Enfin, le seizieme, deux mille Hommes, se rendirent Prisonniers de Guerre, & nous rendirent Arnhem, étant à la vérité fort pressez de se rendre par une Populace intimidée; le Gouverneur, & plusieurs autres, entrant fort dans ce Ressentiment.

FIN.

TABLE

TABLE
DU CONTENU
DE CES
MEMOIRES.

INTRODUCTION: *Contenant un Récit fort abrégé, mais très intéressant, de l'Origine & des Progrès de la République des Provinces-Unies des Païs-Bas, depuis* 1565 *jusqu'en* 1665. 1-48.

LIVRE I: *contenant les Evénemens de l'Année* M. DC. LXV. 49-202

LIVRE II: *contenant les Evénemens de l'Année* M. DC. LXVI. 203-322

LIVRE III: *contenant les Evénemens de l'Année* M. DC. LXVII. 323-391

RELATION *du Siege de Wesel, & de l'Etat des Places voisines, en Juin* 1672. 392-397.

RELATION *du Passage du Rhin, & de la Prise d'Arnhem, en Juin* 1672. 398-423.

FIN.

CATA-

CATALOGUE
DE
LIVRES

Qui se trouvent

A LONDRES

Chez PHILIPPE CHANGUION.

M*Emoires pour servir a l'Histoire de l'Esprit & du Cœur, par Monsieur Le* MARQUIS D'ARGENS, *Chambellan de Sa Majesté Le Roi de Prusse, & par* MADEMOISELLE CO**. Tome Premier. Cet Ouvrage rassemblera plusieurs Pieces d'un genre très different; il y aura des Réflexions Metaphysiques, des Dissertations Physiques; des Lettres Critiques; des Romans écrits dans le gout des Nouvelles; enfin chacun pourra trouver de quoi s'y amuser. Il paroitra touts les trois mois un Volume de ces Mémoires. Dans le premier il y aura des Réflexions sur les Passions, un petit Roman, une Dissertation sur les Douceurs de la Bonne Société; cela appartient au Cœur. Dans ce même Volume on placera un Discours sur la Nature & la Propagation du Feu; ou l'on examinera les six Ouvrages qu'à fait imprimer sur ce sujet en dernier lieu l'Academie des Sciences de Paris. Ce morceau, ainsi qu'une Lettre Critique sur les Pedans, appartient a l'Esprit. Dans les trois Tomes Suivans, on trouvera trois Dissertations, une sur l'Air, l'autre sur l'Eau, la troisieme sur la Terre. Ce qui, joint a la premiere sur le Feu, fera une espece de Cours de Physique Experimentale.

Lettres Critiques & Philosophiques par MADEMOISELLE CO**. avec les Reponses de Monsieur le MARQUIS D'ARGENS; 12.

Memoires du Comte du GUICHE, concernant les Pro-

A vin-

vinces-Unies des Païs-Bas, depuis 1665. jusqu'au 15 de Juin 1672. Ouvrage qui sert de preuve & de confirmation aux Lettres & Negociations de Mons. Le COMTE D'ESTRADES, & aux Mémoires de Mr. AUBERY. 12.

La Consolation Philosophique de BOËCE, Nouvelle Traduction, avec la Vie de l'Auteur, des Remarques Historiques & Critiques; une DEDICACE MASSONNIQUE par un FRERE-MASSON, Membre de l'Academie Roiale des Sciences & des Belles Lettres de Berlin. 2 vol. 8.

*Lettres, Memoires & Negociations de Monsieur le Comte d'*ESTRADES, *Ambassadeur de S. M. T. C. en Italie, en Angleterre, & en Hollande. Ouvrage où sont compris l'Achat de Dunkerque, & plusieurs autre choses très interessantes, Nouvelle Edition, dans laquelle on a retabli tout ce qui avoit été suprimé dans les précédentes.* Londres 1743. 9 vol. 12.

La Parfaite Connoissance des Chevaux par Mr. SAUNIER, Haye 1734. avec 60. Belles Figures *Fol.*

Le même en Grand Papier.

La Bibliotheque BRITANNIQUE ou Histoire des Ouvrages des Sçavans de la Grande Bretagne Tom. XXI. & Tom. XXII. qui contiennent les Extraits Suivans.

Tom. XXI. Premiere Partie.

I. Guil. WARBURTON Traité de la Divinité de la Mission de Moïse, demontrée suivant les Principes d'un Deiste Religieux, par la consideration que, sous l'Economie Mosaique il n'est point fait mention des Recompenses & des Peines d'une Vie a venir.

II. Les Commentaires de JULES-CESAR, touchant la GUERRE des GAULES & la GUERRE CIVILE; comme aussi ceux d'AULUS HIRTIUS, & d'autres Ecrivains, sur les Guerres d'ALEXANDRIE, d'AFRIQUE, & d'ESPAGNE; avec les Notes & les Remarques de Monsieur TH. BENTLEY, qui y a joint les Conjectures & les Corrections de Mr. JAQUES JURIN.

III L'Histoire du SCHAH NADIR; ci devant nommé THAMAS KULI KHAN, aujourd'hui Empereur de Perse.

IV. Remarques sur la Resurrection de LAZARE, rapportée dans le Chapitre Onzieme de l'Evangile de S. Jean.

V. Recit Historique de la Vie & du Regne de DAVID ROI D'ISRAEL, par l'Auteur de l'*Examen desinteressé de la Revelation.* Tom. II.

VI. Chronique des Rois d'Angleterre, écrite suivant le Style

le des Anciens Historiens Juifs, par NATHAN BEN SADDI, Pretre de la même Nation.

VII. XENOPHON Memorabilium Socratis Dictorum Libri IV. Gr. & Lat., cum notis integris ERNESTI, aliorumque Selectis; nunc variis etiam novis Observationibus adaucti & illustrati; acced. Capitum, Verborum, & Phrasium Indices Locupletissimi. *Oxon.* 1741. 8.

Tom. XXI. Part. II.

I. Pensées Libres sur la Creation des Brutes, ou, Examen de l'Amusement Philosophique du P. BOUGEANT sur le Langage des Betes.

II. Remarques sur l'Histoire d'Angleterre, tirées des Papiers Manuscrits de HUMFROI OLDCASTLE.

III. Recit Historique de la Vie & du Regne de DAVID, Roi d'Israël, par l'Auteur *de l'Examen desinteressé de la Revelation.* Tom. III.

IV. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES de la Societé Roiale de Londres. No. 464. 465. 466.

V. Dictionaire Historique de toutes les RELIGIONS, depuis la Creation du Monde, jusqu'à aujourd'hui.

VI, Lettre a M. E..... Pasteur de la S......, sur les Ouvrages de MR. ARLAUD, celebre Peintre de Geneve.

VII. L'ORTHOPEDIE, ou, l'Art de prevenir & de corriger dans les Enfans les Difformitez du Corps, le tout par des moyens a la Portée des Peres & des Meres, & des Personnes qui ont des Enfans a élever; PAR MR. ANDRY. 2 vol. 8.

VIII. Description de la Hollande, ou Etat Present des Provinces-Unies, contenant une Relation particuliere de la Haye &c.

Tom. XXII. Part I.

I. Vie des Amiraux Anglois & des autres Grands Hommes de Mer de cette Nation; par JEAN CAMBELL.

II. Examen succint d'un Ouvrage de Mr. WARBURTON, intitulé la Divinité de la Mission de Moïse demontrée, adressé a l'Auteur même, par une Societé de Gens de Lettres.

III. Description de l'ORIENT, & de quelques autres Païs, I. Volume, ou sont contenues des Observations sur l'EGYPTE; par Mr. RICHARD POCOCKE.

IV. Lettre sur la Conduite de PILATE a l'égard de JESUS-CHRIST.

V. Chronique de la REINE D'HONGRIE, ensemble le Hauts

Faits de GEORGE Roi d'Anglèterre a la Bataille de Dettingen; & le Cantique d'Action de Graces du Roi GEORGE, pour la Victoire remportée sur les Ennemis; le tout écrit a la maniere des Anciens Historiens Juifs, par ABRAHAM BEN-SADDI Frere de NATHAN LE JUIF.

VI. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES de la Societé Roiale de Londres No. 467. 468. 469. dans lesquels se trouve Le Memoire de Monsieur TREMBLEY, & ses Observations & Experiences sur le POLYPE d'Eau douce, avec des Figures qui Representent le dit POLYPE, vû par le Microscope

VII. Programme pour imprimer par Souscription le Livre de JOB en caractere Hebreu, qu'on a dechifré pour la premiere fois dans une Version Angloise de nouvelle Invention.

VIII. Vingt & quatre Sermons prechés en *1739*, *1740*. & *1741*. pour la Fondation de Mr. BOYLE; Huit Sermons prechés en *1738*. & *1739* pour la Fondation de Milady MOYER, avec trois autres Sermons, par feu Mr. LEONARD TWELLS.

NB Ce Journal, dont on imprime regulierement touts les trois mois une Partie, se fait de jour en jour plus interessant, & plus estimé: Le Libraire ne negligé rien de tout ce qui peut contribuer a meriter l'accueil dont le Publicq l'honore, Il se flatte d'y réüssir de plus en plus; Plusieurs Scavans du premier Ordre se faisant un plaisir de l'Enrichir d'Extraits les plus agreables & les plus dignes de l'Attention des Curieux & des Gens de Lettres.

L'ART DE LA CAVALLERIE, ou la maniere de devenir bon Ecuyer, par des Regles aisées, & propres a dresser les Chevaux a touts les Usages, que l'utilité & le plaisir de l'homme exigent, tant pour le Manege, que pour la Guerre, la Chasse, la Promenade, l'Attelage, la Coursse, le Tournois, autrement dit Carousel, &c. avec des Principes certains pour le choix des Chevaux; la Connoissance que l'on doit avoir de leurs Dispositions Naturelles, pour les plier avec plus de succes aux Exercices qu'on en attend, & l'explication de toutes les Pieces, qui composent les differentes sortes d'equipages, avec des Observations sur tout ce qui peut blesser ou gêner les Chevaux; par GASPARD DE SAUNIER, ci-devant Ecuyer de la Celebre Université, établie par les Nobles Hauts & Puissants Seigneurs, Etats Généraux, dans la Ville de Leyden; fol. avec quantité de Figures, en Grand & en petit Papier. *Sous Presse.*

Description exacte de l'Univers, ou, l'ANCIENNE GEOGRAPHIE

Sacrée

Sacrée & Prophane; a laquelle est jointe une Relation des Evènemens & des Changemens les plus interessans, arrivez dans les Empires, les Roiaumes, les Souverainetez, & les Republiques, depuis leur Etablissement jusqu'au Siecle présent. à la Haye 1740. avec LXII. Cartes Geographiques: *Folio*, Format d'Atlas.

La Nouvelle Mariane, ou les avantures de Madame la Baronne De ****. Haye 1738. 10 Parties 8.

Medailles de Grand & de Moyen Bronze, du Cabinet de LA REINE CHRISTINE; *frappées tant par ordre du Senat, que par les Colonies Romaines, & par les Villes Grecques, gravées aussi delicatement qu'exactement d'après les Originaux, par le Celebre* PIETRO SANTES-BARTOLO; *en LXIII. Planches, expliquées par Monsr.* S. HAVERCAMP, *Professeur dans l'Academie de Leiden.* à la Haye 1741. François & Latin. Fol.

- - - - *Le même Ouvrage*; en Grand Papier. Fol.

L'Histoire du Systheme des Finances sous la Minorité de LOUIS XV., *avec un abregé de la vie du Duc* REGENT *& du Sr.* LAW. Haye 1734 6 vol. 12.

*Art de monter à Cheval, ou, Description du Manége dans sa perfection, par Mr. le Baron d'*EISEMBERG. Haye 1740. avec 60 belles Planches, gravées par PICART; *Fol.* Obl.

De l'Attaque & de la Defense des Places, par Monsr. le Marechal de VAUBAN. à la Haye 1737. avec 36 Belles Planches. 4.

- - - - *Le Tome second du même Ouvrage.* à la Haye 1742. Fig. 4.

La BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, *ou, l'Histoire des Ouvrages des Savans de la Grande-Bretagne, par une Societé de Gens de Lettres à Londres.* à la Haye 1734-1744. XLIV. Parties 8.

Les Cent Nouvelles Nouvelles par Mad. de GOMEZ. Haye 1735. 20 vol. 12.

Discours Historiques, Critiques, Theologiques & Moraux, sur les Evenemens les plus memorables de l'Ancien & du Nouveau Testament, avec de très belles Figures, Lettres Grises, Vignettes, & Culs de Lampe, gravez sur les Desseins de Mrs. HOET, HOUBRAKEN *&* PICART LE ROMAIN. à la Haye 1727-1739. 6 vol. Fol. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superoial.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Voyage de CORN. LE BRUN, *au Levant, dans l'Asie Mineure, aux Isles de Chio, Rhodes, Chypre &c. de même que dans le plus considerables Villes d'Egypte, de Syrie, & de la Terre Sainte &c.* Haye 1732. 5 vol. 4 Fig.

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

Etat Militaire de l'Empire Ottoman, par Mr. le Comte Marsilli. 2 vol. Italien & François, Fol. avec des Figures & des Cartes Geographiques.

Examen du Pyrrhonisme Ancien & Moderne, par Mr. de CROUSAZ Haye 1733. Fol. *Cet Ouvrage est imprimé sur le même Format du Dictionaire & des Oeuvres de* BAYLE, *dont l'Auteur fait une Critique perpetuelle.*

- - - - *Le même*; en Grand Papier, *Fol.*

Essai Historique & Philosophique sur le Gout. Haye 1737. 8.

La GUERRE SERAPHIQUE, *ou*, *Histoire des Perils qu'a courus la Barbe des Capucins, par les violentes Attaques des Cordeliers; avec une Dissertation sur l'Inscription qui se trouve au Portail de l'Eglise de Rheims:* Deo Homini & Beato Francisco, Utrique Crucifixo. *Haye* 1739. 12.

Les Remarques Historiques, Critiques, & Philologiques, sur le Nouveau Testament, par Monsr. DE BEAUSOBRE LE PERE. Haye 1742. 2 vol. 4.

Le Gouvernement Admirable de la REPUBLIQUE DES ABEILLES; *avec les moyens d'en tirer grande Utilité.* Haye 1740. 12.

Histoire METALLIQUE *des XVII. Provinces des Païs-Bas, depuis l'Abdication de l'Empereur Charles V. en* 1555. *jusqu'à la Paix de Baden en* 1716. *par Mr.* VAN LOON. Haye 1736. avec plus de 3000. Medailles, 5 vol. *Fol.*

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

- - - - *du XVI. Siecle, par Mr.* DURAND, Haye 1735. 4 vol. 12.

Les Hommes Illustres qui ont paru en France, par Mr. PERRAULT, Haye 1736. 2 vol 8.

Memoires d'Anne Marie de MORAS, *Comtesse de* COURBON, *écrits par Elle même*, Haye 1740. 4 Parties, 12.

Le PAISAN GENTILHOMME, *ou*, *Avantures de Mr. Ransau, & son Voyage aux Isles Jumelles*, Haye 1735. 12.

Recueil complet d'Estampes, qui representent les Evenemens les plus Memorables de l'Ancien & du Nouveau Testament (sans Discours) gravées sur les Dessems de Mr. HOET, HOUBRAKEN, & PICART. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superroyal.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Le Supplement aux Trophées Sacrez & Profanes du Duché de Braband, par Mr. BUTKENS, 2 vol. avec Figures. *Fol.*

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

Le Siege de CALAIS, *Nouvelle Historique*, Haye, 1732. 12.

Traitez Geographiques & Historiques pour l'intelligence de la Sainte Ecriture; par Mr. BRUZEN LA MARTINIERE, Haye 1730. 2 vol. 12.

Traité des Armes, par le Sr. P. J. F. GIRARD, *Ancien Officier de de Marine; enseignant la manière de combattre de l'Epée en pointe seule*,

seule, toutes les Gardes étrangeres, l'Espadon, les Piques, Hallebardes, Bayonnettes au bout du Fusil, Fleaux brisez, & Batons aux deux Bouts; ensemble à faire de bonne grace le Salut de l'Esponton, l'Exercice du Fusil, & celui de la Grenadiere, tels qu'ils se pratiquent aujourd'hui dans l'Art-Militaire de France; orné de 116 *Belles Planches*, à la Haye 1739. Quarto Obl.

La Chronique des Rois d'Angleterre, écrite dans le Style des Anciens Historiens Juifs, par Nathan Ben Saddi Pretre de cette Nation. Londres 1743. 8.

Les Oeuvres de Clement Marot, revues sur plusieurs Manuscrits, & sur plus de quarante Editions, augmentées tant de diverses Poesies veritables, que de celles qu'on lui a faussement attribuées, avec les Ouvrages de Jean Marot son Pere & de Michel Marot son Fils, Haye 1731. 6 vol. 12.

LIBRI LATINI.

THESAURUS Antiquitatum & Historiarum Italiæ, Neapolis, Siciliæ, Sardiniæ, Corsicæ, Melitæ, congestus a JOH. GEORG. GRAEVIO; JAC. PERIZONIO ET SIG. HAVERCAMPIO, cum Præfationibus PETRI BURMANNI. *Lugd. Batav.* 45 Volumina; *cum Figures.* Fol.

- - - - Idem Liber; *Charta Majori.* Fol.

- - - - Idem Liber. 39 Volumina. Fol.

- - - - Idem Liber. 39 Volumina. *Charta Majori.* Fol.

Nummophylacium REGINAE CHRISTINAE, quod comprehendit Numismata Ærea Imperatorum Romanorum, Latina, Græca, atque in Coloniis cusa, quondam a PETRO SANTES BARTOLO Summo Artificio Summaque Fide Æri incisa: cum Commentario SIGEBERTI HAVERCAMPI Latine & Gallice. *Haga Com.* 1741. *Fol. cum LXIII. Tabulis Numismatum.*

- - - - - - - - - - Idem Liber: Charta Majori. Fol.

Accuratissima Orbis Delineatio, Sive, GEOGRAPHIA VETUS, Sacra & Prophana. Præmissa est Introductio ad Geographiam Antiquam, qua Orbis Vetus, Gentium Migrationes, Populorum Origines, quicquid Historias illustrare protest, breviter refertur. *Haga Comitum* 1740. *cum LXII. Tabulis Geographicis, Forma Atlantica*, Fol.

Acta quædam Ecclesiæ ULTRAJECTINAE, adversus Scripta Eminentissimi Cardinalis Archiepiscopi Mechliniensis cum Præfatione ad Illustrissimos omnes inclytæ Germaniæ Archiepiscopos. *Haga Comitum* 1737. 4.

BREVIARUM Rothomagense; Illustriss. & Reverendiss. in Christo Patris *Ludovici de la Vergne de Tressan*, Rothomagensis Archiepiscopi, Autoritate reformatum & editum. 1736. *4 Vol.* 18. *Rubro Nigr. cum Fig.*

JAC.

JAC. DE BIE, Numismata Aurea Imperatorum Romanorum, a Julio Cæsare ad Heraclium usque, Excellentissimi, dum viveret, Caroli Ducis Croi & Arschotani magno & sumptuoso studio collecta; accedit Lud. Smids Romanorum Imperatorum Pinacotheca; ex recensione & cum notis *Sig. Havercampi. Amst.* 1738. *cum Fig. & Numismatibus.* 4.

BIBLIOTHECA Hohendorsiana, Hulsiana, Marckiana, Krysiana & Du Boisiana. *Hagæ Comitum XV. Vol.* 8.

CATALOGUS Librorum qui in Thesauris Romano, Græco, & Siculo continentur. *Leidæ* 1725. 8.

Compendium Moralis Evangelicæ, Sive, Considerationes Christianæ in Novum Testamentum: *Lovanii* 1694. 4 *Vol.* 12. *Edition Nitidissima.*

Jo HARDUINI Opera Varia; in quibus continentur I. Undecim Athei Hodierni: Scilicet, Janssenius, Martin, Thomassin, Mallebranche, Quenel, Arnaud, Nicole, Pascal, Descartes, Le Grand, & Regis. II. Platon expliqué. III. Pseudo-Virgilius. IV. Pseudo Horatius. V. Numismata Sæculi Justinianei. VI. Antiqua Numismata Sæculi Theodosiani. VII. Numismata Regum Francorum, *Hagæ Com.* 1733. *cum LVII. Tabulis Numismatum.* Fol.

- - - - Idem Liber. *Charta Majori.*

CLERICI Opera Philosophica, *Amst.* 1722. 4 *Vol.* 12.

Jo. HARDUINI Commentarius in Novum Testamentum, accedit ejusdem Autoris Lucubratio, in cujus prima parte ostenditur Cepham, a Paulo reprehensum, Petrum non esse; in altera parte Joanis Apostoli de Sanctissima Trinitate locus explanatur, *Hagæ* 1741. *Fol.*

- - - - Idem *Charta Majori.*

S. JUSTINI Philosophi & Martyris Opera, Studio Benedictinorum, *Hagæ* 1743. *Gr.* & *Lat.* Fol.

HOSPITALII Galliarum Cancellarii Carmina. *Amst.* 1732. 8.

LIMBORGI Theologia Christiana adjuncta est Relatio Historica de Origine & Progressu Controversiarum in Fœderato Belgio de Prædestinatione. *Hagæ Com.* 1736. Fol.

SALENGRE Thesaurus Novus Antiquitatum Romanarum. *Hagæ Com.* 3. *Vol.* Fol.

- - - - Idem Liber, *Charta Majori.* Fol.

Jo. JAC. SCHEUCHZERI Herbarium Diluvianum. *Lugd. Bat.* 1723. *Fig.* Fol.

- - - - Idem Liber, *Charta Majori*, Fol.

SANTORINI Observationes Anatomicæ, *Lugd. Bat.* 1739. *Fig.* 4.

FIN.

MAY 6 1921